



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

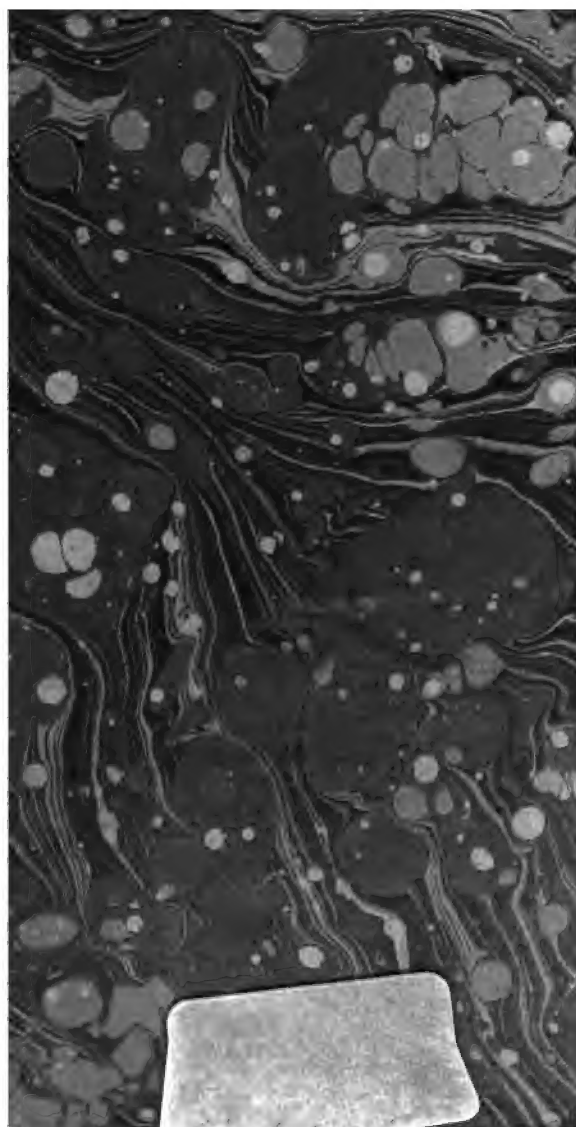
We also ask that you:

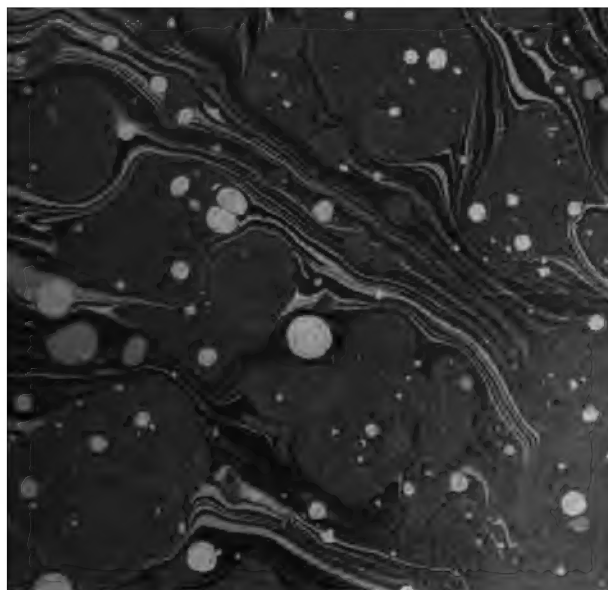
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>















# HISTOIRE IMPARTIALE

DES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIÈRE GUERRE

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE

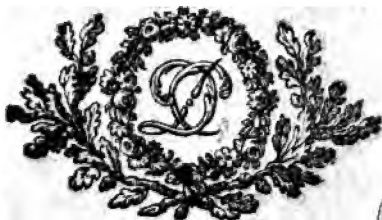
PAR M. DE L.

TOME PREMIER.

---

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*  
Virgil. Eneid. I

---



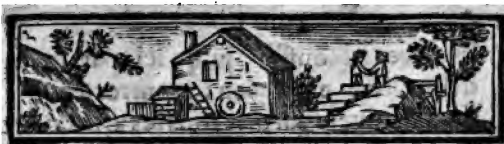
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire  
rue Saint-Jacques.

---

226. <sup>1785</sup> h. 387.





# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

---

### DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

---

**L'**AFFRANCHISSEMENT des Colonies Angloises est sans contredit l'événement le plus mémorable du dix-huitième siècle. Cette révolution peut donner une face nouvelle à toute l'Amérique, y faire naître le bonheur sous les auspices de la liberté, affermir l'héroïsme & la vertu dans ces contrées, où la tyrannie a si long-tems établi son empire sur l'abrutissement de l'humanité, y développer les talens & les

lumieres étouffés jusqu'ici par le despotisme européen; montrer enfin à l'univers surpris tous les arts de l'Europe empressés de regner sur le nouveau continent, de s'y faire une seconde patrie, d'y briller sur un plus vaste théâtre, & de partager ainsi leurs bienfaits entre les deux mondes.

Il se passera encore bien des siècles, & l'on verra se renouveler bien des scènes de désolation, avant que l'indépendance des Treize Etats-Unis amène l'indépendance de toute l'Amérique: C'est du conflit des guerres entre les deux continents, que peut naître cette scission générale qui la rendra peut-être assez redoutable pour nous intimider un jour dans nos propres foyers. Les fureurs & les dévastations des Européens en Amérique y produiront enfin une seconde révolution beaucoup plus décisive, & dont l'affranchissement de l'Amérique septentrionale n'est que le prélude. Heureuse la première nation libre qui, faisant chérir son gouvernement aux indigènes, leur fera quitter leurs retraites pour concourir à l'accroissement de la population du

## PRÉLIMINAIRE

Nouveau Monde, & partager la gloire de son affranchissement général ! Puisse l'Europe voir cette révolution sans jalousie, puisse-t-elle en favoriser les progrès, en sacrifiant des prétentions que lui donna la force, & que la force peut lui ôter dans un avenir plus ou moins éloigné ! Puisse une noble émulation de commerce & d'industrie, resserrer entre les Américains & la France des liens indissolubles, quoique toujours libres, d'amitié, de reconnaissance & de services mutuels ! Qu'ils n'oublient jamais qu'ils nous sont redevables du premier pas que l'Amérique a fait vers la liberté.

Tels peuvent être un jour les effets de cette révolution nécessitée par les fautes de l'Angleterre, par les méprises de sa politique, & sur-tout par l'avidité de son ambition, dont les excès briserent enfin le ressort de sa puissance, déjà affoiblie à force de s'étendre. Le traité de Versailles, si avantageux en apparence, lui porta sans doute un coup terrible ; par ce traité, la Grande-Bretagne abusant trop de ses avantages, hâta



nale, l'Angleterre dut être préparée à cette grande catastrophe. Je sais quels maux les arts & les sciences peuvent entraîner après eux ; je sais qu'ils sont trop souvent l'aliment du luxe, cette source féconde de corruption & de désordres ; mais dans un siècle philosophique, où les progrès de l'esprit se font par-tout sentir, les lumières sont nécessaires même à une République naissante & il ne lui est pas impossible de jouir de leurs bienfaits, sans en éprouver les abus. D'ailleurs les Américains ont l'exemple de l'Europe, & nos dépravations, nos malheurs, le vice de nos constitutions & de nos loix ne seront pas, sans doute, une leçon infructueuse pour l'Amérique.

Quoi qu'il en soit, la liberté est le premier besoin des Nations éclairées ; & les inventions de Franklin, ses productions & son génie, pouvoient annoncer à des observateurs attentifs un événement déjà prévu depuis nombre d'années. On a voulu faire honneur de cette prédiction à un philosophe de nos jours (1).

---

(1) L'Abbé Raynal.

mais, comme on l'a dit, elle se trouve clairement prononcée dans les Lettres de Montcalm, dont la composition est antérieure de plusieurs années à la publication de l'Histoire Philosophique du Commerce des deux Indes. D'ailleurs il y a près de quatre-vingts ans que l'Abbé du Bos observoit dans un ouvrage (1) regardé comme un chef-d'œuvre, que l'Angleterre ne pouvant empêcher une infinité de contraventions à l'acte de navigation, relativement au commerce exclusif de ses Colonies, la guerre étoit un moyen bien périlleux de le faire respecter. Voici dans quels termes il s'exprime à ce sujet. » Les tentatives qu'il nous faudra faire dans la suite, pour réduire ces Colonies à la juste obéissance qu'elles doivent à l'état qui les a établies, n'aboutiront peut-être qu'à les faire soulever, quand elles auront

---

(1). Les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente. ( de la succession ) 2<sup>e</sup> édit. Amsterdam 1704.  
pag. 71.

» appris qu'elles peuvent se passer  
» de nous ».

Rien ne justifie mieux l'interprétation donnée à ce passage, que les frayeurs des Anglois eux-mêmes, à une époque assez voisine de la publication de l'ouvrage de l'Abbé du Bos. Ils craignoient dès-lors une révolution dans l'Amérique septentrionale, & ils proposèrent au Parlement, comme un moyen de la prévenir, de faire un bill, pour révoquer les chartes de la province de Massachusset. « Si on ne met pas, » disoit-on alors publiquement, les » Colonies dans la dépendance immédiate de la Couronne, elles deviendront avec le tems si puissantes, qu'elles secoueront le joug de l'autorité ».

Quelqu'importance qu'on veuille donner à ces prédictions, la véritable gloire n'est pas d'avoir prévu la révolution de l'Amérique; mais d'avoir hâté l'instant de cette révolution, & d'en avoir affermi l'édifice sur une base solide & durable. Cette gloire n'appartient guère moins à la France qu'à l'Amérique elle-même. Il est beau, sans doute,

de lever l'étendard de la liberté, & de s'affranchir des vexations du despotisme (1); mais il est dangereux

---

(1) Dans les principes d'un gouvernement purement monarchique, cette proposition seroit téméraire & séditieuse, parce qu'avant de l'établir, il eût fallu démontrer que c'est au Peuple qu'appartient le droit de juger des desseins secrets du Souverain, de ses manœuvres & de ses usurpations; ensuite, que des desseins, des manœuvres, des usurpations même démontrées fussent pour opérer un changement dans la constitution; & enfin, que, pour en venir à une telle extrémité, la tyrannie confirmée par la violence & par les plus grands excès d'un Despote, peut priver ses Successeurs d'une Couronne héréditaire; mais chez un Peuple qui partage la Souveraineté avec ses Rois, chez un Peuple, dont l'histoire offre une lutte continuelle de la liberté avec le pouvoir suprême, où l'on compte les victoires que l'indépendance a remportées sur l'autorité; chez un Peuple enfin qui, ayant supprimé les pouvoirs intermédiaires, tomberoit, comme dit Montesquieu, dans le plus dur esclavage, s'il perdoit sa liberté; une telle proposition n'a rien de révoltant, & la déclaration du Congrès, dont elle est le résumé, fut un acte légitime, ouvertement ou tacitement approuvé de toutes les Nations de l'Europe, & en particulier de la France, qui, sans cela, n'eût pas été la première

de l'entreprendre, à moins qu'un sentiment intime de confiance, fondé sur la justice des réclamations, n'exalte dans l'esprit du Peuple le besoin d'une révolution préparée secrètement par la politique sage & réfléchie des chefs qui la méditent. Alors cette effervescence devenant générale, on tenteroit en vain d'en étouffer les principes, & de soumettre un tel Peuple aux loix de l'ancien gouvernement qu'il veut abjurer. Tel est le point de vue sous lequel on doit considérer la cause de l'Amérique, & le peu de succès des armes Britanniques dans cette partie du monde. Mais que de tems, de massacres & de travaux n'eût-il pas fallu pour consommer son affranchissement, sans la coopération de la France ! Si la sagesse du Congrès, l'habileté de Washington, & le patriotisme courageux des Américains étoient de sûrs garans de leur persévérance dans ce noble projet, au moins est-il probable que, sans l'entremise de l'Europe,

---

à reconnoître l'indépendance de l'Amérique.

## PRÉLIMINAIRE. 13

la génération présente n'eût pas joui du grand spectacle de la liberté triomphante en Amérique. D'ailleurs, quelque effrayant que soit le tableau des désastres de la dernière guerre, ils ne font rien, sans doute, en comparaison de ceux qu'eût entraîné l'interminable débat de la liberté & de la tyrannie abandonnées à elles-mêmes dans cette longue & sanglante querelle. De sorte qu'envisagée sous le point de vue de l'humanité, la participation de la France fut un bonheur pour l'un & l'autre continent; elle a sans doute épargné bien du sang aux deux Puissances défunies.

Cette considération suffiroit pour justifier la conduite du Ministère François aux yeux des personnes instruites de la prérogative, dont nos Rois se sont toujours montrés si jaloux dans les différentes périodes de la Monarchie. Le titre de protecteur, de vengeur, & d'amî des Souverains outragés ou méconnus par leurs Sujets, & des Sujets tyrannisés par leurs Souverains, titre si justement acquis à nos Mo-

marques, autorisoit Louis XVI, leur auguste successeur, à s'établir arbitre dans la fameuse querelle des Anglois & des Américains. D'ailleurs nous avions à venger, contre l'Angleterre, l'abus de ses derniers triomphes (1); il nous falloit réparer des pertes, réclamer des usurpations, reprendre cet ascendant, dont nous paroissions nous être déshérités un moment; en un mot, l'équité, la politique, & le vœu des autres Puissances, appelloient Louis XVI à l'auguste mission qu'il vient de remplir avec tant de gloire. Cependant un intérêt plus cher balançoit dans son cœur paternel les sollicitations du Congrès Américain, & le suffrage des Nations qui les appuyoient plus ou moins ouvertement. La France, dont le bonheur lui étoit spécialement confié, n'auroit-elle point à souffrir du commun avantage de l'Europe & de l'Amérique, & de-

---

(1) Le Traité de 1763 enflâmera toujours le ressentiment de tout bon François, il étoit accablant, & le courroux s'augmente lorsque l'on compare ce Traité à ceux que Louis XIV, au milieu de sa gloire, imposoit à ses Ennemis.

## PRÉLIMINAIRE. 15

voit-il sacrifier à des espérances, sinon incertaines du moins encore éloignées, la tranquillité d'un Peuple chéri, dont la félicité suffisoit à son ambition? Nos Provinces saignoient encore des plaies de la dernière guerre, & nos finances épuisées ne se réparaient que lentement. Quels frais énormes n'alloit pas occasionner l'accroissement nécessaire de la Marine Françoise, si l'on se replongeoit dans une guerre maritime avec la Puissance navale la plus redoutable de l'Univers? A peine remis des longs désastres de leur dernière querelle avec la Grande-Bretagne, les François supporteront-ils, sans en être accablés, les triomphes mêmes, dont la circonstance est un assuré présage? Cette incertitude arrêta dans les mains de Louis XVI les coups de la vengeance, & malgré le vœu de la Nation, plus jalouse de la gloire du Monarque que de son propre bonheur, malgré les invitations répétées de l'Amérique insurgente, & celles des Puissances liguées secrètement contre les prétentions injurieuses de l'Angleterre à la sou-



veraineté des mers, les dispositions pacifiques de S. M. T. C. prévalurent dans le Conseil de Versailles. Ses premières résolutions furent de garder la neutralité entre les deux Nations désunies. Mais ce parti n'obligeoit point Louis XVI à désapprouver la conduite des Américains. Treize Provinces séparées de la Métropole par une étendue de quinze à dix-huit cents lieues de mer, gouvernées par des Chefs de leur choix & d'une vertu éprouvée, soumises à toutes les loix des Peuples civilisés, confédérées pour le maintien de ces loix & de leurs privilèges respectifs, lui parurent, quoiqu'affranchies de la domination Européenne, une Nation respectable, dont l'alliance & l'amitié ne devoient point être dédaignées. La France en accepta l'offre à des conditions, dont les Anglois n'avoient pas droit de s'offenser. Elle étoit résolue de s'en tenir à des liaisons de commerce avec l'Amérique septentrionale, lorsque des hostilités, de la part de l'Angleterre, forcèrent le Ministère François à demander satisfaction à la Cour de Londres.

Elle s'y refusa sous de vains prétextes, & cette agression manifestée par des actes répétés sur toutes les mers, ne laissa plus au Monarque François le choix de la modération. Il fallut entrer en guerre ouverte avec la Grande Bretagne, & dès ce moment, sa querelle avec les Américains parut décidée en faveur de ces derniers.

On a de la peine à concevoir l'aveuglement qui la précipita dans cette démarche téméraire. Elle ne pouvoit se dissimuler qu'elle avoit besoin de toutes ses forces pour faire tête à l'enthousiasme républicain des Provinces nouvellement dégagées de ses fers. Ses Ministres n'ignoroient pas les dispositions pacifiques du Roi de France ; & le vain prétexte des hostilités qu'ils nous imputoient, n'imposoit à personne ; mais ils vouloient une guerre avec la France, sans songer que cette guerre seroit un obstacle à leurs succès en Amérique, & sans prévoir qu'elle entraîneroit une rupture avec l'Espagne. Le pacte de famille entre les différentes branches

de la Maison de Bourbon, ne laissoit point à la Cour de Madrid le choix des partis dans cette circonstance, & la conduite des Anglois prouva bien qu'ils ne comptoient pas sur la neutralité des Espagnols. Ils les provoquerent par des entreprises faites pour décider Sa Majesté Catholique, quand bien même elle eût pu balancer un moment à se montrer en cette occasion, la fidelle alliée de sa Majesté Très-Chrétienne. De toutes les Puissances de l'Europe, la Hollande étoit la seule qui fît des vœux sinceres pour la Grande-Bretagne. Des intérêts particuliers auroient maintenu les Provinces-Unies dans ces dispositions favorables aux Anglois; mais elles refusoient de prendre part à cette guerre nécessairement désastreuse; & dans l'unique vue de les précipiter avec elle dans l'abyme, dont elle commençoit à reconnoître la profondeur, après de vaines prieres & des négociations infructueuses, l'Angleterre eut recours aux voies de fait, aux violences, aux outrages, & d'une Puissance disposée à

la secourir secrètement, se fit une ennemie déclarée, & l'une des plus intéressées à sa ruine.

Depuis longtems un esprit de vertige & d'illusion dirigeoit la politique Angloise. Au lieu de s'assurer dans l'Inde l'alliance des Nations Européennes, la confiance & l'amitié des Nababs, son despotisme avoit aliéné les uns & les autres, sans excepter le fameux Ayder-Ali-Khan (1), dont le génie, la

(1) Tous les papiers publics écrivent *Hyder* au lieu d'*Ayder* qui est le vrai nom du Nabab. Nous avons cru devoir préférer cette dernière orthographe qui est celle de M. de Buffon, comme on peut s'en assurer en consultant ses Mémoires. Ce Général ayant demeuré plusieurs années à *Ayder-Abad*, n'a pu se tromper sur ce nom, non plus que ceux qui ont servi dans l'armée d'*Ayder-Ali*, où la réponse au qui vive, fut toujours *Ayder-Ali-Khan*, *Nabab-Bahader*. Ce qui a induit les Gazetiers en erreur, c'est qu'ils copient les Anglois, qui ne peuvent dire *Ay* dans leur langue, qu'en écrivant *Hy*. Pour conserver aux noms le même son que dans la langue originale, les Anglois se croient obligés d'en changer l'orthographe. Ils ont raison; l'écriture est l'art de

bravoure & les talens militaires ont effacé tout ce qu'il y eut jamais de Guerriers Indiens , & peut-être égalé les plus illustres de l'Europe. Depuis la paix de 1763, la tyrannie Angloise s'étoit particulièrement signalée contre les François transplantés dans l'Inde. La ruine de Pondicheri en avoit réduit un grand nombre à la misere, & plusieurs d'entr'eux n'ayant pas d'autres moyens de subsister, étoient allés servir dans les troupes d'Ayder-Ali. Malheur à ceux qui tomboient entre les mains des Anglois ; les cachots étoient la moindre peine qu'on leur faisoit subir, jusqu'à ce que le désespoir les eût enrôlés dans l'armée Britannique. Un autre excès de ce despotisme étoit de nous interdire toute espece de liaison avec les Souverains de l'Inde, & tandis que les Anglois se permettoient avec eux le commerce même des munitions de guerre, & que les sept huitièmes des armes d'Ayder étoient tirés des

---

peindre la parole. En ce point nos Traducteurs devroient imiter les Traducteurs Anglois.

naux d'Angleterre, ils nous faisoient un crime de vendre quelques Is aux Indiens, & se conduisoient avec nous en conséquence de ces actions prétendues.

Tant de vexations n'avoient pu empêcher le Gouvernement Français à prendre parti dans la guerre : leur fit bientôt Ayder - Ali - an. Quoique ce Prince nous inspirât, au nom de la reconnoissance, à lui fournir secrètement des secours, il nous avoit prodigués ouvertement en d'autres circonstances, le Gouverneur de Pondichéri, fidèle à ses ordres qui lui défendoient de se lier avec ces fiers insulaires, écrivit au Nabab qu'il lui souhaitoit toutes sortes de prospérités dans la guerre prête à s'allumer sur la côte

de Coromandel, & qu'il ne maneroit pas de lui envoyer une ambassade pour le complimenter, mais qu'il ne pouvoit disposer d'aucunes troupes contre les Anglois, avec lesquels il n'osoit rompre la paix, sans l'ordre précis du Roi son Maître. Pour peu que nous eussions soutenu Ayder-Ali dans cette conjoncture, les événemens qui arrêterent les

progrès de ce Conquérant n'auroient point eu lieu ; il eût continué la guerre, & fait valoir à cette époque, les justes prétentions de son fils à la Nababie d'Arcate. Mais le Gouverneur François donna avis aux Ministres de l'invasion prochaine de la côte de Coromandel, en des termes faits pour intimider notre Compagnie des Indes ; il leur communiqua ses craintes sur les événemens de cette guerre. Un exposé des faits moins timide & plus exact, eût sans doute inspiré des résolutions funestes à l'Empire Britannique dans cette contrée de l'Asie ; trop de modération nous fut préjudiciable, & les Anglois continuèrent de nous molester impunément dans l'Inde jusqu'en 1778, que des hostilités ouvertes commencèrent entre les deux Nations Européennes.

Ayder-Ali-Khan, notre allié toujours fidele, étoit alors occupé sur la côte Malabare de la guerre contre les Marattes ; il se hâta de revoler à notre secours, après avoir conclu une trêve de six ans avec cette Nation, qui lui laissa toutes ses conquêtes ; mais le grand éloi-

gnement ne permit point au Nabab d'arriver à tems , pour empêcher la prise de Pondicheri, qui se rendit au mois d'Octobre de cette année. Le Souba Nizam-Daulla devoit se joindre à lui contre les Anglois, les attaquer dans le nord de Mazulipatnam, & rentrer, s'il étoit possible, dans les quatre Provinces qu'ils lui avoient extorquées; mais soit pusillanimité de la part de ce Prince Indien, soit intrigues de la part des ennemis d'Ayder, Nizam le laissa courir seul les hasards de la guerre, & le Nabab ne partagea avec aucun autre Souverain, la gloire d'être le libérateur de l'Inde.

Tout ce qu'on peut assurer de cette guerre, c'est qu'elle fut ruineuse pour les Anglois. Quant aux détails des opérations militaires, il en est peu qu'on ose garantir: la plupart des relations parvenues en Europe ont été fabriquées sur la côte de Coromandel, par des Anglois intéressés à tromper le Gouvernement d'Angleterre, encore les a-t-on souvent arrangées à Londres, suivant les circonstances & le



besoin d'en imposer à la Nation. C'est donc avec la plus grande retenue & des précautions scrupuleuses qu'on fera usage des mémoires relatifs à la guerre de l'Inde. La discrétion qu'on s'est imposée dans toute cette partie de notre histoire, pourra surprendre ceux de nos Lecteurs qui, faute d'examen, adoptent sans restriction, tous les récits hasardés dans les gazettes de quelques Cours étrangères ; on les prévient que la plupart des faits concernant Ayder-Ali-Khan y sont plus ou moins altérés, & qu'on ne sauroit les employer avec confiance. On s'est fait une loi d'écarter tous ceux, dont les relations n'ont pu être soumises aux discussions de la critique, & je ne crains pas de le répéter, les événemens qui dans les quatre dernières années de cette guerre ont eu pour théâtre la presqu'île de l'Inde, sont ordinairement dans ce cas. Il n'en est pas ainsi des événemens de l'Europe & de l'Amérique ; comme ils sont mieux constatés, on s'est permis de leur donner quelque étendue, & de les présenter quelquefois avec des circonstances

constances qui paroîtroient minutieuses & superflues dans une histoire moins récente; on parle dans celle-ci à des contemporains, pour qui ces détails sont importans, fussent-ils ne pas l'être pour la postérité; tous les faits qu'on y présente ont intéressé l'Europe & l'Amérique, & l'on ne pouvoit en supprimer aucun, sans donner à la génération actuelle un ouvrage imparfait & tronqué. A mesure qu'on s'éloignera de l'époque de ces événemens, il est à craindre qu'ils ne perdent de leur prix, & cette histoire peut n'avoir pas le même intérêt pour les générations suivantes. Cependant elle offre le tableau d'une révolution telle qu'on n'en trouve point dans les fastes d'aucune Puissance. J'ose dire que la liberté recouvrée par les Américains est non-seulement le plus beau sujet d'histoire, mais qu'elle ouvre une nouvelle carrière au génie de l'Epopée. Il n'est point de Nation civilisée qui n'ait eu des rapports avec l'Amérique esclave; il n'en est point sur qui la destinée de l'Amérique affranchie ne doive

influer plus ou moins dans la suite des siècles ; cette révolution intéresse le monde entier. Mais de toutes les Puissances de l'Europe une seule doit y prendre autant de part que l'Angleterre. Si l'indépendance des Treize Etats-Unis enlève à cette Nation une partie de son existence, elle ajoute infiniment à la gloire de l'Empire François, & quoiqu'opposés , ces deux effets sont les sources du plus grand intérêt pour les deux Peuples rivaux. Les accessoires d'un événement de cette importance ne sauroient être indifférens aux Anglois, dont ils développent les fautes, les désastres & l'humiliation ; des raisons contraires les rendront toujours chers à des Lecteurs François. Il n'est donc pas à présumer que ces détails, intéressans pour la génération présente, cessent de l'être dans les siècles à venir. Tant que les Anglois conserveront leur caractère, ils déploreront la révolution, dont je prétends esquisser le tableau ; l'Angleterre se plaira toujours, qu'on me passe cette expression, à *ruminer* sa douleur & ses regrets, par de

fréquens retours sur la perte de l'Amérique, & c'est la sorte d'intérêt qui doit résulter pour elle d'une Histoire détaillée de la révolution présente. Tant que la France sera ce qu'elle est, jalouse de sa gloire & non moins avide d'en connoître les anciens titres que d'en acquérir de nouveaux, elle ne se plaindra jamais qu'on ait multiplié les monumens de ses triomphes, & comme l'affranchissement de l'Amérique septentrionale lui paroîtra toujours la plus belle victoire qu'elle ait remportée sur l'Angleterre, elle ne se lassera point d'en parcourir les détails, & bénira peut-être l'auteur qui lui en aura transmis les circonstances.

Tels seroient pour une Histoire de la dernière guerre les titres à l'indulgence des générations à venir, si, au mérite de n'avoir rien omis d'important pour la gloire des Nations confédérées contre la Grande-Bretagne, elle joignoit le mérite si rare d'en transmettre les événemens avec l'éloquence propre à ce genre, & sans laquelle les vérités historiques les plus intéressantes

tes arrivent difficilement à la postérité. On n'ose se flatter de réunir ce dernier avantage à l'exactitude, à l'impartialité, à la bonne foi qui caractériseront un ouvrage où l'on s'est fait une loi de sacrifier à la vérité tous les intérêts de parti, tous les préjugés de Nation, & de se garantir des illusions d'un patriotisme mal entendu. Si les Anglois n'y sont pas toujours représentés sous des couleurs favorables, ils s'en prendront aux événemens de cette guerre, & non pas à notre manière de les interpréter; il est rare qu'on se permette à ce sujet, des réflexions toujours déplacées, quand elles ne tournent pas à la plus grande clarté de l'histoire. On se les interdit scrupuleusement toutes les fois qu'elles peuvent ressembler à la déclamation, ou laisser soupçonner d'injustes acceptions. Mais encore une fois, notre premier devoir est de prévenir les méprises du lecteur, & dans l'exposé de certains faits, d'avoir moins égard aux prétentions de l'Angleterre, & aux interprétations de ses apologistes, qu'au jugement de toute l'Europe impar-

giale. Au reste, nous rendons justice à cette Nation d'ailleurs estimable à tant d'égards, dans toutes les occasions où l'intégrité de l'Histoire nous prescrit cette loi. Il est aisé de voir qu'en observant les erreurs, pour ne pas dire les infractions & les excès d'une Puissance rivale, nous avons moins considéré cette rivalité, que la morale de toutes les Nations policées. D'ailleurs, notre attention à relever les écarts des autres Puissances belligérantes prouve suffisamment notre impartialité à l'égard des Anglois. Nous ajouterons que les torts de la Grande-Bretagne ne sont point envisagés dans cet Ouvrage comme le crime de la Nation, mais comme un égarement du Ministère Britannique. Il parut oublier, dès la naissance de la guerre, les loix imprescriptibles du droit des gens, & s'attira, dans les quatre parties du monde, le reproche grave de l'avoir dirigée selon les principes d'une politique frauduleuse & sanguinaire. On ne peut trop répéter que cette conduite hautement improuvée même en Angleterre, se trouve dévelop-

moins qu'importans; mais envisagés dans leurs rapports avec les faits postérieurs, ce sont des causes souvent très-fécondes de prospérités ou de désastres, qu'un historien philosophe se garde bien de négliger. Avant que de prononcer sur le degré d'importance de certains faits peu décisifs au premier coup-d'œil, on supplie le lecteur d'observer leur liaison avec d'autres faits plus imposans; il saisira facilement la dépendance de ces derniers, & sera forcé de convenir que de petites causes produisent souvent de grands événemens. Mais les moindres faits de cette Histoire, n'eussent-ils d'autre prix que d'avoir avancé ou reculé de quelques jours l'étonnante révolution de l'Amérique, seroient dignes d'être consacrés dans les fastes des deux continents.

Ce que je dis des actions de guerre, tant de la part des Anglois que de celle des Américains & de leurs Alliés, on peut l'affirmer des actes émanés du Congrès, des constitutions de la nouvelle République, de sa déclaration d'indépendance, des articles de confédération entre

ses différens Etats , de leurs traités d'amitié & de commerce avec les Puissances de l'Europe , & spécialement de leur alliance avec Sa Majesté Très-Chrétienne. Tous ces actes d'une législation encore imparfaite , ont dû seconder puissamment les opérations militaires de la nouvelle République ; tous les détails en sont puisés dans le droit naturel & modelés sur le caractère des peuples auxquels ce nouveau Code est destiné. Ces loix faites pour des hommes libres , respirent la liberté républicaine , sans manquer de cette sévérité qui seule peut en prévenir les abus. Il est aisé de voir qu'elles sont l'ouvrage d'une confédération naissante , dont tous les membres concourent de bonne foi au bien de la grande République. C'est par-tout l'expression naïve & vraie , de l'amitié , de l'union , de l'assistance réciproques. L'acte d'indépendance est un chef - d'œuyre d'énergie ; les motifs qui ont forcé les Américains à changer la forme de leur gouvernement y sont énoncés avec le sentiment profond de la dignité de l'homme. On y peint



l'exemple d'un peuple vertueux & citoyen est ordinairement perdu pour les nations corrompues, & le seul effet indispensable de la nouvelle législation américaine, sera de consolider l'édifice de la liberté recouvrée par la force des armes, pourvu que la politique des treize Provinces s'étudie constamment à maintenir les loix de leur confédération, à resserrer les nœuds de leur dépendance réciproque, à dédaigner les avantages illusoires d'une souveraineté partielle & morcelée, à la concentrer toute entière dans l'auguste aréopage de Philadelphie, à faire revivre d'âge en âge, par une pratique constante & soutenue, les sublimes leçons du sage Washington, ce Héros de l'Amérique, si digne d'en être le Législateur. Telles sont les conditions auxquelles l'Empire du Nouveau-Monde est assuré aux vengeurs de la liberté en Amérique. Conditions sans lesquelles l'étonnante merveille de la nouvelle révolution ne sera qu'un éclair brillant, un grand projet échoué, une tentative imposante où nos neveux verront plus d'audace & de témé-

rité, que de sagesse & de combinaisons.

Le despotisme ou l'anarchie une fois établis dans les Provinces septentrionales du Nouveau-Monde, que les générations suivantes ne se flattent pas d'y ramener l'ordre & la liberté, de renouveler, aux yeux des Nations, le grand spectacle de la révolution présente. Les circonstances qui l'ont produite renaissent difficilement, & l'on ne voit pas deux fois toutes les Puissances de l'Europe intéressées au succès d'une même entreprise, réunir leurs efforts ou leurs vœux contre une seule Puissance, la combattre ou l'abandonner en se laissant conduire chacune en particulier par des intérêts communs à toutes les Nations en général. Pour opérer ce miracle de la politique françoise, il falloit qu'il se rencontrât un Ministre, dont la sagesse reconnue dans toutes les Cours y fit respecter ses conseils & ses lumières, comme dans celle de Versailles, & qui, par l'ascendant de son génie & l'art suprême & rare de concilier la politique avec la vertu, fut gagner la confiance de

tous les Souverains, diriger leurs opérations au gré de la France, mettre à profit jusqu'à leur inaction, & pour assurer le triomphe de la liberté en Amérique, isoler l'Angleterre en Europe, en lui opposant les armes de trois grandes Puissances, & la neutralité de toutes les autres.

Les Anglois abandonnés à eux-mêmes dans une circonstance aussi critique, ne pouvoient se promettre de leur position, que de grands désastres & beaucoup de gloire. Car on ne doit pas le dissimuler ; s'il y eût eu plus d'équité dans leurs prétentions, moins d'infractions dans leurs hostilités, plus d'égards pour l'humanité dans leurs divers procédés de guerre, cette époque seroit en même tems la plus malheureuse & la plus glorieuse de leur histoire. Ce fut un spectacle bien imposant de voir la seule Angleterre, dont la nature & peut-être la politique avoient marqué le rang entre les Puissances du second ordre, lutter avec persévérance contre l'héroïsme de la liberté naissante en Amérique, contre la valeur françoise qu'irritoit

e l'aiguillon d'une juste vengeance, contre la bravoure tranquille des Espagnols, dont la fierté elle aime à se signaler au milieu des combats, contre la patience industrie des Hollandois, ce commerçant & navigateur, qui l'ambition & le talent de déchirer ont souvent les procédés de l'énergie de la valeur guerrière, & la fortune & l'intrépidité du grand Ayder Ali-Khan, le dernier & le plus grand des Héros modernes de l'Asie. Mais cette confiance vraiment héroïque quand l'événement la motive & que le succès peut la couronner, dégénère en opiniâtreté destructive, & ressemble moins à l'enthousiasme du patriotisme qu'à l'exaspération du désespoir, lorsqu'elle compromet l'existence de la patrie, & qu'elle se livre à la ruine absolue. C'est l'abîme où l'état politique

de la Grande-Bretagne devoit s'attacher, si la modération n'eût prévenu la vengeance même de ses ennemis Adversaires. En usant de leurs forces & de leurs droits, les succès victorieux pouvoient terminer la guerre par une leçon

bien effrayante pour les Nations téméraires & follement ambitieuses; elles pouvoient réduire l'Angleterre à ses bornes naturelles, la dépouiller de toutes ses possessions extérieures, la concentrer dans son Isle, & ne laisser que de foibles débris de sa grandeur évanouie. Mais dans tous les tems la gloire de la France fut d'user modérément de la victoire, & sa fiere rivale, quoiqu'assez déchue pour ne plus inquiéter ses voisins, est pourtant encore une des grandes Puissances de l'Europe. Si l'énormité de sa dette nationale lui permet de se maintenir (1) dans le rang où la dernière catastrophe vient de la

---

(1) De toutes les Puissances de l'Europe, l'Angleterre fut celle qui tira le parti le plus avantageux de ses Colonies. En 1771, elle exporta pour l'Amérique jusqu'à 4,706,768 liv. sterl. de marchandises. Quelle perte immense pour son commerce, & de quelles ressources elle se voit privée! Si, à ce *deficit*, elle joint les frais énormes de cette guerre, elle ne peut envisager sans frémir, les circonstances affreuses qui peuvent en être la suite. Cet exemple est frappant : puisse-t il devenir salutaire aux autres Nations de l'Europe !

## PRÉLIMINAIRE. 41

placer, son existence n'en sera désormais que plus assurée, & sa destinée plus heureuse. L'impuissance de nuire & de provoquer l'envie, est, pour les Etats, comme pour les Particuliers, le sûr garant d'une félicité durable. Cette heureuse impuissance doit assurer le bonheur de l'Angleterre, tant qu'elle fera présider à ses conseils la modération, la prudence & l'équité; tant qu'elle envisagera sa position favorable sur l'Océan, comme un moyen de réparer ses pertes par le commerce, & non d'y suppléer par des conquêtes; tant qu'elle verra dans la révolution d'Amérique un devoir imposé par la nécessité de vivre en paix avec ses voisins, d'abjurer tout système d'agrandissement & de prépondérance, & de renoncer à la chimérique prétention de regner sur un élément qui ne reconnoît d'autres Souverains que les vents. Qu'elle n'oublie point que cette scission brise à jamais dans ses mains le sceptre des mers qu'elle avoit usurpé.

Ces conseils hasardés avec les égards toujours dus, même aux

doit croître de scène en scène, qui demande une exposition, une intrigue, un dénouement, &c. On ne commande point aux faits, & cette définition ne sauroit convenir à toute sorte d'Histoire; mais s'il en étoit quelqu'une qui pût justifier cette idée bisarre, ce seroit l'Histoire de la Révolution de l'Amérique. La guerre d'Europe n'en fut que l'accessoire, & peut être considérée comme un épyfode inhérent au sujet de cette longue tragédie. Comme tout drame exige une exposition, & comme cette Histoire se rapproche beaucoup du drame, j'ai cru devoir en présenter le sujet avec quelque détail; mais autant qu'il est possible, je mets ce tableau en action, & c'étoit l'unique manière de prévenir l'ennui du Lecteur. J'y comprends tous les événemens de cette guerre, depuis la naissance des troubles de Boston, jusqu'en 1779, époque où les rapports s'établissent d'une manière sensible, entre les différentes parties de l'ensemble, où tous les personnages agissent de concert, où la confédération des cinq Puissances réunies

(1) contre l'Angleterre, simplifie, pour ainsi dire, le sujet de cette Histoire, en dirigeant toutes leurs opérations vers un même but, en établissant entr'elles cette unité d'action d'où résulte toujours le plus grand intérêt du drame, & quelquefois celui d'un ouvrage historique. A cette époque, l'Histoire de la dernière guerre se débatait de tous les détails superflus désormais, & qui ne l'étoient pas lorsque ces Puissances balançoient à se réunir, ou ne se concertoient point encore sur les moyens de rendre leur union décisive. De cet accord, mieux combiné dans les opérations & les conseils des Nations liguées, doivent naître la précision & la

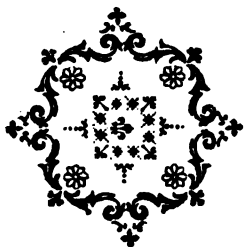
---

(1) Les États généraux de Hollande ne s'étoient point encore déclarés par des actes hostiles; mais ils écoutoient les Négociateurs de Franklin & faisoient des préparatifs de guerre. La continuité des insultes britanniques éclaircit dès-lors tous les bons spéculateurs sur l'objet de ces préparatifs, & l'on comptoit déjà la Hollande parmi les Puissances confédérées. Ses lenteurs mêmes étoient sans doute concertées entre les Chefs de cette guerre politique.



netteté qui distingueront sur-tout la seconde partie de cet Ouvrage. Quoique plus abondante que la première, qui n'est, à proprement parler, qu'une exposition nécessairement un peu compliquée, elle doit avoir une marche plus sûre plus rapide & moins gênée; les faits y naissent les uns des autres sans embarras & sans obscurité, & ne forcent plus à ces redites, souvent inévitables, quand on ne veut pas sacrifier l'avantage d'être entendu à la vaine gloire de paroître laconique. Au reste on a tâché de concilier dans cet Ouvrage les qualités d'où peuvent résulter l'agrément & l'utilité d'une Histoire; mais dans l'exposé de certains détails, ce accord n'est pas toujours possible & l'on est bien forcé de s'en tenir quelquefois au seul mérite de l'exactitude & de la vérité. On croit s'être acquis des titres à la confiance du Lecteur par une attention scrupuleuse à ne point hasarder de faits équivoques, & quant à leur choix on ose se flatter de n'avoir négligé que les moins importans; on rangera dans cette classe tous les faits im-

fans qui ne produisent rien. Les personnes instruites des événemens de la dernière guerre, jugeront à notre manière d'apprécier les hommes & leurs actions, qu'on s'est piqué dans cette Histoire d'une impartialité toujours incorruptible. Un Historien impartial & vrai nous paroît mériter l'indulgence des Lecteurs, & c'est à ces deux titres, que nous osons la réclamer.



---

*Coup-d'œil sur l'Amérique septentrionale, pour servir d'introduction à l'Histoire de la dernière Guerre.*

**L**E continent septentrional de l'Amérique fut l'objet & le principal théâtre de la dernière guerre ; il est donc indispensable , pour faciliter l'intelligence de cette Histoire, de jeter un coup d'œil préliminaire sur cette partie du globe ; d'en déterminer les longitudes & les latitudes, d'indiquer quelques-unes de ses productions, d'effleurer les progrès de son commerce & de son industrie ; d'esquisser le tableau de anciennes Colonies Angloises de puis leur origine & leur première formation, jusqu'à l'instant de la révolution présente ; en un mot de faire connoître, au moins superficiellement, les Peuples que la Grande-Bretagne vouloit rendre tributaires de son gouvernement & retenir pour toujours dans une tutelle politique. Cet exposé sera court , lumineux , rapide, & ce que doit être une légère introduction

tion à l'Histoire de la dernière Guerre.

*Division de l'Amérique du nord.*

L'Amérique septentrionale est séparée du nouveau continent méridional par l'Isthme de *Panama*, dont la moindre largeur est d'environ sept lieues. Elle comprend, du Nord au Sud, soixante-treize degrés de latitude, & s'étend jusqu'au quatre-vingtième. Les Apalaches qui la divisent dans cette direction, se rapprochent plus ou moins de l'Océan. Leur moindre éloignement des côtes est de cent cinquante milles, ils n'en sont jamais à plus de cent vingt lieues. Au-delà de ces monts est un désert immense, dont on a parcouru jusqu'à huit cens lieues, sans en trouver la fin. On conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, qu'à l'extrémité de ce désert, il y a des fleuves qui vont se jeter dans la mer du sud.

Le *Continent* se divise en dix grandes parties, savoir.

*Tome I.*

C

# DISCOURS

## Du Nord au Sud.

		Longitud.	Lat. sept.
La Nouv. Bretagne.	Où est le Fort York.	307. 16	55. 26.
Le Canada.	{ Quebec.	307. 47.	46. 55.
	{ Montreal.	305. 30.	47. 44.
L'Acadie.	{ Annapolis.	312. 20.	44. 48.
	{ Cap-de-Sable.	312. 10.	43. 24.
	{ Port de Canseau.	316. 45.	45. 20.
La Nouv. Angleter.	{ Boston.	307. 3.	42. 25.
	{ New-Cambridge.	306. 30.	42. 25.
	{ Salem.	307. 15.	42. 35.
La Virginie.	James-Town.	300. 5.	37. 0.
La Caroline.	Charles-Town.	297. 55.	34. 50.
La Floride.	{ Saint-Augustin.	298. 30.	30. 0.
	{ Pensacola.	290. 50.	30. 55.

## De l'Est à l'Ouest.

La Louisiane.	Nouvelle Orléans.	287. 30.	29. 58.
Le Vieux Mexique.	Mexico.	277. 0.	20. 0.
Le Nouv. Mexique.	Santa-Fé.	271. 0.	35. 32.

Les *Illes* de l'Amérique septentrionale se divisent en cinq corps, savoir : les Açores, les Isles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles. Les *Açores* ou *Terceires* sont au nombre de neuf, & situées entre les 35 & 41 deg. de lat. sept.

		Longitud.	Lat. sept.
Tercere.	Angra.	350. 27.	38. 39.
Sainte-Marie.	La Ville.	352. 31.	36. 57.
Pico.	Pic des Açores.	349. 11.	38. 35.
Fayal.	La Baie.	349. 2.	36. 32.
Flores.	. . . . .	349. 34.	39. 34.
Gratiosa.	. . . . .	350. 30.	39. 20.
Saint-Michel.	. . . . .	353. 0.	38. 10.
Saint-Georges.	. . . . .	350. 0.	39. 0.
Corvo.	. . . . .	350. 0.	40. 10.

A l'Est du Canada se trouvent les Isles de Terre Neuve; les principales sont :

		Longitud.	Lat. sept.
Terre-Neuve.	{ <i>Isle Saint-Pierre.</i>	321. 23.	49. 46.
	{ <i>Plaisance.</i>	325. 40.	47. 40.
Anticosti.	{ <i>Le Port aux-Ours.</i>	316. 0.	49. 30.
L'Isle Royale.	{ <i>Louisbourg.</i>	317. 45.	45. 54.
L'Isle Saint-Jean.	{ <i>Charlotte-Town.</i>	314. 20.	46. 30.

Les *Bermudes* sont situées vis-à-vis de la Caroline, entre les 30 & 34 deg. de lat. sept.

		Longitud.	Lat. sept.
Georges-Town est la Capitale.		312. 20.	32. 20.
Saint-Georges.	{ <i>S. Georges-Town.</i>	312. 40.	30. 15.
Saint-David.	{ . . . . .	319. 0.	28. 20.
Warwich.	{ . . . . .	318. 30.	29. 15.
Sommerfet.	{ . . . . .	317. 20.	29. 5.

Les *Lucayes* sont parties des Antilles, & sont situées entre les 23 & 28 degrés de latitude septentrionale, au Sud-Est de la Floride, dont elles sont séparées par le canal de Bahama. Les principales sont :

		Longitud.	Lat. sept.
Bahama.	{ . . . . .	298. 20.	26. 30.
Lucayonique.	{ . . . . .	300. 0.	27. 0.
San-Salvador.	{ . . . . .	302. 20.	24. 11.
Bimini.	{ . . . . .	298. 0.	25. 50.
Alabastre.	{ . . . . .	311. 0.	25. 30.
Providence.	{ . . . . .	299. 30.	25. 0.
Samana.	{ . . . . .	305. 0.	23. 30.
Isle-Longue.	{ . . . . .	303. 0.	23. 0.

Les Antilles se divisent en grandes & petites Antilles. Les grandes sont au Sud-Est des Lucayes, au nombre de quatre.

		Longitud.	Lat. sept.
Cuba.	{ <i>La Havane.</i>	295. 0.	23. 10.

		Longitud.	La
Saint-Domingue.	<i>San Domingo.</i>	308. 20.	18.
	<i>Cap François.</i>	305. 22.	19.
	<i>Caye Saint-Louis.</i>	304. 20.	18.
La Jamaïque.	<i>Kings-Town.</i>	300. 50.	18.
Porto-Rico.	<i>Saint-Jean.</i>	312. 0.	18.

Les *petites Antilles* sont divisées en *du Vent & Isles sous le Vent*. Les premières sont opposées à celles du Mexique, & les autres, en plus petit nombre, sont situées long des côtes de la terre-ferme.

### *Isles du Vent.*

		Longitud.	Lat
La Martinique.	<i>Le Fort Royal.</i>	316. 20.	14.
	<i>Le Fort S. Pierre.</i>	316. 30.	14.
	<i>Le Fort de la Trin.</i>	316. 35.	14.
	<i>Le Fort Marigor.</i>	316. 32.	14.
	<i>Le F. du Mouillage.</i>	316. 0.	14.
La Guadeloupe.	<i>Basse-Terre.</i>	315. 41.	16.
La Dominique.	<i>Bourg des Roseaux.</i>	316. 1.	15.
Marie-Galante.		316. 36.	16.
La Desirade.		316. 58.	16.
Montserrat.		315. 25.	15.
Saint-Christophe.		315. 10.	17.
La Barboude.		316. 25.	17.
Les Barbades.	<i>Cap Saint Michel,</i> <i>ou Bridg-Town.</i>	317. 46.	13.
La Grenade.		315. 45.	12.
Saint-Vincent.		316. 15.	12.
Tabago.		317. 0.	11.
La Trinité.		317. 50.	10.
Antigue.	<i>Ville Saint-Jean.</i>	315. 31.	17.
Sainte-Lucie.		316. 40.	13.
Redonde.		315. 7.	16.
Saint-Eustache.	<i>Le Bourg.</i>	314. 30.	17.
Saba.		314. 15.	17.
Saint-Martin.	<i>Pointe de l'Ouest.</i>	314. 21.	18.
Sombrero.		314. 3.	18.

*Isles sous le Vent.*

		Longitud.	Lat. sep.
La Marguerite.	. . .	313. 10.	11. 5.
Bonaire.	. . .	309. 20.	12. 26.
Curaçao	. . .	308. 25.	12. 10.
Oruba.	. . .	307. 30.	12. 10.

Avant la révolution de l'Amérique septentrionale, la Grande-Bretagne étendoit sa domination sur la majeure partie de ce vaste continent. A partir de cette supposition, qu'il existe des fleuves qui, après avoir traversé des déserts immenses au-delà des Apalaches, vont se perdre dans la mer du Sud, l'Angleterre pouvoit embrasser un jour toutes les branches de commerce du nouveau Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre mer, par ses propres terres, elle auroit, pour ainsi dire, touché en même tems aux quatre parties du globe. De ses possessions dans les mers Orientales, elle se seroit transportée aux Indes Occidentales par la mer pacifique, & ayant une fois découvert l'isthme ou le détroit qui lie l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion, on l'eût vu peut-être réaliser enfin le projet ambitieux de prédominer sur les deux Mon-



des. Tant de grandeur & de si vaites desseins étonnent l'imagination, quand on jette les yeux sur les foibles commencemens de cette Puissance toujours imposante quoiqu'enfin évanouie.

Origine de  
la Nouvelle  
Angleterre.

C'est au fanatisme que la nouvelle Angleterre doit ses premiers colons. Henri VIII avoit à peine changé la Religion des Anglois, qu'une partie du peuple, & les meilleurs politiques regretterent les cérémonies de l'Eglise Romaine. Elisabeth elle-même s' alarma d'un culte ou rien ne parloit aux yeux. Jacques premier entreprit ce qu'elle n'avoit pu faire, & quoiqu'il aimât l'Eglise presbytérienne au sein de laquelle il avoit été élevé, il crut devoir la sacrifier au plan qu'il s'étoit fait de régner despotiquement. Les Peuples ne cessioient d'invoquer des constitutions qui rendoient sa puissance incertaine; il espéra de les soumettre par un nouveau système d'hierarchie, & de trouver dans l'autorité épiscopale la force du despotisme qu'il vouloit exercer; mais l'exécution de ce plan étoit réservé à son fils. Ce fut sous le règne

## PRÉLIMINAIRE. 55

le ce jeune Prince qu'on sommas les Puritains de reconnoître, sous une de la vie ; la juridiction des évêques ; le sang de ces nouveaux Martyrs alloit inonder l'Angleterre,

les découvertes de Watter Rarigh dans l'Amérique septentrionale , ne leur eussent ouvert une voie contre la persécution. Leur migration fut dès-lors assez considérable , & malgré les défenses de la Cour , dix mille Presbytériens vinrent s'embarquer en Hollande , pour aller chercher parmi les Sauvages de la Virginie ( 1 ) la paix & la liberté qu'ils n'avoient pu conserver au sein de leurs compatriotes Européens.

Les peuplades qu'ils établirent d'abord , formèrent la province de Massachusset , qui, accrue d'un grand nombre d'autres réfugiés d'Europe , se vit enfin dans la nécessité de disperser ses habitans. Ce

---

(1) L'Amérique septentrionale n'étoit alors connue que sous le nom de Virginie ; ne s'entend aujourd'hui que de l'espace borné d'un côté par le *Maryland* , & de l'autre par le *Canada*.

fut de-là que sortirent les Colonies de la nouvelle Hampshire, de Connecticut & de Rhode - Island , qui par la suite formerent autant d'Etats séparés , & obtinrent chacune une charte particuliere de la Cour de Londres. Les premiers Anglois transplantés sur les côtes de l'Amérique septentrionale, crurent y retrouver la température de leur ancienne patrie ; en conséquence ils donnerent à ces côtes le nom de Nouvelle Angleterre. Jusqu'alors deux seules compagnies exclusives avoient tenté sans succès, d'y faire quelques établissemens , & l'on peut dire que cette contrée n'avoit encore vu que des Aventuriers, qui, dans la belle saison, venoient faire un commerce d'échange avec les Sauvages, & disparoissoient au retour de l'hiver. L'obstacle des frimats n'arrêta point les nouveaux Colons ; le froid & le scorbut en avoient détruit la moitié, sans rebutter ceux qui restoient. A force de patience & de travail, ils parvinrent à se faire une destinée tolérable dans ce climat inconnu. La pêche & la culture du Maïs qu'ils apprirent

les sauvages, furent leurs premières  
 sources. Comme on l'a dit, leur  
 accroissement fut prompt, & en  
 moins de dix années, ils firent  
 plusieurs établissemens où ils trou-  
 vèrent la liberté, l'aisance & la paix.  
 Des mœurs austères leur tenoient  
 lieu de loix ; mais la population  
 devenant plus nombreuse de jour  
 en jour, ils comprirent enfin qu'il  
 alloit une base plus solide à leur  
 bonheur. Pour donner quelque  
 forme à leurs Colonies respectives,  
 en 1630 ils convoquerent, pour la  
 première fois, une assemblée dont  
 des députés étoient nommés par le  
 peuple ; cette assemblée annuelle  
 n'admettoit que des Presbytériens.  
 On établit à la même époque, un  
 Conseil national, chargé de régler  
 les affaires publiques, & de juger  
 tous les différends particuliers ; les  
 lumières de la raison, sans le se-  
 cours d'un code, devoient y déci-  
 der tous les procès. Les Puritains  
 eurent trop d'influence dans ces  
 deux Tribunaux ; ils y portèrent  
 l'intolérance, dont ils avoient eux-  
 mêmes éprouvé les effets en An-  
 gleterre ; leur fanatisme se signala

particulièrement contre les Quakers. Ceux-ci trouverent de la protection à Londres , & la Métropole faist ce prétexte d'annoncer de nouvelles prétentions sur les Colonies ; ses remontrances quoique très-fieres n'arrêterent point les persécutions en Amérique. Les mesures qu'il fallut opposer dans cette circonstance aux incursions des Sauvages, ralentirent un peu les querelles intérieures ; mais le fanatisme presbytérien reprit bientôt toutes ses fureurs, & se soutint jusqu'à la mort des Puritains réfugiés ; ils emportèrent avec eux l'esprit d'intolérance & de superstition , & la liberté de conscience fut l'apanage de la génération nouvelle.

Ce système de modération religieuse parut ajouter de nouvelles prospérités aux établissemens Européens dans la nouvelle Angleterre. Sa population s'accrut sensiblement à cette époque ; ses possessions devinrent immenses, tous ses défrichemens réussirent, & rien n'y contribua comme la sagesse des nouvelles loix qui déjà réunissoient les quatre provinces sous le titre de *Colonies confédérées*. Une de ces loix com-

## PRÉLIMINAIRE. 59

munne aux quatre provinces ordonnoit d'assigner un emplacement de six mille quarrés d'Angleterre à toute communauté de soixante familles, qui offriroit de bâtir une Eglise, d'entretenir un Pasteur, & de solder un Maître d'école. Le district assigné étoit toujours limitrophe des terres déjà défrichées. Ainsi la nouvelle Angleterre s'agrandit de proche en proche, & en vint en un tel degré d'étendue, que ses possessions embrassent aujourd'hui tout l'espace compris entre le Canada, la nouvelle York, la nouvelle Ecosse & l'Océan. Elle n'a pas moins de trois cens milles sur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres. Cependant il s'en falloit bien que toute l'industrie des Colons se tournât du côté de la culture; ils se mirent à construire des navires pour les Navigateurs étrangers, ils eurent des manufactures de toiles, de draps & de chapeaux; des fabriques d'eau-de-vie de Melasse qu'ils vendoient aux Sauvages, aux Pêcheurs de morue, à toutes les provinces septentrionales; ils en por-

toient jusqu'aux côtes d'Afrique. Ils font encore un commerce très-lucratif de café, de coton & de cacao ; mais dans tous les tems, la pêche fut leur plus grande ressource. Celle de la morue se faisoit sur leurs côtes, aux environs du Cap Codet, & particulièrement à Terre-Neuve, où ils envoioient chaque année jusqu'à deux cens bateaux pêcheurs ; quatre mille hommes étoient employés à cette pêche. Celle du maquereau & du hareng en occupoit fix mille ; mais on porte jusqu'à sept mille cinq cens le nombre des Matelots que la nouvelle Angleterre employoit chaque année à la pêche de la baleine, soit dans le golfe de la Floride, soit à l'Est du grand banc de Terre-Neuve. D'autres objets d'un commerce très-important, tels que les chevaux, les bœufs, les porcs, les salaisons de toute espèce, les grains, les farines, le suif, le cidre, les ferremens, la poix, le goudron, les vergues, les matures, les planches & autres bois de construction, contribuoient à la prospérité des quatre provinces. Leur bonheur étoit à son comble, bien

## PRÉLIMINAIRE. 61

avant la fin du siècle dernier. Elles croyoient le devoir à la liberté qui présidoit à toutes leurs délibérations, & se bornoient à reconnoître vaguement la Souveraineté du Roi d'Angleterre, qui d'ailleurs n'influoit en rien sur le gouvernement des Colonies. Une telle administration ne devoit pas subsister longtems. En 1684, Charles II, priva la province de Massachusset de sa charte & de ses privileges, qu'elle ne recouvra jamais complètement. Les autres provinces intimidées se soumirent au Monarque, & tous les emplois militaires y furent désormais à la nomination royale. Le pouvoir législatif resta entre les mains du Peuple, mais la voix négative fut accordée au Gouverneur; c'étoit assurer la prépondérance à la Métropole. Cette forme de Gouvernement a subsisté dans la nouvelle Angleterre, jusqu'au moment de la dernière révolution.

La nouvelle Hampshire est la plus septentrionale de ces quatre provinces; on la nomme la première, parce qu'elle commence l'Empire de la république du côté

La Nouvelle Hampshire.



du Nord. Elle s'étend depuis la  
 baie de Massachusset jusqu'au fleuve  
 Saint Laurent ; sa ville de *Portsmouth*  
 en est la Capitale. Ses produc-  
 tions étant les mêmes que celles  
 de Massachusset, le voisinage de cette  
 Colonie la plus considérable de la  
 nouvelle Angleterre ne peut man-  
 quer de nuire au commerce de la  
 nouvelle Hampshire. Jusqu'à ce  
 qu'elle ait augmenté sa population,  
 étendu les défrichemens, & per-  
 fectionné la culture des terres ; ses  
 relations doivent se borner aux ports  
 les plus voisins ; mais l'excédent des  
 échanges n'en sera pas moins un  
 avantage pour la balance de son  
 commerce, & cette considération  
 est applicable à plusieurs autres Co-  
 lonies de la nouvelle République.

Massachusset est sans contredit la  
 plus florissante des quatre Provin-  
 ces ; sa population est de neuf cens  
 mille habitans, l'océan atlantique  
 & le Connecticut forment ses li-  
 mites à l'Est & au Sud, elle est  
 bornée à l'Ouest par la nouvelle  
 York, & au Nord par la nouvelle  
 Hampshire ; sa longueur est de 112  
 milles, & sa largeur de 28. Le

commerce de cette province, dont on a déjà nommé les productions, se fait presque tout à Boston, Capitale de la nouvelle Angleterre, & qui l'est peut-être de toute l'Amérique septentrionale. C'est le chef-lieu des quatre Provinces-unies. La nature semble avoir pris soin d'assurer la défense de cette ville placée au fond de la baie de Massachusetts, dont l'enfoncement est d'environ huit milles. L'entrée de cette baie est défendue par d'énormes rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, & par une chaîne de petites Isles, la plupart habitées. C'est un canal étroit, sur lequel domine le Fort Guillaume, citadelle régulière qui fut construite à la fin du siècle dernier, & que défendent cent canons du plus gros calibre; à une lieue en avançant est un fanal très-élevé, dont les signaux répétés par le Fort avertissent la ville qui répand aussitôt l'alarme dans les terres voisines. Ainsi Boston a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, & en vingt-quatre heures elle peut rassembler une Armée de dix mille hommes. Si à la

Boston +  
long. 307. 35  
lat. 42. 35.

faveur de la brune, une flotte ennemie venoit à passer impunément sous l'artillerie de la forteresse, elle seroit bientôt arrêtée par deux batteries qui commandant toute la baie, faciliteroient aux vaisseaux de la rade les moyens de se mettre à couvert dans la riviere de *Charles*. Six cens navires peuvent mouiller dans cette rade, où l'on a construit un superbe mole à l'extrémité duquel la ville est bâtie en forme de croissant sur le bord de la mer; il n'est point de ville plus avantageusement située pour le commerce; il n'en est point en Amérique qui se rapproche plus de Londres tant pour la magnificence des édifices & l'élégance des meubles & des vêtemens; que pour l'urbanité des mœurs, le raffinement des goûts & la politesse des manieres. La morale pratique des Bostoniens n'en étoit pas moins rigide & s'étoit conservée dans toute sa pureté à l'époque des derniers troubles. Puissent leurs nouvelles prospérités ne jamais les corrompre! la population de Boston est à-peu-près de trente-six mille habitans.

Salem.

La ville de *Salem*, à dix-huit

## PRÉLIMINAIRE. 65

Illes Nord de Boston, est célèbre par la construction des vaisseaux ; le entretient un commerce direct avec les Isles à sucre. Ce fut en cet endroit, que les Colons de Massachusset firent leur premier établissement,

Les principales dépendances de l'Etat de Massachusset sont la baie de *Penobscot*, dans le district de *Wagadahoc*, dont l'embouchure est de vingt-un milles, & l'importante colonie de New-Plimouth, qui a cent milles de long sur une largeur d'environ cinquante milles. Elle se subdivise en trois Comtés, savoir : Bristol, Plimouth & Barnstable.

*Penobscot*  
New - Plimouth.

Lat. 42. 20  
longit. 300

L'Isle de Rhode ou *Rhode-Island* est la plus petite des quatre Provinces de la nouvelle Angleterre. C'est un pays délicieux, que la fertilité du sol & la température du climat ont fait nommer le *Paradis terrestre* ; on y jouit d'ailleurs d'une liberté illimitée de Religion. Tant d'avantages invitoient les Planteurs à venir s'y fixer ; mais l'étendue de cette Isle charmante ne suffit qu'à soixante mille habitans, & plusieurs furent obligés d'aller s'établir dans

*Rhode-Island.*

*Providence*, vaste terrain sur lequel ils éleverent  
 lat. 41. 52. les villes de *Providence* & de *War-*  
 long. 305. 28. *wich*. La premiere de ces deux villes

est grande, bien peuplée & très-florissante; elle donne son nom à la Colonie, dont elle est la Capitale. Rhode-Island est située au Nord de Boston, à une distance de soixante milles tout au plus. C'est

*New-Port*,  
 long. 305.  
 50. lat. 41.  
 30.

de *Newport* que se font toutes les expéditions de la Colonie. Le Havre de cette Capitale de l'Isle de Rhode, est sûr & commode, & la forteresse qui le défend est armée de trois cens pièces de canon.

*Connecticut*. La province de Connecticut est beaucoup plus étendue que Rhode-Island, & sa population bien plus considérable. On évalue le nombre de ses habitans, à cent quatre-vingt-douze mille. La nouvelle-Yorck & la riviere d'Hudson la bornent à l'Ouest; du côté du Sud, un bras de mer la sépare de l'*Isle-longue*, à l'Est elle confine à Rhode-Island, & à une partie de Massachusset; l'autre partie est au Nord de Connecticut. Le commerce de cette province ne differe guere de celui des

## PRÉLIMINAIRE. 67

autres Colonies qui l'environnent, ses mines de fer, de cuivre & de plomb contribuent sur-tout à l'enrichir. Ses principales villes sont *Brentford* & *New-Haven* ; cette dernière est le rendez-vous de toute la Colonie. Situé dans l'enfoncement d'une baie, dont le détroit sépare l'Isle-longue du Continent, son port est commode & par conséquent très-fréquenté. *New-Haven* autrefois Capitale d'une Colonie du même nom, fut réunie au Connecticut, en 1664, par une charte du Roi d'Angleterre. Les ouvrages en fer sont le principal commerce de *Brentford*.

*New-Haven*  
& *Brentford*  
longit. 304  
lat. 41.

Les Hollandois ont été les fondateurs de cette Colonie, d'abord connue sous le nom de la *nouvelle Belge*, & qui ne prit celui de *nouvelle-York*, qu'après que les Anglois s'en furent emparés. Resserrée à l'Est par la nouvelle Angleterre, & bornée à l'Ouest par la nouvelle Jersey, elle n'occupe sur le bord de la mer qu'un espace de vingt milles, mais elle s'enfonce dans les terres au-delà de cinquante lieues. Charles II avoit donné

*Nouvelle-York.*

la propriété de cette Colonie à son frere le Duc d'York ; le despotisme de ce Prince & la tyrannie de ses Lieutenans la mirent à deux doigts de sa perte. Elle étoit au moment de se soulever , lorsque la Métropole lui rendit le privilege de se gouverner elle-même. Depuis 1691 cette Colonie étoit représentée par vingt-sept Députés, qui dans les assemblées avoient toujours la prépondérance sur le Gouverneur & sur les douze Conseillers nommés par le Roi. Ces quarante Membres de l'Administration formoient le corps législatif, & la durée de leurs pouvoirs étoit réglée sur celle du Parlement de Londres. Tel fut le gouvernement de la nouvelle York jusqu'au moment de la révolution de l'Amérique. Le sol de cette province fertile en grains & en fruits de toute espèce , lui donneroit de grands avantages sur la nouvelle Angleterre ; si elle avoit la même émulation & la même industrie. Une grande partie du terrain de la nouvelle York est encore en friche, & ses habitans n'en sont pas moins heureux ; il

ignent à une grande simplicité de mœurs, un esprit d'ordre & d'économie que leur ont transmis leurs ancêtres ; d'ailleurs leur commerce de pelleteries est pour eux une source abondante de prospérités & de richesses. Le fort d'Orange construit par les Hollandois , à cent cinquante milles de la mer , en remontant la riviere d'Hudson dans le pays des Iroquois , est le Comptoir où les Sauvages du nord apportent ces pelleteries. En tombant au pouvoir des Anglois , ce fort a pris le nom d'*Albany* ; on y compte environ trois cens cinquante maisons.

Albany ;  
long. 304.  
19. lat. 41.  
43.

*Longue-Island* ou l'Isle de *Nassau* est une dépendance de la province de New-York. Cette Isle a cent vingt milles de long sur douze milles de large ; un canal fort étroit la sépare du continent ; elle est divisée en trois Comtés , savoir : Suffolk , Richmond & Queen's-County. Toutes les sortes de fruits abondent dans cette Isle , où du moins y croîtroient aisément ; elle produit du tabac , qui le dispute à celui du Maryland,

Longue-Island , lar.  
40. 32. long.  
304. 59.

Suivant les derniers dénombre-



La ville de New-York ,  
long. 42. 40.  
lat. 40. 50.

mens , la nouvelle York compte deux cens cinquante mille habitans de diverses Nations & de sectes différentes. Sa Ville capitale n'est pas susceptible d'une grande résistance en tems de guerre ; elle n'a ni port ni bassin ; mais elle n'en a pas besoin du moins en tems de paix ; sa rade ouverte dans toutes les saisons , est accessible aux plus grands vaisseaux , & leur offre un abri sûr contre les orages. L'aïssance est générale dans la ville de New-York , où les vivres sont abondans , d'une excellente qualité & au plus bas prix ; la dernière classe du Peuple trouve une ressource assurée dans la pêche des huitres qui occupe au moins deux cens bateaux. C'est peut-être de cette aïssance , que naissent la mollesse & l'oisiveté reprochées à ses habitans , dont le nombre est évalué à quinze ou dix-huit mille. Les exportations de New-York pour les Indes occidentales consistent en légumes de beaucoup d'espèces , en bled , seigle , planches , douves & autres bois , porcs , bœufs , moutons , chevaux , fromage , huitres & salaisons ; les retours sont en rum ,

## PRÉLIMINAIRE. 71

cre & melasse. Cette ville a beaucoup perdu de sa considération pendant la dernière guerre.

A l'Ouest & dans le voisinage Le Nouveau  
*la nouvelle York*, se trouve le Jersey.

*le Nouveau Jersey*, province autrefois nommée *la nouvelle Suede*, parce que ses premiers cultivateurs étoient juédois. Les Anglois en firent la conquête, & le Duc d'York la donna à deux de ses favoris, qui n'ayant pu la gouverner à leur gré; la rendirent à la Couronne. Cette vaste Colonie située entre l'Océan & les terres inconnues qui labornent au Nord, a cent vingt-milles de long sur cent milles de large, & cependant on n'y comptoit que seize mille habitans avant la révolution; sa population est aujourd'hui de cent trente mille hommes. Une mine d'excellent cuivre, d'abondans pâturages, de bonnes terres à bled, des côtes accessibles, le port d'*Amboi*, Capitale du nouveau Jersey, tous ces avantages sembloient devoir favoriser le commerce & la population de cette Province; elle est pourtant une des moins peuplées, & n'a jamais eu

Amboi,  
 long. 302.  
 57. lat. 49.  
 30.

de commerce à elle ; pendant tems elle négligea de faire cor des navires , elle se bornoit verfer dans ceux des Coloni fines, les produits peu confide de fa culture ; aujourd'hui elle n'a point de relations d avec l'Etranger ; par le mo la Delavarre , elle transpo productions à Philadelphie elles se repandent dans les ports du nouveau Monde. I teur des progrès de cette C eut fa principale cause dans bliffemens de la Pensylvanie la Caroline , qui se formo l'époque de la conquête du & auxquels les Anglois & les gers donnerent la préféren nom de cette Province ferc core ignoré dans l'ancien nent , si elle ne faisoit par treize Etats confédérés ; mai obscurité n'est point un obft bonheur de fes habitans.

La Dela-  
ware.

La belle riviere d'où cet lonie prend fa dénomination avoir séparé dans son cours sylvanie de la nouvelle Jér se perdre dans l'Ocean Atlan

à elle forme une large baie. Cette rivière est navigable dans une longueur d'environ deux cens milles ; mais au-dessus de Bristol, il y a une hûte d'eau considérable qui en suspend la navigation. Elle baigne les trois Comtés de New-Castle, de Kent & de Suffex dont la réunion forme l'État de la Délaware, qui est un démembrement de l'État de Pensylvanie : ils n'ont été séparés qu'au moment de la révolution. Quoique les plantages de chacun de ces trois Comtés se trouvent placés à des distances inégales & souvent incommodes, la position heureuse de New - Castle, de Kent & de Suffex ne peut manquer d'en favoriser le Commerce, & d'en augmenter la population, pourvu que ces Villes continuent de se gouverner sur les mêmes principes que l'État de Pensylvanie, & qu'elles se maintiennent dans une harmonie constante avec les autres États voisins.

Guillaume *Penn* étoit parti d'Angleterre en 1681, pour aller fonder cette Colonie. Ce Quaker philosophe ne regarda pas la concession qui lui avoit été faite par la Cour

La Pensylvanie.

de Londres, comme un titre suffisant pour chasser les Sauvages de leur patrimoine; il mit à prix le territoire qu'il vouloit peupler, & l'acheta des naturels du Pays. Tous les Quakers d'Angleterre avoient demandé à le suivre en Amérique; mais deux mille seulement s'embarquèrent avec lui. Il vouloit proportionner ses établissemens à ses facultés, & pour recevoir de nouveaux Colons, il attendit que la culture des terres eût fait quelques progrès dans sa Colonie. Ils furent prompts & rapides, & ce terrain qui n'offroit aux cultivateurs que des mines de fer à exploiter & des forêts antiques à défricher, fut bientôt couvert, dans plusieurs de ses parties, de nombreux troupeaux, d'arbres fruitiers, de plantations de lin & de chanvre, de légumes, de maïs & de grains de toute espèce. Cette prospérité fut due à l'activité des Colons & à la douceur du Gouvernement qui admettoit, parmi les citoyens de la Colonie, tout homme qui ne nioit pas l'existence d'un Dieu, & parmi les chefs de la République quicon-

l'honorait en chrétien. Penn  
 et qu'il n'existât au profit des  
 es aucun impôt qui ne fût vo-  
 re, & que les appointemens  
 : successeurs à l'administration  
 État, ne fussent exigibles dans  
 1 cas. Suivant la législation,  
 ouverneur de la Colonie ne  
 oit rien décider sans le concours  
 uple; la pluralité des suffrages  
 it pour établir une loi, mais  
 falloit les deux tiers pour  
 ir un impôt. La Justice s'y  
 it gratuitement, & presque  
 urs par des arbitres nommés  
 chaque canton; c'étoit tou-  
 la faute des parties, quand  
 rocès se jugeoient dans les  
 inaux. Jamais le sang humain  
 it souillé cette terre avant le  
 : de George III. On conçoit  
 qu'avec de pareilles loix & les  
 rs qu'elles supposent, les ha-  
 s de la Pensylvanie sont inca-  
 s d'asservir leurs voisins. Ils  
 nt trop bien le prix de la li-  
 : , pour en priver les autres ;  
 par une conséquence néces-  
 ils se laisseroient plutôt mourir,  
 de recevoir la loi d'un vain-

queur. Une République dans laquelle se réalisoient la sagesse & le bonheur du fabuleux âge d'or, ne pouvoit manquer d'attirer dans son sein un grand nombre d'Européens qui ne trouvoient point dans leur patrie les douceurs de la paix & de la liberté ; aussi la vit-on bientôt peuplée de François, de Hollandois, de Suédois, & d'Allemands qui, réunis par l'amour du travail & le besoin de s'entr'aider mutuellement, y vivent en frères malgré la différence de leurs opinions religieuses. C'est à cette précieuse harmonie, qu'on doit sur-tout attribuer l'accroissement rapide de la Colonie qui, suivant le calcul du Congrès général, portoit sa population, en 1774, à trois cens cinquante mille habitans. Quand on considère que cette population double tous les vingt ans, & que le travail d'un seul homme obtient facilement des vivres pour en nourrir vingt, on ne peut évaluer jusqu'où seront portés les fruits prodigieux de la culture dans cette vaste Province, dont la cinquième partie est à peine défrichée.

Les côtes de la Pensylvanie d'abord resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles, sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue. Paragée en onze Comtés ; savoir , *Philadelphie , Bucks , Chester , Lancaster , York , Cumberland , Berks , Northampton , Bedford , Northumberland & Westmoreland* , elle entretient dans tous ces endroits un commerce actif & des manufactures florissantes où sont employées ses propres laines, son chanvre , son lin & le coton qu'elle tire de l'Amérique méridionale. En échange de ses productions territoriales , qui consistent en biscuits , farines , suifs , légumes , viandes salées , cidre , biere & toutes sortes de bois de construction , elle se procure du sucre , du café , de l'eau-de-vie & de l'argent , qui sont la matière d'un nouveau commerce avec les autres Colonies , & quelques Nations de l'Europe. Les Açores , Madere , les Canaries , l'Espagne , le Portugal , offrent des débouchés aux grains



## 78 DISCOURS

& aux bois de la Pensylvanie; le paiement s'en fait en vins & en piastres. A l'époque des troubles de Boston, cette Province recevoit dans ses ports quatre cens paquets de toute grandeur, & en expédient à-peu-près autant chaque année. Presque tous ces armemens se faisoient à Philadelphie, Ville célèbre, située à cent vingt milles de la mer, au confluent du *Schuylkill* & de la *Délaaware*.

Philadelphie,  
long. 301.  
40. lat. 40.  
25.

Il règne dans cette Capitale beaucoup de propreté, de régularité & de magnificence. Les rues y sont tirées au cordeau, & ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Le marbre, qui est fort commun aux environs de Philadelphie, y décore la plupart des maisons. Mais rien n'approche de la somptuosité de l'Hôtel de Ville, où se rassemblent depuis soixante ans, les hommes les plus éclairés de la Colonie & peut-être de tout le continent. L'objet de leurs assemblées est de s'y communiquer de nouvelles lumières sur l'administration, dont ils sont spécialement chargés. A côté de l'Hôtel de Ville est une superbe

## P R É L I M I N A I R E. 77

Bibliothèque devenue publique en 1732 par les soins de l'illustre *Franklin*. Pour la rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématiques & de physique avec un beau cabinet d'histoire naturelle. Cette Ville presque entièrement bâtie sur la *Déla ware*, offre des quais d'une largeur prodigieuse, ils ont jusqu'à deux cens pieds en quelques endroits. En 1766, on comptoit à *Philadelphie* vingt mille habitans de toute Secte. Cette population n'est pas proportionnée à son étendue, son Législateur en avoit tracé les dimensions sur deux milles de long & un mille de large. Tout y porte l'empreinte du travail & de l'industrie, & l'on n'y a rien épargné pour faciliter les opérations de commerce. Hors le tems des glaces, les navires de cinq cens tonneaux abordent sans difficulté à *Philadelphie*. Les marchandises arrivées par la *Déla ware* & par le *Schuylkill*, sont ensuite transportées dans les terres par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des États de l'Europe. Il ne manquoit que des fortifications à cette Ville; les *Pensylvains* ne croyoient pas en

avoir besoin & , ce n'est qu'en 1714 qu'on a commencé à fortifier l'embouchure du fleuve Délaware.

**Le Maryland.** Ce fut l'intolérance des Virginiens pour les Catholiques, qui peupla le *Maryland*. Cecile Calvert, qui fonda Baltimore, avoit obtenu du Roi Charles - premier, la cession de ce pays ; à la mort du fondateur de la Colonie, son fils partit pour l'Angleterre en 1633 avec deux cens Papistes Anglois, qui portèrent au *Maryland* l'esprit de tolérance, & cette liberté civile sous laquelle cette Province donna une grande population. On la fait monter à trois cens vingt mille habitants dispersés dans les onze Comtés qu'elle divise. Six sont à l'Ouest, & cinq à l'Est de la baie de Chesapeake, qui s'enfonce d'environ deux cens cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune est de douze milles. *Sainte - Marie* autrefois Capitale de l'État, n'est presque rien aujourd'hui ; & *Annapolis* qui jouit de cette prérogative n'est guères plus considérable. *Baltimore*, dont le port est si profond, que se traitent par

*Annapolis*,  
longit. 300.  
10. lat. 39.  
29.

*Baltimore*,  
longit. 300.  
30. lat. 39.  
13.

utes les affaires de commerce ;  
 tabac en est un des principaux  
 jets. Celui de Maryland tient le  
 second rang entre les meilleurs ta-  
 cs de l'Amérique septentrionale ;  
 le prise sur-tout dans le Nord &  
 l'Orient de l'Europe à cause de la  
 nité de sa seve. Au reste les pro-  
 ctions de cette Colonie, l'une des  
 oins étendues de la nouvelle Ré-  
 ublicque, sont toutes d'une excel-  
 nte qualité, & l'on peut dire  
 d'entre les Apalaches & la mer, il y  
 peu de terres aussi bonnes que celles  
 u Maryland. Les cinq rivières na-  
 igables qui le traversent, contri-  
 uent beaucoup à sa fertilité. Le  
 idre qu'on y récolte est comparable  
 aux meilleurs vins blancs ; c'est la  
 boisson ordinaire des Habitans. Ils  
 tirent du rum des Barbades ; Madere  
 leur fournit les vins. En échange de  
 ces denrées, ils fournissent des étof-  
 fes de soie & de laine, des toiles  
 de coton, des armes à feu, & toutes  
 les espèces de quincailleries qu'ils  
 savent fabriquer. La forme de l'ad-  
 ministration du Maryland, ressem-  
 bloit, à beaucoup d'égards, à celle  
 de la Virginie.

la Virginie.

Autrefois ces deux Provinces ne formoient qu'une seule Colonie ; mais avec le même sol & le même climat, la Virginie a quelques avantages sur le Maryland. Son étendue est plus considérable ; ses fleuves reçoivent de plus gros navires & les portent plus avant dans les terres ; ses Habitans ont plus de caractère, sont moins timides & plus industrieux. Toute l'ambition des Anglois dans l'Amérique septentrionale se bornoit anciennement à la possession de cet Etat, dont la fécondité renommée dans l'ancien continent, attira bientôt une prodigieuse quantité d'Européens. Sa population, dès-lors très-considérable, fut accrue tellement que, s'il n'y a point d'exagération dans les calculs du Congrès, on n'y compte pas moins de six cens cinquante mille habitans y compris les esclaves, dont le nombre est évalué à cent cinquante mille. Les premiers Nègres introduits dans la Colonie, y furent amenés par les Hollandois en 1620. Le résultat de leurs travaux & de celui des Blancs fut, dès les commencemens, de fournir aux deux

hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, des bois, des mâtues, & sur-tout le meilleur tabac qui existe dans les deux Mondes. Cette branche de commerce que la Métropole avoit intérêt d'encourager, fut, par une suite de ses vexations, considérablement négligée dans les cinq ou six années qui ont précédé la dernière guerre. Les droits énormes, dont on chargea cette denrée, tournèrent presque entièrement l'industrie des Virginiens vers la culture des grains. Le succès passa leurs espérances, & la fortune des riches propriétaires ne souffrit point de ce changement; mais le prix des terres haussa considérablement, & les petits planteurs de la Virginie se virent obligés d'aller former des établissemens hors de cette Province. La Caroline du sud gagna beaucoup à ces émigrations. Avant le commencement des troubles, elle exportoit annuellement 2000 boucauts de tabac, & par un calcul qu'on ne fera point ici, il est démontré que l'Angleterre perdoit infiniment à cette translation. Le

monopole exercé sur le tabac Virginie, n'étoit pas l'unique de ses Colons. Les taxes exorbitantes, dont ils étoient d'ailleurs chargés, les abus d'autorité part du Gouverneur, dont les pouvoirs trop étendus ne laissoient députés des Comtés aucune influence dans le Gouvernement, les rétributions arbitraires des Prêtres anglicans, la multiplicité des Tribunaux de Justice, les appels au Conseil Britannique, & définitivement à la Cour d'Angleterre; tout, tous les genres d'oppression se réunissoient pour opprimer cette Province, si l'avidité des chefs n'eût soutenu ses habitants contre tous les dégoûts d'une administration tyrannique. D'ailleurs quoique dispersés dans les campagnes, dont ils préférèrent le séjour à celui des cités, quoiqu'ils n'eussent d'autres Villes, que James-Town, Williamsbourg, & que cette Capitale même soit moins une Ville qu'un superbe Village où l'on compte environ deux mille hommes, les Virginiens aiment beaucoup le Commerce & sont fort adonnés à toutes les

William-  
bourg, long.  
299. 32. lat.  
37. 20.

## PRÉLIMINAIRE. 85

uités du luxe. Ils s'en parent, n décorent leurs maisons, & leurs ne craignent pas d'obérer plantations pour satisfaire à folle vanité ; aussi leur dette nale est-elle énorme. Au comement des troubles, elle se oit à plus de vingt-cinq millions s livres ; mais d'autres tems ent d'autres mœurs, & la Vircommence à distinguer ce qui ccessaire, de ce qui n'est que le. Il est à croire qu'elle trou dans la fertilité de son sol, de se libérer promptement de ses dettes.

rs du premier défrichement de contrée, en 1663, le célèbre <sup>Les deux Carolines.</sup> en traça la législation. Son fut un présent bien funeste à Colonie naissante. Par condescence pour les huit lords connaires à qui la Cour de Lonvoit donné cette grande étendue le pays, le Philosophe Légifnégligea d'assurer la liberté, & mit entre leurs mains la puissance législative. Tous bus du Gouvernement arbitre firent bientôt sentir dans



la Caroline. Elle gémissoit sous la tyrannie de Grenville, son Gouverneur, lorsque pour comble d'infortune, elle se vit attaquée par les Sauvages; elle ne s'en délivra qu'après de longs combats & des pertes sans nombre. Cette guerre avoit exercé le courage des Caroliniens & leur avoit fait sentir leurs faiblesses; ils s'en servirent contre leurs ennemis & secouèrent enfin un joug insupportable. En 1728, la Colonie passa sous la domination de la Cour d'Angleterre, & ce fut l'époque de son bonheur. Divisée en deux provinces, l'une septentrionale & l'autre méridionale, elle forma dans les deux Gouvernemens, dont les Gouverneurs furent, pour ainsi dire, choisis par les seuls représentans du Peuple.

Caroline  
septentrionale.

La Caroline septentrionale, bornée immédiatement, la Virginie, la Géorgie, l'Océan & les Appalaches, cet État, l'un des plus étendus du continent de l'Amérique, comprend dans son étendue, plusieurs cantons particuliers dans son étendue, *Attermale, Clarendon, York, Barkley, Colleton & Cambridge*. Ses Colons, peu laborieux & peu cultivateurs, vivent isolés sur

plantations, dans une ignorance qui approche beaucoup de celle des Sauvages. Ils s'y nourrissent de porc, de laitage & de maïs. On leur reproche une passion démesurée pour les liqueurs fortes, comme un des grands obstacles aux progrès de leur commerce qu'ils négligent d'ailleurs par incurie. Les cuirs, la cire, le goudron, la poix, la rébenthine, les peaux de daims & le tabac inférieur qu'ils fournissent à l'Europe; les salaisons, les légumes, le maïs & la mauvaise farine qu'ils envoient en petite quantité aux Indes Occidentales, sont tout au plus un objet de quinze cens mille livres tournois par année. La Colonie reçoit en échange de ces exportations, du sucre & du Rhum-de-vie qui lui vient du nord de l'Amérique. La Ville de Brunswick à l'embouchure de la rivière du Cap-Saer, est le seul port où ces opérations de commerce puissent s'exécuter. Les navires qui tirent seize pieds d'eau, ne peuvent aborder à *Wilmington* capitale de la Province. Un sol plat, sablonneux, & rempli de maïs; des bois de chêne trop

Brunswick;  
longit. 298.  
15. lat. 34. 5.

Wilmington,  
longit. 298.  
22. lat. 34.  
20.

gras pour être employés à la construction des vaisseaux, & les de sable qui écartent les navires des côtes de cette Caroline blent devoir s'opposer long-temps encore aux progrès de sa Colonie. Cependant le Congrès en fait augmenter la population à trois cent hommes, le petit nombre des blancs compris. Il est à craindre qu'il n'y ait de l'exagération dans ce calcul.

Caroline méridionale.

Outre les productions indiquées à l'article précédent, la Caroline cultive le riz & l'indigo sont les principaux objets de son commerce. Cependant les cinquièmes de cette Province sont encore en friche. Lorsque elle sera plus découverte, les plantations de vigne & d'oliviers ne peuvent réussir, & particulièrement sur les coteaux, au pied des montagnes dans les terrains sablonneux. La Colonie a déjà fait les essais de la culture du coton, & elle est heureuse en ce genre de succès. Celle des mûriers avoit été commencée anciennement ; depuis les guerres civiles, le besoin l'a fait reprendre avec succès en plusieurs endroits. Charles-Town est l'entrepôt

toutes les productions de la Caroline méridionale. Cette Ville occupe un grand espace au confluent de *PAshey* & de la *Coper*, deux rivières navigables. On y compte deux mille maisons & quelques édifices publics qui seroient remarqués même en Europe. Elle peut recevoir dans son port jusqu'à trois cens cinquante navires avec leur chargement. Les deux autres Villes de cette Province *Georges-Town* & *Beaufort* (ou *Port-Royal*), sont encore peu de chose; mais leur situation peut les rendre un jour considérables. On commence à fabriquer dans cette Colonie des étoffes mêlées de laine & de soie; elle en fait des envois aux Colonies voisines. Sa population est d'environ deux cens cinquante mille habitans, dont la moitié sont des noirs; elle n'est point proportionnée à son étendue. Les deux Carolines réunies occupent un espace de deux cens milles dans les terres, & s'étendent bien au-delà de quatre cens milles sur la côte. L'élévation du sol ne commence qu'à cent milles de la mer, & devient toujours plus

*Charles-Town*, long. 297. 28. lat. 32. 45.

*Georges-Town & Beaufort*, longit. 296. 55, lat. 32. 71

Ce qui étoit prodigieux dans la Colonie, dont l'existence ne pas de quarante ans.

Lors de la révolution, chaque Colonie devoit à peu près l'année de son produit au com de la Métropole; le Parlement a lu cette dette à cent huit millions de nos livres.

L'affranchissement des treize provinces confédérées a, sans avoir privé l'Angleterre du plus valuable de son territoire, dont il soit fait mention dans l'Histoire; mais il lui reste encore de grandes possessions dans le nord de l'Amérique septentrionale & la puissance des Anglois y est toujours imposante & redouble, si les deux Florides, l'Acadie, le Canada & Terre-Neuve, ne doivent pas naturellement subir l'ascendant & suivre la destinée des Colonies nouvellement érigées en Royaume. Quoi qu'il en soit, les provinces encore soumises à la domination angloise, ont été le théâtre de la guerre, & il nous paroît difficile de leur donner une idée si légère & superficielle. Elle se

## PRÉLIMINAIRE. 93

& sera le résultat du tableau qu'il us reste à tracer de l'Amérique septentrionale.

Pendant que les Espagnols & les Portugais découvroient des Mondes, Le Canada;

France ennemie des conquêtes loignées, restoit simple spectatrice de ces grands événemens. Enfin, elle consentit à y prendre part, &

en 1562, l'Amiral de Coligny envoya *Jean Ribaud* dans la Floride; cette première tentative échoua

à cause de subordination, & nos autres entreprises dans le nouveau monde, ne furent pas plus heureuses

jusqu'à l'année 1608, que *Samuel de Champlain* remonta le fleuve

saint-Laurent & jeta sur ses bords, Quebec;  
longit. 3071  
47. lat. 46  
55.

les fondemens de Quebec, aujourd'hui la Capitale du Canada. Cette

Province, en y joignant la Baie

d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie,

formoit l'immense Pays connu

sous le nom de *Nouvelle-France*,

dont une partie fut cédée aux An-

glois vers la fin du regne de Louis

XIV. Le Canada, proprement dit,

ne leur appartient que depuis le 10

Février 1763, époque précise du

Traité de Versailles.

Cette contrée est bornée à l'Est par l'Océan, à l'Ouest, par le Mississippi, au Sud, par les Colonies dépendantes, & au Nord, par des Pays inconnus. Quebec, sa Capitale, est bâtie en amphithéâtre à cent vingt lieues de la mer sur une péninsule formée par les deux fleuves Saint-Laurent & Saint-Charles. Elle domine, d'un côté, sur de vastes & riches campagnes; de l'autre, sur une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cens vaisseaux. Son enceinte est de trois milles, & l'on y comptoit environ dix mille Habitans au commencement de 1759. Le fleuve Saint-Laurent, dont on ignore la source, traverse la Province du Sud-Est au Nord-Ouest &, après un cours de huit cens lieues, va se jeter dans la mer du Nord; il a plus de quatre-vingt mille pas géométriques de largeur à son embouchure; sa profondeur ordinaire est d'environ deux cens brasses. Les pelleteries font le principal commerce du Canada. La Colonie Française en avoit établi le premier entrepôt à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. La ville des

ois-Rivieres bâtie à vingt-cinq  
 les plus haut que la Capitale, Montréal ;  
 longit. 305.  
 30. lat. 45.  
 tagea cet avantage avec Tadouss-  
 ; enfin, ce commerce passa tout  
 ier à Montréal, qui dut cette  
 iférence à sa position avantageuse  
 is une île du fleuve d'environ  
 i lieues de long & de quatre  
 es de large. Quebec est situé à  
 tante lieues de Montréal, la se-  
 nde ville du Canada. Cette Pro-  
 vince fournit d'excellents bois de  
 nstruction, pourvu qu'on s'attache  
 à arbres des montagnes, & non  
 s, comme on faisoit autrefois, à  
 ux des marais, dont l'humidité  
 rend leur tissu gras & lâche. Depuis  
 tablissement de cette grande Co-  
 mune, le génie militaire a presque  
 ujours formé le caractère distinc-  
 de ses Habitans. Tant qu'ils con-  
 serveront cet esprit ennemi de la paix  
 de toute occupation sédentaire,  
 ne peut se flatter d'y voir prof-  
 fiter la culture. Le pouvoir absolu  
 qui gouverne le Canada n'est point  
 compatible avec le bonheur des  
 hommes paisibles & laborieux ; sous  
 un tel Gouvernement, il n'y a de  
 succès & de distinctions à espérer,



que pour les exécuteurs de ce pouvoir arbitraire. Les Canadiens n'ont d'espoir que dans une révolution; & la Politique Angloise n'a d'autres moyens de la reculer qu'une prompte réforme dans l'administration de cette grande Province.

Cap-Breton  
ou  
Isle-Royale.

Le sol du *Cap-Breton* est froid & stérile; d'épaisses forêts rendent cette isle presque inaccessible aux rayons du soleil. Ses bois de chêne feroient excellents pour la construction, & cependant elle borne son commerce à la pêche. Les François en prirent possession au mois d'Août 1713, & changerent son nom en celui de l'*Isle-Royale*. Louisbourg en est la Capitale. Son port est large & profond, & la Ville de *figure* oblongue peut avoir une demi-lieue de tour; les rues en sont larges & régulières. Cette isle placée à l'entrée du golphe Saint-Laurent est à quinze ou seize lieues Est de Terre-Neuve. A son couchant est un détroit de quatre lieues qui la sépare de l'Acadie. Elle a trente-six lieues de long sur vingt-deux de large. Tous ses ports sont ouverts à l'Est en tournant vers le midi.

Louisbourg,  
longit. 317.  
47. lat. 46.  
53.

L'isle

L'île Saint-Jean, plus avancée Île Saint-Jean.  
 ans le même golphe, n'a qu'une  
 eue dans sa plus grande largeur ;  
 sa longueur est au moins de vingt-  
 eux lieues. Les François négligè-  
 rent longtems cette île féconde en  
 gibier , & très-favorable à la pêche.  
 Quoiqu'il y regne un froid excessif,  
 le sol extrêmement varié s'y prête  
 à la culture de toutes les espèces  
 de grains. Ces avantages reconnus  
 firent naître le double projet de dé-  
 vacher l'île Saint-Jean, & d'y établir  
 une grande pêche de morue ; mais  
 les prohibitions & les privileges ex-  
 clusifs y découragèrent l'industrie.  
 Lorsque les Anglois s'en emparè-  
 rent, ils eurent la mauvaise poli-  
 tique d'en chasser trois mille Fran-  
 çois , & de partager le sol de Saint-  
 Jean à de nouveaux Propriétaires ,  
 qui, bientôt las de ces possessions ,  
 se cédèrent presque gratuitement à  
 des émigrans d'Irlande & d'Ecosse.  
 La Colonie ne prospéra pas mieux  
 entre les mains de ces derniers , &  
 on n'y compte pas plus de douze  
 cents Colons. Ils n'ont point de re-  
 lations directes avec l'Europe , &

font tout leur commerce avec Halifax & Quebec. Jusqu'en 1772, cette isle fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse; mais à dater de cette année, elle forme un Etat particulier. Le port *Lajoye*, maintenant *Charlotte-Town*, est le chef-lieu de la Colonie.

La Nouvelle  
Ecosse.

La Nouvelle - Ecosse, autrefois l'*Acadie*, embrasse trois cents lieues de côtes depuis les limites de la Nouvelle - Angleterre, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Au milieu de ce vaste espace, est une grande peninsule de forme triangulaire qui semble faite exprès pour servir d'asyle aux bâtimens des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellents, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. Il y a beaucoup de morue sur ses rivages, & la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures. Cependant la Nouvelle-Ecosse n'est point une contrée florissante sur-tout depuis que les Anglois en ont expulsé les anciens Habitans qui, sous le nom de *François-Neutres*, vivoient heu-

& paisibles sur la foi des con-  
 tions faites avec leurs vainqueurs;  
 t un des traits de la Politique  
 gloise qui en caractérise le mieux  
 ruauté réfléchie. En 1769, paru-  
 t dans l'Acadie de nouveaux Co-  
 s, la plupart Officiers ou Soldats  
 ri la Cour de Londres avoit fait  
 concessions de terres proportion-  
 nent à leur grade. Ceux-ci, ras-  
 blant les anciens Cultivateurs,  
 s prétexte de leur faire renou-  
 ler le serment de fidélité au Roi  
 orge, les embarquèrent de force  
 des vaisseaux qui les transpor-  
 ent en différentes contrées de  
 mérique. Tous, sans excepter les  
 illards, les femmes & les enfans,  
 virent contraints d'abandonner  
 rs riantes cultures, pour aller pé-  
 de misère dans les établissemens  
 l'oppression Britannique se faisoit  
 plus ressentir. Le Cabinet de  
 ndres avoit prononcé de sang-  
 id l'arrêt de leur déportation.  
 dater de cette époque, la Nou-  
 lle-Ecosse n'a fait que se dépeu-  
 r. Elle est absolument inhabitée  
 puis le fleuve Saint-Laurent jus-  
 à la péninsule. La ville d'Annapolis

Annapolis

Lunebourg,  
Halifax, 44.  
pp. 4. de lat.

polis (1) est presque détruite, & malgré le caractère laborieux des Allemands, le nouvel établissement de Lunebourg ne fait point de progrès. Halifax, l'entrepôt des forces destinées à l'oppression de l'Amérique septentrionale, n'a pu devenir malgré ses fortifications, une place de guerre respectable. Sa pêche est d'un foible rapport, & les cultures des environs sont presque nulles. L'entretien de sa Garnison & son Amiraute sur-tout ont coûté des sommes énormes à l'Angleterre. C'est d'Halifax que sont parties les flottes & les armées venues de Londres pour conquérir l'Amérique; c'est-là qu'elles se sont réfugiées après leurs défaites.

Terre-Neuve Ce ne fut qu'après bien des voyages infructueux, & sous le regne d'Elisabeth, que les Anglois firent attention à la pêche de Terre-Neuve. Cette Princesse envoya dans ces parages, le *Chevalier Hampshrie* avec

En 1582.

---

(1) Elle s'appelloit autrefois Port-Royal. Quand les Anglois en eurent pris possession, ils la nommèrent *Annapolis*, en l'honneur de la Reine Anne.

cinq navires, pour assurer aux Pêcheurs la partie de la côte qu'ils auroient choisie. Les expéditions pour cette île, se multiplièrent très-rapidement, & dès 1615, on y vit jusqu'à deux cents cinquante navires Anglois, dont la totalité pouvoit former quinze mille tonneaux. Les Pêcheurs eurent des habitations fixes à différentes distances les unes des autres, & ils choisirent l'île Saint-Jean pour leur point de réunion; ils y trouvoient des Armateurs venus de la Métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fournissoient à tous leurs besoins.

L'île de Terre-Neuve avoit été découverte en 1497, par un Vénitien nommé Jean Cabot. Sa forme triangulaire a plus de trois cents lieues de circonférence. Son intérieur est presqu'inaccessible, & par conséquent très-peu connu. Ce sont des rochers escarpés, des montagnes couronnées de mauvais bois, des vallées étroites & sablonneuses. Ce pays n'est habité que par des bêtes fauves que les Eskimaux viennent chasser dans certaines saisons de l'année; on n'y connoît point d'autres Sauvages.

La côte de cette isle est semée de cailloux où l'on fait sécher la morue qu'on destine au commerce. Elle est infiniment plus abondante à Terre-Neuve, que dans les mers du nord de l'Europe ; elle est aussi plus délicate quoique moins blanche. On la sèche, on la sale pour l'usage de l'Europe & d'une grande partie de l'Amérique. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte & se pêche au grand banc, l'une de ces montagnes formées sous les eaux des débris du continent ; cette bande de terre à laquelle on donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large, a ses extrémités terminées en pointe, & il n'est pas aisé d'en marquer les bornes avec exactitude. La morue n'abandonne le grand banc de Terre-Neuve & les petits bancs voisins, que depuis la mi-Juillet jusqu'à la fin du mois d'Août : la pêche s'y fait abondamment dans les dix autres mois de l'année. Le détroit de Belle-Isle est un canal de médiocre largeur qui sépare cette grande isle de la côte de Labrador, démembrée du Canada depuis 1764, & qui est main-

tenant annexée à *Terre-Neuve*. On connoît peu le Labrador, cette vaste contrée, dont la partie occidentale touche à la baie d'Hudson.

Cette baie formée par l'Océan dans les régions éloignées du Nord de l'Amérique, a cent cinquante lieues de profondeur. Son entrée, d'environ six lieues de large, n'est praticable que depuis le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre, encore n'est-ce pas sans danger pour les Navigateurs, à cause des montagnes de glace qui souvent ont jusqu'à dix-huit cents pieds d'épaisseur. La Baie d'Hudson. Henri Hudson donna son nom à ce pays qu'il découvrit en cherchant au Nord-Ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. En 1607. La stérilité de la nature sous cette zone glaciale, n'y permet aucune espèce de culture fructueuse, & la baie d'Hudson n'est à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce de pelleteries. Quoique les fourrures y soient bien supérieures à celles des contrées moins septentrionales, on se les procure à beaucoup meilleur marché. Les Eskimaux qui habitent tout le pays compris entre la pointe de Belle-



Isle & les régions les plus enfoncées dans le nord de l'Amérique, y donnent huit à dix castors pour un fusil, & deux castors pour une hache ou pour une livre de tabac.

**La Floride.** Ce beau pays, aujourd'hui resserré dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louisiane, avoit longtems appartenu aux Espagnols. Par le traité de 1763, il fut cédé aux Anglois, qui partagèrent cette acquisition en deux Gouvernemens.

**Saint-Augustin**, long.

298. 30. lat.

30.

**Pensacola**,

longit. 290.

50. lat. 30.

35.

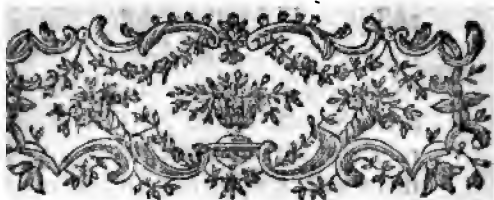
Le bourg de Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride orientale, & Pensacola celui de la Floride occidentale. Ce dernier établissement offre un havre excellent, dont les Négocians Anglois & ceux de l'Amérique septentrionale avoient fait un entrepôt avantageux pour leur commerce interlope avec les terres Espagnoles ; mais le cours du commerce ayant été détourné pendant la dernière guerre, les vaisseaux marchands de cette Colonie furent changés en corsaires, qui s'emparèrent quelquefois des navires de la Georgie & des deux Carolines, mais qui plus souvent devinrent la proie des Armateurs Anglo-Américains. Le sa-

ras & l'indigo sont les productions plus abondantes de l'une & l'autre oride.

Le tableau qu'on vient de présenter des établissemens Anglois en l'Amérique Septentrionale, para sans doute incomplet & trop serré, si l'on considère l'étendue l'importance du sujet ; mais notre attention n'étoit pas de le traiter ; autres que nous ont rempli cette tâche difficile, & nous renvoyons à leurs ouvrages ceux de nos Lecteurs qui, pour bien entendre l'Histoire de la dernière guerre, regardent comme un préliminaire indispensable approfondir celle des Colonies Anglo-Américaines. Les détails que nous leur épargnons dans cette courte exposition, sont présentés ailleurs avec tout l'intérêt dont ils sont susceptibles ; mais ils seroient placés dans une introduction il suffit de préparer le Lecteur à l'intelligence des événemens de cette guerre, sans l'instruire à fond des événemens qui l'ont précédée. Cette légère esquisse remplit notre objet, & si elle est inutile aux personnes qui savent déjà l'Histoire de

l'Amérique septentrionale, nous  
croyons nécessaire & suffisante à ceux  
qui nous liront avant que d'avoir  
étudié cette Histoire.





# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

IL est dans l'ordre des choses que les petites Isles soient soumises à un grand Royaume, qu'elles obéissent aux loix, qu'elles fassent une portion de ses vastes domaines; mais cela répugne à la nature, à la raison, à la politique qu'une isle asservisse un continent, qu'elle y exerce une autorité long-temps respectée, que sa domination s'y propage sans contradictions & sans obstacles. Un état violent ne sauroit durer, & si l'Histoire moderne n'en fournisoit un exemple, on auroit de la peine à

---

1764.  
Origine de  
troubles de  
l'Amérique.

---

---

1764.

concevoir ce prodige du dix-huitième siècle. Quinze cents lieues de mer séparent l'Angleterre de l'Amérique, & une partie considérable de ce vaste continent n'en reconnoît pas moins la puissance de l'Angleterre; les loix de la Métropole étoient reçues, promulguées, exécutées paisiblement dans toutes ses Colonies, & au grand étonnement de l'Europe, cette bonne intelligence se maintenoit depuis cent ans. Si l'on excepte la révocation de la première chartre des Bostoniens en 1684, aucun abus de la Souveraineté n'avoit provoqué les murmures de l'Amérique Angloise. Les subsides que payoit chaque Colonie, tant en hommes qu'en argent, se régloient fidèlement sur sa population & sur ses moyens; encore avoit-elle le droit de se taxer elle-même, de discuter dans ses assemblées la réalité des besoins qui motivoient les demandes de la Mere-Patrie. Une autre condition des subsides étoit qu'ils seroient employés dans le Continent même. Ce fut à leur propre milice & à cette espèce de don gratuit, que les Colons de

Amérique septentrionale durent la conquête de l'Isle-Royale, de Terre-leuve & du Canada, de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Grenade & des Isles-Caraïbes. Personne n'ignore combien ces acquisitions pouvoient favoriser le commerce & la navigation des Anglo-Américains; cependant quelqu'avantage qu'ils dussent y trouver, la Cour de Londres ne leur en témoignoit pas moins sa reconnaissance. A la requête du Roi George III, la Chambre des Communes avoit cru devoir leur accorder une indemnité de deux cents mille livres sterling; mais à la paix de 1763, bien loin d'effectuer ces magnifiques promesses, la Métropole fière de ses succès, pour acquitter les charges de l'Angleterre, jeta les yeux sur les trésors de l'Amérique, & s'exagérant les ressources & la docilité des Anglo-Américains, les somma impérieusement de contribuer sur nouveaux frais, aux dépenses d'une guerre si glorieusement terminée. Le 4 Avril 1764, il parut un bill à l'effet de taxer les Colonies. La dette natio-

1764.

des Anglois , le courage & l'industrie des Anglo-Américains. Par la nature du Gouvernement qui leur interdisoit en quelque sorte la culture & ses travaux , l'intérêt des Canadiens étoit de faire la guerre aux Colonies Angloises , & l'intérêt de celles-ci de la repousser avec les forces de la Mere-Contrée. En les affranchissant de cette dépendance par la conquête du Canada , la Cour de Londres avoit rompu le dernier nœud qui les assujettissoit au Gouvernement d'Europe ; & ce fut dans cette circonstance , qu'elle ôsa proposer des taxes , étendre les prohibitions , parler en Souveraine , essayer , en un mot , d'effectuer un projet d'asservissement , dont le succès étoit impossible.

En demandant des impôts , les Ministres prévoyoit un refus , & n'attendoient que ce prétexte , pour introduire des Soldats dans les Colonies. La province de Massachusset-Bay , fut la première à témoigner son mécontentement : suivant sa chartre , elle avoit le droit exclusif de porter dans son assemblée les loix de taxation. Pour empêcher le

Roi & le Parlement d'attenter à ce  
 droit, elle fit, de concert avec  
 l'autres Colonies, les plus vives ré-  
 clamations : le Roi n'en tint aucun  
 compte, & le 22 Février 1765,  
 fut ordonné par un bill auquel  
 la Majesté Britannique donna sanc-  
 tion de loi, que les contrats  
 passés dans les Colonies ne pour-  
 roient être faits à l'avenir que sur  
 du papier timbré. Le résultat de  
 cet acte fut de soulever Boston,  
 & peu s'en fallut que le distributeur  
 de ce papier, ne fût massacré dans  
 une émeute populaire. On démolit  
 sa maison; & celles du Lieutenant  
 du Roi, du Greffier & du Contrô-  
 leur de la douane, ne furent pas plus  
 épargnées. Le Procureur-Général  
 oûsa rendre plainte contre les au-  
 teurs du désordre; & le Conseil déci-  
 da, malgré le Chevalier François Ber-  
 nard, Gouverneur de la Province,  
 que les Troupes commandées par le  
 Général Gage, ne seroient point em-  
 ployées contre les révoltés; dans  
 une assemblée générale de la Pro-  
 vince, il fut arrêté que *nonobstant*  
 l'acte du Parlement, il seroit légal  
 de contracter sans papier timbré.

1765.

Acte du  
Timbre.



1766.

A ces troubles , dont la nouvelle parvint jusqu'à Londres, presque tôt que les remontrances des Irlandais , la Cour n'opposa qu'une extrême rigueur. Les Gouverneurs reçurent ordre de réprimer la rébellion par la force ; & de publier la décision du Parlement qui , dans tous les cas possibles , accordoit au Roi assisté des Chambres , le droit d'assujettir les Colonies Anglo-Américaines. La Majesté Britannique ne daigna répondre aux représentations du bill du 22 Février ; ce silence le projet d'une résistance par la part des Bostoniens , & résolu qu'ils s'interdiroient , la révocation du bill , le commerce & l'achat des marchandises importées de la Grande-Bretagne

Suppression  
de cet Acte.

Cependant , le 15 Mars l'acte du timbre fut révoqué , un autre , non moins fait pour l'allarme dans les Colonies. Ordonné dans le préambule que l'objet de ce dernier acte étoit de mieux régler au Roi & au Parlement la dépendance des Domaines

eurs aux assemblées de recevoir  
 leurs Villes les Troupes Bri-  
 tanniques qu'il plairoit à la Métro-  
 pole leur envoyer ; de leur four-  
 nir les logemens, du bois, de la  
 nourriture, &c. Cet attentat contre la  
 liberté des Colons parut intolé-  
 rant à ceux de la Nouvelle An-  
 gleterre. Dans quelques autres Co-  
 lonies, l'abrogation de l'acte du timbre  
 favorisa la réception de l'acte  
 pour le logement des Soldats ; elles  
 voyoient pas que ce fut le mo-  
 tif d'éclater ; mais l'Angleterre  
 vouloit hâter cet instant  
 de sa puissance. Des contesta-  
 tions élevées dans la Nouvelle-York  
 et des Troupes Britanniques,  
 cette Province étoit surchar-  
 gée ; les intérêts des Colons furent  
 méprisés. Une obéissance  
 muette leur parut trop  
 dans cette circonstance ; ils  
 ne se plaignirent, & furent privés  
 de leur pouvoir législatif. La Cour  
 d'Angleterre mieux conseillée, n'au-  
 roit fermé les yeux sur les  
 mérites d'un Gouvernement  
 libre avec des hommes libres,

1766.

1767.

1767.

ou qui se croyoient faits pour l'être. Elle espéra de les soumettre par la rigueur, & ne fit que les aigrir, sans les réduire.

Autres Actes non moins tyranniques. Soulèvement dans la Province de Massachusetts.

1768.

De nouveaux actes concernant les Douanes, les prohibitions, les confiscations & les amendes, soulevèrent tellement la Province de Massachusetts, qu'il s'y forma une sédition, dont les suites humiliantes pour l'Angleterre, auroient dû l'éclairer sur l'inutilité de ses prétentions. Deux Régimens arrivés d'Hallifax, avoient osé faire feu sur le peuple de Boston; cette imprudence excita une révolte générale. Pour se dérober à la fureur des Bostoniens, les Troupes Royales furent obligées de se réfugier dans le Fort Guillaume, & le Conseil exigea qu'elles sortissent de la Colonie. Les Officiers de la Douane coururent le même danger; heureux de s'y soustraire par la fuite, ils n'osèrent plus se montrer dans la ville. Le Gouverneur voulut proposer de nouvelles mesures relatives à l'administration; la réponse des Bostoniens fut que l'Angleterre n'avoit aucune autorité législative sur l'Amérique, dont ils ne laisseroient jamais

per les privileges; que la grande assemblée de leur Province avoit le droit de regler la forme des impôts d'argent pour le service de la Couronne; que ces contributions fussent être libres, & que leurs réclamations à ce sujet, étoient clairement énoncées dans l'acte de succession au Trône d'Angleterre.

1768.

Après le triomphe des Bostoniens les députés se réunirent à de nouvelles résolutions, sous le nom de *Comité*, ils formèrent un Conseil spécialement chargé de leurs affaires; mais où les députés des différentes villes de la Province devoient être admis en cas de besoin. Une lettre circulaire adressée aux Colonies, fut le premier acte de ce Comité. Il y exposoit les griefs de la Province de Massachussetts, dénonçoit des mesures oppressives du Ministère pour y introduire le despotisme, les exhortoit à faire une ligue commune avec les Bostoniens, invitoit chaque ville à leur envoyer des Députés & les rapports à leurs Comités respectifs.

Création  
des Comités.

Ces Comités furent les premiers fondateurs de la confédération des Colonies Anglo-Américaines. Le Parle-

1774.

ration générale des Colonies Américaines, la Cour de Lo s'obstinoit à vouloir les sou par les voies de rigueur. La Cha des Communes n'étoit point avis ; mais le parti de Lord l'emporta dans la Chambre des & après de longues discussions le Parlement ordonna qu'il seroit un Bill pour interdire le po Boston. C'étoit punir la Mere des torts, dont elle inculpoit le glo-Américains, & livrer à gence cent mille familles qui vi du commerce des Manufactu gloises. Toutes les remontr ce sujet, n'empêcherent pas G III de donner sanction de lo funeste Bill, qui venoit de p la pluralité des voix.

En fermant le port de B les vues politiques de la Méti étoient de porter la divisio l'Amérique septentrionale, d' lier la Nouvelle - Angleterr yeux des autres Provinces ja de son commerce & de ses rich de détruire l'accord qui régnoi ses Villes & ses Comtés, de s leurs intérêts, & de prévenir :

édération à laquelle plusieurs Provinces s'invitoient mutuellement. La Cour de Londres se trompoit sur les dispositions de ces Provinces ; prétendue jalousie n'étoit qu'une liaison louable, & les Bostoniens aimés ne trouvèrent que des amis sur tout le continent. La nouvelle l'interdit de Boston excita une indignation générale ; on ne rechercha aucun moyen de la manifester. Malgré leur malheur, les Bostoniens montrèrent beaucoup de courage & de fermeté ; ils retirèrent les vaisseaux anglois qui étoient dans leurs ports, en ouvrirent l'entrée à toutes les Nations, l'Angloise exceptée, & réparèrent à une vigoureuse rébellion. Le Général Gage, leur nouveau Gouverneur, s'étoit chargé d'exécuter l'acte de punition ; il s'attacha comme l'ange exterminateur ; mais la fière contenance des Bostoniens lui fit comprendre que pour réduire, il falloit une guerre civile, dont le succès étoit au moins incertain. Gage vouloit faire du bruit, à quel prix, & cette effrayante perspective ne devoit point l'écarter.

1774.

1774. Cependant plusieurs Provinces étoient déclarées pour les Bostoniens. De ce nombre furent le Maryland, la Virginie, la Nouvelle - York, le Jersey & les deux Carolines : Elles attendoient, en frémissant, le premier Juin, jour marqué pour l'interdit de Boston. Ce jour arrivé, Gage fit bloquer le port, distribua ses Troupes dans les environs, transféra la Douane à Plimouth, & les Assemblées à Salem, petite ville dévouée à Boston; mais dont le zèle éclata d'une manière assez bizarre : elle fit déclarer aux Bostoniens qu'elle refuseroit des logemens à quiconque auroit la lâcheté d'abandonner la place investie. Ceux du Comté de Worcester osèrent d'avantage, & ne craignirent pas d'offrir à la même ville dix mille hommes pour l'affranchir de la tyrannie. Quoique les chartres de la Nouvelle-Angleterre fussent annullées depuis l'interdit, & qu'elle eût rompu tout pacte avec la Métropole, les Bostoniens n'acceptèrent point ces secours; ils essayèrent encore les voies de douceur auprès du Général Gage. Cependant ils réclamoient sans res-

Translation  
de l'assemblée  
de Boston à Salem.

triction les droits de Citoyens Anglois, & firent sentir au Gouverneur que, pour s'y maintenir, il n'étoit point de moyens que leur situation ne rendît légitimes. Gage étoit naturellement irascible ; il répondit à cette proposition par des emportemens & de nouvelles menaces. Les Bostoniens ne virent plus de ressources que dans l'activité d'une résistance ouverte. Malgré leurs représentations, l'Assemblée de la Province venoit d'être convoquée à Salem, & cette entreprise contre la liberté de ses membres, les avoit indignés sans les effrayer. Le projet d'une Assemblée générale des Comités de toutes les Colonies fut le résultat de la première séance tenue à Salem. Ils nommèrent ensuite un Comité représentatif de la Province, & votèrent une somme pour le mettre en état de remplir ses obligations. Comme l'Assemblée ne pouvoit tenir secrètes toutes ses délibérations, & qu'elle prévoyoit sa dissolution prochaine, elle se hâta d'indiquer au Peuple la sorte de résistance qu'il convenoit d'opposer aux actes oppressifs du Parlement. La nécessité

1774.



1774.

d'encourager les Manufactures d'Amérique, fut la plus importante de ces instructions.

Au lieu de dissoudre cette Assemblée, la politique du Général Gage auroit pu lui suggérer d'en faire enlever les Membres, & de les transférer à Londres. Cette violence eût peut-être conservé pour quelque tems l'Amérique à la Couronne d'Angleterre, & pouvoit tout au plus hâter une révolution désormais inévitable; mais les pouvoirs du Gouverneur ne s'étendoient pas jusquelà, & la Métropole ignoroit à quel point les esprits étoient aigris & les résolutions bien affirmées. Déjà chaque Province avoit son Congrès particulier, déjà l'on régloit dans le Comité de Boston, les constitutions & la forme d'un Congrès général. Pour empêcher cette confédération, Gage employa tour à tour la séduction, les menaces, les promesses & la terreur. Toutes ces tentatives manquèrent également leur effet. L'indignation étoit à son comble, & la guerre alloit décider cette grande querelle.

Progrès de

Le Comité de Boston où se trou-

ient plusieurs Députés des Pro-  
 ces, venoit de produire un acte  
 is le titre de *Conventions solem-*  
*nelles*, par lequel les Bostoniens &  
 ix de leur parti rompoient tout  
 nmerce avec les États Britan-  
 ques, à dater du 30 Août 1775,  
 menaçoient d'une rupture quicon-  
 e refuseroit des'engager dans cette  
 ue. Le nouvel acte circula dans tout  
 continent septentrional, échauffa  
 plus en plus les têtes Américaines,  
 décida la formation d'un Congrès  
 néral. Le lieu de l'Assemblée fut  
 liqué à Philadelphie, & l'on ne  
 uvoit mieux choisir à cause de  
 position de cette ville placée au  
 ntre du continent, & , pour ainsi  
 re, sous la garde des Colonies,  
 nt elle est environnée. Dès qu'on  
 t fixé le mois du rendez-vous,  
 ; Confédérés procédèrent à l'élec-  
 m de leurs Députés, qui, pour  
 aque Province, ne pouvoient aller  
 plus de sept; mais, quel qu'en fut  
 nombre, chaque Colonie ne de-  
 it avoir qu'une voix dans les dé-  
 érations. L'ouverture du Congrès  
 fit au mois de Septembre de cette  
 ème année, dans la grande salle

1774.

la confédéra-  
 tion. Con-  
 grès général

1774.

de l'Hôtel-de-Ville de Philadelphie, où Peyton Randolp, dont le patriotisme s'étoit signalé, fut élu Président de l'Assemblée. Après son élection, il se fit apporter une couronne; la rompit en douze parties égales, & la distribua aux Représentans des douze Provinces confédérées. Les premières délibérations eurent pour objet l'emploi des armes & l'importation des marchandises britanniques; le Congrès autorisa les voies de fait & proscrivit l'importation. Pour mieux juger des forces de l'Amérique confédérée, il fut fait un dénombrement général de ses habitans réunis sous la direction du Congrès. Il se montoit à trois millions d'hommes, & l'on regla sur ce nombre précis & bien constaté, les moyens de résistance active & passive.

Plan d'insurrection.

Tandis que les Chefs de la Confédération apprécioient ses forces & constatoient sa puissance, le Comté de Suffolk eut le premier la gloire d'offrir un plan raisonné d'insurrection, qui fut adopté par les autres Provinces. C'étoit un arrêté bien formel de protéger l'ancienne

administration des colonies contre les entreprises du Parlement, de juger sur les Chartres de la légitimité d'un Tribunal, & s'il en étoit besoin, d'employer la force, pour en maintenir les droits & la compétence; d'autoriser les Officiers comptables à suspendre leurs payemens, jusqu'à ce que le Congrès en eût ordonné; d'assigner un terme aux Employés de la Cour, pour la démission de leurs Offices, passé lequel terme, ils seroient déclarés ennemis du Peuple; de changer la discipline des Milices; de soumettre à de justes représailles les Agens du Roi, en cas de violences exercées en son nom contre les Américains; d'établir une correspondance entre les divers Comtés, pour faciliter la réunion des Milices, le passage des renforts & la circulation des forces respectives. Cette convention provisoire du Comté de Suffolk, eut les suffrages unanimes du Congrès.

Cependant les troubles croissoient de plus en plus dans la Nouvelle-Angleterre. D'une part les vexations, les injustices & tous les abus

Situation  
des Bostoniens.

1774.

d'une aveugle autorité ; de l'autre l'indignation, l'impatience du joug, l'enthousiasme de l'indépendance faisoient régner tout-à-la-fois les excès du despotisme & les désordres de l'anarchie. Malgré les souscriptions ouvertes pour secourir les Bostoniens, & les contributions volontaires des Colonies, ils éprouvoient tous les malheurs qu'entraîne la présence d'une Armée ennemie. Le Général Gage avoit sous ses ordres dix Régimens, dont cinq investissoient Boston ; il en avoit logé trois dans la Ville, & les deux autres étoient allés renforcer la garnison de Salem. Dans cette affreuse détresse, les Chefs des Bostoniens n'osoient encore arborer ouvertement l'étendard de la révolte ; ils craignoient le nom de Rebelles, & croyoient toucher le terme au-delà duquel, l'insurrection n'est plus un usage légitime de la liberté, même dans la Constitution Angloise. Ils furent tentés un moment d'évacuer leur Ville & de l'abandonner aux Troupes royales. Le Congrès désapprouva ces vains scrupules, & les Bostoniens reprirent courage.

Dans ce même tems, Charles Lée 1774.  
 étoit mis à la tête des nouvelles Assaut de  
 ilices qu'il exerçoit à ne point ré- Ports-Mouth.  
 ouser les Troupes réglées. Pour  
 s'affaillir, les nouveaux Soldats  
 attendoient que l'occasion d'un  
 emier mouvement, & sur le faux  
 uit que deux Régimens s'étoient  
 is en marche pour aller prendre  
 ossession du fort de Ports-Mouth,  
 ois cens cinquante Américains  
 armèrent à la hâte & vinrent som-  
 ier le Commandant d'en sortir avec  
 garnison. Le feu de trois pièces  
 e canon n'effraya point les assié-  
 eans, & le fort de Ports-Mouth fut  
 ris d'assaut & la garnison désarmée.  
 Mais rien n'encouragea les Confédé-  
 és comme la défection d'un corps Défection  
 le Troupes considérable que Lord d'un Corps  
 Dunmore venoit d'employer avec de Troupes  
Royales.  
 succès contre les Sauvages de la  
 Virginie. Ces Soldats incorporés  
 dans les Armées continentales, y  
 portèrent leur discipline, & ce fut  
 une acquisition précieuse pour les  
 Colonies. Lord Dunmore ne se le  
 dissimuloit pas; il se vengea par  
 des actes d'une barbarie sans exem-

» sous le joug, & de forge  
 1775. » propres chaînes » ?

La voix imposante de cet a  
 Ministre à qui l'Angleterre d  
 sa grandeur, fit d'abord une  
 impression, & l'on crut un mon  
 que les Troupes de Boston all  
 être rappellées; mais les Roy:  
 en Europe, & le Général  
 en Amérique, mettoient d'étern  
 barrières aux voyes de pac  
 tion. Dix mille Bostoniens en  
 de porter les armes furent  
 fois à la veille d'en venir aux tr  
 avec les six mille Soldats qui,  
 que jour, les insultoient dans  
 propres foyers; par l'imprud  
 du Gouverneur, peu s'en  
 que Boston ne devînt le théâtre  
 d'un massacre général. Cepen  
 tout sembloit devoir imposer  
 fierté de Gage. On faisoit de  
 côtés, & presque sous ses yeux  
 préparatifs de guerre effrayans  
 Provinciaux s'étoient déjà proc  
 une artillerie formidable, & co  
 ils ne vouloient point rester  
 la dépendance de l'Europe pou  
 munitions de guerre, ils avo  
 proposé des récompenses à qui

Dispositions  
 & préparatifs  
 des Améri-  
 cains.

que produiroit tant de quintaux de 1775.  
 poudre à canon , fabriquée avec  
 les matériaux des Colonies. Gage  
 informé qu'on préparoit à Salem  
 un nouveau train d'artillerie, conçut  
 le projet de l'enlever à l'insçu des  
 Habitans. Ses mesures étoient mal  
 prises , & le Régiment chargé de  
 cette expédition, n'ayant pu réduire  
 les Bateliers qui seuls défendoient  
 à côte avec leurs perches & leurs  
 avirons , fut obligé de se retirer  
 au milieu des huées. Le Gouver-  
 neur comprit enfin qu'il avoit affaire  
 à des hommes & non pas à des  
 esclaves *mutinés* , qualification inju-  
 rieuse qu'il s'étoit d'abord permise  
 envers les Anglo-Américains , &  
 dont ils lui faisoient sentir chaque  
 jour l'indécence & l'impropriété.  
 Il devoit sur-tout regretter qu'un  
 Ministère aveugle eut associé toute  
 la Nouvelle-Angleterre à l'interdit  
 de Boston. Cette imprudence ve-  
 noit d'enchaîner les quatre Provin-  
 ces à la même destinée , de resserrer  
 les nœuds désormais indissolubles  
 de la ligue américaine , de ruiner  
 en un mot toute espérance de com-  
 plication. Le signal de la guerre ci-



1775.

Journée de  
Lexington.

vile étoit donné, & le sang alloit couler pour la cause de l'indépendance ou de la tyrannie.

Le Chevalier Gage songeoit depuis quelques jours, à surprendre le Congrès provincial assemblé à Concord. Il fit embarquer pour cet effet, un détachement de huit cens hommes, dont il donna le commandement au Lieutenant Colonel Smith. Cette Troupe alla descendre à Philips-Farm, d'où elle se rendit à Lexington, où le bruit de sa marche avoit déjà porté l'allarme. Une Compagnie de Milice attendoit le moment d'y passer en revue; Smith la somma de mettre bas les armes, elle ne répondit que par des huées. Quelques Soldats anglois firent feu sur cette poignée de Provinciaux, & à l'instant même, le Commandant irrité de leur bonne contenance, ordonna une décharge générale. Dix-sept Miliciens furent renversés & huit moururent sur la place; le reste prit la fuite & vint se rallier à quelque distance. D'autres Milices rassemblées à la hâte se joignirent à eux, & l'ardeur de la vengeance les précipita sur les traces de

Smith qu'ils atteignirent aux portes de Boston. Ils pénétrèrent dans la Ville à son insçu, & cent cinquante Américains se détachèrent pour lui en fermer l'entrée. Smith croyant n'avoir en tête que ce petit nombre, se flattoit déjà d'une seconde victoire, lorsqu'il vit accourir au secours du détachement une petite Armée avec laquelle il ne put se mesurer long-tems. Les Anglois se replièrent en désordre vers Lexington; mais dans cette déroute, ils rencontrèrent le Lord Percy qui venoit les soutenir avec mille hommes & deux pièces de campagne. Malgré ce renfort, ils n'osoient faire face à l'ennemi, & après avoir mis le feu à Lexington, Smith précipitoit sa retraite, toujours harcelé par les Américains qui l'obligèrent enfin à accepter le combat. Il se flatta d'abord de les foudroyer avec son artillerie, mais quoique privés de ce secours, ils remportèrent la victoire, & poursuivirent les Anglois jusques dans les faubourgs de Boston. Cette action glorieuse ne coûta que cent hommes aux Insurgens. Il y eut du côté des Royalistes

1775.

1775.

F Camp de-  
vant Boston.  
Avantages  
des Améri-  
cains. Leurs  
forces.

deux cens morts, trois cens blessés & un grand nombre de prisonniers.

La nouvelle de ce combat se répandit aussi-tôt dans la Province, & la fureur s'empara de tous les Habitans; ils coururent aux armes, & dans ce premier mouvement, ils vouloient se jeter dans la Ville & massacrer la Garnison Angloise. Le sage Arthemus Ward leur nouveau général, arrêta cette impétuosité, & saisissant des moyens de vengeance mieux combinés, il vint à seoir un camp de vingt mille hommes aux environs de Cambridge. Le Colonel Putnam s'étoit déjà rendu maître d'un poste avantageux à Roxbury d'où il interceptoit les convois destinés pour Boston. Un détachement des Milices de Connecticut & de Massachusset, venoit de s'emparer du fort de Ticonderago, qui sous le nom de fort *Carillon*, ouvre la communication du Canada & de la Nouvelle Angleterre. Le même détachement prit aussi Cown-Point & Skenesboroug, deux Forts importants, dont la garnison fut faite prisonnière. Dans ce même tems, on apprit à Boston l'enlèvement

convoi considérable, que la ~~on~~ déjà mal pourvue atten- 1775.

vec impatience. Gage entouré  
mis toujours vainqueurs, &

las de vaincre, n'avoit d'es-

que dans les Troupes qui lui

ent d'Angleterre. Howe &

syne s'étoient embarqués

quatre mille hommes, cinq

chevaux & cinq Comp-

d'artillerie. D'autres corps de

pes devoient les suivre, & le

ment offroit de rétablir les soi-

mille hommes des Milices

nées depuis la dernière guerre.

mieux assurer la ruine des

Américains, on parloit

les Chambres de ne pas se fier

lement à des Soldats Anglois,

soudoyer dix mille étrangers

cette exécution.

ces formidables projets, les

nies opposoient des forces

as. Un corps de six mille hom-

des Milices de Rhode-Island,

it joint à l'Armée d'Artemus

d devant Boston. L'ordre étoit

ré en Pensylvanie pour la levée

vingt mille hommes, dont la

nation étoit de se porter en

1775.

Seconde  
année du  
Congrès.  
Promotion  
d'Officiers  
Généraux.  
Washington  
Généralissi-  
me.

tous les lieux où les appelleroit l'intérêt de la cause commune. Quatre mille hommes de la même Province furent choisis pour veiller à la sûreté du Congrès général, qui venoit de rouvrir à Philadelphie les séances de la seconde année. On distinguoit parmi les Députés, Silas Déane, Samuel Adams & John Hancock qui fut élu Président à la place de Peyton Randolph. Une des premières opérations du Congrès, fut de procéder à la nomination d'un Commandant général de toutes les Troupes Américaines. Parmi les Officiers Généraux, Ward, Putnam, Gates, Schuyler avoient à faire valoir une bravoure éprouvée & des services récents ; mais le fameux Lée l'emportoit sur eux par l'éclat de ses talens déjà signalés au Canada, en Allemagne & dans la moitié de l'Europe. Il est à croire qu'il eût obtenu ce premier rang, malgré sa qualité d'étranger, s'il en avoit eu l'ambition ; il y renonça pour le bien du service, & remplit, alternativement & sans aucun titre, les fonctions d'Ingénieur, de Commis-

, de Commandant d'artillerie  
e Général d'Armée. Le choix  
voit être incertain, entre les  
re autres contendans; il ne le  
point dès qu'on eût jeté les  
sur Washington, qui, livré à la  
ire de ses plantations, oublioit  
la retraite sa renommée & les  
ers, dont il s'étoit couvert  
ervice de l'Angleterre; elle  
t à se reprocher le même oubli.  
danger de la Patrie réveilla  
eur martiale de Washington,  
n'eut qu'à se montrer pour  
ir tous les suffrages. Le Con-  
le nomma Généralissime de  
Armées. Ward, Schuyler &  
am, eurent le titre de Majors  
éraux, & Gates celui d'Adjudant  
éral. Cette promotion faite,  
hington & Lée se rendirent  
camp devant Boston, où Wil-  
Howe venoit de débarquer ses  
upes.

Le Général Anglois qui, l'an-  
précédente, avoit promis à ses  
stituans, lors de son élection  
Parlement, de voter en faveur  
Colonies, brûloit maintenant  
signaler son courage contre les

1775.

Affaire de  
Bunker's Hill

**1775.** Américains. Putnam lui en l'occasion en plaçant deux hommes de l'Armée de Car sur les hauteurs de Bun poste avantageux auprès de Town, & dont le Général avoit eu dessein de s'en. Cinq cens hommes des M Connecticut venoient de r le détachement de Putnam travailloit à se fortifier dans Howe ambitieux de l'en d détacha trois mille hom l'Armée Royale, se mit à le passa *Charles-River*, & v barquer à cinq cens pas du chement. Il avoit divisé sa en deux corps; l'un march à l'ennemi, & l'autre to montagne pour lui couper traite; mais les Anglois s trop avancés; les Soldats nam firent sur eux une d qui les força de reculer. vinrent à la charge, & leur attaque fut tout aussi malh que la première. Dans ce d Howe fut secouru par un de mille hommes que lui le Général Burgoyne. Le

unies pénétrèrent enfin ~~\_\_\_\_\_~~

nes , & les Américains 1775.

cés de les abandonner.

ne poursuivis assez vi-

s trouvèrent le moyen

r , & recommencèrent

qui se termina à leur

es Anglois y furent re-

u'à trois fois , & cepen-

tribuoient la victoire ;

Américains abandonnè-

tranchemens, la liste des

s blessés attesta la supé-

ls avoient eue sur les

ngloises. D'ailleurs ils

beaucoup inférieurs en

l'on ne peut contester

& à ses deux mille cinq

ens , la gloire d'avoir

rois reprises différentes,

e hommes, l'élite de

oyale , & qui avoient à

s deux plus grands Gé-

ette Armée. Cependant

s de la Chambre haute,

étoit de réquie les Co-

a force, ne cessoient de

t avis sur la lâcheté des

. Cette imputation in-

toit bien démentie par



1775.

les faits, & ne pouvoit être sérieusement dans les graves blées des nobles Pairs ; prouve mieux, que la dé l'équité ne présidoient pas à leurs délibérations.

Manifeste  
du Congrès.

Les Membres du Congrès mettoient plus de noble dignité dans leurs reproches manifeste qu'ils publièrent pour fier leur conduite aux yeux des Nations, offre de vigoureuses sorties contre les Anglais & ne présente pas une inexacte. Un fragment de ce manifeste ne sera point déplacé dans l'Histoire, & peut justifier l'idée qui s'est faite de l'auguste Assemblée de Philadelphie. « Nous déclarons est-il dit dans ce manifeste & patriotique, » ne voulons » laisser à nos enfans une » servitude. Notre cause » nos ressources sont grandes » déclarons à la face du ciel » la terre, que nous emploierons » avec une constance inébranlable » les armes que nos Ennemis » ont forcés de prendre » de mourir libres plutôt

» vivre esclaves. Nous ne combat-  
 » tons point pour faire des conquê-  
 » tes ; nous montrons au monde  
 » étonné , le triste spectacle  
 » d'un Peuple outragé sans aucun  
 » prétexte , par des adversaires  
 » qu'il n'avoit jamais provoqués.  
 » Ils se vantent, ces Ennemis or-  
 » gueilleux, d'être humains & civi-  
 » lisés , & ils nous offrent la ser-  
 » vitude ou la mort. Nous nous  
 » sommes armés pour la défense  
 » d'une liberté, dont nous reçûmes  
 » le bienfait avec celui du jour , &  
 » pour conserver des biens acquis  
 » par l'honnête industrie de nos  
 » ancêtres ; nous resterons armés  
 » tant que nos agresseurs continue-  
 » ront leurs hostilités , tant qu'il  
 » nous restera la moindre crainte  
 » d'éprouver de nouvelles insultes».

1775.

Les résolutions manifestées dans  
 cette déclaration, n'étoient point une  
 vaine bravade ; elles s'effectuoient  
 chaque jour sous les yeux des Gou-  
 verneurs Anglois , qui dissimuloient  
 avec affectation les avantages de  
 l'Ennemi, sans pouvoir étouffer le  
 cri de la Renommée qui les portoit  
 jusqu'à Londres. La nouvelle des

Allarmes  
 en Angleter-  
 re. La pré-  
 sence de Lord  
 Chatam ap-  
 aise les trou-  
 bles.

falloit protéger , où les M  
étoient qualifiés de Corru  
accusés d'un infâme trafic d  
rêts de la Patrie , inculpés  
les excès où peut se porter  
de subversion , de *Papism*  
tyrannie. On y représentoit  
lement comme un Sénat d'  
vendus au parti qui mettoit  
haut prix à leurs suffrages.  
jesté Britannique étoit sup  
vouloir bien chasser ses Mi  
de dissoudre un Parlement  
sa formation , s'étoit vu cou  
mépris national. Les allai  
Ministère avoient un autre  
craignoit que George III  
enfin aux clameurs des me

que la France alloit prendre dans cette guerre. Pour prévenir un soulèvement intérieur, des onnes étrangères & l'inconstance orge, la ressource des Ministres e recourir aux lumieres du e de Chatam qu'ils venoient de ire, de ce même Pitt que trente-ords avoient condamné, & qui : péri dans la tour de Lon- si la seule voix du Duc de ester n'avoit mis de son côté alité des suffrages. On députa ourriers à cet ancien Ministre, omblé d'ans & de gloire, n'é- ensible qu'aux malheurs de son te Patrie. Il vole à son secours, a présence de ce généreux yen appaise les murmures. Le stere profite de ce calme & te les conseils de Chatam. On oit de paix dans les Chambres Parlement, & l'on donnoit des res pour mettre tout à feu & à dans les Provinces Américaines. es ordres barbares trouvoient exécutés ardens à remplir les s du Ministère; & si les sept mille mes qui restoit à peine, des e mille soldats envoyés au Che-

1775,

Cruautés  
exercées con-  
tre les Amé-  
ricains.

1775.

valier Gage depuis l'interdit ton, ne pouvoient plus tenter prises bien meurtrieres, on dommageoit sur les prisonniers américains, du mal qu'on ne faire aux Américains en Gage se porta contre eux à de d'inhumanité qui lui attirèrent part du Général Washington proches & des menaces. Il requ'il devoit ce traitement à belles, & cette réponse impexposa les Anglois à des représ d'autant plus redoutables, nombre des prisonniers étoit le triple des prisonniers gens. Lord Dunmore, ce t la Virginie, dont il se disoit verneur, privé de ses fonctions l'intérieur de la Province, soit sur les côtes à ravager & des villages. Il avoit fait une c à Norfolk, & se proposoit d'y l Gouvernement; mais les Mil environs le forcèrent bien rembarquer. Il signala sa fin l'incendie de cette Ville qui brâsée dans un instant; plusieurs bitans périrent dans les flammes y comptoit beaucoup d'Anglais tachés par état au parti des

tes. Quant aux richesses, on porta  
 à dommage jusqu'à trois cens cin-  
 quante mille livres sterling. Gui Car-  
 leton, Gouverneur du Canada,  
 exerçoit des violences d'un autre  
 genre contre tous ceux qui, mécon-  
 tens du Gouvernement arbitraire,  
 oisoient exhaler des plaintes contre  
 la Loi martiale & les autres abus  
 d'une administration toute militaire.  
 En vertu de cette Loi tyrannique,  
 fit pendre comme rebelles plusieurs  
 colons, dont tout le crime étoit  
 de soupirer après l'ancien Gouver-  
 nement.

Carleton règnoit en despote sur  
 ces malheureux Habitans de cette  
 vaste Province; les pouvoirs qu'il  
 avoit reçus de la Métropole ne con-  
 noissoient point de bornes. Comme  
 il y joignoit beaucoup de talent &  
 l'expérience dans l'art de la guerre,  
 il étoit de l'intérêt des Provinces  
 confédérées, de protéger les Cana-  
 diens contre ce Gouverneur non  
 moins habile qu'entreprenant, & de  
 faire ainsi diversion au projet qu'il  
 avoit formé, disoit-on, de venir at-  
 taquer Philadelphie. Le danger pa-  
 roissoit instant, & pour éviter toute

1775.

surprise , le Congrès avoit déjà  
1775. transféré ses assemblées à Harfort.

Projet d'une  
invasion  
dans le Ca-  
nada.

On craignoit une invasion dans la Nouvelle-Angleterre, & il fut décidé qu'on tenteroit une invasion dans le Canada. Ce projet imaginé par Washington, & dont l'Armée Royale ne pouvoit gêner l'exécution; offroit d'un autre côté des obstacles presqu'insurmontables. Il falloit traverser des routes difficiles pour le transport des bagages & de l'artillerie; les préparatifs de l'expédition exigeoient des frais énormes; on ne savoit comment pourvoir à l'approvisionnement des Troupes en pays ennemi. Ces considérations firent changer d'abord l'objet de l'entreprise, & il ne fut plus question d'envahir cette grande Province, mais d'y faire une diversion utile. Il suffisoit pour cela d'une très-petite Armée, & les Généraux Schuyler & Montgomery furent chargés de la conduire dans le haut Canada par la route des Lacs. Sur ces entrefaites, le Colonel Arnold, guerrier peu connu jusqu'alors, vint offrir un autre plan d'expédition plus hardi, plus décisif &

d'une exécution encore plus difficile. Il s'agissoit de porter l'allarme jusqu'aux pieds des remparts de Quebec par un chemin regardé comme impraticable.

1775.

Ce projet d'abord combattu, mais présenté avec cette assurance qui préage le succès, fut approuvé de Washington, & le brave Arnold partit avec douze cens hommes pour Newberry, sur la rivière de Merrimack. Il y embarqua ses Troupes qui, arrivées à l'embouchure du Kennebec dans la Nouvelle-Hampshire, le remontèrent jusqu'à sa source. Deux cens bateaux les reçurent à Gardenevtown; mais les cataractes, la rapidité du courant & les gués de la rivière, nécessitoient de fréquens portages qui accabloient les soldats; ils étoient obligés à tout moment de charger les bateaux sur leurs épaules, & ils eurent à soutenir ce travail incroyable, pendant douze milles, dans un seul portage. Il leur falloit traverser des montagnes, des rochers & des précipices jusqu'alors inaccessibles aux hommes; des bois non moins anciens que le continent, des marais bourbeux & profonds

Marche  
d'Arnold.



1775.

qu'ils affermissoient en les franchissant. Leurs plus fortes journées étoient de six milles, & ils n'avoient de vivres que pour un petit nombre de jours. Lorsqu'ils arrivèrent à la source du Kenebeck, la disette, les maladies, la désertion avoient réduit la Troupe à six cens cinquante hommes. Dans cette marche digne d'Annibal, Arnold les animoit par son exemple ; il soutint leur courage jusqu'au terme désiré de tant de fatigues. Les Canadiens les reçurent comme des frères, des amis & des défenseurs, & leur fournirent à crédit d'abondantes provisions. La garantie personnelle du Général Washington avoit paru suffisante aux Canadiens, pour assurer leur dette ; mais l'invitation qu'il leur faisoit par une proclamation qu'Arnold se hâta de publier, ne put les déterminer à se ranger sous l'étendard de la liberté. L'influence du pouvoir arbitraire avoit déjà produit une partie de son effet ; leur courage commençoit à s'énerver & il n'y en eut que trois cens qui osèrent s'enrôler dans la Troupe d'Arnold.

Montgomery fut plus heureux

cet égard. Il étoit à peine arrivé  
 u Fort Saint-Jean qui commande  
 entrée du haut Canada, que deux  
 mille Habitans vinrent grossir sa  
 petite Armée. Cet habile Officier  
 voit déjà sçu débaucher un assez  
 grand nombre de Sauvages ; mais il  
 enoît de perdre un détachement  
 par l'imprudence d'un certain Allen  
 qui , sans ordre du Général , avoit  
 tenté de surprendre Montréal &  
 'étoit laissé battre par un parti de  
 Loyalistes. Cet Aventurier fut pris  
 avec quarante de ses Compagnons,  
 & le Général Prescott ne leur épargna  
 pas les mauvais traitemens. Carleton  
 les envoya pieds & mains liés  
 en Angleterre, où l'on commença  
 l'instruction de leur procès. Ils furent  
 relâchés après quelques mois d'une  
 prison rigoureuse, & ne durent leur  
 salut qu'à la crainte des représailles.

Quoique privé de Schuyler qui  
 étoit allé conclure un traité avec  
 les Sauvages, Montgommery n'en  
 poussa pas moins vigoureusement  
 le siège du Fort Saint-Jean. Pour se  
 procurer les provisions qui commen-  
 çoient à lui manquer, il résolut d'atta-  
 quer le Fort Chambly; cette place ne

1775.

Prise du  
 Fort Saint-  
 Jean.

1775.

tint pas plus d'un jour. Il y trouva des vivres, du canon & cent vingt barils de poudre. Cet avantage décida la prise du Fort que Prescot défendoit courageusement en attendant les secours que lui amenoit Carleton; mais le prévoyant Montgomery avoit détaché de son Armée un parti de cinq cens Braves qui vinrent à la rencontre du Gouverneur, le joignirent à Longueil, dissipèrent sa Troupe qui étoit de mille hommes, & le forcèrent à se retirer avec les débris de son détachement. Montgomery avoit poussé les travaux du siège jusqu'aux ouvrages intérieurs du Fort Saint-Jean; il se disposoit à l'assaut, lorsque le parti vainqueur de Carleton reparut avec les prisonniers. Sans perdre de tems, les Assiégeans firent sommer Prescot de capituler, & comme cet Officier n'avoit plus d'espoir d'être secouru, il se rendit le 3. Novembre, jour auquel Arnold avoit pénétré dans la partie basse du Canada. Montgomery n'abusâ point de ses avantages. Le Commandant du Fort sortit avec les honneurs de la guerre; les Officiers gardèrent leurs épées, &

la Garnison emporta tous ses bagages.

1775.

Cependant Carleton étoit enfermé dans Montréal, & Montgommery se préparoit à former le siège de cette Ville, trop foible pour résister longtems. Les Habitans proposèrent une capitulation; le Général Américain en accorda tous les articles, hors un seul qui étoit la retraite du Gouverneur. S'il n'y avoit point de sûreté pour lui dans la Ville, on s'étoit précautionné pour qu'il y en eut moins encore à bord des vaisseaux. Des batteries élevées au confluent de la rivière Sorel & du fleuve Saint - Laurent, leur fermoient tout chemin à la retraite, & des bateaux armés d'artillerie légère les forçoient de se porter sous le feu de ces batteries. Il paroissoit impossible que le Gouverneur échappât; mais une nuit plus ténébreuse que les autres, trompa la vigilance des Américains, & Carleton, déguisé en Matelot, se sauva dans un bateau & fut conduit sans accidents à Québec.

Dangereuse  
position du  
Gouverneur  
Carleton.

Depuis trois jours, Arnold échappé à mille dangers avoit campé sa

Siège de  
Québec.

1775.

petite Armée aux environs de cette place où Montgomery devoit le joindre avec l'élite de ses Troupes & une bonne artillerie. La rigueur de la saison suspendoit les combats dans toute l'Amérique, & ces deux Généraux alloient assiéger la plus forte place du continent. Les neiges & les glaces ne ralentissent point l'ardeur de Montgomery, il arrive devant Québec avec une célérité incroyable, & tandis que la Troupe d'Arnold occupe les avenues de cette Ville & lui coupe toutes les issues, il fait ses dispositions pour une attaque générale. Avant que de rien entreprendre, il crut devoir écrire au Gouverneur pour le sommer de se rendre & de prévenir les suites d'un assaut. L'intrépidité de Carleton, incapable de céder à la force, ne fut pas sans doute ébranlée par des menaces; il fit tous les préparatifs nécessaires pour une belle défense. Sa bravoure en inspira même aux plus timides, & sans excepter le Clergé Catholique qu'il protégeoit, tous les Habitans de Québec ambitionnèrent de se montrer courageux dans cette journée.

leur côté les assiégeans se flattoient  
 rborer incessamment l'étendard  
 la liberté sur les remparts de la  
 ce assiégée. Montgomery étoit  
 plu de périr ou de réaliser l'es-  
 r de ses Concitoyens. Pour choi-  
 un genre d'attaque conforme à  
 te résolution, son premier dessein  
 it été de forcer la haute Ville,  
 : les Assiégés croyoient impre-  
 le. Dans cette confiance, ils s'é-  
 nt portés avec toutes leurs forces  
 s la basse-Ville, & le succès eût  
 ronné l'entreprise du Général  
 éricain, si des traîtres n'avoient  
 ruit Carleton de toutes les dis-  
 itions de Montgomery. Aux  
 uemens de la Garnison, ce Gé-  
 al comprit qu'il étoit trahi. Il  
 ngea tout-à-coup l'ordre de ses  
 ques & fit semblant d'assiéger les  
 x Villes à la fois, quoiqu'il n'y  
 que la basse-Ville d'assiégée  
 llement. Cette habile manœuvre  
 l'allarme dans Québec & favo-  
 les efforts d'Arnold, qui s'étant  
 paré de la première batterie alloit  
 porter la basse-Ville, lorsqu'un  
 ilet de canon lui fracassa la  
 ube & le força d'abandonner

1775.

Mort de  
Mongom-  
ery.

le combat. Montgomery redoubla d'effort, & pendant quelques heures soutint tout le poids du commandement avec un sang-froid qui le disputoit à sa valeur. Il s'étoit déjà saisi d'un poste & alloit s'emparer du second ; mais il ne devoit point entrer dans Québec. Un boulet de canon l'arrêta dans sa course triomphante, & sa mort sauva la Ville. Les Compagnons d'Arnold ignoroient ce malheur, & quoique privés de leur Chef, pendant trois heures, ils disputèrent la victoire contre une Garnison rassurée par leur petit nombre qui n'étoit plus que de trois cens. Ils furent obligés de céder, & se rendirent prisonniers de guerre. Les Soldats de Montgomery n'eurent pas la consolation de rendre à leur Général les honneurs de la sépulture ; (1) Carleton avoit

---

(1) Le Congrès fit ériger à ce Héros de la liberté, un Mausolée dans la Salle d'Assemblée Générale de Philadelphie. Montgomery fut pleuré même des Anglois. Les plus fameux Orateurs du Parlement jeterent des fleurs sur sa tombe, & Lord North fit son éloge. « Je conviens, disoit-il en parlant de Montgomery, que

fait enlever son corps, & il se chargea de ce soin en ennemi généreux. 1775.

Le brave Arnold toujours arrêté par sa blessure, gémissoit de ce désastre & pleuroit la mort d'un Héros son ami, son compagnon & son maître dans le métier de la guerre. Il voyoit avec douleur l'Armée Américaine réduite à huit cens hommes. Quoique malade, il rassembla ces foibles débris, se mit à leur tête & vint attendre à trois milles de Québec des renforts que le Congrès négligea de lui envoyer. Cette Assemblée avoit trop compté sur le patriotisme, l'énergie & le mécontentement des Canadiens; elle croyoit d'ailleurs tout possible à la bravoure d'Arnold, qui fut élevé au grade de Brigadier Général en récompense de ses glorieux efforts. Cette Campagne digne des tems héroïques, l'avoit déjà comblé de gloire, & dans ses défaites mêmes, il s'y montra toujours un excellent homme 1776.

---

» c'étoit un Guerrier brave, généreux,  
 » humain; mais avec toutes ces belles  
 » qualités, ce n'étoit pourtant qu'un re-  
 » belle ».



1776

de guerre. Ne comptant plus sur les secours du Congrès, il n'avoit de ressources que dans la Garnison de Montréal, où Wofter commandoit à sa place. Il manda cet Officier, avec ordre de lui amener cinq cens hommes & toute son artillerie; ce foible renfort lui paroissoit suffisant pour tenter de nouvelles entreprises. Il résolut de changer le siège de Québec en blocus, & fut rendre ainsi sa petite Armée formidable, même au cœur de l'hiver. Elle intercepta des convois, brûla les Fauxbourgs de Saint-Roch & de Saint-Jean, défit un parti de Canadiens envoyés au secours de la Ville; mais tous ces succès n'étoient point décisifs, & les Américains redemandoient un siège. Arnold en fait les préparatifs, & n'est pas plus heureux que la première fois. Les renforts envoyés d'Angleterre arrivoient au secours de Québec, & déjà les frégates Angloises *la Surprise*, *l'Isis* & *le Martin* paroissoient à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Ces trois vaisseaux entrèrent dans le port le 6 Mai 1776, & Arnold se hâta de lever le siège pour

ler établir ses Troupes dans quel-  
 le poste d'où il pût tenir en échec  
 s dix mille hommes qui alloient  
 trouver réunis par l'arrivée du  
 Général Burgoyne.

Il fut résolu dans un Conseil de  
 uerre d'évacuer Montréal & de  
 retirer au Fort Saint-Jean ; mais  
 lâcheté du Major Butterfield qui  
 da sans-coup férir au Capitaine  
 ôster le poste aux Cedres , & la  
 ise d'un renfort envoyé pour sou-  
 nir ce poste , réduisirent Arnold  
 une telle extrémité, qu'il se vit  
 rcé de songer à la retraite. Il ap-  
 it en même tems que Burgoyne  
 moit d'arriver avec une Armée ,  
 que des Régimens Anglois s'é-  
 ient mis en marche pour le bourg  
 s Trois-Rivières où étoit le ren-  
 z-vous marqué par Carleton. Les  
 méricains venoient enfin de rece-  
 ir quelques renforts ; ils formè-  
 nt le projet de surprendre les  
 roupes Européennes , & le Géné-  
 l Thompson fut chargé de cette  
 pédition secrete. Le projet ayant  
 é découvert, la surprise n'eut pas  
 u ; & il fallut combattre l'Ennemi  
 rase campagne. Thompson n'a-

---

 1776.

Affaires du  
 poste aux  
 Cedres & des  
 trois - Riviè-  
 res. Retraite  
 d'Arnold.

1776.

voit que douze cens hommes i  
opposer à quatre mille ; cependant  
les lignes Angloises furent rom-  
pues à la première attaque ; mais  
le feu de leur mousqueterie & de  
plusieurs canons chargés à mitraille,  
força les Américains à se retirer en  
désordre. Ils eurent deux cens  
hommes pris dans cette déroute, &  
Thompson fut de ce nombre. On  
le conduisit aux Généraux Carleton  
& Burgoyne qui venoit de joindre  
l'Armée, & dès ce moment ils pro-  
jetèrent son échange avec le Géné-  
ral Prescott. Arnold n'avoit plus  
dans le Canada de poste assez bien  
fortifié pour s'y pouvoir maintenir ;  
il se hâta d'effectuer sa retraite, &  
sur-tout de la rendre utile à son  
parti ; malheureusement un de ses  
moyens fut d'incendier les places  
qu'il étoit obligé d'évacuer.

Préparatifs  
pour la Cam-  
pagne pro-  
chaine. For-  
ces respecti-  
ves des deux  
partis.

Tandis que la guerre régnoit mal-  
gré l'hiver dans les plaines du Ca-  
nada, les hostilités étoient du moins  
suspendues dans les autres Pro-  
vinces de l'Amérique septentrionale ;  
mais on y employoit ce tems de calme  
aux préparatifs d'une défense vigou-  
reuse & proportionnée aux assauts

dont les menaçait la Grande-Bre-  
 agne. La Cour de Londres avoit  
 raité, à l'insu du Parlement, avec  
 e Duc de Brunswick, le Landgrave  
 le Hesse & le Comte de Hanau, qui  
 ui prêtoient dix-sept mille hommes  
 our faire la guerre aux Américains.  
 Lord Germaine ne cessoit de répé-  
 er que ces mercenaires, réunis aux  
 Troupes Nationales, alloient former  
 un corps d'Armée suffisant pour ré-  
 luire, en moins d'une année, toutes  
 es Provinces rebelles; & les autres  
 Ministres, ses fidèles échos, voyoient  
 ou faisoient semblant de voir dans  
 es cinquante mille hommes qui de-  
 roient la composer, une Puissance  
 nvincible à laquelle les Colonies  
 s'oseroient opposer de résistance.  
 Les Antagonistes du Ministère qui  
 voient à leur tête les Ducs de  
 Gloucester & de Cumberland, regar-  
 doient cette Armée comme déjà  
 vaincue, & déclaroient publiquement  
 qu'il ne falloit attendre de ces Trou-  
 pes mercenaires & par conséquent  
 infidèles & séditieuses, que de l'in-  
 discipline, de la révolte & des trahi-  
 sons. Ils ne fondonoient pas de meil-  
 leurs espérances sur les Troupes

1776.

Nationales , qu'ils représentoient comme un ramas de bandits recrutés pour la plupart, dans les cachots & les mauvais lieux de la Capitale. Ils peignoient des mêmes couleurs les équipages de la flotte armée pour la grande expédition d'Amérique. Cet aveu de Lord Suffolk prouve bien qu'à cet égard, la Marine Angloise n'étoit pas sans reproches.

» J'entends, dit ce Ministre en pleine Chambre, que l'on reçoive » sur nos vaisseaux des vagabonds » & des gens repris de Justice. La » vertu des Matelots d'un vaisseau » de guerre est-elle donc assez pure » pour qu'on la puisse croire souillée » par une telle association. » ?

Quoi qu'il en soit de ces reproches plus ou moins justifiés par la conduite des Troupes Angloises ou Allemandes, transplantées dans l'Amérique septentrionale, n'étoit-ce pas trop présumer d'une Armée de cinquante mille hommes rassemblés sans choix, que d'attendre de leur valeur, dans le court espace d'une année & sous un ciel étranger pour eux, la conquête de treize Provinces unies pour la défense de la

liberté, & résolues de la faire triompher, ou de s'enfvelir sous les ruines de la Patrie. Rien ne prouve mieux cette résolution que le parti sans doute imprudent, mais vraiment courageux, qu'avoient pris tous les Habitans des Côtes, de transporter au camp devant Boston leurs effets les plus précieux, & de les garantir ainsi du pillage. L'ordre en étoit donné & l'exécution alloit le suivre, si les réflexions d'un Patriotisme mieux entendu ne l'avoient fait révoquer. En effet c'étoit exposer au hasard d'un combat les richesses de six cens lieues de côtes, & d'après un calcul mieux raisonné des forces de la Nouvelle-République, il fut démontré que les Colonies pouvoient défendre leurs biens sans les déplacer. Leurs Milices se montoient à quatre cens vingt-huit mille hommes. Quoique peu exercées, ces Troupes ne manquoient pas de courage, comme on affectoit de le croire à Londres. Si tous les Officiers n'étoient pas des Washington & des Montgomery, tous étoient alors animés de cet esprit républicain qui exclut l'intérêt personnel & qui n'ad-

1776.

met ni trahison ni lâcheté; à leur bravoure personnelle, ils joignoient cet enthousiasme qui la communiquait. Cinquante mille Européens ne pouvoient triompher constamment des forces de l'Amérique confédérée. Les seuls corps rassemblés dans la Nouvelle-Angleterre formoient soixante mille hommes, dont vingt-huit mille avoient à leur tête le Général Washington; il n'en falloit pas davantage pour faire face à l'Armée Royale. La Virginie & les deux Carolines avoient levé des Légions qui, au nombre de quarante mille hommes, apprenoient la discipline sous le Général Lee. Schuyler devoit commander une armée considérable dans la Nouvelle-York. La politique du Congrès étoit de n'employer à la fois que la moitié de ces Troupes; l'autre moitié devoit se tenir dispersée dans les Bourgs & dans les Villages, toujours prête à se rassembler au premier signal.

Les Américains avoient des ports bien fortifiés; mais leur Marine étoit foible en comparaison des forces de terre. Leurs grands bâtimens n'é-

oient que de cent trente pieds de quille & ne pouvoient porter plus de quarante canons;encoren'en avoient-ils que sept à huit de cette force avec rente-cinq frégates, dont sept de rente à trente-six canons, & les autres bien plus foibles. Il est vrai que l'échantillon de ces bâtimens étoit fort, & le même pour les vaisseaux de quarante canons, que celui de nos vaisseaux de ligne. L'Amérique n'avoit point de Constructeurs en état d'entreprendre des vaisseaux de ce rang, & ses forêts trop âgées ne donnent pas des bois propres à cette construction. On peut dire que ses forces navales consistoient dans un grand nombre de corsaires & environ trente mille Matelots. La seule Province de New-York en fournissoit dix mille & près de soixante bâtimens: le Jersey, la Caroline septentrionale, le Maryland, la Virginie, la Nouvelle-Hampshire, Rhode-Island & la Pensylvanie même étoient beaucoup moins riches à cet égard. Les Comtés de Newcastle, ceux de Kent & de Suffex, & la Province de Connecticut n'avoient pas un matelot. Ce



Telles étoient les dispositions des forces respectives des deux camps, lorsque William parut à Boston avec les pouvoirs de Général & Gouverneur. Le désespoir & la misère régnoient dans cette ville à cause des fréquentes désertions qui avoient chaque jour le camp général de Cambridge, où des Anglais & des défigurés venoient demander du pain aux Américains abondamment pourvus de vivres. Mais à cause de cette abondance, ils ne pouvoient combattre l'intempérie de l'hiver, leurs tentes & leurs vêtements étoient lambeaux, les défendoient contre les rigueurs d'un froid ex-

Américains entassés dans des  
ts affreux , livrés à la rage  
sauvages , ou massacrés par le  
s Allemands.

1776.

pendant le printems s'annon-  
& la position des deux Armées Siège de  
Boston.

devenir bien différente. Howe  
habile que son prédécesseur le  
général Gage , n'étoit pas plus  
heureux ; il avoit tenté plusieurs  
attaques , qui toutes lui avoient mal  
réussi.

Sa dernière ressource étoit  
d'évacuer Boston , & de l'incendier  
même aux ordres de la

ville il en étoit réduit à cette  
nécessité , lorsque Washington pré-  
vint le désastre par un autre. Il  
arrêta depuis quelques jours , le  
déménagement de la Ville ; l'exécu-  
tion de ce projet commença vers la

fin de Lechmore , d'où il fit jeter  
des bombes en moins d'un  
moment ce temps , il s'emparoit  
de la montagne des hauteurs de Dor-

chester , où le Général Thomas vint  
se poster avec trois mille hom-  
mes y avoir établi une batterie  
de canons qui foudroyoit l'Armée  
Angloise. Jamais artillerie ne fut mieux  
employée , & les assiégés comprirent  
qu'ils étoient perdus.

H

voit se maintenir dans Boleyn pour en sortir, il ne voyoit des issues toutes également reuses. Les postes des Anglois commandoient la Ville & la grève où l'Armée put s'embarquer. L'Amiral Suldham lui fit dire que si l'on ne se hâtoit de les enlever, il faudroit lever l'ancre ou de voir les vaisseaux anglois à fond. Howe ne pouvoit tirer au départ de la flotte, si ce n'est à son Armée tout moyen de retraite. Il tint un Conseil de guerre où il fut résolu qu'on attaqueroit les hauteurs de Dorchester. Les Régimens s'embarquèrent à

## DE LA DERN. GUERRE. 171

té d'y mettre le feu , & à la  
sur de l'incendie , de gagner la  
te avec son Armée ; mais ce  
violent exposoit l'arrière-garde  
à juste vengeance de l'ennemi ,  
le Général Anglois se conduisit  
sagement , en renonçant à l'in-  
die de Boston , aux conditions  
on ne troubleroit point sa re-  
te. Washington en donna sa pa-  
e ; mais avec la clause de ne rien  
ruire dans la ville , & de la re-  
tre telle qu'elle se trouvoit au  
ment de la convention. Le Gé-  
al Anglois promit ce qu'on vou-  
 , & ne fut pas de bonne foi sur  
is les points. Voulant rendre inu-  
 à l'ennemi la grosse artillerie ,  
ffaya de faire crever les mortiers  
les canons ; Washington en fut  
ruit , & força les Anglois à pré-  
iter leur embarquement qui se  
dans le plus grand désordre. Howe  
a se jeter dans le fort Guillau-  
 , dont les Américains auroient  
s'emparer au moment de l'éva-  
ation de Boston ; il en fit sauter  
forteresse à la vue des ennemis ,  
rendit ainsi sa retraite sûre , tran-  
ille & glorieuse. Quoi qu'on ait pu

---

1776.

Howe est  
forcé d'éva-  
cuer Boston.  
Il se retire à  
Halifax.

1776.

dire sur l'évacuation de cet  
le de la Nouvelle Angleter  
duite du Chevalier Howe  
celle d'un habile Généra  
mal fortifié par la négligen  
l'incapacité du Général  
pouvoit opposer une lon  
tance aux forces supéri  
Washington.

Celles des Anglois en  
se réduisoient alors à hu  
mille hommes battus & dé  
Howe ne crut pas devoir le  
dans ce moment aux has  
entreprise périlleuse, &  
sa route du côté d'Hallifa  
voit se faire la réunion des  
Angloises & Allemandes,  
duisoit l'Escadre commande  
Lord Howe son frere. W  
ignoroit que l'Armée Ro  
fait voile vers l'Acadie;  
qu'elle n'allât porter la gu  
la Nouvelle-York, & sa  
de tems, il envoya des ren  
fidérables à Lord Steiling,  
mandoit dans cette Prov  
qui fit ses dispositions p  
recevoir l'ennemi; mais l  
de la guerre suspendoit ur

ses fureurs dans l'Amérique septentrionale ; ce moment de calme fut signalé par la reconnoissance des Bostoniens. Dans l'ivresse de leur joye , ils délibérèrent qu'il seroit élevé un monument public en mémoire de leur délivrance , & pendant plusieurs jours , ce ne fut qu'illuminations, festins & danses militaires où de jeunes gens couronnés de lauriers chantoient des vers à la louange de Washington le Héros de toutes ces fêtes. Les noms de Patrie , de Liberté & d'Indépendance étoient répétés dans toutes les bouches. La levée de l'interdit de Boston fut un événement célébré par les réjouissances publiques dans es douze Provinces confédérées, & l'effet le plus heureux que produisit cette nouvelle, fut de hâter l'association de la Géorgie. Elle envoya ses députés au Congrès, refusa des vivres aux Royalistes, leur brûla des vaisseaux, & pour leur interdire tout accès dans ses ports, fit combler l'entrée de la rivière Savannah.

Cependant le plan de la Campagne tracé dans le cabinet anglois sembloit

---

 1776.

Réjouissances publiques

Plan de la Campagne.

1776.

être au moment de son exécution. Suivant ce plan moins sage que posant, après l'arrivée de la grande Escadre de Lord Howe, Washington son frere devoit se porter, avec ses huit mille hommes, dans le New-Jersey, où il trouveroit d'abondantes subsistances. Tandis que les vaisseaux seroient employés à rompre les communications de cette Province avec la Pensylvanie, qu'une partie des Troupes envahiroit la Nouvelle-York, & que trente mille hommes commandés par le même William Howe seroient une conquête aisée de toutes les Provinces du milieu, Burgoyne à la tête de douze mille hommes & Carleton avec ses Canadiens & ses Sauvages, traverseroient le Canada & parcourant & saccageant l'intérieur de l'Amérique septentrionale, iroient se joindre aux dix mille hommes de Cornwallis & de Clinton & se porteroient avec eux sur New-York. L'investissement de l'Amérique septentrionale ainsi effectué, il ne seroit pas difficile de réduire les Provinces rebelles du Nord. On attendoit les plus heureux succès des intelligences que les Ge

neurs Martin & Dunmore continuoient d'entretenir avec les faux frères du parti républicain.

---



---

1776.

Ils étoient encore en assez grand nombre dans la Caroline du Nord, & le 27 Février de cette même année, leur Capitaine M<sup>c</sup>-Donald, avoit opposé trois mille Torys à douze cens Insurgens, commandés par le Colonel Coswel. Ces derniers n'en furent pas moins victorieux ; ils tuèrent aux ennemis quarante-deux Officiers, & leur enlevèrent leur caisse militaire qui étoit de quinze mille livres sterling. Cet échec, dont la nouvelle avoit été portée à Londres, ne fit rien changer au plan de conquête générale, & il fut décidé qu'on la commenceroit par une invasion dans les deux Carolines. Après de longs débats où l'avis de Lord Germaine prévalut contre celui de Lord Sandwich, on étoit convenu d'attaquer Charles-town, & d'armer pour cette expédition une flotte sous les ordres du Chevalier Parker. Les préparatifs de cet armement avoient duré plus de cinq mois en Angleterre, & la navigation de Parker, ne fut pas



1776.

heureuse ; il arriva trop tard , & les Caroliniens s'étoient mis en état de le bien recevoir. Cependant le Général Clinton l'attendoit avec la plus grande impatience ; depuis deux mois il avoit à soutenir de fréquentes escarmouches de la part des Insurgens , & ses Troupes affoiblies se montoient tout au plus à trois mille cinq cens hommes ; mais le renfort que lui apportoit la flotte étoit composé de Soldats accablés de fatigues , & pour long-tems hors d'état de soutenir les travaux d'un siège.

Projet d'arsaque contre Charles-Town.

Deux vaisseaux de cinquante canons , six frégates , une galiote à bombes & plusieurs bâtimens armés composoient l'Escadre Angloise , & c'en étoit bien assez pour forcer Charles-Town , si elle avoit été puissamment secondée par les Troupes de terre , & qu'elle eût eu en tête des ennemis armés pour une autre cause que celle de la liberté ; mais de toutes les Provinces confédérées , la Caroline méridionale étoit la plus impatiente du joug , & ses Milices aguerries sous la discipline du Général Lée , avoient appris à combattre , & s'il le falloit ,

à mourir pour les intérêts de la Patrie. Douze mille de ces Républicains formoient la garnison de la Ville, & se préparoient à la plus vigoureuse résistance, lorsque l'Escadre parut devant l'Isle de Sullivan, à l'entrée de la rivière d'Asley, sur laquelle est située Charles-Town. Dix-neuf canons défendoient l'accès de la principale forteresse de l'Isle; mais le Chevalier Parker en avoit trois cens, & pour fortifier ses équipages, il avoit tiré des vaisseaux de transport un grand nombre de Volontaires. Son dessein étoit d'investir le Fort tant par mer que par terre, & pour favoriser le débarquement des Troupes, il commença l'attaque avec les deux vaisseaux, la galiote & trois frégates. Un des bastions étoit déjà battu en ruines; & comme il étoit important de couper la retraite aux assiégés & d'empêcher toute communication avec Charles-Town, les trois autres frégates reçurent ordre de se fixer à la pointe occidentale de l'Isle. Elles y échouèrent par l'ignorance du Pilote, & il fallut brûler l'*Adéon*.

1776.

Attaque du  
Fort de Sulli-  
van, le 28  
Juin.

1776.

La galiote continuoit de jeter des bombes , dont la forteresse n'étoit que foiblement endommagée. Les Américains n'avoient pas encore fait usage de leur artillerie ; ils dirigèrent enfin tout leur feu sur les deux vaisseaux , le *Bristol* & l'*Expériment*.

Cependant Parker avoit beau répéter les signaux , l'Armée de terre ne secondoit point l'Escadre. Clinton avoit débarqué ses Troupes dans une Isle qui , à la marée basse , communique par un gué avec l'Isle de Sullivan , & où il trouva sept pieds d'eau lorsqu'il voulut tenter le passage : faute des préparatifs nécessaires , il se vit forcé de rester dans l'inaction , tandis que Parker essayoit de suppléer au défaut de l'Armée , en faisant attaquer les retranchemens avec des Soldats de marine qui n'étoient point exercés à cette espèce de guerre. Ils furent repoussés trois fois avec perte , & la communication qu'un pont de bateaux entretenoit du Fort au continent , ne fut point interrompue. Les assiégés fatigués de combattre étoient remplacés par de nouvelles Troupes

ui, après un feu de neuf ou dix heures, forcèrent enfin le Chevalier Parker à regagner le mouillage avec ses vaisseaux désemparés. Le Bristol avoit perdu deux de ses mâts, il étoit percé jusqu'à l'eau dans toute sa longueur. Il y eut trois cents cinquante hommes tués ou blessés sur l'Escadre Angloise, & on en compta tout au plus trente de du côté des Insurgens.

Parmi les quinze Officiers tués sur le bord des vaisseaux, on ne peut trop distinguer le Capitaine Morris, commandant le Bristol sous le Chevalier Parker. Dès le commencement de l'action, il avoit reçu deux blessures dangereuses, dont une l'obligea sur le champ de se faire couper le bras. Deux Chirurgiens étoient occupés de cette opération douloureuse, lorsqu'un boulet rouge perça les bordages & vint les frapper à côté de Morris. Le brave Officier impatient de reprendre le commandement, se fait porter sur le tillac, & laisse couler le sang, dont l'amputation commencée augmentoit l'effusion. Sa présence double les forces & ranime

---

1776.

Mort héroïque d'un  
Capitaine  
Morris.

1776.

le courage des combattans ; dans cet état, il donne ses ordres avec un sang froid admirable ; mais il est frappé d'un troisième coup qui le renverse ; il meurt, & n'a que le tems de répondre à un Officier qui lui parle de sa famille : *Je la remets à la merci de Dieu & de mon pays.*

Proclama-  
tion de l'A-  
miral Howe.

La défaite de l'Escadre Angloise venoit de porter la joye & l'encouragement dans les Provinces confédérées, lorsque l'Amiral Howe parut sur les côtes de Massachusset avec le titre de *Vengeur inexorable, ou de Conciliateur tutélaire*. Il fit publier le 20 Juin une proclamation qui manifestoit ses pouvoirs & ceux de William son frere. Il y parloit de grace & de pardons, de punition & de vengeance, de repentir & de soumission indéfinie. Cette proclamation irrita le peuple au lieu de le calmer. Le Docteur Francklin sur la médiation duquel l'Amiral avoit trop compté, lui fit sentir qu'il n'y avoit point de réconciliation à espérer, & qu'il convenoit à des Vainqueurs d'imposer la loi & non de la recevoir. En effet,

les circonstances étoient moins favorables que jamais aux prétentions du Ministère. On venoit d'apprendre que le 8 Juin un nouvel échec sur la rivière Christiana avoit contraint le *Roebuck* & la frégate le *Liverpool* à fuir devant treize chaloupes du Fort-Island, qui les avoient mis hors de combat; mais rien n'affermissoit les Colonies dans leur résolution d'indépendance, comme l'exemple de la Caroline méridionale qui venoit de changer sa constitution & de promulguer de nouvelles loix. On apprenoit d'ailleurs que la Province de Maryland avoit dispensé ses Officiers du serment au Roi, & que dans toute la Colonie de Rhode-Island, il venoit d'être statué que les nouveaux Actes juridiques & les Commissions d'emplois tant civils que militaires, seroient désormais intitulés au nom de l'Assemblée générale de la Province, & qu'on y supprimeroit le nom de George III.

La Carolline méridionale fait de nouvelles Loix.

Enfin le Congrès avoit arrêté le 15 Mai le fameux acte qui déclaroit indépendans les Etats-Unis d'Amérique, acte solennel que rien ne pouvoit révoquer, & qui fut pro-

Arrêté du fameux Acte d'indépendance.

1776.

clamé le 4 Juillet de cette même année. La déclaration d'indépendance fut reçue dans toutes les Provinces avec des transports d'allégresse ; elle excita sur-tout de vives acclamations dans la Nouvelle-York qui, menacée d'une invasion prochaine, n'en montrait que plus d'enthousiasme pour la liberté. Washington s'y étoit transporté avec son Armée, & cet acte y fut lu à la tête de chaque brigade. Dans son délire le peuple de New-York se porte en foule à la place publique, insulte la statue de George III, & par un excès qu'on ne sauroit approuver, la renverse de son piédestal, la met en pièces, en rassemble les parties mutilées, & demande que la matière en soit convertie en instrumens de mort. On en fit des balles, dont chaque Soldat des Milices continentales fut jaloux de garnir sa cartouche. Cette scène indécente qu'il fallut tolérer dans ce moment d'ivresse, fut regardée en Europe & même en Amérique, comme un outrage fait à la Majesté des Souverains. La nouvelle République avoit intérêt de les ménager, & le

Insulte faite  
à la statue du  
Roi George.

## DE LA DERN. GUERRE. 183

Congrès dut improuver la conduite des habitans de New-York. Il n'ambitionnoit rien tant que le suffrage & l'alliance des Puissances Européennes, & son premier acte de Souveraineté fut de nommer des Délégués à la Cour de France & à celle de Madrid. Silas Déane, & Artur Lée, partirent avec ce titre, & eurent la gloire d'entamer une négociation, dont le succès a décidé la révolution d'Amérique.

1776.

Délégués  
du Congrès à  
la Cour de  
France & à  
celle d'Es-  
pagne.

Cependant les forces de l'Angleterre s'y trouvoient rassemblées vers l'embouchure de la rivière d'Hudson à Staten-Island, d'où le Général Howe se disposoit à partir incessamment pour l'expédition de New-York ; il donnoit à ses Troupes le tems de se remettre des longues fatigues d'une navigation pénible. La dyssenterie faisoit des ravages affreux dans son Armée, & lui enlevait chaque jour un grand nombre de Soldats. Les Allemands sur-tout résistoient difficilement aux atteintes de cette maladie, & ceux qu'elle épargnoit, montroient en général beaucoup de penchant à la défection. Le Chevalier Howe avoit



1776.

Conspira-  
tion à New-  
York.

peu de confiance en ces mercénaires; mais il entretenoit à New-York des intelligences qui le rassuroient. Il y avoit un complot formé dans cette Ville ; & le Maire devoit la lui livrer , après avoir fait sauter les magasins , encloué les canons , & massacré les Officiers supérieurs. La conspiration étoit sur-tout dirigée contre Washington ; on avoit déjà gagné quelques-uns de ses Domestiques , & rien ne pouvoit le sauver , si l'affection du peuple , de toutes les gardes la plus surveillante , n'eut fait découvrir quelques indices de ce complot. Un certain Gilbert Forbes , Armurier de New-York , fut arrêté sur de simples soupçons ; il n'avoua rien de positif , mais on trouva dans ses papiers les traces d'une conjuration bien concertée entre le Maire David Matthews , le Gouverneur Tryon , & William Franklin , Gouverneur de New-Jersey. On se saisit du Maire , & l'on se mit à la découverte des autres Conjurés. Tous furent arrêtés , à l'exception d'un seul qui tenoit un rang supérieur dans l'Armée de Washington , & dont le nom fut

toujours un secret qu'emportèrent  
 s complices. De ce nombre étoit 1776.  
 e jeune veuve nommée Gibbon,  
 aïtresse infidèle du Commandant,  
 ont elle trahissoit l'amour & les  
 crets. Non contente de lui préfé-  
 er un jeune homme appelé Clay-  
 ord, elle livroit à cet amant favo-  
 sé les papiers qu'elle pouvoit dé-  
 ober à la vigilance du Général.  
 Clayford en prenoit des copies que  
 le Maire faisoit passer au Gouver-  
 neur Tryon, sur la flotte de Howe;  
 infu les mesures les plus sages de  
 Washington, étoient souvent dé-  
 oncertées. De tous les Conjurés,  
 Franklin étoit le plus coupable aux  
 yeux du Congrès. Cet indigne fils  
 du célèbre Docteur de ce nom,  
 fut déclaré ennemi de la Patrie, &  
 relégué dans les prisons de Walling-  
 port. Jacques Clayford & quelques  
 autres Conjurés subirent le dernier  
 applique. David Mathews avoit été  
 condamné à la même peine; mais  
 il fut sursis à l'exécution de la sen-  
 ence; le Congrès crut devoir ces  
 ménagemens aux circonstances. L'in-  
 idèle Gibbon ne fut pas même ju-  
 gée, & l'on borna sa peine à un

1776.

simple exil ; les loix encore mal affermies de la nouvelle République ne s'offensèrent point alors des égards accordés aux foiblesses d'un grand homme, qui les rachetoit chaque jour par des services signalés. Washington étoit le salut de l'Amérique, & pour la subjuguier, il falloit le gagner ou le faire périr ; les Royalistes furent accusés d'avoir tenté l'un & l'autre. Quoiqu'il en soit, ce généreux Américain ne pouvoit céder à la séduction, & l'unique fruit de cette lâche trame, fut de le rendre plus cher à ses concitoyens. William Howe se vit donc obligé de recourir à des moyens de conquête plus légitimes ; & ces moyens lui réussirent d'abord au-delà de ses espérances ; car depuis son arrivée en Amérique, il avoit pris du courage des Insurgens, une idée bien supérieure à celle que le Ministère Anglois s'efforçoit d'accréditer.

Défaite des  
Américains à  
Long-Island.

Il y a près de New-York une Isle d'environ trente lieues de long sur huit de large, & c'est la raison qui la fait nommer Long-Island. Le Congrès y avoit fait élever des redoutes dans tous les endroits où

On pouvoit craindre un débarquement. Dix mille hommes en défendoient l'accès ; mais dispersés sur différents points de la côte, ils ne pouvoient veiller par-tout. Le Chevalier Howe s'y jeta avec quinze mille des siens , dont il cacha la majeure partie dans les bois. Au premier bruit de ce débarquement , Lord Stirling & le Général Sullivan s'avancèrent avec leurs Troupes & rencontrèrent un piquet de quarante hommes, qui disparut en gagnant les terres. Les Américains persuadés que l'ennemi l'avoit débarqué qu'un foible détachement, hâtèrent leur marche pour lui couper la retraite , & au même instant cinq mille hommes sortis de l'embuscade les prennent en flanc, font sur eux une décharge terrible & les renversent les uns sur les autres. Lord Stirling vouloit faire tête à l'ennemi ; mais il fut entraîné dans la déroute générale. Les Américains poursuivis & massacrés par les Allemands, eurent près de mille hommes tués ou blessés. Howe n'en perdit que trois cens ; & s'il eût su profiter de la victoire , en

1776.

couplant le passage aux Troupes de Long-Island, il s'en fût rendu maître à peu de frais ; il donna le tems à Washington d'évacuer l'Isle pendant la nuit, & elles se sauverent à New-York.

Cette Ville ouverte de tous côtés, ne pouvoit faire une longue défense, & l'intention du Général Américain n'étoit pas d'exposer ses Habitans aux suites malheureuses d'une résistance inutile. Il avoit rassemblé ses forces à Kings-bridge, poste avantageux & bien fortifié qui n'est séparé de New-York que par une langue de terre ; & tandis que le Chevalier Howe faisoit débarquer ses Troupes à Manahatan, & que le feu de ses vaisseaux disperçoit un petit nombre d'Américains qui s'opposoient à son débarquement, toute la garnison évacua la Ville, & vint occuper le poste de Kings-Bridge, avec ses munitions & son artillerie. Après de légères escarmouches où les Royalistes eurent l'avantage, Howe prit possession des ouvrages de New-York, exigea le serment des Habitans, & rejoignit le gros de

Prise de  
New-York.

son Armée à Manahatan où les Américains vinrent l'attaquer dès le lendemain. Ils furent encore repoussés avec perte , & ces divers échecs leur coûtèrent quinze cens hommes & soixante-dix pièces de grosse artillerie. La prise de New-York avoit été l'occasion de ces pertes, & n'en parut point une aux Américains; ils se flattoient de la reprendre au premier moment; mais l'incendie de cette Ville fut un véritable malheur, & voici comme il arriva.

1776.

Quelques Habitans, dont toute la fortune consistoit en maisons, s'étoient portés à cet excès de fureur d'y mettre le feu, pour que l'ennemi n'en profitât pas. Un vent impétueux secondoit leur désespoir, & la Ville se vit bientôt menacée d'un embrasement général. Pour en arrêter les progrès, on dispersa les Troupes dans les différens quartiers; mais tandis qu'on éteignoit le feu d'un côté, ces furieux l'entretenoient en d'autres endroits. Plusieurs des incendiaires furent massacrés par les Soldats, & la crainte d'un pareil sort n'arrêtoit

Incendie de  
cette Ville.

1776.

point les autres. Les femmes surtout montraient une ardeur incroyable pour la destruction de leurs anciens foyers. On les voyoit courir avec des torches allumées, & porter la flamme dans les magasins & les chantiers publics ; elles s'applaudissoient des funestes effets de leur désespoir, on les entendoit s'écrier : *J'ai vu brûler nos maisons, les tyrans ne les auront pas.* Un tiers de la Ville fut consumé dans cet incendie, & si de nouvelles Troupes détachées de l'Armée de Howe n'étoient venues à son secours, c'en étoit fait de New-York.

Affaire de  
Kings-Bridge.  
Prise des  
Forts Lee &  
Washington.

Cependant les succès de ce Général ne lui ouvroient point encore d'accès dans le continent. Les Américains maîtres de Kings - Bridge avoient étendu leurs ouvrages des deux côtés de ce poste, & quelques détachemens de l'Armée Royale essayaient en vain de les y forcer ; le Général Anglois vint les y attaquer avec toutes ses Troupes. Il avoit trente mille hommes sous ses ordres ; Washington n'en avoit plus que vingt mille, & ils étoient conf-  
térnés par les revers précédens ;

cedèrent aux premiers assauts 1776.  
 l'Armée ennemie. Le Chevalier  
 we les chassa du poste de Kings-  
 idge & des bords de la rivière  
 Iudson ; il s'empara successive-  
 nt des Forts Lée & Washington  
 ils s'étoient réfugiés. Toutes ces  
 rtes ébranloient la fermeté du  
 uple Américain ; & il est à croire  
 e si la déclaration de l'indépen-  
 nce n'avoit précédé les opéra-  
 ns désastreux de cette Campa-  
 ie , le Congrès n'eut jamais trouvé  
 moment de la proclamer avec  
 quelque apparence de succès ; mais  
 cet acte avoit eu lieu , & il étoit  
 e l'honneur des Américains de le  
 outenir ; d'ailleurs la liberté , dont  
 s éprouvoient déjà l'influence ,  
 put leur inspirer un courage au-  
 quel ils n'auroient jamais pu s'é-  
 lever avec le sentiment de leur dé-  
 pendance. Ce fut dans cette con-  
 oncture que le Congrès Général  
 toujours plus affermi dans ses ré-  
 olutions républicaines , entreprit de  
 rédiger les articles de la Confédé-  
 ration des treize Provinces. Les  
 nouvelles de Long-Island & de  
 New - York n'influèrent point sur



**Le Congrès** L'Amiral Howe prom  
grès envoie trouble de l'Amérique éto  
des Députés ses dernières défaites, esp  
à l'Amiral jeter la division , & fit p  
Howe. Mo- ce dessein , qu'il étoit char  
tifs de cette députation, part du Ministère , de n  
propositions tendantes à  
Le Congrès ne pouvoit s'a  
sur la nature de ces propo  
& dans toute autre circo  
il les auroit rejetées sans  
tendre ; mais quoique dil  
tout souffrir pour la caus  
liberté, les Colons n'en fu  
pas moins les inconvénien  
guerre ; un refus trop form  
prêter aux voies de conci  
pouvoit mécontenter le 1

dans & John Rutledge pour aller  
 conférer avec l'Amiral. Staten-  
 land étoit le lieu choisi pour la  
 conférence. Lord Howe y reçut les  
 six Commissaires non-seulement  
 avec les égards dûs à leurs titres,  
 mais avec cet air affectueux qui  
 éprouve à la séduction ; il affecta  
 la tendresse d'un frère pour les Co-  
 lonies d'Amérique, pleura sur l'af-  
 freux abyme qu'ils s'étoient creusé,  
 et tendit les bras au nom de la  
 mère-Patrie, leur parla de clémence,  
 de repentir & de soumission. A ces  
 derniers mots, les Députés répon-  
 dirent fierement que les humbles  
 supplications du Congrès avoient été  
 jetées avec mépris, que l'indé-  
 pendance étoit proclamée, & que  
 les Colonies reconnoissoient de  
 nouveaux gouvernemens. En même  
 temps ils prirent congé de l'Amiral,  
 et regagnèrent Philadelphie.

Le Congrès instruit des offres  
 de Lord Howe, les rendit publiques ainsi  
 que la réponse des Commissaires ;  
 le Peuple satisfait de la con-  
 scendance de ses Chefs, mit tout  
 son espoir dans la guerre ; il jura  
 de braver les périls, jusqu'à l'en-

---

---

1776.

tière destruction de la tyrannie  
mais cette ardeur ne fut pas si gé-  
nérale, qu'il n'y eût encore be-  
coup à craindre du découragement  
des Troupes. L'Armée de Wash-  
ton, la mieux disciplinée & la  
aguerrie de toute l'Amérique  
manqua au moment le plus de  
Dix huit mille Provinciaux ab-  
de leur droit, avoient quitté  
drapeaux au terme d'un en-  
gement de six ou sept mois; &  
venoit d'apprendre que le Che-  
Howe faisoit des mouvemens  
le Jersey, que seize mille hom-  
tant Hessois qu'Anglois, s'é-  
emparés de tous les postes ju-  
la Délaware; on disoit même  
ce n'étoit pas sans quelque  
semblance, que l'intention du  
Général étoit de prendre ses  
quartiers à Philadelphie.

Dans ce moment de crise,  
Washington ne désespéra point du

Philadelphie. Heureusement, le Congrès informé de sa situation, et passer trois mille hommes de ces Troupes, & ce renfort aux alarmes de cette Capitale.

1776.

La vue de l'ennemi qui s'approchoit de leurs murailles, les Habitans consternés avoient d'abord formé le projet d'évacuer leur Ville, & d'y avoir mis le feu. Le plus grand nombre commençoit à désespérer du succès de la révolution, & dans ses murmures, il se reprochoit son adhésion précipitée à l'acte d'obéissance. Les prédicateurs évangéliques tonnoient en vain sur cette multitude effrayée, & disoient-ils, se refuse-t-elle à la Providence, dont les décrets ont été marqués cette époque de l'affranchissement de l'Amérique; ils l'exhortoient à concourir à l'œuvre de Dieu, & traitoient de lâcheté & d'impiété la défiance qu'elle montrait dans les promesses de la Religion & de ses Ministres. Mais leur éloquence n'auroit pu vaincre les Habitans de Philadelphie, si au moment qu'ils espéroient voir venir un renfort amené par le

6. Général Lée & plusieurs autres corps de nouvelles Troupes enrôlées pour trois ans, n'étoient venues se ranger auprès de Washington, & lui composer une Armée capable de faire tête aux ennemis. A ces motifs d'encouragement se joignit un nouveau Manifeste du Congrès, d'où il résultoit, sur un exposé succint des forces respectives de l'Angleterre & de la nouvelle République, que cette dernière n'avoit que de courage & d'unanimité opposer aux tentatives Britanniques une résistance constamment riieuse. On n'y dissimuloit pas les espérances du côté de l'Europe, & le concours des Puissances étrangères y fut annoncé pour la première fois, comme un secours prochain, qui devoit hâter le triomphe de la liberté en Amérique. Le Congrès ne craignoit pas d'ajouter que des services effectifs avoient déjà signalé la générosité de ces Puissances.

En effet les Villes de Nantes & de Bordeaux venoient d'ouvrir leurs ports aux corsaires de Boston ; & les finances & le crédit de l'Angle-

commençoient à souffrir beaucoup de leurs riches captures. La ville de Londres informée que l'Isle de St. Vincent étoit le principal dépôt de richesses, fit passer des ordres au Général Howe, sous une feinte heureuse, il s'empara de cette Isle presque sans résistance. Il y trouva cinq mille barriques de sucre ; mais cette ville fut bientôt réparée par de nouvelles prises ; toute la vigilance des Gouverneurs de la Jamaïque, de la Grenade & des autres îles des Antilles, ne pouvoit empêcher la navigation contre les Américains.

Cette petite guerre de mer n'étoit favorable aux Royalistes, on avoit été plus heureux dans les expéditions de terre. Déjà de New-York, de Rhode-Island & de New-Jersey, ils menèrent la Pensylvanie, & cette dernière ville justement alarmée, s'étoit mise sur la veille d'une entière évacuation. La rapidité de leur marche n'étoit pas due seulement à la valeur des Troupes européennes ; la férocité des Nations

1776.

Modération  
des Améri-  
cains. Les  
Royalistes  
contrefont  
leur papier-  
monnaie.

1776.

Sauvages les secondoit puissamment, & la nouvelle République n'osoit tourner contre eux les haches de ces barbares; une telle représaille lui faisoit horreur; elle se contenta de l'employer contre les Sauvages ennemis, & ne demanda que la neutralité des autres. Six Nations des plus aguerries s'y engagèrent, & leur fidélité à cet égard ralentit un peu les succès de l'Angleterre. Ce détail de notre Histoire justifie le reproche tant de fois répété, que les Anglois peu généreux dès qu'ils ont les armes à la main, ne se piquent point d'imiter à la guerre, la délicatesse & l'humanité des Nations civilisées. Tous les moyens de nuire leur paroissoient légitimes dans la guerre de l'Amérique, & l'Europe impartiale jugea qu'ils avoient sur-tout négligé les intérêts de leur gloire, en se permettant de contrefaire les papiers-monnaie des Américains. Ils les multiplièrent à tel point; qu'il en résulta le plus grand désordre dans les finances de la République: l'avilissement de ces richesses idéales crût en raison de leur quantité devenue

prodigieuse par cette fraude, qui sem-  
bloit devoir entraîner l'extinction  
totale du papier - monnaie. Pour  
prévenir un malheur sur lequel la  
Grande - Bretagne fondeoit l'espoir  
de ses succès en Amérique, le Con-  
grès ôsa déclarer traîtres à la Patrie  
tous ceux qui ne recevroient pas  
ce papier avec la confiance due  
aux espèces d'or & d'argent ;  
& cette déclaration violente ,  
mais nécessaire , fut regardée  
comme l'acte d'un despotisme in-  
connu dans les régions même les  
plus façonnées à la servitude. Les  
membres du Congrès sentoient l'in-  
justice de cet acte ; mais le choix  
des moyens leur manquoit , & pour  
éviter un plus grand désordre , ils  
se devouèrent eux-mêmes , & con-  
sentirent à se voir soupçonnés un  
moment de mauvaise foi , d'avidité,  
d'extorsions & de tyrannie. Le dis-  
crédit du papier - monnaie , mit  
peut - être les États - unis à deux  
doigts de leur perte , & l'on ignore  
quelles eussent été les suites de cet  
acte frauduleux de la politique  
angloise, si le zèle de la justice &  
de l'humanité n'eût fait trouver aux

1776.



1776. Américains de la protection & des ressources en Europe.

Premiers  
succès du sé  
jour de Silas  
Déane & de  
Franklin à  
Paris.

Silas Déane, Délegué du Congrès, étoit arrivé à Paris dans l'unique vue d'entamer une négociation avec la Cour de Versailles ; mais ce premier pas étoit difficile, & il craignit d'abord de ne point réussir dans ses tentatives. Déjà il se disposoit à passer en Hollande où ses compatriotes avoient des relations de commerce aussi bien qu'en France, lorsque le sieur Beaumarchais qui s'étoit attiré sa confiance, lui indiqua le vrai moyen d'intéresser la Nation en faveur des Américains. Il falloit pour cela, mettre dans leur parti, les Grands, les Femmes & les Gens-de-lettres. Par l'adresse de Beaumarchais, ces trois classes de la société concoururent bientôt avec lui au succès de la déléation de Silas Déane. On ne parloit dans le grand monde que de Colonies Angloises, de Congrès & de Mère-Patrie. Le cabinet de Versailles s'occupa des intérêts de l'Amérique insurgente, & Beaumarchais fut autorisé secrètement à faire des armemens de commerce

avec les Colonies Angloises. Elles furent en partie à son crédit, à son activité, à sa discrétion, l'avantage nespéré de se procurer les approvisionnemens nécessaires pour la Campagne prochaine. Mais l'arrivée du Docteur Francklin à Paris décida à révolution dans les esprits déjà révenus pour la nouvelle République. Ce Docteur célèbre dans toute l'Europe par ses découvertes en physique, avoit signalé, dans plusieurs négociations à la Cour de Londres, son zèle patriotique pour les intérêts des Colonies. Il vint en France avec l'intention secrète de faire valoir leurs droits méconnus ou sacrifiés par la Métropole. Il se montra d'abord comme un citoyen accablé des malheurs de sa Patrie, & qui vient les déplorer sous un ciel étranger, mais paisible. Il avoit choisi sa retraite à Passy, Village situé aux portes de la Ville; il y vivoit dans une simplicité philosophique qui retraçoit les mœurs patriarcales. Le bruit s'étoit répandu que dans cet asyle champêtre, il caufoit de l'inquiétude au Ministère Britannique; & l'intérêt

1776.

qu'il inspira d'abord fut celui de la vertu persécutée & de l'innocence en butte aux traits d'une politique ombrageuse. Un cortège nombreux d'honorables proferits, victimes comme lui de la corruption de l'Angleterre, l'accompagnoit ordinairement dans ses promenades, & dans ces doctes licées où il venoit offrir le spectacle imposant & toujours si couru d'un étranger vénérable par ses vertus & par ses lumières. On se portoit en foule sur son passage; le nom de *Franklin* voloit de bouche en bouche, & des épithètes flatteuses accompagnoient ce nom déjà respecté dans les dernières classes du Peuple. Il n'y avoit pas trois mois qu'il étoit à Paris, & les Arts interprètes de l'enthousiasme général, lui payoient déjà leur tribut d'admiration; le portrait de Franklin s'offroit de tous côtés dans un costume grotesque aux yeux de la frivolité; mais d'où la vénération publique avoit écarté le ridicule. On conçoit aisément qu'il ne suffisoit pas aux vues du Philosophe Américain d'inspirer aux Parisiens une estime oisive pour ses talens & sa

personne , l'intérêt de la Patrie présidoit à ses moindres pensées ; & sous les dehors de la simplicité & les apparences de l'inaction , il faisoit agir tous les ressorts d'une Politique adroite & profonde. Il entretenoit des correspondances secrètes avec Silas Déane & Arthur Lée , dirigeoit leurs démarches , étoit l'ame en un mot des négociations du Congrès dans les Cours de France & d'Espagne, dans celles de Vienne & de Berlin. Le mystère présidoit à toutes ses opérations ; & la Cour de Londres étoit encore bien loin de soupçonner la France de vouloir favoriser la révolution d'Amérique ; elle oublioit que dans tous les tems, nos Rois ont mis leur gloire à protéger les États opprimés. Mais n'anticipons point , & reprenons la chaîne des événemens qui ont précédé cette révolution.

L'Angleterre avoit triomphé pendant toute cette Campagne, & sa position lui promettoit de nouveaux succès. Outre les trente-quatre mille hommes de troupes réglées qu'elle tenoit encore dispersées dans les Provinces conquises, elle

1776.

Désertion  
d'Arnold. Le  
Général Lée  
est fait pri-  
sonnier.

1776.

comptoit sur la fidélité de cent  
 Torys disposés à trahir leurs  
 citoyens & la plupart en ét  
 les combattre. Douze vaisseaux  
 nombre prodigieux de fr  
 composoient la flotte avec la  
 elle embrasloit pour ainsi dire  
 l'Amérique septentrionale.  
 comble d'infortune, les Insu  
 avoient fait deux pertes irr  
 bles : Ce brave Arnold qui  
 couvert de gloire au siège de  
 bec, venoit de quitter l'Arm  
 Nord & d'abandonner les in  
 de la République, pour se v  
 de quelques membres du Co  
 qui lui refusoient la grade de M  
 Général que méritoient ses ser  
 mais dont il s'étoit rendu in  
 par ses exactions à Montréal.  
 événement encore plus fu  
 privoit l'Amérique d'un O  
 jusques-là plus fidèle & non r  
 habile qu'Arnold. Charles

y battoient la campagne , souvent 1776.  
il s'écartoit sans précautions de  
Maristown , où il avoit posté le  
gros de sa Troupe. Le quatrième  
jour de son arrivée , ce guerrier  
trop confiant , s'éloigna jusqu'à deux  
milles , n'ayant avec lui que douze  
hommes. Une position favorable à  
ses vues , l'arrêta plusieurs heures.  
dans un hameau où la nuit vint le  
surprendre. Il falloit y coucher ou  
s'exposer à de fâcheuses rencontres ;  
l'événement fit voir qu'il auroit  
dû préférer ce dernier parti. Le  
Colonel Harcourt rodoit dans les  
environs avec un détachement de  
cavalerie légère. Lée avoit impru-  
demment écrit à Maristown une  
lettre qui fut interceptée ; Harcourt  
instruit de sa retraite , l'investit sur  
le champ. La petite Troupe de  
Lée est faite prisonnière avant  
même qu'il ait soupçonné le dan-  
ger. Huit Dragons pénètrent dans  
sa chambre , se précipitent sur lui ,  
le chargent de fers , & le conduisent  
en cet état à Lord Cornwallis qui  
le menace du dernier supplice. Le  
Général Howe à qui il est renvoyé

1776... sous bonne garde, le condamner à la plus dure captivité.

Les Américains re-  
prennent cou-  
rage.

La fermeté du Congrès, ses manifestes encourageans, son dévouement patriotique & sur-tout l'espérance d'intéresser les Puissances de l'Europe à la cause de l'Amérique insurgente, avoient enfin ranimé l'aideur & réveillé le premier enthousiasme des Provinces confédérées. Elles ne voyoient plus dans les défaites de la dernière Campagne qu'une obligation indispensable de les réparer ; & loin de se laisser abattre par les prospérités de l'Angleterre, elles prirent les mesures les plus hardies pour y mettre un terme décisif & prochain. Le Congrès avoit décidé que les froids de l'hiver ne suspendroient point les hostilités, & cette saison rigoureuse fut marquée pour la guerre offensive. En conséquence de ce plan combiné à l'avantage des Américains, le Général Schuyler prit le commandement des quinze mille hommes de l'Armée du Nord & se disposoit à rentrer dans le Canada ; les circonstances y paroissoient favorables.

ur une expédition. La rivalité des généraux Carleton & Burgoyne. 1776.  
 i s'y dispuoient la préférence,  
 it occasionné des troubles dans  
 te Province, & fait naître parmi  
 soldats des acceptions toujours  
 judiciales au bien du servi-  
 , au maintien de la subordina-  
 , à la vigueur de la discipline.  
 rgoyne étoit allé faire juger ses  
 tentions à Londres, & Carleton  
 royoit seul chargé du comman-  
 nent dans une saison qu'il favoit  
 e favorable aux armes des Amé-  
 ins.

D'un autre côté, Washington  
 jusques-là s'étoit tenu sur la  
 ensive, crut pouvoir entrepren-  
 , sans risquer cependant une  
 aille générale, de resserrer l'Ar-  
 e ennemie, dont le large front  
 onçoit la confiance d'arriver  
 t obstacle jusqu'à Philadelphie.  
 vers postes avancés dans le Nou-  
 u-Jersey, favorisoient la marche  
 cette Armée; Washington en-  
 prit de les forcer, & il y réussit.  
 ir fermer à l'ennemi le passage  
 la Délaware, il avoit cantonné  
 Troupes sur le bord de cette

Washington  
 force les pos-  
 tes avancés de  
 Trentown.



1776.

rivière. Sa manœuvre obligea les Royalistes à se cantonner eux-mêmes, & par conséquent à diviser leurs forces. La nuit du vingt-cinq Décembre le Général Américain passa la Délaware, marcha vers les postes avancés de Trentown, mit en fuite ceux qui les défendoient, & s'étant emparé de toutes les avenues, surprit les quinze cens Hessois qui s'étoient rendus maîtres de la Ville. Quatre cens échappèrent; les autres furent pris & envoyés à Philadelphie. Le vingt huit du même mois, le poste de *Mont-Mouth-Court* dans le Bas-Jersey, fut enlevé aux Royalistes par le Général Mifflin qui leur fit beaucoup de prisonniers; ces deux échecs les obligèrent à se désister, pour le moment, de leurs projets sur la Capitale de la Pensylvanie. L'Armée du Roi évacua ses postes avancés, & se replia jusqu'à Brunsuick. Lord Cornwallis en recueillit une partie, & le reste vint prendre ses quartiers à New-York, où le Général Howe devoit passer l'hiver.

1777.

Cependant Washington se dispo-  
soit à rassembler ses Troupes à Tre-

OWN; il avoit déjà repassé la Delaware, lorsqu'il se vit surpris & presque assailli par Cornwallis qui venoit l'attaquer avec des renforts étachés de New-York. Le 6 Janvier les Gardes avancées des deux partis se trouvèrent en présence, & tout sembloit annoncer pour le lendemain une bataille générale ; mais Washington avoit d'autres desseins, ses mesures étoient prises pour éviter une affaire meurtrière, dont on ne lui garantissoit le succès. Il é campa secrètement pendant la nuit, & par une marche habile, quoique précipitée, il fut mettre à profit sa retraite, en se jettant sur le Village de Princetown, dont il empara de vive force. Il y avoit dans ce poste un détachement des Troupes Hessoises & trois Régimens Anglois qui, après une vigoureuse défense, se virent obligés de fuir & l'abandonner aux Américains leurs bagages, leurs munitions & trois cents prisonniers.

Pendant ce tems les Anglois étoient sous les armes à Trentown & se dispoient à marcher, lorsqu'un de leurs Chevaux-Légers

1777.

Belle retraite de Washington.

777.

arrivant à toute bride de Princetown, leur apprit que Washington venoit d'attaquer & d'emporter cette place. Ils se croyoient au moment de livrer l'assaut au Camp des Américains ; cette nouvelle déconcerta leurs projets, & Cornwallis prit à la hâte le chemin du poste enlevé.

La retraite de Washington est un de ces événements extraordinaires que la postérité traite de fable. Elle refusera de croire que deux Armées ennemies, du sort desquelles dépendoient de si grands intérêts, se soient trouvées dans un aussi petit espace que Trentown, & que l'une de ces Armées, à la veille d'un engagement, ait pu se dérober à l'autre, avec ses provisions, ses bagages & son artillerie, sans qu'un tel mouvement fût même soupçonné. Les Anglois furent si complètement trompés dans cette occasion, que lorsqu'ils ouïrent le bruit du canon & de la mousqueterie de Princetown, ils crurent entendre le tonnerre, quoiqu'on fût alors au cœur de l'hiver.

Il prend ses  
quartiers.  
d'hiver à  
Moristown.

L'intention du Général Américain, après l'affaire de Princetown,

toit d'aller tenter la délivrance de Charles Lée, détenu prisonnier à Brunswick, & de prévenir le retour de Cornwallis dans cette place affaiblie par son absence ; mais les troupes fatiguées demandoient du repos, & Washington vint prendre ses quartiers d'hiver à Moristown. Ainsi fut terminée à l'avantage des insurgens, une Campagne qui, peu de jours auparavant, sembloit menacer leur parti d'une entière destruction.

Les Anglois craignant pour leur magasin de Brunswick situé à dix-huit milles de Princetown, vinrent renfermer dans cette Ville, d'où ils n'osèrent tenter aucune entreprise considérable, pendant près de cinq mois. Du poste inattaquable de Moristown, Washington commandoit ceux des Ennemis. Témoins de tous leurs mouvemens, les Américains trouvoient de fréquentes occasions de leur nuire, & en moins de quinze jours, ils leur enlevèrent eux cens chariots chargés de vires ou de munitions de guerre. C'étoit aux portes de Brunswick, & pour ainsi dire, sous le canon de

1777,

Ruse courageuse du  
Général Mac  
Dougal.

1777.

cette place, que se faisoient toutes ces prises. Cette petite guerre, à laquelle le Général Putnam & le Colonel Scott eurent la plus grande part, privoit chaque jour le Parti Royaliste de quelques-uns de ses Soldats ; il en perdit plus de cinq cens aux deux échecs de Quibbecton & de Pont de Millstone, où le Colonel Dikenson se couvrit de gloire. Le Général Howe, dont l'armée s'affoiblissoit d'ailleurs par les maladies & la désertion, fit proposer une suspension d'armes jusqu'au mois d'Avril. Washington avoit trop à cœur de chasser les Anglois du Jersey pour ne pas se refuser à cette proposition. Howe, offensé de ce refus, essaya de s'en venger en faisant attaquer le Bourg de Pecks'hill, sur la riviere d'Hudson ; ce poste assez bien fortifié pouvoit favoriser une entreprise sur la Nouvelle-York. Le 23 Mars, deux frégates, deux galeres & quatre vaisseaux de transport vinrent mouiller dans la baie de Pecks'hill, & quatre Régimens débarquèrent sous le canon des galeres, à un mille & demi du Bourg. Ils n'eurent qu'à

se montrer pour convaincre le **Général Mac Dougal**, qu'une longue résistance seroit inutile & par conséquent désapprouvée du Congrès. 1777.  
Après un combat assez vif où il ne perdit qu'un seul homme, il se retira en bon ordre, emportant avec lui ses munitions & son artillerie. Les quatre Régimens Anglois s'établirent dans ce poste, où ils firent quelque dégât ; mais le lendemain ces mêmes Américains, divisés par piquets, reparurent successivement, & à des distances combinées qui, trompant les Anglois, leur firent craindre que Mac Dougal n'eût reçu de puissans renforts. Se voyant attaqués avec vigueur, ils se replièrent en désordre, descendirent la rivière & rentrèrent dans New-York avec la honte de n'avoir dû qu'à la force un avantage cédé presque aussitôt à la ruse courageuse d'un ennemi non moins intelligent que brave.

L'Angleterre ne soutenoit guère mieux la gloire de ses armes dans le Canada, que dans le Jersey. Vers la fin de l'hiver, il s'étoit élevé des querelles parmi les Trou-

1777.

pes Angloises & Allemandes; & dans quelques endroits la division avoit été jusqu'au soulèvement pour les contenir dans le devoir. Carleton se vit réduit à la dangereuse extrémité de les opposer les uns aux autres. Depuis le départ de Burgoyne, toutes les opérations du Gouverneur s'étoient bornées d'ailleurs à répandre sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre cinquante Canadiens & quatre-vingt Sauvages qui les infestoient. Pour mieux irriter la férocité de ces derniers, on n'avoit pas rougi de mettre un prix de vingt livres sterling à la chevelure de chaque Américain. Cette conduite atroce avoit son prétexte dans la maxime barbare, *qu'on ne doit point de ménagemens à des Rébelles*, & sa véritable cause, dans le désespoir & l'impuissance de les réduire. Les États-Unis d'Amérique étoient visiblement protégés en Europe; l'*Amphitrite* & plusieurs autres vaisseaux chargés d'armes, d'habits & de munitions, venoient d'entrer dans la baie de Massachusset; & un grand nombre d'Officiers & d'In-

urs François, transportés en 1777.  
rique, justifioient par leurs ser-

l'espérance dont les Infur-  
s'étoient flattés dès le com-  
ement de la guerre, que la  
ce daigneroit leur tendre une  
secourable. Les effets de cette  
ction bien sensibles pour les  
raux Anglois, avoient substi-  
la confiance qu'ils affectoient  
re dans leurs dépêches, un  
gle dépôt, qui souvent leur  
étoit des procédés inhumains  
lésapprouvoit la Politique.

pendant la Cour de Londres Lord Cha-  
tam veut  
qu'on déclare  
la guerre à la  
France.  
enoit point encore d'inquiétude  
les intentions secretes de la  
ice. A la veille d'une Campagne  
use, les débats se renouvel-  
t dans le Parlement, & Lord  
ham, qui, depuis deux ans,  
oit point paru aux assem-  
s, s'y fit transporter le 30 Mai  
ette année. Quoi qu'affoibli par  
ieillesse & les infirmités, il y  
t avec une éloquence qui fit  
bler les Auditeurs Royalistes.  
'en est fait de l'Angleterre,  
écrit-il, si la réconciliation  
plus prompte avec les Amé-



1777. » ricains, n'arrête le coup suspendu  
 » sur nos têtes; & tout délai, ne  
 » fût-il que de six semaines, rendra  
 » cette réconciliation impossible».

Mais dans les principes de Chatham, ce n'étoit point assez de faire la paix avec les Colonies; il conclut à ce qu'on déclarât la guerre à la France. La Politique avoit dicté la motion de cet ancien Ministre; le Duc Grafton & les Lords Camden & Shelburne l'avoient appuyée; Lord Germaine la combattit, & elle fut rejetée. Lord Weymouth, Secrétaire d'État des Affaires Étrangères, s'étoit mis en frais de prouver que l'Angleterre n'avoit rien à craindre de la France, & tout le parti du Roi se rendit à cette prétendue démonstration. Quant à la guerre d'Amérique, il fut décidé que la Métropole continueroit de s'écraser pour la soutenir.

Arrivée du  
 Général Burgoyne au Canada.

Le Général Burgoyne venoit de partir avec le titre & les pouvoirs de Commandant en chef de l'Armée du Canada. Ce Guerrier courtifan avoit su fermer les yeux des Ministres sur l'intrépide activité de Carleton, à qui l'Angleterre devoit

la conservation de cette grande Province. Ses services furent méconnus, & Burgoyne vint le supplanter avec le faste d'un Général favorisé de la Cour, & qui va combattre pour elle. Il apportoit avec lui près de sept cens mille livres sterling ; & l'approvisionnement de son Armée étoit immense.

---

 1777.

La Cour de Londres ambitionnoit de voir les Colonies septentrionales, séparées des Etats de l'Ouest & du Midi, & d'établir par la riviere d'Hudson une communication libre au Canada. Burgoyne fut chargé de cette expédition ruineuse, dont le plan étoit de traverser à la hâte la partie haute de l'État de New-York, de soumettre les postes fortifiés qui bordaient les lacs, & d'aller rejoindre Clinton & les neuf mille hommes qu'il commandoit à New-York ou dans les environs. Les forts Ticonderago, Crown - Point, Skenesborough, Edouard & Stanwir une fois soumis, Clinton & Burgoyne auroient enfermé toute la Nouvelle-Angleterre entre l'Océan & leurs Armées ; la flotte de l'Amiral Howe auroit enchaîné les rivages, son

1777.

Prise de  
Ticonderago

frère auroit soumis à la fois Boston & Philadelphie, défait Washington & remis les Peuples sous le joug de la dépendance; il ne manquoit à ce magnifique plan que la possibilité d'être exécuté. Pour le rendre impraticable, il suffisoit des obstacles de la nature, & Burgoyne avoit en même tems à vaincre & la résistance du climat & celle des Habitans. Aussi fut-il trois mois à se rendre de Montréal au Lac Champlain; il ne parut qu'au mois de Juillet devant Ticonderago. Le Général Saint-Clair commandoit dans ce poste, & quoique sa Garnison fût de quatre mille hommes, il ne se crut pas en état de le défendre; il l'évacua sans combattre, après s'être mari du suffrage d'un Conseil de Guerre. Il essayoit de gagner le fort Edouard où commandoit Schuyler; mais dans cette marche de sept à huit jours, les Anglois ayant attaqué son arrière-garde, lui prirent ou tuèrent environ douze cens hommes: la prise de Ticonderago ouvroit tout le pays à l'Armée de Burgoyne & lui assuroit une retraite en cas d'événement. Le Congrès justement indigné, crut

voir de la lâcheté & soupçonna de la trahison dans la conduite de Saint-Clair, à qui il fit ôter le commandement. Il prit ensuite les mesures les plus sages pour arrêter les progrès de l'Ennemi & empêcher la jonction des deux Armées. Putnam eut ordre de partir avec quatre brigades, & vint se poster au-delà de Saratoga, dans un lieu également fortifié par l'art & par la nature. Gates alla remplacer Schuyler qui commandoit les Troupes chargées de couvrir Ticonderago, & qu'on accusoit trop légèrement peut-être d'une connivence honteuse avec le Général Saint-Clair. Arnold qui, rentré au service & dans les bonnes grâces du Congrès, s'étoit signalé le 27 Avril à l'affaire de Dumbury dans le Connecticut, se rendit avec cinq mille hommes dans les mêmes plaines de Saratoga, où Gates effuyoit de rallier les Troupes dispersées.

On ne pouvoit opposer à Burgoyne des Chefs plus braves & plus habiles, & Washington, quoiqu'absent, dirigeoit les principales opérations de la guerre dans cette

1777.

Howe évacua le Jersey.

1777.

contrée de l'Amérique ; mais il n'osoit perdre de vue le Chevalier Howe, qui, par le retard des équipages de son Armée, n'ouvrit la Campagne qu'au commencement de Juin. Désespérant d'engager les Américains dans une affaire générale, il aima mieux évacuer le Jersey que de les attaquer dans la position avantageuse qu'ils occupoient, & s'exposer ainsi à une défaite qui lui fermeroit le passage de la Délawarre. Il résolut d'entrer dans la Pensylvanie par un autre côté, & d'après ce nouveau plan, il fit embarquer ses Troupes & s'embarqua lui-même pour l'Île des États, où étoit le rendez-vous général. La Cour de Londres regardoit Philadelphie comme l'unique rempart de la Nouvelle - République ; elle s'étoit persuadée que la réduction de cette Ville entraîneroit la soumission des Rebelles. Il n'y avoit point à balancer sur cette expédition, & des considérations, dont la sagesse ne pouvoit être appréciée que sur les lieux, avoient décidé le Chevalier Howe à tenter l'entreprise du côté de la mer. Il s'étoit embarqué dans cette résolution ; mais les

vents qui la contrarioient, ne lui permirent d'arriver à la baie de Chesapeack, que le vingt-cinquième jour d'une navigation pénible; il remonta plus heureusement jusqu'à l'embouchure de la riviere d'Elck. Qu'elle fut sa surprise en débarquant son Armée, de voir que les Troupes de Washington l'avoient prévenue, que les Milices de Maryland bordaient les frontieres de cette Province, & que le Général Levis s'approchoit avec celles de la Virginie ! On avoit pris les mesures les mieux combinées pour faire avorter tous les desseins.

1777.

Cependant Washington tenoit en échec les trois Armées Royales. Tandis que les Troupes du Nord contenoient celles de Burgoyne, & que lui-même déconcertoit les projets combinés des frères Howe, il avoit concerté une attaque contre les Troupes de l'Armée de Clinton détachées pour la garde de Staten-Island. Deux mille hommes enlevèrent ce Fort le 22 Août, y firent trois cens prisonniers parmi lesquels on comptoit trente Soldats & deux Officiers Anglois, & em-

Bataille de  
Brandiwine.

1777.

menèrent avec eux tout le bétail de l'île ; mais comme ils se rembarquoient, deux Régimens de l'Armée de New-York atteignirent leur arrière-garde, leur tuèrent ou blessèrent cinquante hommes, prirent soixante Américains & délivrèrent vingt-trois Soldats Royalistes. Pendant ce tems, Washington ras suré sur la position actuelle de Howe, dirigeoit sa marche vers Philadelphie, d'où le Congrès faisoit transporter dans les terres les archives de la République. Le Général traversa cette Ville avec douze mille hommes, & vint camper près de Wilmington, sur le bord de la Delaware. La flotte angloise avoit remonté ce fleuve, dont elle essayoit de forcer les passages. Dans cette position, le flanc droit de l'Armée Américaine étoit exposé, & elle ne couvroit point assez Philadelphie. Washington crut devoir transporter son Camp sur la rive gauche de la Creek de Brandiwine, dont les bords élevés favorisent l'Armée qui la défend. Howe, posté aux sources de l'Elk, ne pouvoit tenir longtemps dans ce poste ; il ne tarda pas

se porter vers l'Armée continentale. A son approche, le Congrès allarmé envoya des ordres à Washington d'accepter la bataille. Ce n'étoit point l'avis du Général; mais il savoit obéir aussi bien que commander. Le 11 Septembre il y eut des canonnades de part & d'autre, & la plus grande partie du jour se passa en escarmouches. A trois heures après midi, le Général Maxwell reçut ordre de traverser un gué de la Creek appelé le gué du Chadd, & d'aller se poster avec un renfort sur une éminence de l'autre côté de la rivière; Il en fut chassé par un détachement qu'il avoit d'abord repoussé. Pendant ce tems-là un corps de l'Armée Royale se disposoit à tourner l'aile droite de l'Armée Américaine, & un bois favorisoit cette manœuvre; Washington avoit cru voir dans les dispositions de Howe qu'il en vouloit à son aile gauche. Le Général Sullivan qui commandoit l'aile droite, étoit chargé de veiller de ce côté-là sur tous les mouvemens de l'Ennemi; mais Washington fut mal secondé dans cette

1777.



reçu

Gé- 1777.

ains

; il

pie,

nemi

rent

quis

et au

fure

cter

nent

lou-

rent

e de

es &amp;

s de

ellis,

oite

nent

tique

géral

er la

choit

urna

s'en

obli-

non-

min

et

1777.

circonstance. Cependant il eut quelque soupçon de feinte sur le peu d'empressement de Howe à passer le gué du Chadd; pour épier les vues du Général, & la marche de Cornwallis qui commandoit la gauche de l'Armée Royale, il dépêcha quelques Officiers, dont les rapports contradictoires tinrent long-tems ses résolutions suspendues. On fut enfin que le Général Cornwallis marchoit à la hâte vers le gué de Jefferies. Sullivan s'y porta avec toute son aile droite à travers des bois, dont l'épaisseur ralentit sa marche. Il en sortit pour gagner une éminence dont l'Ennemi venoit de s'emparer. N'ayant ni le loisir, ni la commodité de ranger sa Troupe en bataille, il fut contraint de fuir dans le plus grand désordre & de regagner un bois où les Royalistes le poursuivirent & lui tuèrent beaucoup de monde.

Suite de  
cette déroute

Pendant cette déroute, un détachement de l'Armée de Howe, forçoit, dans un poste avantageux, deux brigades où le Marquis de la Fayette, nouvellement arrivé en Amérique, servoit en qualité de

Volontaire, quoiqu'il eût déjà reçu du Congrès le Brevet de Major Général. Ce jeune Seigneur fit de vains efforts pour rallier les Troupes ; il les encourageoit par son exemple, & les pressoit de charger l'Ennemi avec la bayonnette. Elles tinrent ferme un moment, & le Marquis de la Fayette alloit les ramener au combat, lorsqu'il reçut une blessure à la jambe qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Cet accident plongea la Troupe dans le découragement ; les Brigades lâchèrent le pied & il ne fut plus possible de les rallier. Dans le même-tems & presque au même lieu, un corps de Virginiens plioit devant Cornwallis, & ces fuyards laissoient la droite de l'Armée Américaine entièrement découverte. Ce moment critique fut celui que choisit le Général Kériphausen pour venir attaquer la gauche des Insurgens. Il marchoit sur deux colonnes, dont l'une tourna leur batterie, tandis que l'autre s'en emparoit. Ce dernier malheur obligea le gros de l'Armée continentale à se précipiter dans le chemin de Chester, traînant avec elle &

1777.

1777,

dans le plus grand désordre les blessés, son artillerie & ses bagages. La seule Brigade du Général Waine, qui s'étoit repliée sur les hauteurs, garda sa position jusqu'à la nuit, soutint avec courage le feu de l'Ennemi, & fit sa retraite en bon ordre.

Réflexions  
sur cette jour-  
née.

La journée de Brandiwine justifie bien la répugnance que Washington avoit toujours eue pour les affaires générales : il savoit que les Américains, faits pour combattre avec supériorité dans les occasions où la bravoure personnelle décide le succès, n'avoient plus le même avantage dans une affaire où la victoire peut être le fruit de l'obéissance, de la discipline & des combinaisons de la Tactique. Des Soldats passionnés pour la liberté sont quelquefois trop dominés par ce sentiment, lorsqu'il s'agit d'exécuter aveuglément les ordres de leurs Officiers. Quoi qu'il en soit, cette victoire coûta cher aux Anglois ; ils eurent plus de mille hommes tués & un plus grand nombre de blessés. Quoique vaincus, les Américains ne perdirent en tout que douze cens hommes ;

mais leur défaite ouvrit au Général ~~Howe~~ l'entrée de Philadelphie. 1777. Parmi les Officiers François qui partagèrent les dangers de cette journée, on distinguoit le Marquis de la Fayette & les Chevaliers de Fleury & du Plessis Mauduit. M. Tronson du Coudray, que le Congrès avoit élevé au grade de Major-Général devoit y commander l'artillerie ; mais la fortune envia cet excellent Officier au parti de la liberté. Comme il traversoit le Skuikill pour rejoindre l'Armée de Washington, un cheval fougueux qu'il montoit le précipita du bateau dans la rivière, & le Chevalier du Coudray se noya, malgré les efforts de Roger, son Aide de Camp, qui s'étoit jeté à l'eau pour le secourir. A cette même époque, un accident non moins tragique & plus touchant encore, intéressa toute l'Armée au sort d'un jeune guerrier, dont l'amour & l'hymen venoient de couronner la bravoure. Plusieurs Écrivains ont déjà tracé l'aventure du jeune Seymours & de la belle Molly, & j'ai cru qu'on me sauroit gré de choisir dans tous ces

———— récits le plus intéressant & le moins  
1777. étranger au ton de cette Histoire.  
*Aventure de* » Dans les Habitations situées sur  
*Seymours &* » les bords de la Délaware, il  
*de Molly.* » y avoit une jeune fille d'une  
» grande beauté, nommée Molly;  
» elle aimoit le jeune Seymours,  
» elle en étoit éperduement aimée:  
» Harvey, pere de Molly, étoit  
» riche; il avoit des champs fertiles  
» & de nombreux troupeaux;  
» Seymours étoit pauvre; Har-  
» vey ne pouvoit se résoudre à lui  
» donner sa fille. Les usages du pays  
» autorisoient les deux amans à se  
» passer du consentement d'Harvey;  
» mais le respect étoit plus fort,  
» ils n'ôsoient en venir à cette ex-  
» trémité. Seymours, dans son cha-  
» grin, résolut d'aller faire la  
» guerre; il partit pour la Caro-  
» line à la suite d'une Troupe de  
» Volontaires. Jaloux de rapporter  
» des lauriers aux pieds de sa maî-  
» tresse, il se distingua à la défense  
» du Fort Sullivan, & le com-  
» mandement d'une Compagnie de-  
» vint bientôt sa récompense. Ayant  
» rejoint depuis, l'Armée de Was-  
» hington, il desiroit revoir sa maî-

treffe ; il demanda & obtint un ~~congé~~ <sup>1777.</sup> de trois jours. Le pere de Molly le voyant Capitaine , le reçut avec attendrissement , & ne crut pas devoir refuser pour gendre un homme utile à la Patrie. Le tems pressoit , il falloit que Seymours retournât dans les Camps ; le mariage se fit dès le lendemain. Après la cérémonie , les parens des jeunes époux se rassemblèrent sous des arbres environnés de treillages , à deux cens pas de la maison d'Harvey. Ils y faisoient un repas champêtre qu'affaisonné une douce joie , lorsque des Soldats de l'Infanterie légère du Général Howe , qui parcouroient le pays pour y chercher des vivres , traversèrent l'Habitation. Seymours & les témoins de son bonheur étoient dans la plus grande sécurité ; l'Armée Angloise campoit loin de là , & le pays étoit couvert par les détachemens de Washington qui tenoient la campagne. Cependant deux Soldats appercevant de loin à travers les arbres un uniforme Américain , s'avancèrent en appel-

1777.

„ lant leurs camarades. Ils sur-  
 „ prennent Seymours au milieu de  
 „ la joie & dans l'ivresse du plaisir;  
 „ ils veulent l'emmener prisonnier.  
 „ Il n'avoit point ses armes ; mais le  
 „ courage & l'amour ajoutant à sa  
 „ force, il saisit un des agresseurs,  
 „ s'empare de son fusil, & le renverse  
 „ d'un coup de bayonnette; l'autre  
 „ Soldat prend la fuite, Seymours le  
 „ poursuit & lâche son coup après  
 „ lui : il regarde & voit le piquet  
 „ Anglois retourner sur ses pas,  
 „ dans la crainte sans doute de s'en-  
 „ gager au milieu de quelque parti  
 „ Américain. Alors Seymours re-  
 „ vole vers ses parens & ses amis.  
 „ Fier de sa victoire, il s'avance  
 „ & n'entend que des cris & des  
 „ gémissemens ; il frémit, il appro-  
 „ che : la balle a frappé son amante,  
 „ il la trouve baignée dans son  
 „ sang. Ne pouvant supporter ce  
 „ spectacle douloureux & terrible,  
 „ ni la voix d'Harvey qui lui rede-  
 „ mande sa fille, Seymours re-  
 „ tourne éperdu dans le Camp pour  
 „ se livrer tout entier à la fureur  
 „ & au désespoir. Il ne tarda pas à  
 „ trouver dans les combats la mort



» qu'il desiroit , & à suivre dans la ~~\_\_\_\_\_~~  
 » nuit du trépas celle qu'il avoit tant 1777.  
 » aimée ».

Cependant le Général Howe Affaire de:  
German-town  
 avoit pris possession de Philadel-  
 phie le trente Septembre; & cette  
 Ville abandonnée du Congrès qui  
 s'étoit transféré à York-Town , &  
 de tous les partisans de la guerre  
 qui l'avoient suivi dans cet asyle ,  
 n'offroit à l'insolence du Soldat  
 victorieux que des victimes paci-  
 fiques , dont le dévouement oisif  
 à la cause de la liberté , n'avoit  
 jamais fait couler une goutte de  
 sang. Cette considération arrêta le  
 glaive du vainqueur , & les paifi-  
 bles vertus des Quakers finirent  
 par subjuguer la férocité d'une  
 soldatesque inhumaine & sangui-  
 naire. Le Général Anglois avoit  
 d'ailleurs à craindre des représailles  
 contre lesquelles sa position ne de-  
 voit pas le rassurer. S'il étoit maître  
 de la Ville , Washington l'étoit de  
 tout le pays. Il avoit fait ses dispo-  
 sitions pour empêcher les vaisseaux  
 anglois de remonter la rivière ;  
 tous les Forts Américains étoient  
 en bon état , & cet habile Général ,

1777.

toujours fidèle à son système , son  
 geoit à réparer les malheurs de la jour-  
 née de Brandiwine par des combats  
 particuliers & des affaires de postes,  
 espèce de guerre, dont le succès  
 est sûr contre un Ennemi qui , pour  
 se recruter, a besoin de recourir à  
 des renforts d'outre mer. Malgré la  
 saison qui s'avançoit, le Congrès vou-  
 loit une action générale; les Offi-  
 ciers étrangers la conseilloient, &  
 Washington reçut ordre d'en faire  
 naître l'occasion. Elle ne tarda pas à  
 s'offrir telle que l'événement le plus  
 malheureux ne devoit rien pro-  
 duire de bien décisif contre les Améri-  
 cains, & qu'une victoire per-  
 doit sans ressourcés l'Armée Bri-  
 tannique. Il s'agissoit d'aller délo-  
 ger les Troupes Angloises canton-  
 nées dans Germantown, & cette  
 attaque fut résolue pour le 4 Oc-  
 tobre; l'Armée Américaine se mit  
 en marche la veille à sept heures  
 du soir. Le Général Howe, averti  
 de ce mouvement, accourut au  
 secours de Germantown avec les  
 dix mille hommes de Troupes qui  
 lui restoient; mais les quatre divi-  
 sions de Sullivan, de Waine, de

Stephens; les Brigades  
 de Mac Dougal, le 1777.  
 erve commandé par  
 , & les Milices de  
 du Maryland & de  
 ient une Armée bien  
 nombre à celle des  
 quatre mille hommes  
 mantown opposèrent  
 sistance aux premières  
 Armée continentale;  
 ombre l'emporta d'a-  
 Américains pénétrè-  
 te longue Ville qui  
 e de trois quarts de  
 rps de réserve y fut  
 à marche vis-à-vis  
 le pierres où les An-  
 jeté des Soldats qui  
 le toutes parts. Au  
 outre, les Améri-  
 rent à vouloir forcer  
 dont les murs avoient  
 paisseur; ils n'en vin-  
 bout. Ils essayèrent  
 , & n'y réussirent pas  
 énéral Greene étoit  
 d'un autre côté; les  
 ués, rompus & re-  
 :sa Troupe, commen-

1777.

coient à désespérer de la victoire, mais l'Armée qui avoit quitté le Camp de Skuyllkill arriva sur ces entrefaites & redonna l'avantage aux Royalistes. Un brouillard épais venoit de s'élever; les Américains ne se reconnoissant plus dans cette obscurité, n'agissoient pas de concert, & tous leurs mouvements étoient des méprises, dont Howe & Cornwallis surent profiter. Il faut convenir que dans une telle confusion, la fortune eût avoir beaucoup de part au succès de cette journée. Quoi qu'il en soit, Howe & Cornwallis plus heureux ou plus habiles que les Chefs Américains, remportèrent la victoire & forcèrent l'Ennemi à la retraite. Cependant l'Armée de Washington se retira en bon ordre & fut choisie une position avantageuse à quatre milles de Germantown.

Telle fut l'issue d'une expédition imprudemment conçue & malheureusement exécutée. Elle ne tend à rien moins qu'à détruire l'Armée Royale, à remettre le Congrès en possession de Philadelphie, à terminer en un mot la guerre d'Amé-

par une seule affaire générale  
 isive. Les circonstances ne fa-  
 1777

Comme on l'a dit, la plus  
 orable étoit l'indiscipline des  
 icains; mais il falloit éclairer  
 tion sur ses propres désavan-  
 & Washington, en se prêtant  
 te expédition, avoit prévu  
 e défaite même seroit une leçon  
 la Patrie, & n'avanceroit pas  
 aucoup les affaires de l'ennemi.  
 fet, il ne perdit que six cens  
 es dans les divers combats de  
 antown, & les Anglois en-  
 plus de mille tant tués que  
 . De telles victoires souvent  
 es auroient anéanti l'Armée  
 we, déjà épuisée par les dé-  
 s que de foibles recrues levées  
 les Torys n'étoient point ca-  
 de réparer.

dis que ce Général gagnoit  
 ailles qui ruinoient les forces  
 igleterre en Amérique, Bur-  
 poursuivait son expédition  
 moins de gloire & tout aussi  
 l'avantage. Depuis l'arrivée  
 ld & des cinq mille hommes  
 mmandoit, l'Armée du Nord

Suites de  
 l'expédition  
 de Burgoynes.  
 Sa défaite.

1777.

accrue presque de moitié, opposoit un obstacle invincible aux progrès du Général Anglois, & Burgoyne enflé de ses premiers succès, négligeoit des précautions indispensables, même dans une entreprise moins difficile. Il s'étoit engagé dans les terres, avant de s'être assuré des postes voisins de Ticonderago; des corps de Milices s'emparèrent de ces postes, qu'il n'étoit pas encore à huit lieues du Fort. Il lui avoit fallu seize jours pour faire ce chemin, tant les routes étoient impraticables! Son aile droite en avoit pris une moins pénible, sous la conduite des Sauvages; mais le Colonel Saint-Léger qui la commandoit, eut bientôt à se plaindre de l'infidélité de ses guides, & après avoir été battu par Alkerman, il fut trop heureux de ramener à Montréal les débris de son détachement. Burgoyne reconnut trop tard qu'il s'étoit imprudemment engagé dans le pays ennemi. Quelque dangereuse que fût la retraite, il n'y avoit de salut à espérer que dans une marche retrograde; il préféra de risquer une action d'éclat en rase campagne, &

le 19 Septembre, il ôsa se mesurer ~~avec~~ Arnold, qui lui enleva trois mille hommes, & une partie de son artillerie. Cet échec l'affoiblit sans le décourager ; il persista dans son premier dessein , & continua sa marche vers Albany , à travers les obstacles. Pour comble d'infortune , il se vit abandonné des vivages , qui , dans ces routes sinueuses de précipices , avoient été si utiles ainsi dire , les flambeaux de l'Armée. Tant de revers l'accablèrent & ne l'effrayoient point ; dans cette circonstance même , il fit une tentative sur Benington , où il perdit environ neuf cents hommes , par la manœuvre du Colonel Stark qui commandoit dans ce poste. Cependant Clinton agissoit de son côté , beaucoup plus heureusement que Burgoyne. Il remontoit la rivière Hudson , & venoit de s'emparer du fort Mongommery , dont la prise étoit un des plus grands obstacles à la jonction des deux Armées. Un nouvel effort pouvoit hâter cette jonction si désirée ; & l'intrépide Burgoyne ôsa le tenter , malgré l'affoiblissement de son Armée di-

1777

minuée d'un tiers, depuis  
du Canada. Le 7 Octobre  
attaquer avec toutes les forces  
mée du Général Gates. Il  
commandoit l'aile gauche  
sa bravoure ordinaire, dès  
mencement de l'action ; & se  
à la tête d'un parti de  
Braves, il marcha droit à un  
rie de cinq canons qui foudroi  
cette aile, enleva la batterie  
à la main, tailla en pièces l  
ment Anglois qui la défend  
joignit l'Armée, & quoiqu  
grièvement, ne cessa pas  
battre qu'il n'eût repoussé  
ennemis jusques dans les  
Les Américains les en chass  
à coup de bayonnettes,  
fuyards vinrent se rallier  
de Saratoga, où Burgoyne  
retranché de son mieux.  
le poursuivit dans cette  
où les Chasseurs Américains  
celoient continuellement l  
garde & les flancs de  
Royale, interceptoient les  
sions, & réduisirent enfin ce  
dent & malheureux Général  
cher son salut dans un mor



grade. Mais cette ressource  
 manqua comme les autres. Le  
 Général Brown venoit de s'empar  
 d'un défilé avec un détache  
 ment de six mille hommes, qu'il  
 fit écarter pour sortir du Camp  
 de Saratoga, & le Général Gates  
 se fit placé de l'autre côté du  
 Camp avec sa principale Armée.  
 A cette extrémité, il ne restoit  
 plus d'autre parti à prendre  
 que de livrer ses Troupes à la dis-  
 crétion de l'ennemi. Deux jours  
 furent employés à dresser les ar-  
 ticles de la Capitulation. Le Gé-  
 néral Anglois n'y fut point nom-  
 mé. Gates n'avoit pas cru devoir  
 proposer à son ennemi désarmé cette  
 condition qui ne tiroit point à con-  
 science; Burgoyne n'en fut pas  
 tenu à l'exécution de tous les  
 articles. Les Troupes Angloises sor-  
 tirent du Camp le 17, au nombre  
 de dix mille quarante hommes, aban-  
 donnèrent leur artillerie composée  
 de trente-sept canons de campagne,  
 et ont mis leurs armes en faisceaux,  
 et ont conduites sous bonne escorte  
 à Boston, où elles devoient s'embar-  
 quer pour l'Angleterre, après le ser-

1776.

Burgoyne  
 est forcé de  
 capituler.

1777.

ment solennel de ne plus lever  
contre la Nouvelle-République.

Le Général Gates profitant de sa victoire, dépêcha Starck avec quatre mille hommes, pour aller reprendre Ticonderago, & se porta lui-même, avec le gros de l'Armée, vers la rivière d'Hudson, où Wanghan & Wallace avoient pris la Ville d'Esopus, ce malheureux théâtre de tous les excès que peut se permettre un Vainqueur feroce & sanguinaire. A l'arrivée du Général, il ne restoit à peine quelques vestiges de cette place incendiée; les bourgs & les villages des environs n'étoient plus que des monceaux de cendres & de décombres, & leurs habitans dispersés dans les forêts, éprouvoient toutes les horreurs de la faim, dont ils préféroient le tourment aux outrages affreux que le terrible Wanghan exerçoit contre les malades, les enfans, les femmes & les vieillards que la fuite n'avoit pu dérober à sa cruauté. La présence du Vainqueur de Burgoyne fit cesser les massacres, arrêta les incendies, & laissa respirer l'humanité dans ces campagnes désolées. Les quatre mil

tant Allemands qu'Irlandois, 1777.  
 Waughan & Wallace irritoient  
 leur sur les bords de la rivière  
 dson, disparurent à l'approche  
 Général Gates.

Le Congrès Général crut devoir  
 Guerrier généreux & magna- Fêtes pu-  
bliques à l'oc-  
casion de ces  
événements  
 , des témoignages publics de  
 reconnoissance, & fit frapper  
 mémoire de son triomphe, une  
 aille d'or qui-lui fut présentée  
 nom de la République. Ar-  
 & Lincoln avoient eu beau-  
 de part à la victoire de Gates;  
 artagèrent avec lui ces témoi-  
 ges de la gratitude des Etats;  
 noms de ces Officiers Généraux  
 nt cent fois répétés par accla-  
 on, dans toutes les Provinces  
 édérées; c'étoit le cri de joye  
 renu dans les fêtes publiques  
 se donnèrent à l'occasion de  
 heureux événement à Boston,  
 Charles-Town & dans plusieurs  
 es Villes. Le Congrès applau-  
 sur-tout à la modération avec  
 elle les Vainqueurs avoient usé  
 a victoire.

Cette Assemblée fidèle aux prin- Perfidie des  
Ecoffois. Mo-  
tion à ce sujet.  
 s de clémence & de douceur  
 tome I. L

1777.

que lui disoient sa politique & son inclination, parut vouloir y déroger un moment par un acte de rigueur que la perfidie des Ecoissois avoit provoqué. Ces Peuples abusant de la neutralité jurée au commencement de la guerre, s'étoient montrés dans plusieurs Provinces, les plus cruels agens des vengeances britanniques. Ils avoient tout récemment signalé leur mauvaise foi dans la Caroline, en favorisant, à main armée, les tentatives de l'ennemi. Deux fois ces violences impunies avoient manifesté leurs injustes acceptions & l'esprit de clémence & de modération qui dirigeoit les Assemblées de cette Province. De nouvelles trahisons de la part des Ecoissois lassèrent enfin la patience de quelques Membres du Congrès, & l'un d'eux venoit de proposer à l'Assemblée de traiter les prisonniers de cette Nation avec une sévérité proportionnée à la noirceur de leurs attentats. Cette motion fut rejetée à la pluralité des voix.

Beau trait  
du Chevalier  
du Plessis -  
Mauduit.

La clémence du Congrès étoit une leçon de générosité que les Officiers employés au service des

Provinces confédérées , & les François sur-tout, se faisoient gloire d'écouter même au sein du carnage. La belle défense du fort de Redbanck , où le Chevalier Duplessis-Mauduit commandoit l'artillerie sous le Colonel Greene, fut encore moins honorable à cet Officier , par l'entière défaite d'un nombreux détachement de l'Armée Royale, que par les soins touchans, & généreux qui signalèrent son humanité. Après la retraite des ennemis, il étoit sorti de la Forteresse pour en visiter les ouvrages avancés ; ses regards se portèrent sur un monceau de cadavres , & au même instant il entendit une voix qui lui crioit : *au nom de Dieu tirez-moi d'ici.* C'étoit la voix du Colonel Donop, l'un des chefs de la Troupe Hessoise, envoyée à l'attaque de Redbanck. Le Chevalier Mauduit le fait transporter aussitôt dans une maison du voisinage , s'y renferme avec cet Officier , lui prodigue les soins du plus tendre frere, & ne s'en sépare qu'à l'instant de sa mort arrivée le surlendemain de l'attaque. Le Colonel Allemand avoit écrit

1777.

**1777.** au Comte de Saint-Germain son ami, pour lui recommander le Chevalier François ; il terminoit sa lettre par ces mots : *j'ai la consolation d'expirer entre les bras de l'honneur.*

Les services  
des François  
mal récom-  
pensés.

Peu de jours après l'affaire de Redbanck, le Fort Miflin, où commandoit le Lieutenant-Colonel Smith, fut attaqué moins vigoureusement, & conservé à moins de frais que Redbanck ; cependant Greene & Smith obtinrent les mêmes récompenses ; le Congrès leur fit présenter à chacun une épée. Le même honneur fut accordé au Commodore Harlewood, qui s'étoit signalé à la défense des passages où l'Amiral Howe trop pressé de remonter la rivière jusqu'à Philadelphie, perdit trois vaisseaux de guerre, & vit sa flotte entièrement desarmée. Le Chevalier Mauduit n'avoit pas moins de titres à la reconnaissance du Congrès ; il fut oublié, & Washington s'en plaignit dans une lettre qui est un éloge bien flatteur du courage, des talents & de la modestie de cet Officier François. Il n'avoit que le rang de

ant-Colonel, & ses services  
ent un autre grade; mais la  
de son avancement, & l'ou-  
l'on affectoit de laisser un  
ombre de ses compatriotes,  
une cause politique dans les  
es de quelques Officiers  
ains; ils s'étoient plaints au  
ncement de la guerre des  
nces accordées aux Etran-  
de la manière peu satisfai-  
dont quelques-uns répon-  
à cet encouragement.

Il falloit pas moins que les  
brillans du Marquis de la  
pour forcer l'envie à se  
r les hommages rendus à  
r françoise dans un climat  
ul intérêt de l'honneur nous  
lir tant de lauriers. Ce jeune  
r toujours impatient de se  
dans les champs de la gloire,  
sollicité le commandement  
rps de Milice détaché pour  
connoître la position des en-  
ansle Jersey. Il fut rencontré  
tobre par un détachement  
ux d'Anglois & d'Hessois,  
a supériorité du nombre joi-  
l'avantage de la discipline,

Victoire du  
Marquis de  
la Fayette.

1777.

& se glorifioient d'avoir à leur tête Lord Cornwallis. Le combat s'engage, & ils sont vaincus & dispersés. Ce triomphe du Marquis de la Fayette eut des suites fâcheuses pour l'Armée de Howe, qu'il priva d'un renfort considérable, & des subsistances qu'il apportoit à Philadelphie, où les Troupes Angloises devoient hiverner. Washington avoit pris ses quartiers d'hiver à Walley-Forge, sur les bords du Skuykill, d'où il pouvoit intercepter du côté de la terre les transports destinés pour l'Armée Royale. Des galeres américaines empêchoient que rien y put arriver par la riviere, dont l'Amiral essayoit en vain de forcer les passages. L'Armée de Clinton étoit condamnée à l'inaction dans la Nouvelle-York, & les Troupes envoyées de Rhode-Island retenoient le Général Pigot dans ses retranchemens.

Fierté &  
perfidie du  
Général Bur-  
goyne.

Telle étoit pour tout l'hiver la position respective des Puissances belligerantes dans le Nouveau-Continent; & ce fut dans cette circonstance, que l'indomptable fierté



le Burgoyne ne craignit pas de braver des Républicains généreux qui nettoient à sa liberté des conditions honorables. Après avoir donné le premier exemple en Amérique de ces défaites générales qui réduisent une Armée à la discrétion du Vainqueur , sans laisser même aux vaincus la ressource de sauver l'honneur dans les hasards d'une seconde bataille ; ce Général infidèle à sa parole osa déclarer au moment de son départ pour l'Angleterre , qu'il ne se croyoit point engagé par une capitulation faite avec des Rébells. Cette audace insultante trouva son excuse dans l'excès de sa témérité. Le Congrès fut plus choqué d'un projet inexcusable de la mauvaise foi de Burgoyne , qui , s'il n'eut avorté , pouvoit avoir de terribles conséquences. Par le dixième article de la Capitulation , le Général Gates lui avoit accordé d'envoyer ses dépêches aux principaux Chefs du parti royaliste , en lui promettant sous la foi publique , que ses lettres ne seroient point ouvertes. Dans celles qu'il écrivit aux freres Howe , Burgoyne abusa de cette généro-

1777.

1777.

sité, en concertant avec eux le projet de cacher six mille fournimens à fond de cale des bâtimens destinés au transport des Troupes prisonnières, d'armer les Soldats aussitôt qu'ils seroient en mer, de rentrer pendant la nuit dans la baie de Boston, & de tenter un coup de main, dont le succès paroissoit inmanquable. On découvrit à tems ce complot; & les prisonniers cantonnés à Cambridge, furent contremandés; on s'empara des fournimens, & les vaisseaux de transport s'en retournèrent à vuide. La premiere résolution du Congrès avoit été de retenir Burgoyne jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre eut ratifié la Capitulation de Saratoga; cependant on le laissa partir sous la condition qu'il quitteroit l'Europe au premier ordre du Congrès. Les Membres de cette Assemblée n'étoient pas fâchés de mettre sous les yeux de la Cour, cette preuve vivante de l'impuissance de ses armes en Amérique, & il y eut autant de politique que de modération dans le renvoi de Burgoyne, qui vint remplir à la Chambre des Com-

ses fonctions de représen-  
tans la session d'hiver.

1777.

l'infortuné Général fut d'a-  
pour le peuple de Londres

Sa réception à Lon-  
dres.

objet de curiosité, de haine  
malédiction. Les Ministres

refusèrent tout accès auprès du

& il ne put faire examiner sa

note ni dans un Conseil de

la Reine, ni dans le Parlement où

nouvelles du Nord de l'Amé-

rique avoient tourné quelques es-

aux résolutions les plus dé-

gradées pour le Ministère. Les

modérés du parti de l'oppo-

sition demandoient une prompte

ratification de l'Acte de Québec,

proposoient une loi cruelle &

tyrannique, sous laquelle gémissoit

le Canada, & dont la tyrannie jus-

tifioit le soulèvement des autres

Provinces; quelques-uns opinoient

qu'on appellât les Troupes

Américaines, puisqu'il n'y avoit

d'espoir d'une heureuse récon-

ciliation; le Duc de Richmond

insistoit sur la nécessité de recon-

cilier sans restriction l'indépendan-

ce des Provinces confédérées. Quoi-

qu'il en étoit ainsi, Lord Chatam s'étoit

Dernières  
tentatives de  
Lord Cha-  
tam, Samor-

1777-

fait transporter à la Chambre des Pairs, avec l'intention d'appuyer cette motion; mais à peine eut-il commencé son discours, qu'il se trouva mal; il fallut le porter au Greffe de la Chambre, où il resta jusqu'au lendemain. Il mourut peu de jours après, & fut enterré à Westminster, avec les plus grands honneurs. Lord Chatam avoit donné la Souveraineté des Mers à sa patrie, & élevé la Nation Angloise à un degré de puissance supérieure même à son ambition; il avoit dirigé vers l'Angleterre tous les canaux de l'opulence; & il mourut pauvre & endetté. Sa mort causa un deuil général; mais loin de porter le découragement & l'inertie dans le parti de l'opposition, elle sembla lui donner une nouvelle vie.

Inquiétude  
du Ministère  
Anglois.

Ce fut un moment de crise pour le Ministère, & Lord North se vit forcé de proposer un Bill conciliatoire qu'il savoit bien ne devoir rien concilier. Les Ministres tâchoient de rassurer le Peuple contre les bruits de guerre, dont il se croyoit menacé de la part de la Maison de Bourbon, & ils n'étoient pas moins alarmés que le Peuple. Tandis

ils affectoient dans le Parlement beaucoup de sécurité sur les dispositions de la France & sur le rétablissement de sa Marine, leur Ambassadeur à Versailles employoit sur-à-tour la hauteur & les supplications pour découvrir les intentions secrètes du Ministère françois. Le séjour de Franklin à Paris, la considération dont il y jouissoit, ses fréquens entretiens avec les plus grands Seigneurs, tout faisoit craindre qu'il ne se ménageât des rapports avec les Ministres. Les Députés Américains venoient de conclure avec les Fermiers Généraux un traité pour le tabac de la Virginie ; cet accord avoué du Ministre des Finances, ne supposoit-il pas d'autres traités ? La Cour de Londres ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler que, faite pour le second ordre, l'Angleterre étoit élevée au rang des grandes puissances de l'Europe, par un tour de force qui en rompoit l'équilibre politique, que toutes les Cours avoient intérêt à son abaissement, & que dans les circonstances présentes, la France étoit plus intéressée qu'aucune autre à rétablir cet

1777.

1777. **équilibre** nécessaire à son repos, à sa gloire, à la dignité de son Empire.

La France  
provoquée  
par les hos-  
tilités des An-  
glois.

Cependant la politique de Louis XVI toujours subordonnée à la religion des traités, ne s'étoit rien permis qui justifiât les murmures & provoquât les entreprises hostiles de l'Angleterre. Ce Monarque ami de la paix avoit porté la modération & les égards jusqu'à refuser d'abord à Silas Déane la qualité de Commissaire qu'il tenoit du Congrès. Sur les plaintes de la Cour de Londres, il fut enjoint aux Corsaires Américains de borner leur séjour dans les ports de France, au terme prescrit par le traité d'Utrecht; & les Réfractaires à cette loi furent arrêtés & punis malgré les représentations des Agens du Congrès entretenus en Europe. Il est vrai que le Ministère françois avoit fortifié les garnisons de Saint-Domingue & de toutes les Antilles; mais ces précautions n'avoient rien d'allarmant, puisque ces Isles restoit ouvertes de tous côtés, & qu'on n'entretenoit point de vaisseaux armés dans les parages de l'Amérique. Tant de sécurité de notre

art annonçoit encore des intentions pacifiques, & ce fut à cette époque, où l'on voyoit sans inquiétude les frégates angloises croiser depuis Porto-Rico, jusqu'au canal de la Jamaïque, qu'elles ôsèrent insulter nos ports, & brûler sur nos côtes des vaisseaux insurgens, qui s'y croyoient dans un asyle inviolable. Trente hommes detachés du *Maidstone* & du *Squirrel*, étoient venus mettre le feu à un bâtiment américain échoué dans la baie de Jean Rabel, & poursuivant sur la côte ceux de l'équipage qui s'y étoient réfugiés, n'avoient pas craint de faire feu sur le corps de garde, & de renverser les canons de nos batteries. Les mêmes attentats se commettoient aux Isles du Vent, où l'on se plaignoit chaque jour de quelque violation de territoire. Les rattachages & les côtes de la Guadeloupe, ceux de la Martinique & de Sainte-Lucie furent tour à tour le théâtre de pareils excès. La Marine Angloise se les permettoit jusques dans les mers de l'Europe, & vingt-deux navires américains avoient été pris à l'embouchure de

1777.

1777.

la Garonne. Le Pavillon François n'étoit gueres plus respecté. La *Providence* & vingt autres de nos bâtimens, forcés d'amener & de se rendre à des frégates angloises, furent conduits à la Jamaïque, confisqués & vendus sous prétexte que leur cargaison étoit à l'usage des Provinces Insurgentes. Ces violences attestées par trois cens Capitaines, dont les déclarations se trouvent consignées dans les divers Greffes de l'Amirauté, autorisoient une démarche que la seule raison d'Etat auroit justifiée. Cependant l'indignation de Louis XVI n'éclata point encore, & la Cour de Londres ôsoit former des plaintes. Lord Stormont son Ambassadeur en France, les renouvelloit à chaque instant, & quelquefois en des termes peu mesurés, qui pouvoient lasser la patience de notre auguste Monarque, si la discrétion du Comte de Vergennes n'eût éloigné l'instant d'une juste vengeance.

Tandis que l'Europe retentissoit des prétendus griefs de l'Angleterre, sur la protection qu'elle nous accusoit d'accorder aux Américains, elle



répandre dans les papiers Nouvelle-York, qu'ils n'étoient en France, que des iriétés & des refus, & que c'étoit des deux Puissances Européennes n'avoit jamais été mieux joué. Ce piège ne trompa qu'un des Provinces confédérées, le Cabinet de Versailles s'éclaircit plus en plus sur la politique insidieuse des Anglois, il fut décidé qu'on opposeroit ses griefs à la Grande-Bretagne, & l'on dit aux nouvelles plaintes de Stormont: que Sa Majesté Très-haute Britannique avoit consulté la justice l'amitié dans ses procédés. Sa Majesté Britannique, & elle attendoit de ce Prince qu'il lui feroit, de son côté, les ordres les plus nécessaires, pour arrêter des excès si trop fréquens de la part des officiers de sa Marine.

France & l'Angleterre entrèrent dans ces termes, lorsqu'on signa à Londres la défaite du Général Burgoyne. Cette nouvelle y porta tout à coup une résolution prise par le désespoir de réduire la France; & le Ministère pro-

1777.

Préliminaires du Traité avec la France.

1777.

jeta de bonne foi une réconciliation avec les Etats confédérés, à condition que les deux Puissances réuniroient leurs efforts contre la Maison de Bourbon. Les Commissaires Américains résidens à Paris furent pressentis à ce sujet, & la France comprit enfin que c'étoit le moment de mettre un terme à son indécision. Le sieur Conrad Alexandre Gerard, Secrétaire du Conseil d'Etat, fut chargé d'aller conférer avec les Délégués du Congrès sur les préliminaires d'un traité de commerce & d'amitié entre la France & les Etats-Unis d'Amérique. Il fut déclaré dans cette première conférence que Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoissant l'indépendance des Provinces confédérées, pouvoit traiter avec elles sans déroger à sa dignité; que pour rendre ce traité durable & l'Eternel garant de l'amitié respective des deux Nations, l'intention de Sa Majesté étoit qu'on n'y tirât aucun avantage de leur situation actuelle, & que ce traité fût tel que les Etats-Unis pourroient le souhaiter, s'ils jouissoient de la plénitude de leurs forces &

de leur puissance ; qu'elle ne se dissimuloit pas l'avantage que la France devoit retirer de leur séparation d'avec l'Angleterre ; & qu'en prévoyant les frais , risques & dommages de la guerre , à laquelle ce traité nous exposoit , elle n'étoit pas moins résolue de les tenir quittes de toute espèce de dédommagement sur cet objet , qu'elle n'exigeoit pas même qu'ils se refusassent dans la suite aux propositions avantageuses d'une paix séparée , & que la seule condition exigée par notre auguste Monarque étoit que dans aucuns cas les Provinces confédérées ne se reconnoissent dépendantes du Gouvernement Britannique.

1777.

Ces propositions furent acceptées , & le 6 Février 1778 , le sieur Gerard chargé des pouvoirs du Roi , & Benjamin Franklin , Silas Déane , & Arthur Lée , signèrent à Paris un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats nouvellement unis. Les Députés du Congrès insistoient sur la nécessité d'une alliance offensive & défensive d'après

1778.

1778.

laquelle le Roi se feroit engagé à soutenir l'indépendance par la fourniture des armes. Sa Majesté n'y vint point entendre, & n'accorda qu'une alliance éventuelle & purement défensive en cas de guerre entre la France & la Grande-Bretagne. Le dernier traité demeura secret pendant quelque tems, & n'eut aucune suite par les dissensions & de rivalités de l'Angleterre ; le 13 Mars de cette année , le Comte de Noailles notifia le traité de commerce à la Cour de Londres & cette notification fut le commencement de la guerre entre les deux nations.

Ingratitude  
de quelques  
Américains.

Cependant les Emissaires de la Cour de Londres avoient par leurs manéges introduit la division parmi les Chefs de la Nouvelle-Angleterre ; il s'y étoit formé un parti contre Washington lui-même. Les services de la France étoient méconnus de quelques Américains, à qui on avoit reproché les François comme un peuple d'aventuriers, dont il falloit réprimer le commerce & la mauvaise conduite. Les désordres de plusieurs

doyés pour deshonorer la  
accréditoient cette opinion  
e. On disoit publiquement  
octeur Franklin & les autres  
s du Congrès venoient d'é-  
ans leurs négociations. Les  
tionnés donnoient le plus  
urs à ces bruits semés en  
ems dans les divers can-  
l'Amérique septentrionale.  
les'y livroit à des soupçons  
pour les François, se  
oit contre eux des propos  
, s'emportoit jusqu'aux in-  
, & dans quelques Pro-  
es voyes de fait mirent le  
à cet excès d'ingratitude.

constance sembloit être fa-  
aux vues de la politique  
, & la Cour de Londres  
l'envoyer ses Commissaires  
s pouvoirs étendus pour  
epter au Congrès des offres  
nciliation; elle autorisoit  
is dans le Nouveau-Monde  
offrir, excepté l'indépen-  
à ces mêmes Américains,  
exigeoit, deux ans aupa-  
e soumission illimitée. Quoi-  
Bills conciliatoires arrêtés

---

---

1778.

Divers man-  
neges de la  
Cour de Lon-  
dres pour tra-  
verser l'al-  
liance entre  
les François  
& les Améri-  
cains.

1778.

au Parlement le 17 Février, fussent postérieurs de quelques jours au traité conclu avec la France, on se flatta que l'arrivée des Commissaires Anglois précéderoit la ratification du traité en Amérique, & que Lord Carlisle, le Gouverneur Johnstone, & William Eden, chargés de cette mission, seroient d'assez habiles Négociateurs pour mettre de leur côté la pluralité des voix dans l'Assemblée Continentale. A cette même époque les Ministres dépêchèrent à Paris leurs Commissaires, qui, sous prétexte de traiter avec le Docteur Franklin, avoient ordre de ne rien ménager pour compromettre avec la Cour de France; mais tous ces artifices venoient inutiles; Silas Déane, & Monsieur Gerard, avoient quitté Paris pour aller s'embarquer à Toulon sur la flotte du Comte d'Estain.

Les offres  
des Commis-  
saires sont  
rejetées.

L'opinion de toute l'Europe étoit que les Bills conciliatoires manquoient leur objet en Amérique. En effet, quoique les Commissaires n'eussent rien négligé pour séduire les Membres du Congrès, & que le Gouverneur Johnstone eut abais-

re aux plus lâches maneges  
 ntrigue infidieuse , la lecture  
 ommission fut à peine enten-  
 t l'Assemblée ne daigna pas  
 er une discussion publique aux  
 itions de la Cour de Londres.  
 res étoient trop belles pour  
 nceres ; elles furent écoutées  
 lédain, parce qu'on y vit de  
 nte, de la foiblesse & sur-tout  
 mauvaise foi. Comme on l'a  
 veu de l'indépendance excep-  
 tgleterre ne se refusoit à rien ;  
 la même rendoit l'exception  
 e , & la faisoit regarder  
 : un titre qu'on vouloit faire  
 un jour pour ne rien accor-  
 u tout. Les Membres du  
 s sentirent le piège , & pour  
 ux Commissaires l'espoir de  
 attirer, ils déclarèrent qu'on  
 idroit à aucune proposition ,  
 e rappel des forces de terre  
 mer & la reconnoissance de  
 veraineté indéfinie des Pro-  
 confédérées. La lettre sui-  
 contient un précis de ces  
 remises tant de fois sous les  
 lu Congrès Américain, & tou-

1778. jours rejetées par les Membres de l'Assemblée.

*A son excellence Henry Laurens.  
Président, & aux Membres du  
Congrès.*

Précis de  
ses offres.

» Messieurs, pénétrés du desir  
» sincère d'arrêter l'effusion du  
» sang & de mettre un terme aux  
» calamités de la guerre, nous  
» vous communiquons une copie  
» de la Commission, dont il a  
» plu à Sa Majesté de nous hono-  
» rer, ainsi que les Actes du Par-  
» lement sur lesquels elle est fon-  
» dée, en vous assurant de  
» notre vif empressement à réta-  
» blir la tranquillité de cet Empire  
» jadis fortuné, sur la base de la  
» liberté égale & de la sûreté  
» mutuelle. Vous voudrez bien  
» observer que nous sommes re-  
» vêtus de pouvoirs proportionnés  
» à l'étendue de l'objet, & tels  
» que les Annales de notre His-  
» toire n'en fournissent point  
» d'exemple ».

« Quel que soit l'état actuel de  
» nos affaires, quoique nous y trou-  
» vions des objets de regrets mu-



ls, nous avons encore lieu 1778.  
pérer & de nous consoler ,

songeant à la réconciliation  
étroite & cordiale qui dans  
Empire, comme dans beau-  
p d'autres, a souvent ramené  
l'âme au sein des troubles &  
dissensions domestiques.

Nous éviterons de rappeler ici  
objets qui ne sont plus dis-  
tés, & nous remettons à d'au-  
s tems la considération des  
ntages & des maux récipro-  
s qui fondent nos espérances  
nos craintes : considération qui  
t naturellement contribuer ,  
is ces circonstances impor-  
tes, à déterminer vos résolu-  
ns & les nôtres ».

Les actes du Parlement que  
is vous communiquons, vous  
ouveront suffisamment quelles  
sont les dispositions de la Grande-  
Bretagne; vous y reconnoîtrez  
et les termes de conciliation  
entre Sa Majesté & le Parlement  
et en vue, sont de nature à  
complir les vœux de l'Amérique  
septentrionale, relativement au  
commerce, dont elle a cru sa liberté

1778. » menacée. Afin de vous convain-  
» cre plus efficacement de la droi-  
» ture de nos intentions , nous  
» croyons convenable de vous dé-  
» clarer par cette première ouver-  
» ture, que nous sommes disposés  
» à concourir dans tout arrange-  
» ment , qui, entr'autres objets,  
» auroit en vue ceux qu'on va dé-  
» tailler.

» Consentir à une cessation d'hosti-  
» lités sur mer & sur terre ».

» Rétablir une communication  
» libre ; faire revivre l'affection  
» mutuelle ».

» Établir l'avantage commun de  
» la naturalisation dans toutes les  
» parties de cet Empire ».

» Ne mettre à la liberté du com-  
» merce d'autres bornes que celles  
» de notre intérêt mutuel ».

» Convenir qu'on n'entretiendra  
» point de forces militaires dans  
» les divers Etats de l'Amérique  
» septentrionale , sans le consen-  
» tement du Congrès ou des Assem-  
» blées particulières ».

« Concourir dans les mesures  
» qui auront pour objet la liquida-  
» tion des dettes de l'Amérique ;  
» hauffer

hausser la valeur & le crédit du papier mis en circulation».

1778.

» Perpétuer notre union par la députation réciproque d'un Agent ou de plusieurs Agents qui auront voix délibérative & droit de voter au Parlement de la Grande-Bretagne & dans les Assemblées des divers Etats auprès desquels ils seront respectivement députés».

« En un mot, établir l'autorité respective des Corps législatifs dans chacun des Etats particuliers; fonder leur revenu , leur établissement civil & militaire , les mettre en état d'exercer avec une entière liberté toutes les fonctions faisant partie de l'administration intérieure , de sorte que ces Etats britanniques dans toute l'étendue de l'Amérique septentrionale , jouissent irrévocablement de tous les privilèges qui ne supposent point une séparation totale d'intérêts, & qui sont compatibles avec cette union de forces qui fait la sûreté de notre religion & de notre liberté communes ».

*Tome I.*

**M**

1778.

« Dans l'état d'anxiété où nous  
» jette le desir de préserver ces  
» intérêts importants & sacrés ,  
» nous ne pouvons nous dispenser  
» de faire mention de l'interposi-  
» tion insidieuse d'une Puissance ,  
» qui, dès le premier établissement  
» de ces Colonies, a été l'ennemie  
» de l'une & l'autre Nation. Mal-  
» gré la date prétendue , ou la  
» forme actuelle des offres de la  
» France , il est notoire qu'elles  
» ont été faites en conséquence  
» des plans de conciliation préce-  
» demment rédigés en Angleterre,  
» & dans la vue de prolonger  
» cette guerre destructive ; mais  
» nous nous flattons que les Ha-  
» bitans de l'Amérique septen-  
» trionale , attachés à nous par les  
» nœuds étroits de la consanguini-  
» té , parlant la même langue ,  
» professant la même religion , se  
» rappelant l'heureux échange  
» d'offices réciproques qui nous  
» unissoient , oubliant enfin tous les  
» sujets d'animosité récente , frè-  
» miront à la seule idée d'ajouter  
» un degré de force à la Puissance  
» qui , récemment encore , étoit

notre ennemie commune , & ~~préfereront~~ une union solide , 1778.  
 libre & perpétuelle avec la Mere-  
 Contrée, à une alliance étran-  
 gere , momentanée & contraire  
 à la nature ».

.....  
 » Si apres le tems nécessaire pour  
 » prendre cette ouverture en con-  
 » sidération , & y répondre , les  
 » horreurs & les dévastations de la  
 » guerre continuoient encore , nous  
 » prenons Dieu & l'Univers à  
 » témoins, que les maux qui en  
 » seront les suites inévitables , ne  
 » doivent point être imputés à la  
 » Grande-Bretagne, & c'est avec  
 » la plus grande peine, que nous  
 » jetons des regards anticipés sur  
 » les calamités que nous voudrions  
 » prévenir.

La lecture de cette Lettre signée  
*Carlisle , W. Eden , G. Johnstone ,*  
 fut interrompue à cette phrase....  
*L'interposition insidieuse d'une Puif-*  
*sance qui dès le premier établisse-*  
*ment de ces Colonies , a été l'enne-*  
*mie de l'une & l'autre Nation.* On  
 crut y voir une proposition offen-  
 sante pour Sa Majesté Très-Chré-



la maniere  
a été con-  
point diffi-  
onfidération  
commerce  
compatible  
subfiftans,  
la Grande-  
incérement  
ave solide  
era, ou la  
il recon-  
ces Etats,  
ttes & de

1778.

nce devoit  
e, & déjà  
qu'un Mi-  
cette Cour  
ification de  
chaque jour  
puissante ar-  
Etats Unis.  
Comte d'Ef-  
deux voi-  
comptoit  
& six fré-  
Toulon,  
Infanterie,  
d'abon-

Le Comte  
d'Estaing met  
à la voile le  
13 Avril.

1778.

tienne, & il y eut une motion pour qu'elle ne fût pas continuée. Voici dans quels termes fut conçue la réponse du Président aux diverses Adresses des Commissaires.

Réponse du  
Président du  
Congrès.

» J'ai reçu la Lettre de vos Excel-  
lences, ainsi que les papiers  
» qu'elle contenoit, & j'ai mis le  
» tout sous les yeux du Congrès.  
» Le seul desir d'arrêter l'effusion  
» du sang humain a pu le détermi-  
» ner à lire un papier contenant  
» des expressions peu respectueuses  
» envers Sa Majesté Très-Chré-  
tienne, le bon & le puissant allié  
» de ces Etats, & à considérer des  
» propositions dérogoires à l'hon-  
» neur d'une Nation indépendante.  
» Les Actes du Parlement Britan-  
» nique, la Commission de votre  
» Souverain, & votre Lettre, sup-  
» posent les Peuples de ces Etats,  
» Sujets de la Couronne de la  
» Grande-Bretagne; ces Actes sont  
» fondés sur une supposition entière-  
» ment inadmissible. On me re-  
» commande d'informer vos Excel-  
lences que le Congrès est enclin  
» à la paix, malgré les prétentions  
» injustes qui ont donné lieu à la



» guerre, & malgré la maniere  
 » sauvage, dont elle a été con-  
 » duite ; il ne fera donc point diffi-  
 » culté de prendre en considération  
 » un traité de paix & de commerce  
 » qui ne sera pas incompatible  
 » avec les traités déjà subsistans,  
 » sitôt que le Roi de la Grande-  
 » Bretagne y paroîtra sincèrement  
 » disposé. La seule preuve solide  
 » de cette disposition, sera, ou la  
 » déclaration formelle qu'il recon-  
 » noît l'indépendance de ces États,  
 » ou le rappel de ses flottes & de  
 » ses Armées ».

Le traité avec la France devoit être conclu à cette époque, & déjà le bruit se répandoit, qu'un Ministre Plénipotentiaire de cette Cour venoit demander la ratification de ce traité ; on attendoit chaque jour l'arrivée d'une flotte puissante armée pour la défense des États-Unis. En effet, l'Escadre du Comte d'Estaing met à la voile le 13 Avril.

1778. dantes munitions de guerre, & toute l'artillerie nécessaire pour le succès d'une descente & d'un siège. Les pouvoirs de ce Vice-Amiral étoient illimités, & rien ne le prouve mieux que ce discours qu'il prononça dans un Conseil où il avoit appelé tous les Officiers de son Escadre.

Discours de  
ce Comman-  
dant aux Of-  
ficiers de la  
Flotte.

» Je n'ai ignoré, Messieurs, au-  
cuns des mémoires offensans &  
calomnieux envoyés contre moi  
du département de Brest, de ce-  
lui de Rochefort & sur-tout de  
celui de Toulon. C'est la pre-  
miere & la derniere fois que je  
vous en parle, pour vous dire  
qu'ils sont entièrement oubliés.  
Nous ne devons disputer que de  
zèle, & concourir tous ensemble  
à la gloire & au bien de l'Etat.  
Le Roi m'a honoré d'une Com-  
mission importante. Ma tête lui  
en répond; la vôtre me répon-  
dra de l'exécution; mes signaux  
seront clairs, quiconque y désor-  
béira sera puni; mais j'espère  
n'avoir à rendre compte que de  
votre mérite & de vos services,  
& je suis pleinement disposé à  
les faire valoir ».

L'objet de ce formidable armement étoit un mystère pour les spéculateurs anglois. Ils ne savoient pas que MM. Gérard & Déane s'étoient embarqués sur le vaisseau Amiral le Languedoc, & que par conséquent on alloit tenter une expédition dans l'Amérique septentrionale. Les Ministres britanniques ne pouvoient l'ignorer, & tout sembloit leur montrer la nécessité de donner la chasse à cette flotte, qui, une fois arrivée à sa destination pouvoit attaquer avec avantage, les vaisseaux du Général Howe, affamer son Armée & la forcer à la Capitulation; détruire les arsenaux d'Hallifax, ravager les côtes & les Isles Angloises des Indes occidentales, & porter tous ces coups, sans trouver de véritables obstacles dans la résistance des forces actuelles de l'Angleterre en Amérique. Mais par la négligence du premier Lord de l'Amirauté, la flotte de Ports-Mouth ne se trouva point en état, lors du départ de M. d'Estaing. Le défaut d'approvisionnement avoit causé les premiers retards, & le vent n'étoit plus favorable, lorsque l'Amiral

1778.  
La Flotte  
de Ports  
Mouth n'é  
point en ét  
d'appareille  
Murmures  
ce sujet.

1778.

Murmures  
contre Lord  
Sandwich.

Byron voulut mettre à la voile. Ce tort du Ministère donna lieu à des murmures, qui, heureusement pour Lord Sandwich, dégénérent en plaisanteries. On répétoit dans les cafés de Londres que ces vents contraires au vœu de la Grande-Bretagne, souffloient au gré de la prévoyante Administration. Cette affaire se traitoit plus sérieusement dans la Chambre des Pairs, où le Duc de Richmond observa que si les forces navales de la Nation avoient cette supériorité respectable qu'il plaisoit aux Ministres d'exagérer, ils étoient inexcusables de n'avoir pas établi une forte Escadre en croisière sur la Méditerranée, pour observer les mouvemens de la flotte de Toulon ; négligence qui dans cette occasion, faisoit perdre à l'Angleterre tout l'avantage qu'elle eût dû se promettre des forteresses dispendieuses de Port-Mahon & de Gibraltar ; & qu'après les octrois accordés pour l'usage de la Marine, si elle ne pouvoit détacher une partie de ses vaisseaux sans exposer les côtes, on devoit imputer au

Ministère le crime grave au premier chef, d'avoir trahi ou du moins négligé les intérêts de la Patrie, dans une circonstance importante & critique. Le Comte de Sandwich voulut se justifier en disant que la première destination de la flotte angloise avoit été de servir sur le canal, qu'elle étoit munie de provisions en conséquence, lorsqu'on expédia l'ordre d'appareiller à Spithead; mais qu'autre chose étoit de croiser sur le canal, ou de faire voile pour... La discrétion ministérielle ne lui permit pas d'en dire davantage, & il se tira de ce mauvais pas, à la faveur d'une reticence.

1778.

Pour excuser l'indolence ou l'inaction du Ministère, Lord North se rabattit, dans la Chambre des Communes, sur la nature & les inconvéniens de la Constitution Angloise, où rien ne peut être arrêté sans la concurrence des Corps publics. » Ailleurs, ajouta-t-il, un Gouvernement arbitraire rassemble ses forces d'un mot; » sur du secret, il est déjà prêt à » mettre ses desseins en exécution, » lorsqu'il juge à propos de les dé-

Inconvé-  
niens de la  
Constitution  
Angloise.

1778.

» clarer. La preuve de cette  
 » rence est sur-tout frappante dans  
 » la manière d'équiper les vaisseaux,  
 » la nôtre, qui consiste dans la  
 » *presse*, indépendamment de ce  
 » qu'elle est précaire & lente dans  
 » ses effets, avertit l'Ennemi de nos  
 » intentions ou de nos craintes,  
 » tandis qu'à l'aide de leurs régis-  
 » tres, la France & l'Espagne peu-  
 » vent à leur gré & dans un temps  
 » assez court, faire passer à bord  
 » des vaisseaux tous les hommes  
 » qui, dans l'étendue de leurs  
 » Etats, sont propres au service  
 » de la Marine. Il est possible,  
 » que nous éprouvions, pendant  
 » quelque tems, l'effet de cette  
 » différence. Les commencemens  
 » de la guerre nous sont ordina-  
 » rement peu favorables; il n'en est  
 » pas ainsi du dénouement; rare-  
 » ment nous est-il contraire ».

Les forces  
 d'Angleterre  
 exagérées par  
 les Ministres  
 Brianniques.

Les Membres de la faction anti-  
 ministérielle ne se payoient pas de  
 ces vains subterfuges; ils y oppo-  
 sèrent les promesses solennelles du  
 premier Lord de l'Amirauté, qui,  
 même avant la vacance de Noël de  
 l'année précédente, s'étoit engagé

sur sa tête à produire des forces 

---

navales supérieures à celles de la France & de l'Espagne réunies. A l'en croire, la Marine Angloise avoit dès-lors trente-cinq vaisseaux de ligne complètement équipés & qui, pour mettre à la voile, n'attendoient que le premier signal; sept autres vaisseaux, en commission, devoient rentrer incessamment dans les Ports d'Angleterre, & un nombre proportionné de frégates la rassuroit, disoit-il, contre les entreprises des Puissances mal intentionnées. Quant aux forces de terre, les autres Ministres les exagéroient avec une égale forfanterie; suivant les calculs qu'ils présentoient, tout justifioit leur profonde sécurité, tant pour l'Europe que pour l'Amérique. Cependant le Comité chargé d'examiner l'état de la Nation, trouva que la Grande-Bretagne avoit tout au plus vingt-huit vaisseaux de ligne, dont les équipages fussent complets; que ces vaisseaux étant peu d'usage sur des mers étroites, elle n'auroit, dans le cas d'une invasion, d'autre ressource pour sa défense intérieure,

1778.

1778.

que les onze frégates stationnées en Europe ; qu'il s'en falloit de six mille hommes , que les Troupes de terre y fussent sur un pied convenable , même en tems de paix ; que le Canada & les Indes occidentales étoient absolument dégarnis ; que les trente mille hommes de Troupes cantonnés dans Philadelphie & New - York , & les dix-huit mille matelots qui épuisoient l'Angleterre en Amérique , y languissoient dans une ruineuse inaction ; qu'enfin la moitié des forces transplantées dans le nouveau Continent , s'étoient déjà consumées sans rien exécuter , & qu'on ne devoit compter que sur les débris d'une si belle Armée , si les besoins de l'État le mettoient dans la nécessité de la rappeler en Europe. Passant ensuite à la discussion des frais énormes de cette guerre , le Comité déclara qu'il ne voyoit pas comment la Grande-Bretagne pourroit jamais acquitter les dettes usuraires , dont elle étoit déjà surchargée.

Avez in-  
discrète  
du  
Marquis de  
Rockingham

Ce dernier article donna lieu dans la Chambre des Pairs à des



flexions bien indiscrettes de la part  
 u Marquis de Rockingham, qui,  
 l'occasion d'un nouvel emprunt  
 e six millions sterling, ne crai-  
 nit pas de mettre toute l'Europe  
 ans le secret de l'épuisement des  
 inances britanniques. . . .

---

 1778.

» Rappelions-nous, dit-il, la  
 description majestueuse & formi-  
 dable que les Ministres nous ont  
 faite de notre puissance navale;  
 n'oublions pas que jusqu'au dernier  
 moment, ils ont protesté qu'ils  
 ne feroient la paix avec l'Amé-  
 rique qu'après l'avoir conquise.  
 Comparons cette conduite & ces  
 discours, avec ce que nous  
 voyons, ce que nous entendons  
 aujourd'hui. Ces hommes hau-  
 tains sont donc réduits à la nécessité  
 de convenir que pour obtenir la  
 paix, il faut faire des concessions;  
 que nos Troupes de terre sont  
 foibles, que nous n'avons point  
 de Marine; qu'enfin, pour com-  
 bler la mesure de nos maux, nous  
 touchons au moment d'entrer en  
 guerre avec une Branche de la  
 Maison de *Bourbon*, & peut-être  
 avec les deux Branches. Tel est

1778.

ling par vaisseau, formoit pour le commerce de la Grande-Bretagne une perte effective d'environ deux millions sterling. Dans une de ses motions, le Duc de Richmond avoit prouvé qu'au mois d'Avril de cette année, la dépense extraordinaire se portoit dès-lors à vingt-quatre ou vingt-cinq millions: mais le tableau des hommes enlevés par le fer & le feu de l'Ennemi, par les naufrages ou la désertion, motivoit sur-tout les conclusions de son Adresse au Roi. Il y démontrait la nécessité de faire la paix, même aux conditions les plus dures. Cette Adresse où les Ministres étoient représentés comme les ennemis de l'État, fut rejetée à la pluralité des voix, & vingt Pairs firent consigner la protestation suivante dans le Journal de la Chambre.

Adresse au  
Roi proposée  
par le Duc de  
Richmond,  
& rejetée par  
la majorité.

Protestation  
de vingt Pairs

» Sont d'un avis différent (ou  
» protestent contre), parce que,  
» rejeter dans les circonstances pré-  
» sentes l'Adresse proposée, semble  
» indiquer que cette Chambre est  
» résolue de favoriser la continua-  
» tion de ce plan d'ignorance, de  
» mystère, d'artifice & d'illusion,

a déjà exposé le Souverain  
on Peuple à tant de calamités :  
s regardons comme absolu-  
it nécessaire que le Souverain  
e. Peuple soient détrompés,  
ls soient informés distincte-  
nt & authentiquement du véri-  
le état de leurs affaires, tel  
l est fidèlement représenté  
s cette Adresse proposée, sur-  
t dans un moment où notre  
tence politique semble dé-  
dre de l'idée plus ou moins  
te que nous pouvons nous  
ner de notre situation réelle  
du plus ou moins de sagesse  
e laquelle nous pouvons faire  
ge de cette information ».

(né) *Richmond, Abergavenny,*  
*et, Abingdon, Harcourt,*  
*rs, Fitz-William, J. St.*  
*i, Devonshire, Bolton,*  
*ind, Effingham, Radnor,*  
*ngham, Stamford, Manchester,*  
*mbly, Craven, Spencer,*  
*ort.*

te protestation des vingt Pairs  
rangea rien aux projets de la  
, & le Vicomte de Weymouht  
argé de manifester à la Cham-  
ntention où étoit Sa Majesté

Message de  
George III.  
Ses motifs &  
son objet.

1778.

de rassembler & d'incorporer les Milices du Royaume. La notification du traité de Commerce entre la France & l'Amérique ne fut pas l'unique motif allégué dans ce Message. George III insistoit particulièrement sur nos préparatifs militaires, & dans les débats élevés à ce sujet, les partisans de l'Administration ne manquèrent pas d'observer que M. de la Motte-Piquet nouvellement rentré dans le port de Brest, venoit de convoyer une flotte marchande, dont on ignoroit la destination; que deux frégates munies de vivres pour six mois étoient sorties bien armées du port de Toulon, que cinq vaisseaux venoient de se réunir à la flotte de Brest, & que cette flotte seroit au moins de trente vaisseaux de ligne. Ils appuyoient enfin sur l'ordre expédié nouvellement de saisir tous les vaisseaux anglois stationnés dans les ports de France. Ils se gardoient bien d'ajouter que c'étoit une juste représaille provoquée par les excès de l'Angleterre, & que tout récemment encore, on avoit mis en pièces dans un de ses ports, notre vaisseau le *Thamas-*

n, sous prétexte d'y cher-  
 ne copie du traité conclu 1778.  
 s États-Unis d'Amérique.

Duc de Richmond & les au-  
 embres de son parti, ne dis-  
 rent point ces griefs dans Que le  
 débats. Le noble Duc ôsa traité entre  
 ar comme trop aigres, cer- la France &  
 s expressions, qu'il appelloit l'Amérique  
*mmatoires*, du dernier Mes- n'a rien de  
 de Sa Majesté Britannique, contraire au  
 déclara en propres termes droit des  
 dans cette querelle, Louis gens.

I n'étoit point l'agresseur,  
 justifia la notification récente  
 son traité avec les Amé-  
 ains, par l'exemple de la Reine Exemples  
 isabeth, qui, dans un cas sem- de la Reine  
 ble, avoit prêté cent mille livres Elisabeth.  
 rling & six mille hommes  
 x-Huguenots armés contre le  
 i de France, leur Souverain;  
 fit des remontrances à ce sujet,  
 is la paix ne fut point troublée.  
 : Duc de Richmond rappella,  
 ns la même séance, un autre  
 it de l'illustre Reine, qui prou-  
 encore mieux, que la notifi-  
 ion d'un traité de la nature  
 celui-ci, n'est pas toujours une

1778.

déclaration de guerre. Elisabeth avoit fourni des secours d'hommes & d'argent aux Confédérés qui cherchoient à secouer le joug de la Monarchie d'Espagne ; elle notifia ce procédé à la Cour de Madrid, & le justifia, en disant qu'elle s'étoit conduite ainsi par un motif d'affection pour le Roi d'Espagne, *son bon ami*, & dans l'unique vue d'empêcher les Confédérés de se jeter dans les bras de la France. Le Monarque ne regarda point cette notification comme une injure ; il dissimula du moins son ressentiment, & plusieurs années s'écoulèrent, sans que la guerre éclatât entre les deux Royaumes. Quant à la démarche de Louis XVI, le noble Duc n'y vit rien qui contrariait les dispositions pacifiques de Sa Majesté Très - Chrétienne. En effet ce Monarque si cher aux François, redoutoit la guerre en général comme un obstacle à l'accomplissement de ses vues patriotiques & de ses projets de bienfaisance. Le Comte de Maurepas, en qui il avoit placé sa confiance, ne craignoit rien tant qu'une rup-

re ouverte avec les Anglois , &

Ministre de la Marine excepté,  
 out le Conseil de Versailles en  
 pouffoit l'idée. Ce systême adopté  
 ar le Ministère de France , perçoit  
 ans la rédaction même du traité  
 ni provoquoit si fort le courroux  
 e l'Angleterre; on avoit pris soin  
 'en écarter toute espèce de clause  
 endante à l'exclure des avantages  
 'un nouveau commerce entre l'Eu-  
 ope & l'Amérique. Au lieu d'ou-  
 rir les yeux de la Cour & du  
 lénat Britannique sur la bonne-  
 oi de nos procédés, ces ménage-  
 nens enhârdirent le Cabinet de  
 Londres à des voies de fait d'au-  
 ant plus imprudentes que toutes  
 es circonstances concouroient à  
 ious faciliter les représailles.

Quelqu'attaché que fût Louis XVI  
 à ses principes de pacification , il  
 ne pouvoit se dissimuler le sacri-  
 fice qu'il eût fallu faire, en renon-  
 çant aux avantages d'un traité qui  
 ménageoit , à son cœur bienfaisant,  
 de nouvelles ressources pour le  
 bonheur de la Nation, qui ouvroit  
 au commerce de nouveaux canaux  
 d'opulence & de prospérité. Sans

1778.

desirer la guerre, la France <sup>e se</sup> donc forcée de la regarder <sup>comm</sup> un événement probable, & <sup>de se</sup> préparer, sinon à attaquer, <sup>da</sup> moins à repousser vigoureusement l'attaque. Ces dispositions manifestées dans nos ports & sur nos côtes par des armemens formidables, allarmoient l'Angleterre & ne l'éclairioient point sur les vrais moyens d'écarter l'orage, dont elle étoit menacée. Bien loin de s'en tenir aux précautions avouées de la Politique & compatibles avec l'équité, elle ne cessoit, par de nouvelles hostilités, de hâter l'inst tant d'une guerre ouverte; & non contente d'insulter notre pavillon sur les mers, elle ôsoit nous provoquer par des outrages encore plus sensibles à l'honneur françois. Dans la Chambre des Pairs, Lord Shelburne s'étoit emporté à cet excès d'irrévérence incroyable, d'avancer que la France est une Nation dégénérée, chez qui l'on ne retrouve plus cet amour de la gloire, cette prouesse militaire, cette discipline supérieure qui caractérisoient le regne de Louis XIV; & pour

Proposou-  
trageans de  
Lord Shel-  
burne contre  
les François.



L'injure : » Je connois, 1778.  
 il dit, tant de courage à  
 mmes, que, si nous leur  
 ns le soin de nous défendre,  
 le cas où les François ha-  
 roient une descente, elles  
 oient pour les chasser du  
 aume ».

alloit démentir Lord Shel- Embargo  
sur les vais-  
seaux, tant  
en France  
qu'en Angles  
terre.  
 , & malgré le mauvais état  
 Finances, une guerre po-  
 de représailles avec l'An-  
 e fut le vœu universel de la  
 François. Déjà les deux  
 avoient rappelé leurs Am-  
 urs & mis un embargo gé-  
 ur les vaisseaux. Heureuse-  
 il ne se trouva que trois  
 s françois sur la Tamise. Nos  
 ines avertis à tems dans les  
 ports des trois Royaumes,  
 it prévenu le coup & mis à  
 le; un jour plutôt, l'Angle-  
 pouvoit nous retenir soixante  
 ens, dont plusieurs étoient  
 nent chargés. La guerre ne  
 pas à s'allumer & devoit se  
 uer sans déclaration publique;  
 idant cette déclaration avoit  
 ésolue dans un Conseil ex-

1778. Déclaration de guerre projetée dans le Conseil de Saint-James. traordinaire tenu à Saint-James; des ordres furent expédiés aux Officiers que cet emploi regarde; mais cette résolution transpira dans le public & produisit une grande fermentation parmi les Négocians de Londres. Des Agioteurs, intéressés à ce qu'un pareil bruit s'accréditât, firent tapisser de placards le portique de la Bourse. On y lisoit ces mots : » En conséquence d'un » ordre du Conseil qui m'a été » adressé, je fais savoir par ce placard, que la guerre contre la » France sera *proclamée* vendredi » prochain 24 du courant, (d'Avril) » au Palais Royal de Saint-James; » à une heure, les Poursuivans & » les Hérauts d'Armes sont priés » de s'y trouver ».

Allarmes des Négocians de Londres.

A la vue de ces affiches, toute la Cité fut en combustion. Quelques personnes observèrent que le mot *proclamée* n'étoit pas officiel, & que le terme propre étoit *déclaré*; mais le vulgaire n'y regarde pas de si près, & l'allarme fut presque universelle. Le Lord Maire étonné de n'avoir pas été prévenu, dépêcha un exprès à Saint-James pour éclaircir

éclaircir le fait ; on lui répondit que c'étoit une imposture. En conséquence il envoya ses Emissaires dans les principaux Cafés, pour défabuser le Public & sur-tout les Négocians. La déclaration n'eut pas lieu ; mais la guerre n'en paroissoit pas moins décidée entre les deux Puissances rivales. Des ordres étoient expédiés depuis un mois à tous les Lieutenans-Généraux des Comtés de mettre sur pied & d'incorporer les Milices de leurs districts. Déjà Sa Majesté Britannique avoit passé en revue les Volontaires de *Manchester*, & ce Régiment venoit de s'embarquer à Portsmouth pour aller renforcer la Garnison de Gibraltar. On avoit chargé pour Terre-Neuve un train considérable d'artillerie, dont on avouoit publiquement la destination. Vingt vaisseaux mouilloient à Spithead, & l'Amiral Keppel devoit commander cette forte Escadre. Enfin vers la mi-Mai de cette année, les forces navales se montoient à quarante-quatre vaisseaux de ligne, & bientôt elles furent portées à cinquante, dont quatorze se détachèrent de la

1778.

Préparatifs  
de guerre tant  
sur mer que  
sur terre, de  
la part des  
Anglois.

1778.

Le 20 Mai.

grande flotte & mirent à la voile sous les ordres de l'Amiral Parker, pour aller joindre à Plymouth l'Amiral Byron qui devoit les commander. Il partit le 9 Juin pour la destination, dont on ne fit point un mystère. Personne n'ignora que la mission de cet Amiral étoit d'aller à la poursuite du Comte d'Estaing, & de troubler ses opérations en Amérique. Le même jour l'Amiral Montagu fit voile pour Terre-Neuve avec son Escadre. Il restoit à l'Amiral Keppel environ trente vaisseaux; mais la plupart n'étoient point en état de mettre à la mer; il fallut d'incroyables efforts pour en compléter l'armement & les équipages. Enfin Keppel sortit de la rade de Saint-Helen le 12 Juin, & les Spéculateurs prétendirent que ses ordres étoient d'aller droit à Brest, & s'il rencontroit la flotte françoise, de l'attaquer, sinon de s'approcher de la côte, & de bloquer nos Escadres. Les Camps entretenus tant en Angleterre qu'en Irlande, & qu'on se proposoit de multiplier jusqu'à dix, achevoient d'épuiser les Finances & toutes les ressources

ministère ; ces préparatifs d'at-  
& de défense , annonçoient  
ient qu'il persistoit dans son  
e d'agression.

France , toujours fidèle à son  
: guerre purement défensive,  
t de son côté les plus justes  
es pour se ménager de faciles  
ailes. Outre la flotte du Comte  
ng , qui pour l'exécution ,  
egardé en Angleterre comme  
: plus grands hommes de mer  
: eût à redouter , on venoit  
er à Toulon une Escadre de  
: vaisseaux , d'un pareil nom-  
: frégates & de cinq chebecs  
rvettes , dont le commande-  
étoit confié au Chevalier  
abry. Dans la rade de Brest ,  
-cinq vaisseaux , dont un de  
lix canons , attendoient le mo-  
de mettre à la voile sous les  
s du Comte d'Orvilliers. On  
oit dans ce port l'armement de  
utres vaisseaux , dont quatre  
nt se joindre à la grande flotte.  
t-quatre mille hommes devoient  
oser l'Armée Navale , & M.  
uc de Chartres se disposoit à  
r pour aller commander l'ar-

De la part  
des François,

1778.

rière-garde de cette formidable Armée.

Le bruit s'étoit répandu que Sa Majesté, sortie *incognito* de Versailles, alloit se rendre à Brest avec deux seules voitures de suite, & s'y donner le spectacle des évolutions navales, du simulacre d'une descente & du départ de la flotte, dont la destination étoit toujours un mystère. Pour mieux l'assurer, on avoit interdit l'entrée de ce port à toutes les personnes étrangères au service ; il falloit même avoir des permissions du Ministre de la Guerre ou de la Marine, pour s'arrêter dans la Ville. Le génie du Ministère François étoit alors de conduire ses opérations avec un secret impénétrable ; mais ce ne fut pas le seul motif qui fit écarter dans cette occasion les curieux & les inutiles ; on vouloit sur-tout prévenir ce qui arrivoit alors à Ports-Mouth, où la foule innombrable qu'attiroient la présence du Roi d'Angleterre & l'attrait du spectacle naval, avoit pour ainsi dire affamé cette Ville.

Si nos dispositions maritimes

oient de nature à inquiéter les Anglois dans leur Isle, celles de terre n'étoient pas moins propres à nous rassurer contre les entreprises de l'ennemi. Le Maréchal de Broglie avoit le commandement des troupes destinées à défendre nos côtes tant en Bretagne qu'en Normandie, & le choix des vingt-cinq lieutenans - Généraux ou Maréchaux de Camp qui devoient servir sous lui dans l'Armée près de Cherbourg, inspiroit la plus grande confiance à cette Armée composée de soixante bataillons & de quatre-vingt escadrons. Enfin, pour exciter l'émulation de nos Armateurs, on parloit de réunir la Marine Royale & la Marine Commercante, d'associer les Officiers de l'une & de l'autre aux honneurs & grades Militaires, dont une mauvaise politique avoit exclu si longtemps la dernière. Mais pour mieux encourager les progrès de la Marine en général, Sa Majesté crut devoir accorder une protection spéciale aux Officiers, Mariniers, Matelots & autres gens de mer. Les privilégiés, dont ils jouissoient en vertu

1778.

Projet de  
réunion de la  
Marine Mar-  
chande à la  
Marine  
Royale.

Encourage-  
ment donné  
à la Marine  
en général.

1778.

de l'Edit du mois d'Août 1673, furent considérablement augmentés par une déclaration du Roi, donnée à Versailles le 21 Mars 1778. Le règlement concernant la course sur les Ennemis de l'Etat ne fut pas moins encourageant ; mais de tous les motifs d'émulation donnés à la Marine, le plus décisif fut l'ordonnance du 28 Mars, concernant les prises. Par ce règlement, le Roi faisoit un abandon entier des bâtimens de guerre & corsaires enlevés sur l'Ennemi, en faveur des Commandans, Etats-Majors & équipages des vaisseaux qui s'en seroient emparés ; se réservant seulement un tiers de la valeur des navires marchands & de leur cargaison, pour être appliqué à la caisse des Invalides de la Marine.

Il suit de cet exposé des précautions respectives des deux Puissances rivales, que malgré les doutes apparens de la Grande-Bretagne sur la destination & l'objet de nos préparatifs, l'Angleterre & la France alloient effectivement être en guerre ouverte quoiqu'en non-déclarée ; & que s'il y avoit des hostilités projetées de



la part de George III, la prévoyance de Louis XVI avoit tout disposé pour déconcerter ces projets. Le Gouvernement Britannique, réduit désormais à s'occuper de la défensive, renonça pour un moment à ses autres vues, & se contenta de mettre un nouvel embargo sur les vaisseaux dans toute l'étendue de la domination angloise. Cette démarche précipitée jeta la désolation parmi les Commerçans, fit hausser le prix des denrées, & donna lieu aux conjectures les plus allarmantes. On débitoit dans tous les Cafés de Londres que le Gouvernement, informé du départ de la flotte françoise, avoit ordonné cet embargo comme l'unique moyen d'empêcher les vaisseaux anglois de tomber au pouvoir de l'Ennemi; que les Troupes destinées à tenter une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne s'étoient déjà rendues aux postes assignés tant en Normandie qu'en Picardie, & que la flotte de Brest avoit mis à la voile avec les transports nécessaires pour recevoir ces Troupes.

1778.

On craint  
une descente  
en Angleterre.

Plusieurs circonstances venoient

Naissance

à l'appui de cette dernière conjecture, ou du moins contribuoient à l'accréditer dans l'esprit du Public. La plus inquiétante étoit le mécontentement de l'Irlande, dont les troubles naissans pouvoient favoriser sur ses côtes les entreprises des François, & motivoient suffisamment aux yeux du Peuple allarmé la célérité de nos préparatifs de guerre. On nous permettra de remonter à la source de ces troubles, qui avoient leur principe dans la conduite tyrannique de la Métropole. Depuis long-tems elle accabloit ce Royaume de restrictions onéreuses, & de réglemens oppressifs qui mettant à son commerce les plus rudes entraves, devoient enfin lasser sa patience & sa fidélité.

Du Jeudi 9 Mars, Dans une séance de la Chambre des Pairs, Lord Townshend venoit de représenter à l'Administration que la rigueur de ses loix avoit déjà forcé plusieurs Habitans de cette Isle à passer en Amérique, & que les meilleurs Soldats de Washington étoient des émigrans Irlandois. Après avoir exagéré l'affection constante de cette fille aînée

de l'Angleterre pour la Mere-Patrie, il avoit annoncé une motion à l'effet d'adoucir la rigueur du Gouvernement d'Irlande, & de resserrer ainsi les liens naturels d'attachement & de fidélité qui devoient l'unir à la Grande-Bretagne.

1778.

Motion en  
faveur des Ir-  
landois à la  
Chambre des  
Pairs.

Lord Camden promit au Vicomte Townshend de le seconder de tout son pouvoir, lorsqu'il feroit cette motion : » Rien n'est plus juste, ajou-  
» ta-t-il, rien n'est plus pressant ;  
» il y a long-tems que je regarde  
» notre conduite à l'égard de l'Ir-  
» lande, comme oppressive & ty-  
» rannique. Ce Royaume nous a  
» rendu tous les services possibles,  
» il a droit à tous nos égards ; ce ne  
» sont point des graces qu'il doit at-  
» tendre de nous, ce sont des devoirs  
» que nous avons à remplir envers  
» lui ; que le devoir strict supplée  
» du moins à la reconnoissance,  
» si nos cœurs sont fermés à ce  
» dernier sentiment ! A-t-on pu se  
» dissimuler les avantages de toute  
» espèce que nous tirons de cette  
» Isle ? J'espere que les vues étroites,  
» les petits préjugés, qui si long-  
» tems ont été la règle de nos Con-

1778.

» seils à son égard, feront place enso  
 » à des idées plus nobles ; & que  
 » pour prix de sa fidélité, on lui don-  
 » nera un Gouvernement plus doux,  
 » plus tolérable ; je ne crains pas  
 » d'avancer que le Gouvernement  
 » sous lequel elle multiplie les preu-  
 » ves de son attachement, n'est ni  
 » gracieux, ni bienfaisant, à beau-  
 » coup près ; au lieu de l'opprimer  
 » avec nos loix, au lieu d'épuiser  
 » les trésors que lui prodigue la  
 » Nature, il faut lui donner tous  
 » les encouragemens possibles, ou-  
 » vrir ses ports, rendre son com-  
 » merce libre : vous verrez alors  
 » cette Isle s'enrichir puissamment,  
 » & ses richesses refluer dans la  
 » Métropole. La motion du noble  
 » Vicomte lui fait un honneur in-  
 » fini, & je le répète, je suis prêt  
 » à la seconder ; occupons-nous,  
 » Mylords, du bien-être de l'Ir-  
 » lande, c'est la fille aînée de l'An-  
 » gleterre.

Motion à la  
 Chambre des  
 Communes,  
 en faveur du  
 Commerce  
 d'Irlande.

La Chambre des Communes ne  
 se montra pas moins favorable aux  
 Irlandois. Le Comte de Nugent  
 leur compatriote y mit en opposi-  
 tion les loix oppressives sous les-

quelles ils gémissoient , & les services signalés , le dévouement & la loyauté qui leur donnoient tant de titres à la protection du Gouvernement qui les tyrannisoit. Il fit part ensuite à la Chambre , des résolutions qu'il vouloit faire adopter au Comité. La première étoit , qu'à l'exception de la laine & des étoffes de cette matière , toutes les marchandises & choses manufacturées du crû de l'Irlande , pourroient être directement exportées de ce Royaume , dans les diverses Colonies de Sa Majesté en Amérique , aux Indes occidentales , & dans les établissemens Anglois , sur la côte d'Afrique.

Deux seuls Membres , M. Pelham , & Sir *Thomas Egerton* , objectèrent contre cette résolution , que les manufactures angloises auroient beaucoup à souffrir du traitement proposé en faveur des Irlandois. La motion fut adoptée par tous les autres Membres , sans excepter Lord North , qui fit une excursion sur les loix pénales d'Irlande contre les Catholiques Romains , loix injustes & trop sévères , dont la crainte

---

 1778.

En faveur  
des Cathol  
ques Ro  
mains.

1778.

étoit le principe. Son avis fut de les modifier dans cette Isle ; & quant à la liberté de son commerce, il déclara que l'intérêt de la Métropole étoit de l'accorder sans restrictions. M. Fox complimenta le Ministre sur la générosité de ses dispositions favorables aux Irlandois, & lui conseilla, pour donner un nouveau bienfait projeté tout l'étendue possible, d'indiquer au Parlement d'Irlande ce qu'il avoit à faire, en commençant par délivrer les Catholiques Romains d'Angleterre, de l'absurde tyrannie des lois qui les y persécutent.

M. Burke approuva les dispositions de la Chambre en général ; mais il blâma les restrictions qu'elle mettoit à la liberté du commerce irlandois. L'exception des laines dans l'exportation libre de ses marchandises, sembloit impliquer en effet une idée d'artifice, & l'honorable Membre prit de là occasion d'interpréter les intentions du Ministère. » Les Ministres, dit-il, » instruits par la leçon que vient » de leur donner l'Amérique, sentent » la nécessité de paroître se relâ-

» cher avec l'Irlande de leur an-  
 » cienne avidité ; mais avoir l'air  
 » de donner , ou donner effective-  
 » ment, sont deux choses. Que va-t-il  
 » résulter de ces concessions simu-  
 » lées ? Elles apprendront aux Ir-  
 » landois le prix que l'Angleterre  
 » met à leur patience & à leur sou-  
 » mission, tandis que ses Commis-  
 » saires en Amérique leur appren-  
 » dront d'un autre côté, ce que  
 » peut dans certains cas une résis-  
 » tance déterminée.

Quoi qu'il en soit, le malheureux préjugé qui jusqu'alors avoit condamné à l'oppression les Catholiques des trois Royaumes, sembloit être au moment de disparaître. Ceux d'Irlande avoient présenté au Roi une Adresse où ils offroient leur sang & leur fortune pour la défense de l'Etat. Le même patriotisme respiroit dans une autre Adresse des Catholiques Anglois ; après avoir témoigné à Sa Majesté leur dévouement & leur zèle pour la gloire & la prospérité de son regne, & s'être étendus sur la bienfaisance qui caractérisoit son Gouvernement, dont l'esprit de douceur & d'indul-

Adresses au  
 Roi de la part  
 des Catholi-  
 ques Anglois  
 & Irlandois.

1778.

gence s'étoit déjà relâché en leur faveur de la sévérité des anciennes loix, ils la supplioient humblement de leur ménager par de nouveaux bienfaits & de nouvelles concessions, des moyens plus décisifs de signaler leur attachement aux intérêts de la Mere commune. Ces protestations, soutenues par des témoignages effectifs de patriotisme & de fidélité, avoient touché le cœur du Monarque, & fait la plus favorable sensation dans les Chambres du Parlement. MM. Ambler, Charles Turner & George Saville, représentèrent à la Chambre des Communes la nécessité de révoquer des loix que le malheur des tems avoit peut-être justifiées à une certaine époque; mais qu'il étoit honteux de conserver, depuis que les Catholiques Romains étoient d'excellens Chrétiens, d'excellens Citoyens, & les plus fidèles Sujets de Sa Majesté Britannique. Cependant quoique M. Ambler ne leur fût pas contraire, il proposa de mettre quelques restrictions au Bill qui avoit pour objet leur soulagement. En approuvant que les Catholiques pussent trans-



mettre à leurs héritiers de la même communion les biens dont ils jouissaient actuellement, il déclara qu'il voyoit un danger manifeste à leur permettre de nouvelles acquisitions, & l'accroissement de leurs possessions déjà considérables. L'avis de Charles Turner fut que sans distinction de Catholiques & de Protestans, de Conformistes & de non-Conformistes, tout citoyen anglois devoit être l'égal de ses concitoyens, & avoir des mêmes privilèges. Cet avis prévalut, & la seconde lecture du Bill fut accordée unanimement.

- On comprend aisément que dans les circonstances présentes, la justice & l'humanité n'étoient pas le seul motif de ces dispositions favorables aux Catholiques Romains. La politique entroit pour beaucoup dans ces projets de modération & de tolérance ; mais l'intérêt & l'avidité mettoient à l'exécution des obstacles qu'on ne se hâta point d'écarter. Le Gouvernement de l'Irlande, la rigueur de ses loix, les entraves de son commerce, demandoient sur-tout une réforme prompte & décisive. La misère

1778.

Suites des  
troubles d'Ir-  
lande.

1778.

étoit à son comble dans ce Royaume, & le mécontentement général y faisoit craindre une fermentation dangereuse. Pour prévenir ce malheur, le Lord Maire de Dublin avoit assemblé les notables de la Ville, & ayant pris en considération l'état de détresse où se trouvoient les Manufacturiers, il avoit ouvert une souscription au profit de ces infortunés, dont les besoins pressans exigeoient des secours immédiats. Tandis que l'Irlande étoit réduite, par le déclin de ses manufactures, aux extrémités les plus déplorables, les réclamations de quelques Fabricans avides balançoient au Parlement la résolution d'abord unanime d'accorder les franchises au commerce Irlandois. Cependant des milliers d'infortunés attendoient avec impatience les Bills, dont la publication devoit mettre un terme à leur misere. Cette espérance les avoit contenus jusqu'alors; mais si le Ministère cédoit aux clameurs de l'avidité, que n'avoit-il point à craindre d'une multitude au désespoir, & d'autant plus redoutable que de

fausses promesses lui avoient donné l'avant-goût d'une satisfaction qu'on lui retiroit impitoyablement.

---

 1778.

Le 20 Mai.

Déjà l'on écrivoit de Dublin, que le tumulte croissant de jour en jour, présageoit une révolte ouverte & générale. Déjà le peuple s'assembloit en troupe, & demandoit du pain au son du tambour. Cet appareil effrayant annonçoit qu'on ne s'arrêteroit pas long-tems à de simples prières. Le produit des souscriptions ne suffisoit pas à la multitude des ouvriers sans emploi, qu'on portoit dès-lors à vingt mille. Il s'étoit déjà formé des Comités tumultueux, dans lesquels on avoit pris la résolution de ne plus recevoir aucunes marchandises des manufactures angloises. A cette époque, le Vice-Roi voulant prévenir de plus grands excès, fit appeler deux Négocians, dont il connoissoit l'influence sur le Peuple, & les ayant exhortés en conséquence, à faire usage de leur crédit pour arrêter le tumulte, il leur donna sa parole que le bon ordre une fois rétabli, on verroit paroître l'un des Bills proposés pour le soulagement de l'Irlande. Sans autre ré-

1778.

ponse, les Négocians lui demandèrent si le Bill en question étoit relatif à l'exportation des marchandises ; & Son Excellence ayant répondu qu'il n'en favoit rien, ils se retirèrent en gardant un silence menaçant. Le Vice-Roi assembla le Conseil immédiatement après, & de nouvelles dépêches furent envoyées au Gouvernement, qui dans ce moment de crise, fit expédier à Dublin l'ordre d'incorporer la Milice, en attendant qu'on y fût passer des Troupes réglées. Ces mesures pouvoient effrayer quelques révoltés ; le plus sûr étoit de les calmer, & le Parlement d'Irlande se hâta de passer le Bill en vertu duquel les Catholiques Romains peuvent acheter des biens immeubles, en jouir en toute propriété, & les transmettre à ceux qu'ils jugent à propos d'appeller à leur succession. Cette nouvelle loi produisit un bon effet dans la classe aisée des mécontents ; mais le Peuple qui mourait de faim faute de travail & d'emploi, demandoit du pain & la liberté du commerce, dont les entraves le réduisoient à la plus affreuse indigence. Comme on l'adit,

l'avidité des Villes privilégiées mettoit obstacle au bonheur de tout un Royaume, & il étoit à craindre que leur opposition ne soulevât l'Irlande. L'esprit de révolte s'étoit déjà communiqué de la Capitale aux Provinces; on écrivoit d'Ardée qu'un nombre considérable de mutins venoit de s'attrouper à son de trompe, & que le Maire de la Ville ayant fait arrêter les plus déterminés, la populace ameutée avoit enlevé de force les prisonniers, les avoit conduits en triomphe à West-Gate, d'où elle avoit repris le chemin de la Ville, après avoir tenu conseil, & s'être liée par des sermens de confédération.

---

---

1778.

Tels furent les griefs, & telles étoient les dispositions inquiétantes des Irlandois, lorsque le bruit se répandit à Londres que la France se préparoit à faire une descente sur leurs côtes. Quoique sans fondement, cette nouvelle porta l'allarme en Angleterre, & déconcerta pour un moment, les projets des Ministres. Il falloit préserver en même tems l'Irlande & la Grande-Bretagne des suites de cette invasion, dont la

1778.

possibilité n'étoit plus contestée dans les débats du Parlement. Pour parer ce coup, l'Angleterre ne se dissimuloit pas qu'elle avoit besoin de toutes ses forces ; & pour les tenir en échec, la France n'avoit peut-être rien de mieux à faire que de prolonger la menace de cette descente, & d'en affecter les préparatifs. On s'attendoit au premier moment, à voir débarquer les François sur la côte de Kent ou de Suffex ; & déjà George III avoit déclaré que dans ce cas, il se mettroit à la tête des Troupes, & prendroit le commandement de toutes les forces du Royaume ; déjà l'on prenoit des mesures pour faire changer de résidence à la Reine, & l'éloigner de la Capitale avec son auguste famille.

Préparatifs  
de guerre en  
Espagne.  
Fausse sécurité  
des Ministres  
d'Angleterre.

A ces motifs d'inquiétude se joignoient les mouvemens de l'Espagne, dont la neutralité ne paroissoit pas devoir se soutenir long-tems. Vingt-trois vaisseaux armés à Cadix, sembloient n'attendre qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Les hostilités une fois commencées entre la France & l'Angleterre, la desti-

n de ce formidable armement 1778.  
 uvoit être long-tems douteuse.  
 clauses si connues du Pacte de  
 mille entre les différentes Puif-  
 s de la Maison de Bourbon ,  
 ent dû suffire au Cabinet de  
 -James, pour l'éclairer sur les  
 sitions de la Cour de Madrid,  
 faire interpréter ses moindres  
 arches ; cependant il parut se  
 r que les Espagnols resten-  
 t jusqu'à la fin , spectateurs  
 érens de cette grande que-  
 ; les Ministres affectoient de  
 ter que la neutralité de l'Es-  
 e étoit au moins très-probable.  
 justifier leur sécurité appa-  
 , ceux du parti ministériel  
 ent valoir les plus frivoles  
 nstances. Le Comte de Gran-  
 , Ambassadeur de la Grande-  
 agne à Madrid , avoit eu le  
 uier Avril , une longue confé-  
 e avec les Ministres de Sa Ma-  
 Catholique ; on observa qu'il  
 oit sorti fort satisfait ; & comme  
 visage d'un Ambassadeur devoit  
 er vrai , on concluait affirmati-  
 ent de la sérénité du Comte de  
 atham , qu'il n'y auroit point

1778.

de guerre entre les deux Cours. Ceux du parti contraire oppofoient à cette apparence, la réalité des armemens Efpagnols; ils mettoient fous les yeux du Miniftère, la lifte effrayante des vingt-trois vaiffeaux & des fix frégates prêts à quitter la rade de Cadix fous les ordres du Général Don Louis de Cordova; ils demandoient quelle étoit le deftination de cette formidable Efcadre & de tant d'autres vaiffeaux équipés ou prêts à l'être au Ferrol, à Cartagene, à Malaga & dans les divers ports d'Efpagne. Tous les Politiques de l'Europe, attentifs à ces mouvemens, les interprétoient fuivant leurs vues, leurs intérêts & leurs préventions. La conjecture la moins allarmante pour l'Angleterre, étoit que la Cour de Madrid ayant reçu la nouvelle de l'arrivée de fa flotte de l'Amérique à la Havane, l'Efcadre de Cadix avoit eu ordre d'appareiller fur le champ & d'aller à la rencontre de ce riche convoi, dont la cargai fon étoit évaluée à vingt-quatre millions de piaftres fortes; mais ce bruit hafardé fans fondement n'étoit point de nature à



ner les inquiétudes de la Grande-Bretagne. L'Ambassadeur de cette puissance à la Cour de Madrid, joigna quelque ombrage sur les paratifs de guerre qui se faisoient, et ainsi dire, sous ses yeux. Peu fait de la réponse vague du Ministre Espagnol, & plus mécontent encore de ses fréquens entretiens avec l'Ambassadeur de France, Comte de Grantham comprit bien qu'il y avoit entre les deux maisons de Bourbon des intelligences relatives à l'Angleterre, & que son rappel à Londres suivroit près celui du Consul général, et le départ précipité fournissoit une abondante matière aux conjectures des Politiques. Ceux qui, pour donner quelque ombre de vraisemblance à la prétendue neutralité d'Espagne, s'autorisent de la nomination d'un nouvel Ambassadeur à la place du feu Prince de Masseno, ne faisoient point assez d'attention aux époques; lors de cette nomination, on ne pouvoit pas voir encore à Madrid que Lord Stormont alloit être rappelé de France; mais rien ne dût allarmer

1778.

**1778.** le Conseil de Saint-James, comme le bruit accrédité par divers Membres du Corps diplomatique, à qui M. le Comte d'Aranda, Ambassadeur à la Cour de Versailles, avoit déclaré, disoient-ils, que les dispositions du Roi son Maître ne pouvoient être douteuses, & que suivant le Pacte de famille entre les diverses Branches de la Maison de Bourbon, l'Ennemi de l'une de ces Branches, le devenoit nécessairement de toutes les autres.

**L'Angle-  
terre abandonnée à elle-même.**

En cas de guerre avec la France, il falloit donc que l'Angleterre trouvât en elle-même de quoi faire face à trois Puissances, dont une seule étoit capable de lui tenir tête. Sans parler ni des moyens de défense, dont se prévaloit l'Amérique, ni de nos forces de terre qui, dans la supposition d'un transport, avoient de quoi faire trembler les Anglois dans leurs foyers; la France & l'Espagne réunies pouvoient leur opposer deux cens vaisseaux sur les mers, dont ils se disoient toujours les Souverains. Cette prétention injurieuse à l'Europe entière, leur en avoit aliéné les Puissances, & il n'en

n'en étoit pas une seule qu'ils pussent 1778.  
engager dans leur querelle ; toutes  
ayant des vues relatives au com-  
merce ; devoient regarder l'indé-  
pendance de l'Amérique d'un œil  
de complaisance. L'opinion générale  
étoit qu'elles alloient régler leur con-  
duite sur l'exemple de Louis XVI ;  
que l'Empereur ne dissimuloit pas  
ses dispositions à cet égard , & que le  
sieur Lée , un des Agens du Con-  
grès venoit d'être reçu à la Cour de  
Vienne sous la protection de l'Amba-  
ssadeur de France (1) ; que le Roi

---

(1) Cette dernière nouvelle n'eut qu'un moment de faveur ; elle fut bientôt con-  
tredite par un Avis, d'abord publié dans la  
Gazette de *la Haye* , & puis traduit avec  
emphase dans tous les Papiers d'Angle-  
terre. Cet Avis portoit que : *Sa Majesté*  
*l'Impératrice-Reine , par une suite de son*  
*attention scrupuleuse aux droits réciproques*  
*des Souverains , avoit fait informer ceux*  
*qui desiroient introduire le sieur LÉE , que*  
*cet Agent du Congrès devoit s'attendre à*  
*n'être jamais admis en sa présence.* Cette  
déclaration fit beaucoup de sensation à  
Londres , & ce fut une espèce de triomphe  
pour les Anglois ; mais ils donnoient trop  
de valeur à l'énoncé de la résolution de  
l'Impératrice , qui , dans la circonstance des

**1778.** de Prusse avoit déclaré publiquement qu'après Sa Majesté Très-Chrétienne, il vouloit être le premier à reconnaître l'indépendance des Américains, & qu'il avoit fait refuser aux Troupes de Hesse & de Hanau, à la solde des Anglois, le passage sur les terres de la domination. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, on avoit inséré dans les papiers publics un fragment d'une lettre vraie ou supposée du Ministre de Prusse, à ses Plénipotentiaires de la nouvelle République.

» Quant aux renforts de Troupes  
» que la Grande-Bretagne pour recevoir des autres Puissances de  
» l'Europe pour la Campagne prochaine, je puis vous assurer,  
» Monsieur, que votre Nation n'a  
» rien à craindre, ni de la Russie,  
» ni du Danemarck, & que l'Allemagne ne fournira que quelques  
» centaines d'hommes que le Duc

---

troubles relatifs à la succession de la Bavière, fit bien de rejeter la députation du sieur Zie; mais qui n'étendoit point cette exclusion à tout autre Délégué du Congrès.

» de Brunsvick , le Landgrave de  
 » Hesse & le Margrave d'Anspach 1778.  
 » sont obligés , par une suite de  
 » leurs traités , d'envoyer tous les  
 » ans pour recruter les Troupes que  
 » ces Princes ont en Amérique , à  
 » la solde de l'Angleterre ; c'est  
 » avec une satisfaction bien sincere ,  
 » que je vous fais passer cette infor-  
 » mation agréable ».

: L'Angleterre avoit pu fonder  
 quelque espérance sur le Portugal ; Neutralité  
de la Hollan-  
de.  
 mais les deux Cours de Madrid &  
 de Lisbonne venoient de signer un  
 traité par lequel cette dernière s'o-  
 bligeoit à ne point recevoir dans  
 ses ports les vaisseaux d'une Puif-  
 sance ennemie de l'Espagne. La  
 Hollande avoit le plus grand inté-  
 rêt à soutenir le crédit de l'Angle-  
 terre , & pour en prévenir la ruine ;  
 elle eût fait volontiers de nouveaux  
 efforts & de nouveaux sacrifices ,  
 s'ils avoient pu sauver son alliée ,  
 sans compromettre sa propre existen-  
 ce ; mais le Conseil de Saint-James  
 exigeoit que les Provinces-Unies  
 se dévouassent en pure perte. Elles  
 avoient trop à risquer en se désis-  
 tant d'une neutralité nécessaire à

1778.

leur sûreté. On verra dans la suite comment le vœu des Puissances confédérées, la sollicitation du Congrès & des outrages répétés de la part de la Marine Angloise, décidèrent enfin la Hollande à prendre parti dans cette guerre.

Le Duc de Richmond est d'avis que l'Angleterre mette bas les armes.

On ne peut trop s'étonner que dans l'état d'épuisement & d'abandon où l'on voyoit l'Angleterre, elle osât provoquer par de nouvelles hostilités l'orage prêt à fondre sur elle, & qu'elle persistât dans ses projets de violence & d'agression. Le Duc de Richmond avoit beau tonner dans la Chambre des Pairs, il avoit beau prouver qu'il n'y avoit de salut pour la Grande-Bretagne que dans une paix générale; qu'il falloit plier sous le joug de la nécessité, reconnoître l'indépendance des Colonies, désarmer la France & l'Espagne par des égards, des réparations & des prières; se défaire de ses prétentions sur les mers, rentrer de bonne grace, du moins pour quelque tems, dans le second ordre des Puissances Européennes, sacrifier l'Amérique, pour conserver l'Angleterre, l'Ecosse &

lande , supplier , s'humilier &  
 ttre bas les armes , puisqu'il ne  
 soit que ce moyen de conjurer la  
 pête & de prévenir une invasion,  
 et la seule idée faisoit trembler

1778.

Anglois les plus intrépides ; cet  
 s que le Patriotisme dictoit au  
 s grand homme qu'eut alors  
 ngleterre , étoit combattu dans

Chambres par la pluralité des  
 mbres. Le grand nombre affect-  
 t de voir dans les allarmes du  
 ic de Richmond le décourage-  
 nt d'une ame livrée à des ter-  
 urs paniques ; on taxoit de foi-  
 sse & peut-être de lâcheté ,  
 e conseils suggérés par une sage  
 évoyance & par ce courage ré-  
 chi qui , dans certaines positions ,  
 nsiste à tout sacrifier pour ne pas  
 et perdre. Lord Shelburne à qui  
 n supposoit des intentions ambi-  
 uses & la prétention ridicule de  
 nplacer Lord Chatham dans l'o-  
 nion publique , ne cessoit de ré-  
 ter que pour remédier aux maux  
 l'Etat , il suffisoit de renvoyer  
 Ministres , de leur choisir parmi  
 Whigs un successeur qui fut  
 ns les principes de ce grand

Avis extra-  
 vagant de  
 Lord Shel-  
 burne.

1778.

homme, & au lieu de s'amuser à délibérer sur les moyens de garantir les côtes d'Angleterre d'une invasion peut-être chimérique, d'en effectuer une bien réelle sur les côtes de France. A l'en croire, la Grande-Bretagne n'étoit pas dans une position fort inquiétante; elle ne manquoit ni d'hommes ni d'argent, & loin d'avoir à trembler pour ses propres foyers, devoit se promettre des succès d'une expédition en pays ennemi.

Le Parlement d'Angleterre provoqué à contre-tout.

Ces assertions extravagantes trouvoient des approbateurs, non-seulement dans les dernières classes du Peuple, mais au Parlement & dans le Conseil de Saint-James. D'une part cette confiance aveugle en des forces exagérées par le Ministère; de l'autre, le découragement & la terreur qu'inspiroit la seule idée d'une descente, formoient un contraste de sentimens, d'opinions & de conduite qui ressembloit beaucoup au désordre. On ne craignoit rien tant que les représailles de la France, & l'on continuoit audacieusement les hostilités; on se croyoit au moment d'une invasion,



n n'avoit point de forces suffisantes  
 our la repousser, & l'on restoit  
 ans l'inaction, ou l'on prenoit des  
 mesures fausses & contradictoires;  
 en n'alloit de concert, & la moitié  
 e la Nation agissoit en sens con-  
 aire de l'autre moitié. Jamais l'An-  
 leterre ne s'étoit trouvée en des  
 onjonctures où le secours du Par-  
 ement lui fut plus nécessaire; il  
 en fut pas moins prorogé depuis  
 5 Juin jusqu'au 14 Juillet,  
 ontre l'avis de plusieurs Membres,  
 ui, dans leurs débats, supposèrent  
 our motif à cette prorogation,  
 : dessein formé de la part des Mi-  
 istres, de se soustraire aux regards  
 igilans des deux Chambres; ils  
 riront de-là occasion de peindre  
 urs inquiétudes. « Le coup qui  
 nous menace est instant, s'écria le  
 Duc de Bolton, & chaque mo-  
 ment peut voir éclore un évé-  
 nement décisif. Déjà l'allarme est  
 répandue, le tocsin retentit dans  
 mes oreilles; car n'est-ce pas sonner  
 le tocsin que de mettre un embargo  
 général sur le commerce? Cette  
 mesure extrême n'a jamais été  
 prise que dans le cas d'une inva-

1778.

1778.

» sion immédiate; n'en doutons pas,  
 » les Ministres sont instruits que ce  
 » moment approche. Est - ce donc  
 » ce moment que vous choisirez,  
 » Milords, pour vous retirer dans  
 » vos terres? Votre présence au Par-  
 » lement est l'unique espoir de la Na-  
 » tion,.... Vous pouvez seuls re-  
 » pousser la ruine qui nous assiège».

Terreur pa-  
 nique des  
 Anglois,

Lord Camdem ajouta qu'il n'é-  
 toit plus tems de se déguiser les  
 faits, & qu'il falloit songer à protéger  
 leur Isle contre une invasion cer-  
 taine. L'inaction des flottes an-  
 gloises lui paroissoit une démonstra-  
 tion de la réalité de cette menace.  
 Pour justifier la prorogation du Par-  
 lement, les Ministres avoient allé-  
 gué le pouvoir qu'a le Roi d'assem-  
 bler les Chambres en quatorze  
 jours; le Comte de Bristol rejeta  
 cette excuse, en disant que la France  
 pouvoit effectuer une descente en  
 moins de quatorze heures. La ter-  
 reur qu'inspiroit cette possibilité,  
 s'étoit communiquée des Chambres  
 du Parlement dans les Cafés & les  
 Coteries de la Capitale. Elle gagna  
 bientôt dans les dernières classes  
 de la Cité, & passant de la Ville

aux Provinces , elle porta son trouble & son effroi dans les campagnes les plus solitaires. Rien ne le prouve mieux que ce fait positif, dont les Gazettes du tems ont égayé leurs relations.

---

1778.

» Un bataillon de la Milice de  
 » *Kent* , étant en marche pour se  
 » rendre de *Tilbury* au Camp de  
 » *Walrey-Common* , se trompa de  
 » chemin & s'égara dans la cam-  
 » pagne. Des Villages voisins on  
 » découvrit une foule armée es-  
 » caladant les palissades , franchif-  
 » sant les haies , passant les ruisseaux  
 » & les fossés à gué : il étoit  
 » clair que des gens qui connois-  
 » soient si mal le pays, ne pouvoient  
 » être que des étrangers , & par  
 » conséquent des Ennemis. En dix  
 » minutes la campagne se trouva  
 » déserte à trois milles à la ronde ;  
 » hommes, femmes , enfans , tout  
 » disparut ; l'air retentit des cris  
 » des fuyards , & l'allarme se com-  
 » muniquant de proche en proche,  
 » parvint jusques dans le Camp des-  
 » tiné à la repousser. On entend  
 » crier de toute part l'*Ennemi* . . .  
 » l'*Ennemi* ! Les Tambours battent

1778. » l'assemblée. . . . On n'a pas le tems  
 » de tenir conseil ; l'Ennemi appro-  
 » che , déjà il est en vue , on le  
 » distingue , c'est le bataillon de la  
 » Milice de *Kent* » !

Etat des n'avoit d'existence que dans les têtes  
 affaires en angloises , absorboit tellement l'at-  
 Amérique. tention des Politiques de Londres ,  
 qu'ils en donnoient à peine aux  
 nouvelles de l'Amérique ; cepen-  
 dant rien n'y justifioit l'apparente  
 tranquillité du Ministère. Il est bien  
 vrai que l'hiver avoit forcé Was-  
 hington à donner quelque relâche  
 aux Troupes , & que depuis trois  
 mois , il ne s'étoit rien passé entre  
 les deux Partis , si l'on excepte  
 quelques actions plus courageuses  
 que décisives , dont le récit paroîtroit  
 superflu dans cette Histoire ; on  
 se contentera d'en rapporter une  
 seule dont l'intrépidité , nous a  
 paru mériter cette distinction. Le  
 26 Janvier de cette année , le sieur  
 Lée , Capitaine de Cavalerie étant  
 dans une maison située à seize milles  
 de Philadelphie , se vit tout-à-coup  
 investi par un Corps anglois de  
 Cavalerie légère d'environ deux

Intrépidité  
 du Capitaine  
 Lée.

cens hommes , qui , pleins de confiance dans leur nombre , étoient venus le surprendre dans ce foible retranchement. La valeur du Capitaine , son sang-froid & la bravoure de sa petite Garnison firent échouer le projet de l'Ennemi. Quoique *Lée* n'eût pas assez de monde pour placer un homme à chaque fenêtre de la maison assiégée , il força les deux cens dragons à se retirer honteusement , laissant derrière eux environ douze hommes tués ou blessés. A cette belle défense , le sieur *Lindsay* , Lieutenant de *Lée* , reçut une légère blessure , & ce fut tout le dommage qu'essuya la petite Troupe américaine.

Il n'est pas moins vrai que l'Armée de Philadelphie avoit reçu des provisions assez abondantes ; mais le commerce de ces denrées enrichissoit les Habitans de la campagne à plus de quinze milles à la ronde , & ne pouvoit se continuer sans épuiser les ressources de *Howe* , en préparer à *Washington* , & rendre de plus en plus nécessaires les secours d'argent qu'attendoit le Général Anglois. Ces secours n'arri-

1778.

Position  
fâcheuse du  
Général  
*Howe*.

1778.

voient point, & les Troupes Royales alloient se trouver réduites aux plus fâcheuses extrémités de la disette. Pour dissimuler l'embarras de la situation, ou peut-être dans l'intention de s'en tirer, Howe parut s'occuper un moment des préparatifs d'une expédition & fit rassembler quarante transports, à bord desquels un détachement considérable devoit s'embarquer, disoit-on, pour aller surprendre les postes ennemis, gagner les derrières de l'Armée de Washington & détruire ses magasins. Suivant la Gazette infidèle de New-York, cette Armée étoit dans un état déplorable; la maladie y faisoit les plus grands ravages, & plus de cinq mille hommes y languissoient sans espoir de guérison, faute de soins & de médicamens, dont les Hôpitaux étoient absolument dépourvus. On ne dissimulera pas que le Camp de Valley - Forge n'eût beaucoup souffert de la rigueur de la saison, & que les maladies ne l'eussent considérablement affoibli; mais le 15 Mars, on comptoit encore huit mille hommes dans ce Camp, & c'en étoit assez pour inquiéter le Géné-

ral Howe, qui trembloit d'être atta-  
 qué dans Philadelphie avant l'arri-  
 vée des renforts de la Grande-Bre-  
 tagne. Malgré les rapports conso-  
 lants de quelques Gazettes angloises,  
 il ne falloit peut-être qu'un ordre  
 du Congrès pour réduire l'Armée  
 Royale à la cruelle alternative, ou  
 de se laisser consumer par la faim,  
 ou de périr sous le tranchant de  
 l'épée ennemie. Les mêmes Papiers  
 exagéroient avec une égale invrai-  
 semblance, les avantages de l'Angle-  
 terre dans les mers d'Amérique. Vers  
 la mi-Mai ces papiers faisoient mon-  
 ter à deux cens trente-six vaisseaux  
 les prises faites par la seule Escadre  
 de l'Amiral Gayton, & grossissoient  
 prodigieusement celles de l'Amiral  
 Young; mais on a vu qu'à cette  
 époque, il s'en falloit de cinq cens  
 vaisseaux, que les Anglois fussent  
 au pair des Américains.

La politique des Ministres auto-  
 risoit ces rapports infidèles, & ce  
 fut dans le même esprit qu'ils essayè-  
 rent de répandre dans toute l'Eu-  
 rope, que le traité avec la France  
 avoit trompé l'espoir des Rebelles,  
 que la précipitation de cette dé-

1778.

Rapports  
 infidèles &  
 bientôt dé-  
 mentis.

1778.

\_\_\_\_\_ marche excitoit des murmures & de la fermentation dans la plupart des Colonies. Mais on fut bientôt, qu'à la nouvelle de ce traité, l'enthousiasme général s'étoit manifesté par des réjouissances publiques, & que huit Provinces informées de l'arrivée des Commissaires Anglois & de l'objet des Bills, dont ils étoient porteurs, avoient fait présenter au Congrès par leurs Députés respectifs, des Mémoires où elles supplioient l'Assemblée de se refuser à toute espèce de négociation avec la Grande-Bretagne, à moins qu'elle ne reconnût préalablement l'indépendance des Etats-Unis. M. Fstzpatrick nouvellement arrivé de Philadelphie, apprit en même-tems à la Chambre des Communes, ce que les Ministres craignoient de révéler ; il détailla, en ces termes, le mauvais effet que produisoient ces Bills en Amérique. » Il est impossible d'exprimer l'indignation de l'Armée Royale ; elle étoit au point, que j'ai vu des Officiers de distinction arracher, de dépit, leurs cocardes, les fouler aux pieds,



» maudire l'usage qu'ils en avoient  
 » fait, & s'écrier qu'ils étoient sa-  
 » crifiés indignement ! Quoi, di-  
 » soient-ils, *est-ce là le renfort des*  
 » *vingt mille hommes qui devoient*  
 » *nous mettre en état de porter un*  
 » *coup décisif à l'ouverture de la*  
 » *Campagne : quoi, après nous avoir*  
 » *engagés dans une guerre qui nous*  
 » *répugnoit, après tant de périls,*  
 » *tant de sang infructueusement*  
 » *versé, au lieu des renforts pro-*  
 » *mis, on nous envoie une LIASSE*  
 » *de Bills qui nous couvrent de*  
 » *honte ! Les Américains, continua-*  
 » *t-il, n'ont pas cru devoir s'indi-*  
 » *gner ; ils n'ont montré que du*  
 » *mépris pour de tels Actes, qui,*  
 » *sans aucun caractère d'authenticité,*  
 » *& sans être adressés aux Officiers*  
 » *supérieurs, ont été placardés au*  
 » *coin des rues, ou distribués par*  
 » *des gens sans aveu. Dans plusieurs*  
 » *cantons on les a regardés comme*  
 » *une imposture, dont l'objet étoit*  
 » *de semer la désunion & de souf-*  
 » *traire le Peuple à l'allégeance*  
 » *jurée au Congrès ; les copies qui*  
 » *en sont parvenues à l'Armée ont*  
 » *paru renfermer des proposi-*

1778. » tions infidieuses, elles ont été  
 » déchirées en mille pièces, &,  
 » dans quelques endroits, brûlées  
 » par la main du bourreau. . . .  
 » Des Officiers qui jouissent de la  
 » confiance intime du Général War-  
 » hington, m'ont dit que ces pro-  
 » positions eussent été accueillies,  
 » si elles avoient été faites par un  
 » Chatham, ou par quelqu'autre  
 » Ministre digne de la confiance de  
 » l'Amérique ; mais qu'elle ne se  
 » prêteroit jamais à rien de ce qui  
 » lui seroit proposé par les mêmes  
 » hommes qui avoient excité &  
 » fomenté cette malheureuse que-  
 » relle ».

Désintéres-  
 ment du Con-  
 grès dans l'é-  
 change des  
 prisonniers.

Cependant le retard des ren-  
 forts, si vainement promis à l'Armée  
 de Philadelphie, avoit forcé le Gé-  
 néral Howe de hâter l'échange des  
 prisonniers, dont l'élargissement res-  
 pectif sembloit devoir grossir &  
 fortifier les Troupes angloises &  
 continentales ; mais comme l'Ar-  
 mée de Burgoyne, toujours rete-  
 nue en Amérique, ne fut pas com-  
 prise dans cet échange, les Roya-  
 listes en retirèrent peu d'avantage ;  
 le Congrès n'y souscrivit de son

côté, que pour soustraire les prisonniers américains à la rigueur d'un traitement barbare, & s'affranchir lui-même en cette circonstance, de la dure nécessité des représailles. Cette considération, dont l'humanité généreuse auroit touché le cœur d'un Sauvage, étoit méconnnue de la plupart des Anglois. Ils affectoient d'y voir une basse timidité (1) & ne rougissoient pas d'en faire un objet d'injure; tout prouvoit cependant en cette occasion, le noble désintéressement des Américains. Ils n'avoient rien à gagner à cet échange, & des Soldats atténués & languissans des suites d'une captivité longue & cruelle, étoient un bien foible renfort pour l'Armée de Washington; mais cette Armée se ressentit bientôt de l'enthousiasme général qu'avoit excité la nouvelle du traité avec la France. Plus de vingt mille hommes demandèrent à s'enrôler conformément à la dernière réso-

1778.

---

(1) Voyez, dans le Courrier de l'Europe, la Lettre du Général Sullivan, au Général Pigot. *vol. 4. pag. 147.*

1778.

lution du Congrès, qui ne mettoit aux engagements d'autre terme que la fin de la guerre entre les Etats-Unis & la Grande-Bretagne : ces Troupes désormais soumises aux loix d'une sévère discipline, promettoient à la nouvelle République une Campagne brillante, dont les préparatifs annonçoient des entreprises décisives.

Préparatifs  
d'une expé-  
dition contre  
le Canada,  
tout-à coup  
suspendus.

Tandis que l'Armée de Washington bloquoit dans Philadelphie celle du Général Howe, le menaçoit d'une attaque vigoureuse, & lui dictoit, pour ainsi dire, les conditions de sa retraite, s'il vouloit évacuer cette Place, l'Armée du Nord s'assembloit à Albany, sous les ordres du Général Conway, pour une expédition contre le Canada; le Marquis de la Fayette devoit avoir part à cette entreprise, dont l'objet étoit de détruire les vaisseaux anglois sur le lac Champlain, de porter la guerre jusqu'aux pieds des remparts de Québec, & d'exécuter dans cette Campagne, un projet échoué les années précédentes, malgré la bravoure d'Arnold, & les sages mé-

fures du Général Montgomery. Conway avoit déjà pris les devants avec sept mille hommes des Troupes victorieuses à Saratoga ; six mille hommes de Milice , pleins de courage, venoient de s'enrôler pour cette périlleuse expédition.

1778.

Tant d'ardeur étoit le fruit & le premier effet de l'alliance entre les François & les Américains. Ces préliminaires de la Campagne du Nord , paroissoient combinés avec le départ de la flotte du Comte d'Estaing , & déjà l'on regardoit le Canada comme perdu pour l'Angleterre. Le Congrès lui-même acceptoit cet augure avec d'autant plus de confiance , qu'une lettre d'Albany, datée du premier Mars, venoit d'annoncer un soulèvement des Canadiens. En effet , ce peuple toujours plus mécontent du gouvernement arbitraire & tyrannique de la Métropole , avoit pris les armes contre les Troupes Royales , les avoit forcées à se retirer dans Québec , & les y tenoit investies , dans l'espérance que , le passage des lacs devenu praticable , l'Armée de Conway se hâteroit d'en venir for-

1778.

mer le siège. La nouvelle de cette révolte fit peu de sensation à Londres, où toutes les allarmes se portoi-ent vers les côtes de la Grande-Bretagne; d'ailleurs on eut soin de répandre en même tems, que vingt vaisseaux armés à Ports-Mouth, venoient de mettre à la voile pour aller secourir la Capitale du Canada, & que les nouvelles fortifications de cette Place, sa garnison & les dispositions de ses habitans, la rendoient imprenable. Quoi qu'il en soit des motifs de cette confiance au moins apparente du Ministère Britannique, les Généraux Américains reçurent ordre de suspendre l'exécution de leurs projets dans le Nord, & nos spéculateurs François virent dans la révolte même des Canadiens, une raison de différer la conquête désormais indubitable de cette Province. Ils prêtoient leur politique au Congrès, & tournoient en conséquence les forces de la Nouvelle-Angleterre contre la Nouvelle-Ecosse, dont il se promettoit, disoient-ils, la réduction avant le mois de Juillet de cette même année.

Toutes les nouvelles de l'Amérique avoient annoncé jusqu'ici des événemens plus ou moins faits pour irer le Ministère de sa profonde sécurité ; mais les dernières dépêches de William Howe semblèrent un moment la justifier. Dans sa Lettre du 11 Mai, ce Général, après avoir fait part aux Ministres de l'arrivée de Sir Henri Clinton, qui venoit le remplacer, entra dans le détail de quelques avantages remportés sur les Américains. Quoique exagéré dans sa relation, cet exposé donna lieu de craindre aux plus clair-voyans du parti républicain, que la fortune ne se rangeât enfin du côté des Royalistes. Suivant cette relation, des Corps de Troupes sortis de Philadelphie avoient parcouru la campagne dans l'étendue de plusieurs milles, & jusques dans la Province de Jersey, à l'effet d'ouvrir les communications nécessaires à l'importation des vivres, de protéger les habitans paisibles, & de ramasser des fourrages pour l'usage de l'Armée ; Tous ces détachemens avoient rempli leur mission au grand désavan-

1778.

Les Anglois  
ont quelques  
avantages sur  
les Améri-  
cains.

1778.

tage de l'ennemi ; le Colonel Mawhood s'étoit porté dans le voisinage de Salem , avec trois Bataillons & un Corps de Provinciaux , avoit fait une descente sur le côté , & après avoir dispersé les forces rassemblées dans ce canton , étoit rentré dans Philadelphie avec d'abondantes provisions.

Menaces  
atroces du  
Colonel  
Mawhood.

Le Colonel Mawhood se permit dans cette expédition , des procédés atroces qui démentoient l'humanité au nom de laquelle il invita la Milice de Quinton-Bridge , à mettre bas les armes , lui promettant à cette condition de rembarquer ses Troupes , & de ne faire aucun autre dommage dans le pays. « Mais , continuoit-il , si la Milice » abusée se refuse à cette invitation , » le Colonel Mawhood armera les » habitans affectionnés , appelés » *Torys* ; il fondra sur ladite Milice ; il brûlera , détruira ses maisons & tout ce qui lui appartient ; il réduira les Rebelles , leurs femmes & leurs enfans à la mendicité & à la détresse ; & pour leur prouver qu'il ne s'agit point ici de vaines menaces , il a annexé à



cette note, les noms de ceux qui  
seront les premiers objets de sa  
vengeance ».

1778.

Le Colonel Hand, Commandant  
Troupes des Etats-Unis dans  
Province de Jersey, crut devoir  
réponse à ces menaces. Nous  
transcrivons ici comme un des  
monumens de cette Histoire, qui  
est le plus en évidence la politi-  
que aveugle des Anglois dans leurs  
opérations de guerre avec les Amé-  
ricains.

« J'ai reçu, Monsieur, la pro-  
position dont nous sommes, di-  
tes-vous, redevables au cri de  
votre humanité ; je désirerois ar-  
demment que ce cri eût pu se  
faire entendre & régler la con-  
duite de vos Troupes depuis  
qu'elles occupent *Salem*. Elles ne  
se sont pas contentées de refuser  
quartier, elles ont massacré ceux  
de nos gens qui s'étoient rendus  
prisonniers, lors de l'affaire de  
*Quinton-Bridge* : hier matin en-  
core, à *Hancock's-Bridge*, elles  
ont passé au fil de la bayonnette,  
de sang-froid & de la manière la  
plus cruelle, des hommes enle-

Belle ré-  
ponse du Co-  
lonel Hand.

1778.

» vés par surprise , & dont quel-  
» ques-uns n'étoient pas même gens  
» d'armes. Ces traits sont odieux....  
» Ah ! Monsieur , les braves gens  
» sont toujours humains ! Après  
» nous avoir fait l'étalage de votre  
» humanité , vous nous faites une  
» proposition qui nous attireroit  
» sans doute votre juste mépris, si  
» nous étions capables de l'accep-  
» ter ; nous la rejetons tous una-  
» nimement. Non , Monsieur , nous  
» ne mettrons pas les armes bas !  
» Nous les avons prises pour sou-  
» tenir des droits qui nous sont plus  
» chers que la vie , & nous ne les  
» quitterons que lorsque la vic-  
» toire aura couronné notre cause ,  
» ou lorsque , dignes du sort de ces  
» illustres Anciens qui sont tombés  
» en combattant pour la liberté ,  
» une mort honorable les rendra  
» inutiles dans nos mains.... Quant  
» à la menace de brûler , de dé-  
» truire en pure perte nos posses-  
» sions , de réduire nos femmes &  
» nos enfans à la mendicite & à la  
» détresse , en vérité , j'ai de la peine  
» à transcrire cet extrait de votre  
» note ; l'humanité souffre en moi ;  
» je

» je ne puis croire que ces expres-  
 » sions & ces sentimens coulent de 1778.  
 » la plume d'un Officier brave ,  
 » généreux, qui a reçu en Europe  
 » une éducation polie ; je crois  
 » lire un ordre barbare du farou-  
 » che *Attila !* »

Les talens & l'activité du Lieu- Autre échec  
des Améri-  
cains.  
 tenant-Colonel Albercromby, s'é-  
 toient signalés dans cette espèce de  
 guerre, moins inhumainement que  
 ceux du Colonel Mawhood. Avec  
 quatre cens hommes d'Infanterie  
 légère, trois cens Chasseurs & un  
 parti de Dragons, il avoit surpris,  
 attaqué & mis en déroute un Corps  
 ennemi de neuf cens hommes, com-  
 mandés par un Brigadier Général,  
 & postés à dix-sept milles de Phi-  
 ladelphie. Il ne perdit que neuf  
 de ses gens ; & du côté des Améri-  
 cains, le nombre des morts, des  
 blessés ou des prisonniers, fut de  
 cent cinquante hommes, y compris  
 les Officiers. La déroute eut été  
 bien plus complete si, pour ef-  
 fectuer cette surprise, il n'eût fallu  
 faire une longue marche qui ne  
 laissa point à l'Infanterie Royale la

~~1778.~~ faculté de pourſuivre vigoureuſement les ſuyards.

Expéditions  
plus impor-  
tantes du Ma-  
jor Maitland.

De toutes ces opérations, la plus importante fut celle du Major Maitland, & du ſieur Henry, Capitaine de Marine. Ils s'étoient embarqués la nuit du 7 Mai avec le ſecond bataillon d'Infanterie légère, ſur des bateaux plats, eſcortés par trois galères & quelques bateaux armés. Leurs ordres portoient de remonter la Déla ware, & de détruire tous les vaiſſeaux qu'ils trouveroient ſur la rivière, depuis Philadelphie juſqu'à Trenton. Le lendemain matin, environ ſur les dix heures, le Capitaine Henry diſpoſa ſa flottille de manière à couvrir le débarquement des Troupes, qui ſe fit ſans oppoſition, à White-Hill. Pendant ce tems, les galères, les navires armés & les bateaux à canon, mirent le feu à deux frégates américaines, le *Washington* & l'*Esſingham*, qui furent conſumées en un inſtant, ainſi qu'un brigantin & un ſloop. Les Troupes ayant pris terre, le Major Maitland ſe porta

vers Borden-Town, à la distance de deux milles. Il avoit les ennemis en front, & d'abord ils ne purent pas vouloir le troubler dans sa marche ; enfin pour lui couper le passage, ils firent usage d'une pièce de campagne, contre une écluse qu'ils essayèrent de briser. Le bataillon fondit sur eux avec impétuosité, & ils ne purent effectuer leur projet. Cependant ils tinrent ferme pendant quelque tems, & le feu devint très-vif de part & d'autre ; ils plièrent à la fin, & se virent forcés d'abandonner leur pièce de campagne, & une batterie de cinq autres pièces disposées de manière à gêner les vaisseaux qui remontoient la Delaware. Il y avoit à Borden-Town plusieurs magasins contenant des provisions de toute espèce, des équipages de camp, & beaucoup de munitions à l'usage de l'artillerie ; le Major Maitland brûla quatre de ces magasins, & força les Troupes Américaines à se répandre dans la campagne, où elles jetèrent l'allarme. Elles se rassemblèrent en force à Trenton, & Maitland fit route de ce côté.

1778.

1778.

comme s'il eut eu dessein de les y poursuivre ; mais il s'embarqua bientôt & gagna le rivage de Pensylvanie , où il choisit un poste , d'où il pouvoit couvrir les forces navales. Le lendemain , il se rendit à la crique de Bisles-Island , où la flottille angloise brûla plusieurs vaisseaux ennemis. Sur les deux heures , le bataillon prit la route de Bristol , éloigné de treize milles ; y arriva sur les cinq heures du soir , mit le feu à quelques navires américains , & s'embarqua au coucher du soleil. Le Capitaine Henry & les gens de mer employés à ces expéditions , avoient secondé puissamment le Major Maitland. Ils brûlèrent à l'ennemi un grand nombre de bâtimens ; on en porta l'état à quarante-quatre , dont trois frégates & neuf vaisseaux de la première force. Les Américains ne conservèrent pas une goëlette sur la Délawarre , & tous leurs magasins furent également ruinés. Mais quoique très-considérables , ces pertes devoient se réparer , & le Général Clinton qui venoit de prendre le commandement en chef des

Troupes Royales en Amérique ,  
n'en sentit pas moins la nécessité  
d'évacuer Philadelphie. 1778.

Suivant quelques Papiers Anglois , cette résolution fut prise dans l'unique vue d'écarter tout obstacle au succès des Commissaires , & de poursuivre plus aisément les négociations relatives aux Bills conciliatoires ; mais le fait est que la position des deux Armées rendoit cette évacuation indispensable. Les Commandans Anglois ne pouvoient se tenir plus longtems exposés aux assauts de l'ennemi. Le 25 Mai , les Troupes Royales commencèrent à s'embarquer pour Rhode - Island , Long - Island , & New - Yorck. Philadelphie étoit entièrement évacuée le 5 Juin , jour préfix du départ de Howe pour l'Angleterre.

Evacuation  
de Philadel-  
phie.

La position des Anglois tant en Europe qu'en Amérique , n'offroit aucune perspective consolante dans ces deux parties du Monde , & tout sembloit leur faire une nécessité de la paix , quelles qu'en fussent être les conditions. Mais si les armemens de la France leur donnoient lieu

Le Public  
se relâche de  
ses anciennes  
préventions  
contre Bur-  
goyne.

1778.

de tout craindre en Europe, les rapports souvent infidèles de leurs Gouverneurs en Amérique, les rassuroient de ce côté-là. La négligence des Ministres à faire passer des renforts au Général Howe, qui les avoit demandés, sans s'exposer son extrême détresse, parloit d'une aveugle sécurité, dont les vrais spéculateurs prévoient les conséquences; rien ne le supposoit comme la faveur accordée aux apologies de Burgoyne. Il n'y avoit pas deux mois qu'on accusoit ce Général d'avoir ruiné les affaires de la Grande-Bretagne. Tant qu'on avoit cru aux désastres dont on le disoit auteur, il n'avoit pu se faire entendre ni à la Cour de Saint-James, ni au Parlement, ni dans un Conseil de guerre; son apparition subite en Angleterre, fut taxée de la même inconséquence que ses expéditions; on lui faisoit un crime de la permission qu'il avoit obtenue, à la prière de Washington, de venir se justifier en personne aux yeux de ses Concitoyens: « Cette faveur du Congrès, disoit-on alors, ne suppo-



» se-t-elle pas des intelligences en-  
 » tre les deux Généraux , ne rend-  
 » elle pas au moins suspecte la fi-  
 » délité de Burgoyne ? » L'indi-  
 gnation exaltée dans toutes les têtes  
 angloises , se permettoit les  
 soupçons les plus odieux contre cet  
 Officier ; & tout le monde s'accor-  
 doit à regarder comme illégales en  
 cette circonstance , les voies ou-  
 vertes aux plus grands criminels  
 qui demandent à justifier publique-  
 ment leur conduite. Pour interdire  
 à Burgoyne tout moyen de se dis-  
 culper , on alléguoit qu'il étoit censé  
 prisonnier en Amérique , & que  
 dans cet état , il ne pouvoit com-  
 paroître devant aucun Tribunal  
 d'Angleterre. On ajoutoit que dans  
 le cas très-vraisemblable d'une con-  
 damnation , la sentence ne pourroit  
 être exécutée , puisque l'accusé n'ap-  
 partenoit point à la Grande-Bre-  
 tagne , mais aux Etats-Unis. « Il  
 » est si bien , continuoit-on , sous  
 » la sauve-garde du Congrès , qu'on  
 » voit encore flotter à Ports-Mouth ,  
 » en face de notre Escadre , le Pa-  
 » villon du vaisseau américain ,  
 » auquel ce même Congrès a con-

1778.

1778. » fié le Général Burgoyne ». Mais à la nouvelle de quelques avantages de l'Angleterre, le Public se relâcha de ses préventions contre ce Général, qui, toujours vu de mauvais œil par les Ministres & leurs partisans, vint prendre séance à la Chambre des Communes, où il reçut le meilleur accueil des Membres de l'opposition : il se crut au moment d'une enquête, & l'on s'attendoit à voir décider les questions suivantes.

Questions  
faites à ce Gé-  
néral.

« Pourquoi le Général Burgoyne  
» a-t-il refusé de tenir un Conseil  
» de guerre, lorsque plusieurs jours  
» avant sa Capitulation, il en fut  
» requis à diverses reprises par les  
» Officiers de son Armée ? Pour-  
» quoi, lorsque ces Officiers, sans  
» en excepter un seul, ont repré-  
» senté au Général Burgoyne qu'il  
» étoit impraticable de pousser plus  
» loin son expédition, a-t-il été  
» sourd à ces représentations ? Pour-  
» quoi a-t-il attendu pour tenir  
» Conseil, que les choses fussent  
» désespérées, & qu'il ne lui restât  
» plus de ressources que dans la  
» Capitulation formelle de son Ar-

» mée ? Si le Général Burgoyne  
 » avoit tenu Conseil lorsqu'il en étoit 1778.  
 » encore tems, il eût pu conserver  
 » son poste avec honneur, & atten-  
 » dre les avantages qui pouvoient  
 » naître des circonstances ».

Burgoyne n'étoit pas venu de si loin pour rester muet à ces anciennes questions de Lord Germaine ; mais avant que de faire aucune réponse détaillée , il déclara qu'il avoit suivi de point en point les ordres de la Cour. « Il n'y a pas de milieu , ajouta-t-il , ou le Ministre qui a rédigé le plan , ou l'Officier chargé de l'exécution , est responsable de l'événement , & c'est à » quoi je vous prie de répondre ».

Au lieu de répondre , il demande satisfaction.

Sans en dire davantage sur cet article , il passa rapidement à divers points sur lesquels il demanda satisfaction. Le plus grave étoit l'affront qu'on lui faisoit , en lui fermant tout accès auprès du Souverain. Lord Germaine répondit qu'il n'y avoit point d'exemple d'un Officier qui , dans la position du Général Burgoyne , eût paru devant son Maître , avant que d'être disculpé. Mais comme il s'agissoit bien

1778.

moins dans cette séance de discuter les torts du Général, que d'engager ceux du Ministre, & que l'avis de plusieurs Membres étoit de remonter à l'origine d'une expédition, dont le désastre avoit la cause dans un plan mal combiné, il déclara la Chambre inhabile à prononcer dans cette affaire étrangère à son Tribunal, & dont la connoissance appartenoit exclusivement à un Conseil de guerre. Le Temple ne se mit pas moins au devoir d'appuyer la motion surdante à cet examen ; ce qu'il fit avec une chaleur qui l'emporta bientôt au-delà des bornes de la modération. Dans un parallèle de Lord Germaine & du Général Burgoyne : » Ce dernier, dit-il, sans rien perdre de sa réputation de » brave Officier, a été malheureux : » le malheur est-il donc un crime ? » Il eut tort sans doute de ne pas » se conformer strictement à ses » ordres ; s'il avoit tourné le dos, » abandonné ses drapeaux, & pour » vu à sa sûreté, on l'eût reçu à » bras ouverts, il fût parvenu aux » grandes places, il eût vu pleu-

Scène in-  
décente entre  
Lord Ger-  
maine & M.  
Temple.

» voir sur sa tête les graces & les  
» dignités ».

---

1778.

Cette injure indirecte faite à Lord Germaine, en attira de personelles à M. Temple , & peu s'en fallut que cette scène , non moins vive qu'indécente, n'eut les suites les plus scandaleuses. Elle se termina par des excuses que le Ministre fit à l'honorable Membre. Cependant Burgoyne n'obtint point l'enquête qu'il sollicitoit , & le parti ministériel fit valoir la prétendue captivité du Général , qui , même au sein de Londres , étoit toujours réputé prisonnier du Congrès ; on en vint jusqu'à mettre en question , s'il avoit le droit d'occuper un siège dans la Chambre. Burgoyne & ses partisans repoussèrent cette objection ; en rappelant les termes de la convention de Saratoga , convention avouée du Congrès , & qui déclaroit le Général libre de remplir toute sorte d'emploi militaire , pourvu que ce ne fût pas contre l'Amérique. « Je ne  
» suis pas moins libre , ajouta-t-il ,  
» que je l'étois au moment où la  
» convention a été signée , & les

Burgoyne  
censé prison-  
nier du Con-  
grès , n'ob-  
tient point  
d'enquête.

1778. » doutes qui s'élevent sur un fait  
 » aussi simple , prouvent de plus  
 » en plus la justice & la nécessité  
 » de prolonger les séances , jusqu'à  
 » ce que ma conduite ait subi l'exa-  
 » men le plus minutieux ».

Hostilités  
 entre la Fran-  
 ce & l'Angle-  
 terre.

Le Parlement fut prorogé sans que Burgoyne eut la satisfaction de se faire entendre complètement ; mais si la majorité l'emporta dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres , ce Général n'en fut pas moins réhabilité dans l'opinion du grand nombre. Il dut en partie cet heureux retour de la faveur publique , à l'erreur du Peuple Anglois , qui , sur de faux rapports , croyoit les désastres de Saratoga absolument réparés , & ne vouloit plus voir , dans cet événement , d'autres coupables que les Ministres. La pacification du Canada acheva de lui persuader que l'Angleterre n'avoit plus de malheurs à craindre en Amérique ; & quant à ceux dont il se voyoit menacé dans ses propres foyers , il songea à les écarter par la violence. Une politique insensée lui fit chercher des ressources dans la guerre ; & l'E-

rope étonnée, apprit que rompant toutes les bornes de la prudence, les Anglois venoient enfin de se commettre avec la France, de se porter à des hostilités ouvertes qui ne laissoient plus d'excuse à la témérité, & sur l'agression desquelles il n'étoit pas possible de chicaner avec quelque pudeur : un simple exposé du combat de l'*Aréthuse* & de la *Belle-Poule*, suffira pour mettre cette agression en évidence.

1778.

Le 17 Juin, dans les eaux de Brest. près d'Ouessant, M. de la Clocheterie, Lieutenant de Vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Belle-Poule* de vingt-six canons de douze, eut connoissance, à dix heures & demie du matin, d'une Escadre Angloise, dont quatorze bâtimens lui parurent des vaisseaux de ligne ; l'Escadre étoit alors à quatre lieues de distance de la frégate françoise. Cet Officier s'aperçut bientôt qu'une frégate & un sloop avoient de l'avantage sur lui. Ce dernier bâtiment, armé de dix canons de six, joignit la *Belle-Poule*, & la *hélène* en anglois ; M. de la Clocheterie

Combat de  
la Belle-Poule  
& de l'*Aréthuse*.

1778.

lui répondit de parler françois ; alors le sloop fut rejoindre l'*Aréthuse*, & sur les six heures & demie, cette frégate vint se mettre sous le vent à portée du mousquet de la hanche de *la Belle-Poule*. Le Capitaine François manœuvra pour éviter la position désavantageuse où il se trouvoit en présentant la hanche. Sa manœuvre exécutée avec précision & célérité, mit bientôt les deux frégates par le travers l'une de l'autre & à portée du pistolet. Dans cette position, l'*Aréthuse* le *héla* en anglois ; il répondit qu'il n'entendoit pas. Alors elle le *héla* en françois, & lui dit qu'il falloit aller trouver son Amiral. M. de la Clocheterie répliqua que la mission, dont il étoit chargé, ne lui permettoit pas de faire cette route. L'*Aréthuse* insista, & le Capitaine François lui répartit qu'il n'en feroit rien. Alors l'*Aréthuse* lui envoya toute sa bordée, & le combat s'engagea dans un moment où le vent étoit foible, & permettoit à peine de gouverner. L'action dura depuis six heures & demie du soir jusqu'à onze heures & demie,



toujours à la portée du pistolet. La frégate Angloise étoit réduite ; elle profita du vent qui s'étoit élevé ; arriva vent arrière & se replia sur son Escadre. Dans sa fuite, elle essuya plus de cinquante coups de canon, sans être en état de riposter par un seul. Il étoit impossible à M. de la Clocheterie de poursuivre l'Aréthuse ; cette route l'eut porté au milieu des vaisseaux Anglois. Il prit le parti de courir sur la terre, & à minuit & demi, il mouilla au milieu des roches près Plouascat, où sa frégate fut observée par deux vaisseaux ennemis, toute la journée du lendemain.

Ce combat avoit été des plus sanglans, & il y eut quarante hommes de tués sur la Belle-Poule ; de ce nombre fut le sieur Green de Saint-Marceau, Commandant en second. Parmi les blessés, qui se montoient à cinquante-sept hommes, on distingua le sieur de la Roche de Kerandraon, Enseigne ; il avoit eu le bras cassé, après deux heures de combat ; il fit mettre le premier appareil sur sa blessure, & vint reprendre son poste qu'il garda jus-

1778.

qu'à la fin de l'action. Un Officier auxiliaire nommé Bouvet, quoique blessé grièvement, ne voulut pas quitter le pont pour se faire panser; & quant au brave Capitaine, il reçut deux fortes contusions, l'une à la cuisse & l'autre à la tête. La première ne fut pas la moins dangereuse; la commotion violente excitée dans la partie du bas-ventre avoit occasionné une enflure considérable qui donna de vives alarmes sur le sort de M. de la Clocheterie. L'action s'étoit soutenue avec une égale vivacité jusqu'au moment où la frégate angloise abandonna le combat. Le Chevalier de Cappellis avoit commandé la batterie; il étoit secondé par les sieurs Damard & Sbirre, Officiers auxiliaires, & les sieurs de Baisterot & de la Galernerie, Gardes de la Marine. Tout l'équipage animé & soutenu par l'exemple des Officiers, donna de grandes preuves de bravoure & de sang-froid. Si l'Aréthuse n'avoit été secourue par deux vaisseaux arrivés à tems pour la sauver, quoique supérieure à la Belle-Poule de plusieurs canons, elle auroit

été forcée d'amener pavillon. Ses agrès étoient en si mauvais état, 1778.

que les deux vaisseaux envoyés pour observer notre frégate, ne servirent qu'à remorquer la frégate angloise.

Dès qu'ils furent éloignés, M. de la Clocheterie regagna le port de Brest, où il fut reçu avec les plus grandes acclamations. A la vue de la Belle-Poule, des transports de joie signalèrent l'enthousiasme patriotique de tous les Habitans. Les Aubergistes se distinguèrent en cette occasion; il n'y en eut pas un seul qui n'ambitionnât l'honneur de traiter gratuitement l'équipage victorieux. Lorsqu'on fut quelles récompenses flatteuses le Roi venoit d'accorder à ces braves Marins, (1)

Réception  
faite à la Belle-Poule, lors  
de sa rentrée  
dans le port  
de Brest.

---

(1) M. De Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine, ayant rendu compte au Roi, du combat de la frégate la *Belle-Poule*; Sa Majesté accorda au sieur de la *Clocheterie*, le brevet de Capitaine de Vaisseau; au sieur de la *Roche-Kerandraon*, enseigne de Vaisseau, la Croix de Saint-Louis & une pension; au sieur *Bouvet*, le brevet de Lieutenant de Frégate en pied. Elle pourvut d'ailleurs au sort des veuves & des

1778.

toutes les Escadres de Brest montrèrent la plus grande ardeur pour le combat, & l'arrivée du Courier qui, à la nouvelle de cette action glorieuse, fut dépêché de Versailles avec des ordres pour faire appareiller la flotte, y causa des transports, dont l'augure favorable annonçoit la plus heureuse Campagne.

Ardeur de  
notre Armée  
navale; Keppel  
n'ose se  
mesurer avec  
elle.

Si le calme qui régnoit alors avoit permis à notre Armée navale de mettre à la voile, rien n'eût pu la retenir dans le port, tant elle étoit impatiente de mesurer ses forces avec celles de Keppel. Mais cet Amiral informé que l'infraction manifeste des Anglois avoit hâté les ordres expédiés à Brest d'appareiller au premier moment, ne crut pas devoir s'exposer, dans cette circonstance, au juste ressentiment d'un Ennemi d'ailleurs supérieur en

---

enfants des Officiers, Mariniers & Matelots tués dans l'action. La demoiselle *Gras de Saint-Marceau*, Sœur de l'Officier de ce nom, tué dans le combat, obtint une pension sur les fonds des Invalides de la Marine.

nombre. L'Escadre angloise n'étoit alors que de vingt-trois vaisseaux de ligne, & l'on faisoit monter à trente-deux, celle que devoit commander M. d'Orvilliers. Keppel regagna donc la rade de Saint-Helen, le Samedi 27 Juin, & vint attendre un renfort de vaisseaux, & de nouveaux ordres pour reprendre sa croisiere avec des forces moins inférieures. Ce mouvement rétrograde déplut à la Nation. On ne s'en prit point à l'Amiral qui réunissoit tous les suffrages en sa faveur ; mais on demanda au Ministre ce qu'étoient devenues ses promesses & cette supériorité annoncée avec tant de confiance.

L'Amiral Keppel avoit conduit dans la rade de Saint-Helen deux frégates françoises, la Licorne & la Pallas, dont la saisie irréguliere faite à l'époque du combat de la Belle-Poule, ne laissoit aucune incertitude sur les intentions & les procédés hostiles de l'Angleterre. Dans trois Lettres adressées à l'Amirauté, Keppel présenta ces actes d'agression & toute la violence qui les caractérisoit, comme la juste

Saisie irréguliere des frégates la Licorne & la Pallas.

1778.

peine d'une infraction aux loix de la mer. Quelles étoient ces Loix suivant Keppel ? d'amener pavillon à la première sommation d'un Capitaine Anglois. Quelle fut l'infraction des frégates françoises ? d'avoir méconnu ces Loix , d'avoir voulu s'y soustraire , & d'avoir répondu par une décharge de leur mousqueterie , à des ordres expédiés à coup de canon. Tel avoit été le procédé de la Licorne , & tel fut le motif du traitement fait à la Pallas

» J'ai cru , dit Keppel , dans la  
 » troisième Lettre , d'après la conduite de la frégate françoise la  
 » Licorne , qu'il étoit de mon devoir  
 » de retenir aussi la Pallas. J'ai  
 » chargé le Capitaine Hood de  
 » prendre les Officiers à bord du  
 » *Robust* , de distribuer l'équipage  
 » sur d'autres vaisseaux & de signifier au Capitaine François , que  
 » la conduite extraordinaire du  
 » Capitaine de la Licorne , rendoit  
 » cette mesure nécessaire ».

De quelle  
 part ont commencé  
 les hostilités.

Pour décider de quelle part les hostilités avoient été commencées , il suffisoit de lire les Lettres de l'Amiral Keppel ; cependant quoi-

qu'il fut prouvé , même en Angleterre , qu'avant le combat de la Belle-Poule , le Capitaine de l'Aréthuse avoit envoyé sa batterie à mitraille , au moment où l'on étoit encore en pour-parler , les Anglois affectoient de nous imputer une infraction , dont le reproche mieux fondé de notre part , les réduisoit à cette alternative , ou d'avouer leur déloyauté , ou d'afficher leur impudence. Pour établir contre nous la preuve d'agression , il falloit d'abord supposer , que même en faisant feu les premiers , on peut ne point être les agresseurs , & prétendre ensuite , qu'au lieu de toute sa bordée , l'Aréthuse n'avoit tiré qu'un coup de canon contre la Belle-Poule. Mais le principe impliquoit contradiction , même dans les termes , & le rapport se trouvoit démenti par le témoignage même de plusieurs Anglois. N'importe ; tenons nous-en , pour un moment , à cette double supposition & voyons comme la mauvaise-foi raisonne dans ces Papiers intitulés : *Hostilités commencées par la France.*

» Lorsqu'une Puissance est en

1778.

» guerre avec une autre, suivant  
» les loix des Nations, les Puissances  
» belligérantes ont droit d'interro-  
» ger tous les vaisseaux neutres  
» relativement à leur destination,  
» à leur chargement, &c. La raison  
» en est simple; les vaisseaux réputés  
» neutres peuvent ne l'être qu'au-  
» tant que leur Pavillon les annonce  
» comme tels; or, c'est un usage  
» général, qu'un vaisseau ennemi  
» se fournit des Pavillons de toutes  
» les Nations, pour mieux déguiser  
» ses desseins. Il y a plus; si le  
» Capitaine du vaisseau qui arrête  
» un vaisseau neutre n'est pas satis-  
» fait du rapport que lui font le  
» Capitaine & l'Equipage du vais-  
» seau arrêté, il a droit d'exiger  
» que le Capitaine neutre lui montre  
» ses instructions, & cette précau-  
» tion a été prise par plusieurs Com-  
» mandans Anglois. C'est unique-  
» ment sur ces détails, que l'Amiral  
» Keppel a demandé satisfaction au  
» Capitaine François; celui-ci n'a  
» pas voulu se rendre auprès de  
» l'Amiral pour répondre aux ques-  
» tions qu'il avoit à lui faire, on a  
» donc tiré un coup de canon sur



\* son vaisseau pour le forcer à se 1778.  
 \* mettre en panne ; l'Officier Fran-  
 \* çois a pris pour une insulte , ce  
 \* qui étoit conforme à l'usage , &  
 \* il a riposté au coup de canon  
 \* par sa bordée entière ; ce sont  
 \* donc les François qui ont com-  
 \* mencé la guerre , & l'Amiral  
 \* Keppel a fait ce que la prudence  
 \* & les loix des Nations lui per-  
 \* mettoient de faire ».

Nous laissons aux Lecteurs im- Premiers  
effets des hos-  
tilités.  
 partiaux le soin d'apprécier l'incul-  
 pation & l'apologie renfermées dans  
 ce fragment du Pamphlet britan-  
 nique , & nous nous contenterons  
 d'indiquer les premiers effets de  
 cette infraction , de quelque part  
 qu'elle vienne. Un des plus sen-  
 sibles en Angleterre , fut d'intimi-  
 der une grande partie de la Nation ,  
 de faire baisser les fonds à la  
 Bourse de Londres , & de jeter la  
 consternation parmi les Négo-  
 cians. Les hostilités produisirent en  
 France des effets tout contraires.  
 En justifiant des représailles jusqu'a-  
 lors suspendues par la généreuse  
 discrétion du Monarque , elles ou-  
 vrirent enfin une libre carrière à la

1778.

valeur nationale. Comme on l'a déjà vu, la flotte de Brest reçut ordre de mettre à la voile, & toute la Marine accueillit cette nouvelle comme le présage infaillible d'un triomphe décisif. Les Troupes de terre montraient la même ardeur & une égale confiance. Plusieurs Régimens furent désignés pour marcher aux premiers ordres du Maréchal de Broglie qui se disposoit à passer en Bretagne. Tout le Royaume se crut un moment à la veille de tenter une descente en Angleterre ; & cette invasion l'objet des terreurs de la Grande-Bretagne, devint pour la France un motif d'encouragement & d'enthousiasme ; il n'y avoit pas un Soldat qui n'ambitionnât l'honneur de participer à cette expédition.

Adhésion  
de l'Espagne  
au traité.  
Suite de l'in-  
fraction des  
Anglois.

Malgré les assertions prématurées de quelques Gazettes, l'Espagne n'avoit point encore adhéré publiquement au traité que la France venoit de conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. Ses préparatifs de guerre & ses formidables armemens pouvoient n'être qu'une précaution, un acte de prévoyance que justifioient

assez

le caractère ombrageux & le 1778.  
 entreprenant de l'Angleterre.

ces mesures supposoient dans  
 onseil de Madrid, une dispo-  
 réfléchie à nous seconder de  
 ses forces, & l'on ne peut  
 répéter que le Pacte de fa-  
 garantissoit cette convention  
 la France & l'Espagne. A la  
 elle du combat de la Belle-  
 e & de la saisie des frégates  
 icorne & la Pallas, les deux  
 ances comprirent la nécessité  
 aire cause commune, & une  
 re de Louis XVI acheva de  
 der Sa Majesté Catholique.  
 hésion de l'Espagne au traité  
 ommerce & d'amitié entre la  
 ice & les treize Provinces  
 édérées, fut donc une suite  
 ssaire & l'un des plus funestes  
 s des imprudentes hostilités de  
 rande-Bretagne. La guerre fut  
 rmais inévitable & forcée entre  
 gleterre & les trois Puissances  
 es.

ependant le Peuple de Londres Les Minis-  
 tres d'Angle-  
 terre essayent  
 de calmer les  
 inquiétudes  
 du Peuple.  
 mençoit à témoigner de l'in-  
 titude sur une *équipée* navale,  
 t il avoit reçu les premières  
 'ome I. Q

1778.

nouvelles avec transport; il envia-  
 geoit, en frémissant, les suites de  
 cette *incartade* ministérielle. Pour  
 calmer ses allarmes, l'Administra-  
 tion fit répandre quelques Papiers,  
 où sans oser le rassurer tout-à-fait,  
 elle affectoit le desir & l'espérance  
 de voir ce différend se terminer à  
 l'amiable. » Tout dépend, est-il dit  
 » dans ces nouveaux Pamphlets, de  
 » la teneur des Commissions, dont  
 » étoient pourvus les Capitaines de  
 » la Licorne & de la Pallas; si elles  
 » portoient de saisir nos vaisseaux  
 » marchands & de troubler notre  
 » commerce, la guerre est indé-  
 » pensable; mais si elles ne conte-  
 » noient point d'ordres de cette  
 » espèce, il est aisé d'arranger les  
 » choses; la France appréciera la  
 » conduite de notre Amiral, elle  
 » sentira que nous n'avions point  
 » d'hostilités en vue & que nous son-  
 » gions uniquement à notre propre  
 » défense ».

Les An-  
 glois con-  
 nuent leurs  
 insultes.

Le ressentiment de la France étoit  
 fondé sur des procédés manifesta-  
 ment injurieux; & de vaines pa-  
 roles, de vagues discussions ne  
 pouvoient pas en suspendre les

effets ; elle n'étoit plus disposée à perdre le tems en négociations ; d'ailleurs, les Anglois continuoient leurs insultes. L'Amiral Keppel avoit laissé en chasse les deux vaisseaux de ligne le Vaillant & le Courageux ; & la frégate françoise l'Iphigénie n'avoit échappé à leur poursuite, qu'à la faveur d'un calme. Trois autres vaisseaux, le Milford, la Proserpine & le Fox, étoient encore employés à cette guerre. Ce dernier venoit d'envoyer à Ports-Mouth deux brigantins françois la Sainte-Marthe & l'Aimable Victoire. Pour justifier ces violences que l'Amiral Keppel n'avoit ôsé se permettre jusqu'alors contre les vaisseaux marchands, on fit insérer dans les Papiers anglois, que les deux navires alloient en Amérique, ou qu'ils en revenoient chargés pour le compte des Rebelles, qu'en un mot, ils étoient censés Gallo-Américains. La seule réponse qu'il y avoit à faire à de pareilles allégations, étoit de hâter le départ de notre flotte ; elle mit enfin à la voile le 8 Juillet sur les quatre heures du matin. Si le vent eût

1778.

Départ de  
la Flotte de  
Brest.

un combat assez vif, avoit  
bâtiment anglois d'amener  
villon. Cette prise fut,  
quelques jours, l'unique évé-  
nement remarquable dans ces para-

Forces res-  
pectives des  
Flottes An-  
gloise &  
Françoise.

Quoique forte de trente-  
seaux de ligne, de six frégates  
d'un sloop & de deux brigs, la  
flotte de Keppel n'avoit pas  
la nôtre, cette supériorité n'étoit  
sans laquelle il n'y a pas d'avan-  
tage d'un combat naval où les  
François ayent eu l'avantage sur les  
Anglois. La conduite timide de l'Amiral  
bien voir, en cette conjonction,  
qu'il partageoit la défiance de la  
Nation ; elle fut d'abord

Les Gazetiers affectoient d'appuyer 1778.  
 cette nouvelle; mais l'Amiral Keppel n'étoit encore battu que par les vents qui, la nuit du Jeudi 23 Juillet, emportèrent la vergue de misaine de son vaisseau la Victoire. Pour remédier à cet accident, il fallut dépouiller de sa grande vergue le Thunderer qui rentra dans un des Ports d'Angleterre. La retraite de ce bâtiment réduisit la flotte angloise à trente vaisseaux de ligne. On portoit celle de France à trente-deux vaisseaux & dix frégates. (1) Les deux Nations s'attendoient à quelque coup d'éclat; mais toutes les manœuvres de Keppel annonçoient déjà qu'il ne hasarderait point une affaire générale. Cependant les deux Armées étoient en présence depuis cinq jours, à une distance l'une de l'autre d'en-

---

(1) Lors de l'action du 27 Juillet, plusieurs vaisseaux de ligne avoient été séparés de la flotte françoise; comme ils ne se trouvèrent point au combat, & que ceux de l'Amiral Keppel étoient supérieurs en artillerie, la gloire de M. d'Orvilliers fut de combattre & de maltraiter l'Ennemi avec des forces inférieures.

raies l'Amiral nepper  
engagement où nous et  
l'avantage qu'il s'attribue  
relation infidèle.

Relation  
infidèle du  
combat  
d'Ouessant.

» La flotte françoise  
» jours au vent & gagnan  
» j'employai tous les mo  
» sibles de la ferrer de  
» tenant rassemblés les va  
» Roi, autant que la nat  
» poursuite le rendoit  
» La manœuvre timide  
» çois & le peu d'inclina  
» montroient à se laisser a  
» rendoient cette précaut  
» faire ; il étoit clair qu'i  
» soient à un combat régu  
» circonstance me fit faisi



» de près le centre & l'arriere-  
 » garde de la flotte ennemie. Les 1778.  
 » François commencèrent à faire  
 » feu sur le vaisseau de la division  
 » du Vice-Amiral *Sir Robert Har-*  
 » *land*, qui se trouvoit le plus en  
 » avant. Cette division ne tarda pas  
 » à rendre feu pour feu à mesure  
 » que les vaisseaux se trouvoient à  
 » portée. La chasse avoit étendu  
 » leur ligne ; mais ils se formèrent  
 » promptement en ordre de bataille,  
 » & comme les deux flottes sui-  
 » voient un cours différent, elles  
 » passèrent très-près l'une de l'au-  
 » tre. L'objet des François, étoit  
 » de désenparer les vaisseaux du  
 » Roi de leurs mâts & de leurs  
 » voiles , projet dans lequel ils  
 » réussirent au point de mettre  
 » plusieurs vaisseaux de ma flotte  
 » hors d'état de me suivre, lorsque  
 » je virai vent arriere à l'effet de  
 » porter vers la flotte françoise. Je  
 » me vis donc obligé de virer en-  
 » core pour joindre ces vaisseaux ;  
 » ce qui donna aux François, vers  
 » le déclin du jour , le tems de  
 » rallier leur flotte, & de la mettre  
 » en ligne de bataille sous le vent

1778. » de la flotte du Roi ; je les lais-  
» se former , sans faire feu sur eux ,  
» pensant que leur intention étoit  
» de mesurer , le lendemain matin ,  
» leurs forces avec les nôtres ; mais  
» ils avoient été si battus pendant  
» le jour , qu'ils profitèrent de la  
» nuit pour se retirer. Le vent leur  
» étoit favorable , j'avois plusieurs  
» de mes vaisseaux désarmés , &  
» je ne songeai pas même à pour-  
» suivre la flotte françoise.

Opposons à cette relation peu vraisemblable , le rapport du même fait , extrait du Journal de notre Armée , & convenons que l'Histoire , si féconde en contradictions , en offre peu d'aussi frappantes que celles de ces deux exposés. Celui qu'on va lire eût pu s'offrir sous une forme plus élégante ; mais on a craint d'en changer les termes , & qu'en leur substituant des expressions plus françoises , la relation ne perdît quelque chose de sa précision & de son exactitude. Comme presque tous les Arts , la Marine a ses termes techniques & ses locutions particulières , dont l'emploi est indispensable dans ces détails de

manœuvres, qui ne sont jamais à la portée du commun des Lecteurs, & qui, pour être entendus des gens de l'Art, ont besoin d'être présentés, dans ce langage de convention qui leur est spécialement affecté. 1778.

» Le 27, à quatre heures du matin, les vents étoient passés à l'Ouest, & tout annonçoit un tems favorable ; l'Armée ennemie restoit à l'Est-Nord-Est, à deux lieues & demie de distance de l'Armée françoise. Le Comte d'Orvilliers fit le signal de se rallier dans l'ordre de bataille naturel. L'Armée de Keppel tenoit toujours les amures à babord, ainsi que l'Armée du Roi ; mais à neuf heures, notre Général observant que l'Amiral Anglois élevoit son arrière-garde au vent, & voulant s'approcher de lui, fit revirer lof pour lof par la contre-marche. A peine l'ordre de bataille étoit-il formé, que le Comte d'Orvilliers reconnut aux mouvemens de l'ennemi, que son projet étoit de tomber sur l'arrière-garde de l'Armée Françoise, & de prolonger sa ligne au

Extrait plus exact du journal de notre Armée navale.

1778. » même bord. Pour le prévenir,  
» il fit revirer toute l'Armée en-  
» semble, & ordonna de se former  
» sur l'ordre de bataille renversé,  
» l'Escadre bleue faisant l'avant-  
» garde, l'Escadre blanche au corps  
» de bataille, & l'Escadre blanche  
» & bleue à l'arrière-garde. Par  
» cette manœuvre hardie, il se mit  
» à portée de rompre le dessein des  
» Anglois, de porter du secours à  
» l'Escadre bleue, & de prendre  
» sur l'Armée ennemie la position  
» que son Amiral vouloit prendre  
» sur l'Armée du Roi, qui se tint  
» en bon ordre sur cette ligne, à  
» dix quarts large. Lorsque la tête  
» de l'Armée angloise se présenta  
» pour combattre par derrière l'Es-  
» cadre bleue, elle la trouva à  
» l'autre bord en bataille, & com-  
» me en réserve pour le moment;  
» les Escadres blanche & bleue  
» couroient à dix quarts large,  
» & les vaisseaux se tenoient trop  
» serrés au bord opposé, pour  
» craindre que la ligne ennemie ôsât  
» tenter de les traverser. L'Amiral  
» Anglois prit donc le parti forcé  
» de prolonger l'Armée Française,

» & de combattre à bord opposé.  
 » Le feu commença par l'Escadre  
 » bleue, qui formoit l'avant-garde,  
 » & continua successivement dans  
 » toute la ligne, de maniere que  
 » chaque vaisseau françois donna  
 » sa bordée à chaque vaisseau en-  
 » nemi, & reçut pareillement la  
 » sienne. Le feu se soutint vive-  
 » ment de part & d'autre pendant  
 » trois heures ; mais il parut que  
 » celui de l'Armée du Roi étoit  
 » servi avec plus de vivacité que  
 » le feu de l'Armée Angloise, dont  
 » la position sous le vent, étoit plus  
 » avantageuse pour pointer les ca-  
 » nons & servir la premiere batte-  
 » rie. Le Comte d'Orvilliers vou-  
 » lant lui enlever cet avantage, fit  
 » signal à l'Escadre bleue d'arriver  
 » par un mouvement successif, &  
 » ensuite à toute l'Armée de se  
 » ranger à l'ordre de bataille, l'a-  
 » mure à tribord. Ce mouvement,  
 » quoique bien exécuté dans la sui-  
 » te, fut trop retardé pour pou-  
 » voir suivre le ferre-file, & pro-  
 » longer sous le vent, de queue à  
 » tête, l'Armée Angloise, comme  
 » le Général se l'étoit proposé. Il

1778.

1778. » n'est pas étonnant qu'un mouve-  
» ment que l'occasion fit naître,  
» n'ait pas été parfaitement fait  
» dans le premier instant ; mais le  
» Duc de Chartres ayant passé à  
» poupe du Général , pour lui de-  
» mander son intention , le Comte  
» d'Orvilliers lui répondit qu'elle  
» étoit de continuer l'ordre de ba-  
» taille de sa position , ce qui fut  
» promptement exécuté. Cette évo-  
» lution arrêta l'Amiral Anglois,  
» dont l'Armée avoit déjà reviré  
» vent devant par la contre-mar-  
» che , & se portoit sur la queue  
» de l'Armée Françoisse , en cou-  
» rant en ligne à dix quarts large,  
» L'Amiral Keppel ayant rencon-  
» tré l'Armée du Roi en bataille &  
» opposée à sa route , se vit forcé à  
» un mouvement rétrograde , &  
» profita de sa position actuelle au  
» vent de l'Armée Françoisse , pour  
» rallier la sienne à l'ordre de ba-  
» taille sur tribord. L'Armée du  
» Roi poursuivit celle d'Angleterre,  
» & lui présenta le combat dans le  
» meilleur ordre , sous le vent ,  
» depuis deux heures après midi,  
» jusqu'au lendemain ; mais l'Ami-

» ral Anglois ne crut pas sans dou-  
 » te devoir l'accepter, & il profita  
 » de l'obscurité de la nuit pour  
 » faire sa retraite, en cachant soi-  
 » gneusement ses feux, tandis que  
 » les vaisseaux de l'Armée françoise  
 » portoient les leurs, afin que sa  
 » position put être clairement ap-  
 » perçue de la flotte angloise. Le  
 » 28. au soir, l'Armée du Roi s'en-  
 » tretenant par la latitude d'Ouef-  
 » sant, où elle avoit établi sa croi-  
 » siere, l'étonnement fut général  
 » lorsqu'on découvrit l'Isle d'Ouef-  
 » sant même, dont le Comte d'Or-  
 » villiers s'estimoit distant de vingt-  
 » cinq à trente lieues. Se voyant à  
 » portée de Brest, il se détermina  
 » à y faire entrer ses Escadres, tant  
 » pour mettre à terre les blessés,  
 » que pour y prendre les rechanges,  
 » dont quelques vaisseaux pouvoient  
 » avoir besoin pour continuer leur  
 » croisiere ».

1778.

Cet extrait, dont on a supprimé  
 le commencement, présente jour  
 par jour, heure par heure, la suite  
 des manœuvres que le Comte d'Or-  
 villiers fit exécuter pour conserver  
 l'avantage du vent sur un ennemi.

Réflexions  
 sur ces deux  
 exposés.

1778.

qui, de son côté manœuvroit pour le lui enlever. On auroit désiré que l'Amiral Keppel n'eût pas négligé de faire connoître ces manœuvres à l'Amirauté d'Angleterre ; mais il est étonnant qu'il en ait fait d'inutiles à la poursuite d'une Armée qui ne prenoit pas chasse, & dont aucun mouvement n'annonçoit qu'elle cherchât à éviter sa rencontre. Sans doute, lorsqu'il vit que cette Armée avoit gagné le large, il ne fit pas attention que le vent souffloit du large ; c'est aux Marins des deux Nations à décider si un vaisseau peut fuir du côté d'où vient le vent. Quoi qu'il en soit, les deux Commandans semblent s'être donné le mot, pour dire exactement la même chose : *Je cherchois à engager le combat ; mais mon adversaire a profité de l'obscurité de la nuit pour s'échapper....* Tel est le résumé de chaque relation en particulier. Que répondre à cela ? Féliciter les deux Nations de la bonne opinion qu'elles ont l'une & l'autre de leurs forces, de leur bravoure & de leur expérience. Ce qu'il y auroit à de-



er, c'est que l'Angleterre se con-  
 t mieux en véritable gloire, & 1778.  
 elle se persuadât, une fois pour  
 ites, que ce n'est pas en dépré-  
 nt la valeur de son ennemi, qu'on  
 ute du lustre à son propre cou-  
 ge. On voit avec peine que dans  
 récits de cette dernière action,  
 e a souvent donné lieu à ce re-  
 sche. Ses Feuilles publiques sont  
 nplies d'expressions peu mesu-  
 s, peu généreuses. Est-ce qu'on  
 peut dire en Anglois que l'en-  
 mi s'est retiré, sans employer le  
 rbe *fuir* ? D'ailleurs, n'y eut-il  
 une forfanterie indécente dans  
 clat puéril que les Anglois, mal  
 ormés, donnèrent à la première  
 uvelle du combat d'Ouessant.  
 n n'avoit aucuns détails sur ce  
 mbat, & l'on en parloit comme Forfante-  
rie des An-  
glois.  
 me victoire complete ; à la  
 lle, en Province, & dans les  
 mps, on se livroit à une joie  
 modérée. Il ne s'agissoit de rien  
 ins que de la défaite absolue de  
 flotte françoise ; déjà les ban-  
 res flottoient sur les tours des  
 glises ; l'air retentissoit du bruit  
 s cloches, & peu s'en fallut que

le canon de la Tour de Londres, n'annonçât ce grand événement.

La conster-  
nation succé-  
le à l'ivresse.

Enfin le voile se déchire, & l'étonnement succède à l'ivresse ; la réflexion présente ce triomphe prématuré sous les traits les plus sombres ; on calcule, en un mot, que dans le cours de la dernière guerre, aucune flotte angloise n'a perdu autant de monde dans un jour de combat, que la flotte de Keppel vient d'en perdre en ce foible choc. De l'aveu même de l'Amiral, le nombre de ses morts & de ses blessés, fut d'environ cinq cens hommes, & l'on pouvoit le porter au double sans craindre d'exagérer. (1) A ces considérations se joignoit l'inquiétude que faisoit naître le mauvais état de la flotte, dont plusieurs vaisseaux désemparés forcèrent Keppel d'aller se radoubier à Ports-Mouth. On se demandoit tout bas, si c'étoit des bassins de ce Port que la flotte

---

(1) Les Anglois avoient fait jeter à la mer un grand nombre de corps morts, dans l'espoir d'enfouir le secret de leur perte dans les abîmes de l'Océan.

angloise se proposoit de bloquer celle de France; on demandoit sur-tout en quoi consistoit ce grand avantage, si fièrement contesté par l'Ennemi. Mais ces questions ne se faisoient que dans le secret des Comités particuliers; & les Gazetiers n'osoient se les permettre dans leurs Papiers. L'Amiral Keppel étoit Whigt & l'un des plus braves de l'Angleterre; dans cette circonstance le parti de l'opposition devoit donc se réunir aux Torys, & il étoit naturel que tout le monde parût chanter victoire. Il ne falloit point sur-tout attendre d'impartialité des Nouvellistes Anglois. Cependant un des Périodistes de Londres eut le courage d'insérer dans sa Gazette, la Lettre d'un Officier de la flotte angloise, où, après avoir rendu compte des mouvemens respectifs des deux Armées Navales, l'Officier ajoute : « Le » vent ayant changé & cessant de » nous être contraire, l'ennemi, » pour rendre l'action inévitable, » abandonna sa position, & gardant » toujours l'avantage du vent, & » toujours formé en ligne réguliè-

1778.

Aveux d'un  
Officier de la  
flotte de Keppel.

» nous avoir ainsi pallé  
» conservant toujours le  
» dre, il fit le tour de ne  
» & se forma en ligne d  
» sous notre vent ; il se m  
» à nous recevoir, & ga  
» position le reste du jou  
» dant sa canonnade ave  
» réussi à nous enlever  
» nos vergues, &, en g  
» nous désenparer nos  
» que malgré la supériori  
» forces, il nous fut imp  
» renouveler le combat ;  
» ployâmes le reste du j  
» parer nos agrès. La fl  
» çoise paroïssoit avoir pe  
» (1) & lorsque sur les 4

» heures du soir , nous eûmes mis  
 » nos vaisseaux en état de service , 1778.  
 » notre Amiral , sans doute pour de  
 » bonnes raisons , ne crut pas de-  
 » voir revenir à la charge , quoi-  
 » que nous eussions le vent pour  
 » nous. Aux manœuvres de la flotte  
 » françoise , il jugea qu'elle étoit  
 » disposée à nous livrer combat le  
 » lendemain matin ; mais il se trom-  
 » poit ; la nuit suivante elle reprit  
 » la route de Brest. Cette flotte  
 » n'étoit que de vingt - cinq ou  
 » vingt-six vaisseaux de ligne , dont  
 » plusieurs du dernier rang ; elle  
 » n'avoit que trois vaisseaux à trois  
 » ponts ; en sorte qu'à tous égards ,  
 » elle nous étoit inférieure en for-  
 » ces ».

On ne voit rien à rectifier dans  
 ces aveux non suspects de l'Offi-  
 cier Anglois , que le détail concer-  
 nant la rentrée du Comte d'Orvil-  
 liers. Je me contenterai d'ajouter ,  
 d'après des relations non moins im-  
 partiales , mais beaucoup plus dé-  
 taillées , que le Commandant en

Eloge des  
 Comman-  
 dans & des  
 Equipages de  
 la flotte fran-  
 çoise.

---

montoient à cent soixante-trois , & les  
 blessés à cinq cens dix-sept.

1778.

chef de notre Armée Navale, signala son habileté dans cette circonstance par des manœuvres approuvées de tous les gens de l'Art; que M. le Duc de Chartres, commandant l'arrière-garde, fontist quelque tems, avec un courage froid & tranquille, l'attaque de plusieurs vaisseaux, acharnés contre le *Saint-Esprit*; & que l'intelligence & la bravoure si connues du Comte Duchaffault, commandant l'avant-garde, méritèrent à cet excellent Officier, les suffrages & l'admiration de toute l'Armée. Il fut dangereusement blessé dans le combat, (1) & vit tomber à ses côtés,

---

(1) Il avoit reçu un coup de mitraille si considérable, qu'on trembla longtems pour sa vie. On parvint enfin à lui retirer de l'épaule un morceau de fer pesant environ cinq onces; & depuis cette opération, la blessure prit un caractère plus consolant. La Reine allarmée de la situation inquiétante de cet Officier, dit à ce sujet: *Le pauvre M. Duchaffault, que je le plains! je voudrois être oiseau pour aller lui servir de garde.* Ces expressions admirables peignent à la fois la sensibilité de notre auguste Souveraine, & le mérite de l'Officier qui les inspira.

& pour ainsi dire sous le même coup, un fils chéri, dont la blessure & le danger allarmèrent sa tendresse, & n'ébranlèrent point son courage. M. Duchaffault continua de donner ses ordres avec le même sang-froid & la même intrépidité. Si quelques Officiers se montrèrent peu jaloux d'imiter les grands exemples de ces illustres Chefs, on peut dire qu'en général l'Armée Françoisse brûloit d'en venir à une affaire décisive avec les Anglois ; mais on a vu qu'ils refusèrent l'engagement avec une opiniâtre persévérance. La nuit même du 28 Juillet, ils forcèrent de voiles, éteignirent leurs feux, & se retirèrent avec quatorze vaisseaux désarmés. Toute la journée du lendemain notre flotte resta sur le champ de bataille, & l'intention du Comte d'Orvilliers étoit de reprendre sa route sur Ouessant, & d'achever sa croisière à l'entrée de la Manche ; mais plusieurs vaisseaux lui ayant fait connoître que leurs mâtures étoient endommagées, il se détermina, le matin

1778.

Trait de  
gaïeté fran-  
çoise.

du 29, à venir mouiller dans la rade de Brest.

Rien ne prouve mieux, ce me semble, les dispositions de nos braves Marins, que ce trait de gaïté françoise, exhalé même au fort de l'action : un vaisseau ennemi étoit venu par le travers du *Saint-Esprit* en présentant la proue. Dans cette position, il lâcha ses deux bords à la fois, de manière que l'un frappa l'air, & l'autre alla tomber sur la flotte angloise. Des hurlements & de grands éclats de rire, partirent aussitôt de toutes nos Escadres, & l'Anglois se retira confus. On demande si une Nation qui conserve dans l'horreur des combats, une valeur si froide & si gaie, ne semble pas avoir des droits imprescriptibles à la victoire.

Nos Escadres remercient successivement à la voile.

Le Comte d'Orvilliers ne tint pas longtems ses Escadres oisives dans la rade de Brest. Le lendemain de sa rentrée, il fit sortir six vaisseaux sous le commandement du Chevalier de Monteil ; hâta le ravitaillement des autres, & donna des ordres si bien exécutés, qu'en



au de tems le dommage fut réparé. A quelques vaisseaux près, toute la flotte mit successivement à voile.

1778.

Cependant M. le Duc de Chartres vint aller rendre compte au Roi de l'avantage remporté sur l'Amiral d'Orléans. L'apparition de ce Prince dans la Capitale, porta la joie dans tous les cœurs françois ; elle se manifesta durant trois jours par une illumination générale des jardins du Palais Royal. Il y reçut publiquement les témoignages les moins équivoques de l'affection des Parisiens , & du prix qu'ils attachent à la conservation des augustes débris de la Maison de France. Le Roi lui fit un accueil flatteur où se peignoit toute la satisfaction de Sa Majesté ; elle éclata bientôt dans les graces & les récompenses, dont la distribution fut confiée à M. le Duc de Chartres. Enfin, ce Prince reparut à Brest , où l'on s'attendoit que lui pour juger en Conseil de guerre , les Officiers dont la conduite avoit paru douteuse. Deux Capitaines étoient accusés d'avoir méconnu les signaux

Accueil fait  
à M. le Duc  
de Chartres ,  
tant à Paris  
qu'à Versailles.

1778.

de leur Commandant, & l'objet du Conseil de guerre étoit de prononcer sur cette défobéissance ; mais comme on le verra plus en détail, il n'y eut point de Jugement, parce qu'il ne se trouva pas de coupables.

Les Anglois  
contestent  
l'importance  
du combat  
d'Ouessant.

A ces divers exposés, dont on prie le Lecteur d'excuser les redites souvent inévitables dans l'instruction d'un pareil procès, on eût pu joindre d'autres pièces également victorieuses, & dont la réunion formeroit un nouveau corps de preuves contre les prétentions de l'Angleterre, relativement au combat d'Ouessant ; mais l'avantage des François dans cette première affaire générale, nous paroît suffisamment constaté. On a vu par les aveux de quelques Anglois, qu'ils nous cédoient la victoire d'assez bonne grace ; d'autres nous la disputèrent avec plus d'opiniâtreté que de bonne foi ; mais le grand nombre se voyant forcé d'y renoncer, prit le parti d'en contester l'importance. La plupart des Nouvellistes anglois, se persuadèrent que pour sauver l'honneur du Pavillon

villon britannique, il suffisoit de 

---

parodier le combat du 27 Juillet. 1778.

Le caractère national se retrouve parfaitement dans ces saillies angloises, dont on a recueilli le trait suivant.

« Vendredi soir, à *Ludgate-Hill*, Parodie de  
ce combat.  
» deux Cochers se dépouillèrent  
» jusqu'à la ceinture, pour décider  
» une querelle ; ils se battirent pen-  
» dant plus de trois quarts-d'heu-  
» re, au grand plaisir d'un con-  
» cours immense de spectateurs ;  
» enfin, l'un & l'autre étant assez  
» bien battus, l'un d'eux reçut un  
» dernier coup qui le jeta dans le  
» ruisseau de la rue : là, cherchant  
» à tirer parti de sa situation, pour  
» recueillir ses forces, il resta tran-  
» quillement assis, jusqu'au moment  
» où quelqu'un de la foule cria à  
» son antagoniste : *Mort de ma vie !*  
» *TOM*, pourquoi ne rosses-tu pas  
» ce *Maraud* ? Pourquoi ne l'obliges-  
» tu pas à se lever, ou bien à recon-  
» noître qu'il est rossé ? *Tom*, qui  
» en avoit assez lui-même, & qui  
» avoit aussi besoin de reprendre  
» haleine, répondit : *Non, qu'il se*  
» *leve & qu'il se batte GALAM-*

1778. » *MENT.* Pendant ce tems , la  
 » nuit déployoit ses voiles ; le jour  
 » s'obscurcit de maniere qu'il ne  
 » fut plus possible de se battre ;  
 » chacun se retira donc au cabaret  
 » qui lui étoit le plus familier , &  
 » là , fit à la compagnie la relation  
 » de sa victoire. Après s'être ra-  
 » fraîchis l'un & l'autre ; & s'être  
 » bien promis de mesurer encore  
 » leurs forces , sitôt qu'ils seroient  
 » un peu remis de leurs meurtris-  
 » sures , l'un gagna son logis par  
 » le chemin le plus court ; l'autre  
 » s'égara , & ne fut où il étoit ,  
 » qu'au moment où il se trouva à  
 » sa porte ».

Comment  
 il fut avanta-  
 geux aux An-  
 glois.

Ces plaisanteries n'ôtent rien à la gloire du Comte d'Orvilliers , & ne peuvent rien ajouter à celle de l'Amiral Keppel. Toute l'Europe avoue aujourd'hui que l'ascendant de la France sur la Grande-Bretagne , se manifesta dès le combat d'Ouessant : mais considéré sous un autre point de vue que celui de la gloire , ce combat fut avantageux à l'Angleterre , en ce qu'il favorisa la rentrée de la flotte des Indes Orientales. Ce

onvoi composé de dix vaisseaux, 1778.  
 dont la cargaison étoit évaluée à  
 quinze cens mille livres sterling ,  
 fournit dans ses équipages une res-  
 source précieuse à l'Amirauté, qui  
 s'en employa sur le champ au ser-  
 vice de la Marine Royale. Ce fut  
 d'ailleurs un encouragement pour  
 le Commerce, & dès le lendemain  
 les Actions des Indes haussèrent de  
 dix pour cent. Ces vaisseaux me-  
 nacés de tomber entre les mains  
 des François, qui croisoient à l'en-  
 trée de la Manche plusieurs jours  
 avant l'affaire d'Ouessant, ne du-  
 rent leur salut qu'à ce combat.  
 Par l'événement, l'Amiral Keppel  
 rendit un service signalé à sa Na-  
 tion, & les Commerçans d'Angle-  
 terre lui furent bon gré d'avoir  
 donné, dans cette circonstance,  
 de l'occupation aux Escadres Fran-  
 çaises.

Cette nouvelle donna lieu en France aux murmures de quelques Politiques mal informés de la position de notre Armée Navale. Ils supposoient que M. d'Orvilliers auroit pu intercepter les dix vaisseaux anglois, & le blâmoient d'avoir

Murmures  
 de quelques  
 Politiques  
 François.

1778. manqué, par sa retraite précipitée, l'occasion d'une si belle prise. Mais l'arrivée de la flotte des Indes, ne pouvoit se prévoir à telle époque donnée, & le mauvais état de quelques-uns de nos vaisseaux, les forçoit de suspendre leur croisiere. Cette interruption nécessitée par les circonstances, fut un point que la fortune des Anglois saisit avec précision pour donner quelque relache à leurs désastres. Notre flotte remit promptement à la voile, & quoiqu'un peu moins nombreuse, elle parut tout aussi formidable qu'auparavant, à cela près que M. Duchaffault ne devoit point y commander; les suites de sa blessure ne lui permettoient pas encore de tenir la mer. Sa division passa à M. le Duc de Chartres, & M. de Guichen fut choisi pour commander celle du Prince.

On ne doutoit pas que nos Escadres, remises en mer le 17 Août, ne cherchassent à combattre l'Amiral Keppel. La disposition des équipages & la haute opinion qu'on avoit de leurs Commandans, sembloient présager un nouveau combat bien

décifif que le premier. Le nombre des vaisſeaux ennemis porté entre deux, ſans compter les frégates, n'effrayoit point nos braves ſoldats. Ils ſe rappelloient qu'à l'aſſaut d'Oueſſant, la ſupériorité, encore plus marquée des Anglois n'avoit pas empêché notre Armée d'être victorieuſe, & ſ'ils rendoient ce aux talens de l'Amiral Keppel ils ſavoient par expérience, que la bravoure & l'activité de ſes ſoldats l'avoient ſecondé foiblement dans cette occaſion. C'étoit un ſentiment général dans toute la France, & particulièrement à Paris. Les ſoldats de cette Capitale offroient parier trois contre un, que ſi deux Armées venoient à ſe rencontrer, la flotte angloiſe ſeroit vaincue; & il ne ſe trouvoit perſonne qui oſât courir les riſques d'une ſentence auffi avantageuſe. Cette manière d'exprimer ſa confiance à Paris, valoit bien les plaifanteries ſcandaleuſes, dont on amuſoit le peuple de Londres, ſoit qu'on y expoſât à l'encan la flotte de Breſt, ou qu'on y affichât des hôtels à louer pour les Chefs de l'Armée

1778.

Confiance  
des François.

Fanſarons  
des  
Anglois.

1778.

Françoise; mais dans cette conjoncture le sentiment de la valet nationale, n'étoit pas l'unique fondement de notre sécurité.

Que l'intérêt de l'Espagne est de temporiser.

Le bruit s'étoit répandu que notre Armée Navale déjà redoutable par elle-même, alloit recevoir un renfort de douze vaisseaux espagnols, détachés des armemens de Cadix. On raisonnoit sur cette nouvelle conformément à quelques articles du Pacte de famille, dont l'exécution étoit vivement sollicitée à la Cour de Madrid; mais jusqu'à la rentrée de la flotte du Mexique, la politique de cette Cour étoit de temporiser. Si d'une part, le Marquis d'Almodavar, son nouvel Ambassadeur en Angleterre, avoit enfin présenté ses Lettres de créance à Sa Majesté Britannique; si, dans l'opinion de quelques spéculateurs, il étoit chargé de concerter des moyens de pacification, & de ménager un accommodement entre les Cours de Versailles & de Saint-James; d'un autre côté, cet Ambassadeur négligeoit de mettre son hôtel en état de le recevoir, & le bruit de



Londres étoit que, sommé de s'expliquer sur cette négligence, il avoit allégué le Pacte de famille, & s'étoit attiré par cette réponse, beaucoup de froideur de la part des Ministres de la Grande-Bretagne ; qu'il se dispoſoit en conséquence, à partir de Londres sans prendre congé du Roi d'Angleterre, & que le Comte de Gratham alloit quitter Madrid sans plus de formalités. Ces dernières suppositions acquéroient d'autant plus de faveur, que la flotte des galions qu'on a dit être retournée à la Havane, & dont le retard avoit causé de l'inquiétude aux commerçans de toute l'Europe, venoit enfin d'entrer dans la baie de Cadix, avec une cargaison d'environ vingt-trois millions de piastres fortes, & un chargement considérable des productions de l'Amérique méridionale.

Par ces conjectures plus ou moins accréditées chez les différens Peuples de l'Europe, on croyoit interpréter les dispositions secrètes du Gouvernement espagnol ; mais ses vues étoient encore impénétra-

---

 1778.

Mistère dans  
ses opérations

1778.

bles, malgré la continuité de ses armemens, qui donnoient beaucoup à penser aux Politiques. L'ordre expédié à l'Entrepreneur général des vivres de la Marine, concernant l'approvisionnement de trente vaisseaux de ligne, fournis encore plus de matière aux spéculations. Cet ordre annonçoit un projet d'entreprise, dont l'exécution pouvoit être l'ouvrage de six mois ; mais quel étoit ce projet, & quelle devoit-être cette expédition ? C'étoit le secret des Cours de France & d'Espagne. Ce qu'il y a de certain, c'est que la flotte de Brest resta dans une espèce d'inaction, jusqu'au moment où l'Espagne parut vouloir mettre un terme à la sienne ; Pendant tout ce tems, la seule Escadre de Toulon fit quelques tentatives heureuses sur l'Ennemi. A peine eût-elle appareillé, qu'elle s'empara de quatre bâtimens anglois, richement chargés en draperie, soierie, & bijouterie. Chacune de ces prises fut estimée cinquante mille livres sterling ; de sorte que M. de Fabry & ses équipages, eurent à partager près de

Riches prises  
faites par  
M. de Fabry.

trois millions de nos livres. Ils furent des premiers à se ressentir du bienfait de l'Ordonnance par laquelle Sa Majesté abandonnoit aux vaisseaux preneurs, la valeur entière des bâtimens de guerre, & les deux tiers du produit des navires marchands. Cette Ordonnance en faveur de la Marine Royale, fut bientôt suivie d'une Déclaration, qui donnoit le même encouragement aux Armateurs de nos différens Ports. Dès qu'elle fut enregistrée au Parlement, on vit paroître dans le Public des copies de cette Lettre du Roi à l'Amiral de France.

1778.

Ordonnance & Déclaration en faveur de la Marine.

» Mon Cousin,

» L'insulte faite à mon Pavillon,  
» par un frégate du Roi d'Angle-  
» terre, envers ma frégate la *Belle-*  
» *Poule*; la saisie faite par une Es-  
» cadre angloise, au mépris du  
» droit des gens, de mes frégates  
» la *Licorne* & la *Pallas*, & de  
» mon lougre le *Coureur*; la con-  
» fiscation des navires appartenans  
» à mes Sujets, faite contre la foi  
» des traités: le trouble continuel  
» & le dommage que la Puissance

Lettre du Roi à l'Amiral de France.

R 5

1778.

» Angloise apporte au commerce  
» maritime de mon Royaume & de  
» mes Colonies d'Amérique, soit  
» par ses bâtimens de guerre, soit  
» par ses corsaires, dont elle auto-  
» rise les déprédations ; tous ces  
» procédés injurieux & principale-  
» ment l'insulte faite à mon Pavillon,  
» m'ont forcé de mettre un terme  
» à la modération que je m'étois  
» proposée, & ne me permettent  
» pas de suspendre les effets de mon  
» ressentiment. La dignité de ma  
» Couronne & la protection que  
» je dois à mes Sujets, exigent que  
» j'use enfin de représailles, que  
» j'agisse hostilement contre l'An-  
» gleterre, & que mes vaisseaux  
» attaquent, prennent ou détruisent  
» les vaisseaux, frégates & autres  
» bâtimens appartenans au Roi  
» d'Angleterre ; qu'ils arrêtent &  
» se saisissent pareillement de tous  
» navires marchands anglois, dont  
» ils pourront avoir occasion de  
» s'emparer. Je vous fais donc cette  
» Lettre pour vous dire, qu'ayant  
» ordonné en conséquence aux  
» Commandans de mes Escadres &  
» de mes Ports, de prescrire aux

» Capitaines de mes vaisseaux de  
 » courre fus à ceux du Roi d'An- 1778.  
 » gleterre, ainsi qu'aux navires ap-  
 » partenans à ses Sujets ; mon in-  
 » tention est qu'en représailles des  
 » prises faites sur mes Sujets par les  
 » corsaires & armateurs anglois ,  
 » vous fassiez délivrer des Commis-  
 » sions en course à ceux de mesdits  
 » Sujets qui proposeront d'armer  
 » des navires en guerre avec des  
 » forces assez considérables pour  
 » ne pas compromettre les équi-  
 » pages qui seront employés sur  
 » ces bâtimens , » &c.

Cette Lettre datée de Versailles, le 10 Juillet, & la Déclaration concernant la course sur les Ennemis de l'Etat, eurent des effets non moins prompts que décisifs. Quoiqu'à la même époque, le Conseil de Saint-James eût autorisé les commissaires nommés aux fonctions de Lord Grand-Amiral de la Grande-Bretagne, à délivrer aux Sujets de Sa Majesté Britannique, des Lettres de marque & de représailles contre les navires françois ; cependant les Armateurs anglois se trouvèrent en retard de plusieurs mois

Les Arma-  
 teurs Anglois  
 en retard à  
 l'égard de la  
 France.



elle des Isles sous

presqu'en même- 1778.

ristol & l'autre à

s de Lisbonne,

détroit les suivirent

de tous les évé-

dans les circonfs-

le retour des con-

oureux pour l'An-

même époque, Arrivée de

Montréal; elle Carleton,

Mr Guy Carleton

Général, dont

certifia les princi-

dans le tableau

es de l'Amérique.

uit mois, on ne

de la fidélité des

on rassura la Mé-

par son rapport,

testations énon-

resse des Notables

ec à leur ancien

idèles & loyaux. Adresse des

Sa Majesté, les Notables de

lement, Négocians Québec à ce

ville de Québec, Gouverneur.

ivement pénétrés

la douceur de

1778.

à l'égard de la France. Leurs Constructeurs avoient beau travailler nuit & jour, nous eûmes d'abord trois cens Armateurs en mer, qu'il n'en avoient pas cent cinquante. D'ailleurs, plus leur Marine Royale & Marchande, multiplioit ses vaisseaux, plus la disette de matelots se faisoit sentir. Rien n'égalait l'impatience avec laquelle ils attendoient les bâtimens de long cours, dont on supposoit le retour prochain. De tous côtés, on faisoit partir des pataches, avec ordre d'enlever les équipages de ces vaisseaux à mesure qu'ils approchoient des côtes britanniques. On étoit en de vives inquiétudes sur les flottes des Indes occidentales, lorsqu'on reçut, par la voie de la Hollande, des Lettres de Saint-Eustache qui annonçoient le départ de ces flottes, dont les cent voiles avoient mis en mer à l'arrivée de l'Amiral Barrington, qui lui-même s'étoit fait attendre pendant plus de deux mois. Enfin on apprit bientôt la rentrée de la plupart des vaisseaux, dont le retard avoit causé de si vives allarmes. La flotte de

Rentrée des  
flottes an-  
gloises.



que & celle des Isles sous 1778.

arrivèrent presqu'en même-  
une à Bristol & l'autre à  
Celles de Lisbonne,  
& du Détroit les suivirent  
rès, & de tous les évé-  
possibles dans les circon-  
sentes, le retour des con-  
e plus heureux pour l'An-

A cette même époque, Arrivée de  
frégate le Montréal; elle Carleton,  
on bord Sir Guy Carleton  
ille de ce Général, dont  
gnage certifia les princi-  
s esquissés dans le tableau  
s présentes de l'Amérique.  
sept ou huit mois, on ne  
ie penser de la fidélité des  
s; Carleton rassura la Mé-  
& justifia, par son rapport,  
té des protestations énon-  
cette Adresse des Notables  
de Québec à leur ancien  
eur.

les fidèles & loy-  
de Sa Majesté  
ment, Nég-  
de Q-  
ent

des  
de  
à ce  
seus

1778.

à l'égard de la France. Leurs Constructeurs avoient beau travailler nuit & jour, nous eûmes d'abord trois cens Armateurs en mer, qu'il n'en avoient pas cent cinquante. D'ailleurs, plus leur Marine Royale & Marchande, multiplioit ses vaisseaux, plus la disette de matelots se faisoit sentir. Rien n'égalait l'impatience avec laquelle ils attendoient les bâtimens de long cours, dont on supposoit le retour prochain. De tous côtés, on faisoit partir des pataches, avec ordre d'enlever les équipages de ces vaisseaux à mesure qu'ils approchoient des côtes britanniques. On étoit en de vives inquiétudes sur les flottes des Indes occidentales, lorsqu'on reçut, par la voie de la Hollande, des Lettres de Saint-Eustache qui annonçoient le départ de ces flottes, dont les cent voiles avoient mis en mer à l'arrivée de l'Amiral Barrington, qui lui-même s'étoit fait attendre pendant plus de deux mois. Enfin on apprit bientôt la rentrée de la plupart des vaisseaux, dont le retard avoit causé de si vives allarmes. La flotte de

Rentrée des  
flottes an-  
ploises.

la Jamaïque & celle des Isles sous 1778.  
 le vent, arrivèrent presqu'en même-  
 tems , l'une à Bristol & l'autre à  
 Plimouth. Celles de Lisbonne ,  
 d'Oporto & du Détroit les suivirent  
 d'assez près , & de tous les évé-  
 nemens possibles dans les circon-  
 stances présentes , le retour des con-  
 vois fut le plus heureux pour l'An-  
 gleterre. A cette même époque ,  
 parut la frégate le Montréal ; elle Arrivée de  
Carleton.  
 avoit à son bord Sir Guy Carleton  
 & la famille de ce Général , dont  
 le témoignage certifie les princi-  
 paux faits esquissés dans le tableau  
 des affaires présentes de l'Amérique.  
 Depuis sept ou huit mois , on ne  
 savoit que penser de la fidélité des  
 Canadiens ; Carleton rassura la Mé-  
 tropole , & justifia , par son rapport ,  
 la sincérité des protestations énon-  
 cées dans cette Adresse des Notables  
 de la ville de Québec à leur ancien  
 Gouverneur.

» Nous , les fidèles & loyaux Adresse des  
 » Sujets anglois de Sa Majesté , les Notables de  
 » Gens vivant noblement, Négocians Québec à ce  
 » & Citoyens de la ville de Québec , Gouverneur.  
 » justement & vivement pénétrés  
 » de l'équité & de la douceur de

1778.

» votre Gouvernement, pendant  
 » la longue résidence que vous  
 » avez faite en cette Province,  
 » demandons qu'il nous soit permis  
 » de vous assurer, que ni le tems,  
 » ni les circonstances n'effaceront  
 » jamais en nous le souvenir des  
 » biens solides & essentiels, que  
 » nous avons éprouvés sous votre  
 » Administration. Parmi tous les  
 » ravages des commotions civiles  
 » qui ont trop longtems & trop  
 » malheureusement éclaté dans les  
 » Provinces voisines, nous avons  
 » le bonheur particulier de jouir  
 » de la tranquillité & de la paix,  
 » qui naissent toujours d'une Ad-  
 » ministration bien réglée. C'est avec  
 » une satisfaction & une reconnoi-  
 » sance également vives que nous  
 » devons toujours remonter à l'é-  
 » poque, où, grace à votre sagesse,  
 » à votre résolution & à votre per-  
 » sévération, cette Garnison, &  
 » par une suite nécessaire, la Pro-  
 » vince entière ont été heureuse-  
 » ment préservées, lorsqu'elles fu-  
 » rent envahies par les Sujets re-  
 » belles de Sa Majesté. Tandis que  
 » nous voyons votre départ avec

» un regret sincere, nous goûtons  
 » une satisfaction pure de ce que 1778.  
 » notre gracieux Souverain vous a  
 » donné pour successeur (1) un  
 » homme dont le caractère aimable  
 » & les talens distingués, nous font  
 » jouir par anticipation du bonheur  
 » que nous devons en attendre.  
 » Lorsque vous paroîtrez en pré-  
 » sence du Roi, nous nous flattons,  
 » Monsieur, que vous voudrez bien  
 » nous représenter à notre Souvè-  
 » rain comme étant des Sujets tou-  
 » jours prêts à soutenir, au prix  
 » de notre sang & de nos fortunes,  
 » la Personne Royale, la Famille  
 » & son Gouvernement ».

Carleton n'avoit que de fâcheuses Il confirme les nouvelles venues d'Amérique.  
 nouvelles à confirmer relativement  
 aux dispositions des autres Pro-  
 vinces de l'Amérique septentrionale.  
 Loin de se rendre aux offres tou-  
 jours censées illusoires & insidieuses  
 des Commissaires conciliateurs, dans  
 plusieurs Provinces, le Peuple  
 américain s'étoit soulevé contre les  
 Bills au point de les faire brûler

---

(1) Frédéric Haldimand.

1778.

par la main du bourreau. Il est vrai que dans le district de Providence, cet outrage fait à la Majesté Royale, avoit été provoqué par une Lettre impérieuse où le Général Pigot s'énonçoit en vrai dictateur ; il y disoit , en propres termes , que *les propositions faites aux Rebelles, étoient infiniment plus gracieuses, qu'ils n'avoient lieu de s'y attendre de la part de son Maître très-clément.* En général , les Anglois transplantés en Amérique se permettoient, contre les nouveaux Républicains, des expressions bien peu faites pour les ramener au giron de la Mere-Patrie. Ces indiscretions très-maladroites, à l'égard des Américains, devenoient une témérité punissable, lorsqu'elles s'adrescoient à des François. Le Comte de Carlisle, l'un des Commissaires britanniques, manquant à son caractère de conciliateur, s'étoit oublié dans une Lettre, jusqu'à laisser échapper des termes injurieux à la France. Le Marquis de la Fayette crut devoir une vengeance éclatante à l'honneur de sa Patrie outragée, & il envoya, dit-on, ce Cartel au Ministre d'Angleterre.

» J'avois cru jusqu'à ce jour,  
 » Milord, n'avoir jamais affaire  
 » qu'avec vos Généraux, & je n'ef-  
 » pérois l'honneur de les voir qu'à  
 » la tête des Troupes qui nous font  
 » respectivement confiées. Votre  
 » Lettre du 26 Août, au Congrès  
 » des Etats-Unis, & la phrase in-  
 » sultante pour ma Patrie, que  
 » vous y avez signées, pouvoient  
 » seules me donner quelque chose  
 » à démêler avec vous. Je ne daigne  
 » pas réfuter cette phrase, Milord,  
 » mais je desire la punir. C'est vous,  
 » comme Chef de la Commission,  
 » que je somme de m'en donner  
 » une réparation aussi publique que  
 » l'a été l'offense, & que sera le  
 » démenti qui la suit. Il n'auroit  
 » pas autant tardé, si la Lettre me  
 » fût parvenue plutôt ; obligé de  
 » m'absenter quelques jours, j'es-  
 » pere trouver en revenant votre  
 » réponse. M. *Gimot*, Officier fran-  
 » çois, prendra pour moi les arran-  
 » gemens qui vous conviennent. Je  
 » ne doute pas que, pour l'honneur  
 » de son Compatriote, M. le Gé-  
 » néral Clinton ne veuille bien  
 » s'y prêter. Quant à moi, Milord,

1778.

Cartel du  
 Marquis de  
 la Fayette au  
 Comte de  
 Carlisle.

1778.

» tous me sont bons, pourvu qu'il  
 » l'avantage glorieux d'être Fran-  
 » çois, je joigne celui de prouver,  
 » à un homme de votre Nation,  
 » qu'on n'attaque jamais impuné-  
 » ment la mienne ».

(Signé) LA FAYETTE.

Le Comte de Carlisle fit valoir,  
 en cette occasion, son titre d'homme  
 public, & comme on le voit  
 dans cette réponse, il n'oublia pas  
 pour cette fois, son caractère de  
 pacificateur.

Réponse du  
 Comte de  
 Carlisle.

» Monsieur, j'ai reçu votre Lettre  
 » qui m'a été transmise par M. Gimet,  
 » & j'avoue qu'il me paroît difficile  
 » de faire une réponse sérieuse à  
 » son contenu; la seule qu'on peut  
 » attendre de moi, comme Com-  
 » missaire de Sa Majesté Britannique  
 » & que vous auriez dû prévoir,  
 » est que je me regarde & me re-  
 » garderai toujours comme n'ayant  
 » à répondre à aucun individu de  
 » ma conduite publique, & de ma  
 » façon de m'exprimer, mais seu-  
 » lement à mon pays & à mon Roi.  
 » A l'égard des expressions conte-  
 » nues dans les pièces publiées sous  
 » l'autorité de la Commission, dont



» j'ai l'honneur d'être Membre,  
 » à moins qu'elles ne soient publi-  
 » quement rétractées, vous pouvez  
 » être assuré, quelque changement  
 » qui survienne dans ma situation,  
 » que je ne ferai jamais disposé à en  
 » rendre compte, encore moins à  
 » les défavouer en particulier. Je  
 » dois vous rappeler que l'insulte  
 » à laquelle vous faites allusion, se  
 » trouvant dans la correspondance  
 » qui a eu lieu entre les Commissaires  
 » du Roi & le Congrès, n'est pas  
 » d'une nature privée ; or, je pense  
 » que toutes les disputes nationales  
 » seront mieux décidées, lorsque  
 » l'Amiral *Byron* & le Comte  
 » d'*Esfaing* se rencontreront ».

1778.

(Signé) CARLISLE.

Aux procédés injurieux des An-  
 glois Royalistes, le Congrès oppo-  
 soit une fermeté décente & le refus  
 toujours plus motivé de se relâcher  
 de ses prétentions à l'indépendance.  
 Pour mieux convaincre les Com-  
 missaires de la sincérité de cette  
 résolution, il avoit fait un arrêté  
 contre les Bills conciliatoires, où  
 l'Amérique septentrionale étoit re-  
 présentée comme une Puissance

Arrêté du  
Congrès.

1778.

affranchie sans retour de la domination britannique. Cependant, comme les Agens de l'Angleterre s'obstinoient à poursuivre leur négociation, l'Assemblée de Philadelphie crut devoir signaler l'indépendance des Etats-Unis, par un acte de vigueur qui rompoit les derniers nœuds de la fraternité avec la Grande-Bretagne. Le Congrès informé de la signature des traités par lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoit la Souveraineté des treize Provinces, ordonna des prières publiques pour le Roi, la Reine & la Famille Royale de France, & renouvela les défenses déjà faites de prier pour le Roi d'Angleterre. La réception faite au sieur Gérard, notre Ambassadeur auprès des Etats-Unis, manifesta sur-tout la satisfaction du Congrès à la nouvelle des traités. Un Comité de cette Assemblée vint le recevoir aux portes de Philadelphie & lui servit de cortège jusqu'à la maison qu'on lui avoit préparée. Il fut salué dans sa marche par toute l'artillerie de la ville qu'il traversa au milieu d'un grand concours de

Il fait défense de prier pour le Roi d'Angleterre.

Réception faite à M. Gérard.

ses Habitans. Des acclamations porteroient jusqu'au cieux l'auguste nom de Louis XVI ; *vive le Roi de France*, étoit le cri de joie de ce Peuple enchanté. 1778.

Cet éclat, dans les transports de leur allégresse, n'étoit point de la part des Américains, une bravade ridicule, un vain triomphe démenti par les succès des Royalistes. Il est certain que Washington avoit eu l'avantage sur eux dans l'importante affaire de Monmouth, & qu'il fut résolu dans le Conseil Suprême de l'Amérique, qu'on feroit des remerciemens à ce Général, sur l'activité avec laquelle il s'étoit porté du Camp de Valley-Forge à la poursuite de l'Ennemi, sur les talens qu'il avoit développés dans son ordre de bataille, & sur les sages mesures qui lui méritèrent la victoire, lors de la retraite de Clinton à New-York. Dans sa relation, le Général Anglois s'étoit attribué l'honneur de cette journée. Suivant ce rapport infidèle en beaucoup d'endroits, Washington & Lée avoient passé la Delaware dans l'unique intention d'escarmou-

Affaire de  
Monmouth.  
Faux exposé  
de Clinton.

1778.

cher avec les Troupes britanniques & de s'emparer de leurs bagages; mais des Partis américains s'étant présentés à dessein de reconnoître l'Armée Royale, les Chasseurs de la Reine fondirent sur eux avec impétuosité & les dispersèrent dans les bois. Le 28 Juin sur les dix heures du matin, l'arrière-garde de Clinton & quelques détachemens provinciaux se canonnèrent dans la plaine de Freehold, tandis que d'autres Troupes marchaient en forces contre les deux flancs de l'Armée angloise; par une manœuvre habile, Clinton s'étoit porté sur les colonnes qui harceloient son arrière-garde, & il sauva les bagages que Washington avoit uniquement en vue; ce Général ne craignoit rien tant qu'une affaire décisive. Il donna ordre au Marquis de la Fayette de s'approcher avec sa Cavalerie; elle fut repoussée vigoureusement par les Dragons de la Reine, & sans attendre le choc, se replia en confusion sur l'Infanterie. Cependant Clinton espéra quelque tems, d'engager l'Ennemi dans une bataille rangée; il fit en

lence les dispositions néces-  
 pour l'attaquer dans la plaine; 1778.  
 Washington changea la posi-  
 son Armée & se saisit des  
 s qui dominent Freehold-  
 House. La chaleur étoit  
 re, & la situation de l'Ar-  
 oyale la forçoit au dévelop-  
 d'un effort vigoureux. Les  
 liers anglois, ayant leur  
 appuyée sur le village, com-  
 rent l'attaque avec tant d'im-  
 ité, que la premiere ligne  
 méricains se vit forcée de  
 pied à l'instant même. La  
 le ligne avoit tenu bon quel-  
 ms, elle finit également par  
 route complete; ils essayèrent  
 d'une troisieme position, dans  
 leils avoient enfront un marais  
 toit impossible de franchir. Les  
 is venoient d'obtenir l'avan-  
 u'ils desiroient, & cette affaire  
 t pas poussée plus loin. Ils  
 nt eu la gloire de forcer un  
 s d'environ douze mille hom-  
 & de les déloger successive-  
 de deux postes avantageux,  
 que l'extrême chaleur, dont  
 oient accablés, leur eût fait

1778.


perdre courage, un seul instant. Du côté de l'Armée Royale, le nombre des morts fut d'environ cent trente-quatre hommes, dont soixante périrent de fatigue; il y eut cent soixante-dix blessés & environ soixante-quatre Soldats qui s'égarèrent. La perte de l'Ennemi fut beaucoup plus considérable.

Le compte rendu par Washington au Président du Congrès, présente l'action du 28 sous un point de vue beaucoup moins favorable à l'Angleterre. L'extrait qu'on en va donner rapproché de l'exposé de Clinton, mettra le Lecteur en état de prononcer entre les deux Généraux.

Compte  
rendu par  
Washington.

Washington ayant su que l'Ennemi dirigeoit sa marche par le Jersey, détacha divers Corps de l'Armée continentale à la poursuite de Clinton qui suivoit la route de Monmouth-Court-House. Le Brigadier-Général Wayne & le Marquis de la Fayette qui commandoient, avoient ordre de saisir la première occasion favorable qui se présenteroit d'attaquer l'arrière-garde ennemie; & dans la soirée du 26 Juin,  
le

gros de l'Armée fit quelques  
 ivemens pour se mettre à portée 1778.  
 soutenir le Corps avancé. Elle  
 va le lendemain matin à Cran-  
 ry, où elle fut arrêtée par un  
 ge & par l'excès de la chaleur.  
 is cette conjoncture, les Troupes  
 is en avant ne pouvant être pro-  
 fées en cas d'attaque, le Marquis  
 la Fayette reçut ordre de filer  
 sa gauche du côté d'English-  
 wn; ce qu'il exécuta dans la  
 inée du 27. L'Ennemi venoit  
 changer sa disposition, & de  
 er ses meilleures Troupes à l'a-  
 e-garde; ce changement exigeoit  
 de maniere ou d'autre on ren-  
 pāt le Corps avancé, & le Major-  
 néral Lée fut détaché avec  
 ix Brigades, pour aller com-  
 ider le Corps entier, que ce  
 fort portoit à cinq mille hommes.  
 gros del'Armée se mit en marche  
 même jour à trois milles d'En-  
 sh-Town. La position des En-  
 nis étoit alors naturellement  
 s-forte; mais Washington pré-  
 vant, que, s'ils gagnoient une  
 s les hauteurs de Middle-Town  
 ignées de quatre ou cinq lieues,  
 Tome I. S



on apprit que le front d  
Royale s'étoit mis en  
Washington mit aussitôt  
en mouvement , & de  
Aide - de - Camp au M  
avec ordre de marcher e  
d'attaquer l'Ennemi. A  
fait cinq milles , le Gén  
ricain rencontra le Cor  
qui formoit la retraite ,  
opposé la moindre résis  
lui dit, que c'étoit par les  
Major Lée. Cependant l  
commençoient à presser  
garde de ce Corps ; V  
s'y porta avec célérité  
ordre de ramener les T  
se retiroient. Grace à la



ntageuse. Lord Sterling qui  
mandoit l'aîle gauche, fit usage  
quelques batteries; elles jouèrent  
l'Ennemi avec beaucoup d'effet.

1778.

Général Lée ayant été détaché  
c le Corps avancé, le comman-  
ient de l'aîle droite fut donné

Suite de  
l'affaire de  
Monmouth.

cette occasion, au Général  
ene, & pour faire échouer de  
côté-là, toutes les tentatives de  
rmée Royale, il eut ordre de  
ner la route de Monmouth. Il  
cha en avant & prit sur la droite

position favorable. Il avoit  
cé un Corps de Troupes & de  
illerie sur une éminence, d'où  
-seulement il fit échouer le  
sein qu'avoit Clinton de forcer  
rmée américaine, mais d'où il  
loit le front de l'aîle gauche des  
emis qu'il maltraita beaucoup.

son côté, le Général Wayne  
retenoit un feu si vif & si bien  
igé, qu'ils se virent forcés de  
uler & de regagner le derriere  
n défilé qu'ils avoient occupé au  
nnement de l'attaque. Dans  
te position, les Anglois avoient  
rs deux flancs couverts par des  
is & des marais, & il sembloit

1778.

impossible de les y forcer. Washington osa le tenter, & le Général Poor eut ordre de tourner sur leur droite avec sa Brigade & celle de la Caroline, tandis que le Général Woodfort se porteroit sur leur gauche & que l'artillerie les battoit en front; mais la nuit qui survint, força de renvoyer au lendemain l'exécution de ce projet: l'Armée américaine la passa sous les armes, afin d'être plutôt prête à soutenir les Corps avancés. Pendant ce tems, les Ennemis s'occupoient de leur retraite, qu'ils effectuèrent dans le plus grand silence; ils emportèrent tous leurs blessés à l'exception de quatre Officiers & d'environ quarante Soldats. La fatigue des Troupes, l'excessive chaleur du jour & l'avance que prenoit l'Ennemi, dont la fuite avoit commencé à minuit, rendoient pour Washington toute poursuite inutile; d'ailleurs ce Général ne vouloit pas trop s'éloigner de North-River & il se reposa sur quelques Troupes légères du soin de harceler Clinton dans sa retraite, de protéger ses déserteurs, & de troubler, autant

qu'il seroit possible, son embarquement à Sandy-Hook. Le premier Juillet, il mit ses Troupes en mouvement, & dirigea leur marche vers North-River.

1778.

Suivant cette relation, le nombre des morts ne fut que de soixante-huit hommes du côté des Américains, & celui des blessés d'environ cent soixante-trois. Cent trente-deux hommes s'étoient d'abord égarés; mais la plupart rejoignirent l'Armée, après s'être remis de leur extrême fatigue. Les morts que l'Ennemi laissa sur le champ de bataille & que Washington fit inhumer, se montoient à deux cens quarante-neuf tant Officiers que Soldats. Ce Général termine sa relation par un éloge de son Armée, dont il vante beaucoup le zèle & la bravoure; « mais, ajoute-t-il, la situation particuliere où se trouve dans ce moment-ci le Général Lée, me prescrit le silence sur sa conduite. Il est actuellement aux armés; on fera passer au Congrès les chefs d'accusation intentés contre lui, & la Sentence que prononcera le Conseil de guerre».

Lée jugé  
dans un Conseil de guerre

1778. Cet exposé n'étoit point favorable au Major - Général Lée ; il s'en plaignit comme d'une atrocité, dans une Lettre adressée aux Gazetiers américains, où il déclare que c'est à sa priere qu'on va tenir une Cour martiale. Il avoit intérêt d'affoiblir la victoire de Washington, aussi dit-il dans son *POST-SCRIPTUM* ; appeller l'affaire du 28 une victoire complete, seroit *UNE GASCONNADE* deshonorante ; cette action ne fut qu'un simple échec. Mais comme il vouloit se concilier l'Armée, & se ménager des suffrages dans le Conseil de Guerre, il ajouta :

Il s'ache  
Paffoiblir la  
victoire de  
Washington.

» Les Américains n'ont point  
» encore eu d'affaire qui ait aussi  
» bien prouvé ce qu'ils sont capa-  
» bles de soutenir & d'entreprendre.  
» Une manœuvre rétrograde dans  
» une espace d'environ quatre milles,  
» a été faite sans qu'on ait pû remar-  
» quer la moindre confusion, ex-  
» cepté celle qui naissoit & qui  
» naîtra toujours d'un abus monf-  
» trueux, fait pour perdre la Ré-  
» publique, si on le tolère ; je parle  
» du droit que s'arrogent des par-

» ticuliers sans autorité, de donner  
 » leur avis & d'indiquer ce qu'il 1778.  
 » faut faire. La conduite des Offi-  
 » ciers & des Soldats a d'ailleurs été  
 » si également louable, qu'il seroit  
 » injuste de faire des distinctions;  
 » j'avouerai cependant qu'il est diffi-  
 » cile de n'en pas accorder au  
 » Corps de l'Artillerie. .... Il n'est  
 » pas aisé de dire quel a été le  
 » point ou le moment décisif dans  
 » cette affaire ; c'étoit une bataille  
 » en parcelles. A force de combattre  
 » en des lieux différens, dans la  
 » plaine & dans les bois, en avan-  
 » çant & en reculant, on est enfin  
 » venu à bout de repousser hono-  
 » rablement l'Ennemi ».

Ce rapport du Général accusé, ne lui fit pas sans doute beaucoup d'amis dans le Conseil ; Lée ne réussit point à se justifier, & cependant il conserva ses titres, au grand étonnement des Américains qui persistent à croire que s'il eût exécuté les ordres de son Général, l'Armée de Clinton auroit eu dans sa retraite, le même sort que l'Armée de Burgoyne.

Quoi qu'il en soit, envisagée du

Dévastations

1778.  
 rodomon-  
 des du Gé.  
 ral Pigot.

côté de la gloire, l'affaire du 28 fut incomparablement supérieure aux dévastations du Major-Général Pigot ou plutôt du Lieutenant-Colonel Campbell, qui, profitant, à cette même époque, de l'absence des Américains, brûla dans la rivière Hickamuſt cent vingt-cinq de leurs bateaux, une galere montante six pièces de douze qu'il encloua, deux sloops, dont un étoit chargé de munitions de guerre, un pont & un moulin construits sur la même rivière. Après cette opération, la Troupe de Campbell qui étoit de cinq cens hommes, se porta à Waren, où un Parti anglois avoit déjà fait quelque ravage; ils y brûlèrent l'Eglise, la Maison de Ville & quelques maisons particulières. Ce détachement reprit son chemin par Bristol, où il fit les mêmes dégats qu'à Warren. Il les continua jusqu'à l'instant de son embarquement qu'un gros d'Américains, dépêchés à la hâte, auroit ensanglanté, s'ils avoient pu se rassembler assez-tôt. Le nombre des morts & des blessés ne fut considérable d'aucun côté; mais les

Anglois firent soixante-huit prisonniers, dont la plupart, quoi qu'en dise la relation du Général Pigot, n'appartenoient point à la Milice américaine. Le surlendemain de cette expédition, le Major-Général détacha de la Garnison de New-Port, cent hommes sous le commandement du Major Eyre, pour aller brûler un moulin à scie le seul qui existât dans le voisinage de Fall-River. Cette nouvelle expédition ne couta que cinq ou six hommes au Major-Commandant ; mais les deux réunies n'étoient pas d'une importance qui justifiât la forfanterie par laquelle il termine sa Lettre à Sir Henri Clinton. » Je me flatte ,  
 » dit-il, que nos succès convaincront  
 » enfin les Rebelles qu'il est au pou-  
 » voir de la Garnison de Rhode-  
 » Island, toutes les fois qu'elle le  
 » jugera à propos, de ravager leur  
 » pays & de mettre en détresse  
 » leurs possessions & leurs person-  
 » nes ».

Mais le Général Sullivan méditoit une entreprise, dont l'exécution, quoi qu'imparfaite, dût suspendre les menaçantes rodomon-

1778.

30 Mai.

1778. tades du Général Pigot. Comme l'expédition de Rhode-Island fut en partie l'ouvrage du Comte d'Estaing, avant que d'en présenter l'esquisse, il nous paroît convenable de jeter un coup-d'œil sur l'Escadre du Vice-Amiral François.

Allarmes  
sur l'état de  
notre flotte,  
commandée  
par le Comte  
d'Estaing.

Mauvais  
état de l'Es-  
cadre de By-  
ron.

Depuis son départ de Toulon, on avoit absolument perdu de vue le Comte d'Estaing; & jusqu'à la fin de Juillet, on eut les plus vives allarmes sur la destinée de sa flotte, que de fausses nouvelles avoient fait arriver à Boston, mais qui toujours démenties, laissoient la France & l'Amérique en d'éternelles inquiétudes. On craignoit pour ce Commandant; le sort de l'Amiral Byron, qui longtems le jouet des tempêtes, avoit eu plusieurs de ses vaisseaux ou démâtés, ou privés de leur gouvernail, ou du moins fort maltraités dans leurs agrès. Des Lettres arrivées de Terre-Neuve, aggravoient & confirmoient ce désastre; elles portoient que l'Escadre angloise venoit d'être dispersée entièrement; que des onze vaisseaux qui la composoient, six avoient absolument disparu, & que



vaisseau Amiral étoit de ce nombre; tout faisoit craindre que d'Estaing n'eût essuyé les mêmes coups de vent. Le retard des nouvelles justifioit, à cet égard, les conjectures les plus allarmantes, lorsque le Capitaine Marchais, qui devoit d'entrer dans le port de la Nouvelle, déposa que le 24 Juin, avoit rencontré notre flotte à dix cens lieues du continent de l'Amérique, & qu'à cette hauteur, elle étoit dans le meilleur état. Suivent d'autres rapports encore plus consolans, les quinze voiles du ce - Amiral avoient jeté l'ancre le 8 Juillet à l'entrée de la Delaware, & le 11 du même mois, elle dispofoit à l'attaque de Sandyhook. L'Amiral Byron ne paroît point encore; mais on attendoit à New-York l'Amiral Hyderker, dont la division de six vaisseaux avoit été rencontrée à une distance de ce port; le Cornwall, le Raisonnable, & deux autres vaisseaux de cinquante canons devoient d'y rentrer & de fortifier l'Escadre de Lord Howe. Au moyen de ce renfort, il crut être

1778.

On est rassuré sur l'état de notre flotte.

1778.

en état de mettre à la voile & de donner chasse au Comte d'Estaing, dont la flotte avoit quitté Sandy-Hook le 22 Juillet, après avoir attiré dans ses eaux & forcé d'amener trente vaisseaux ennemis. Ces prises considérables par leur nombre, furent d'ailleurs très-préjudiciables aux Anglois; on y comptoit plusieurs transports chargés de munitions de guerre & d'environ seize cens hommes de recrue. Notre flotte prit d'abord sa route vers le Sud; mais le 27, elle changea de direction & on la vit gouverner au Nord vers Boston ou Hallifax.

Dessains  
contre New-  
York, abandonnés.

Avant que de quitter sa dernière station, le Comte d'Estaing avoit mandé tous les pilotes à bord de l'Amiral, pour délibérer avec eux sur la possibilité de faire entrer nos vaisseaux dans le port de New-York; & comme ceux du premier rang tiroient au moins vingt-sept pieds d'eau, l'entreprise fut jugée impraticable pour le moment. Les apparences avoient annoncé jusqu'alors, une attaque générale de cette place; mais le départ de la flotte & les renforts envoyés au

Général Sullivan ne laissèrent plus d'incertitude en Amérique sur la destination de l'Escadre françoise, dont les forces combinées avec celles de terre, ne pouvoient avoir d'autre objet qu'une expédition à Rhode-Island. Cinq Bataillons du Général Prescott & de nouveaux secours de la Marine, venoient de renforcer cette Isle, & les Anglois se rassuroient sur les fortifications ajoutées à sa défense, depuis qu'elle étoit en leur possession. On objectoit d'ailleurs contre la possibilité de cette entreprise, les mêmes difficultés qui avoient détourné notre Vice-Amiral de ses premiers desseins sur New-York; on prétendoit que les vaisseaux françois tiroient beaucoup trop d'eau, pour qu'il nous fut possible de remonter la rivière de Rhode-Island & de couvrir les Troupes provinciales destinées à la traverser; mais le Comte d'Estaing avoit combiné ses projets sur cette Isle, & il étoit au moment de l'attaquer de concert avec neuf mille Américains, dont trois mille s'étoient signalés à Saratoga & trois mille autres avoient pour Chef la

1778.

Projets con-  
tre Rhode-Is-  
land, Etat d  
cette Isle.

1778.

Blocus de  
New-Port.

Marquis de la Fayette. Les Troupes françoises, en y comprenant celles de la Marine, formoient un Corps d'environ quatre mille hommes qui, réunis aux Troupes continentales & secondés par notre Escadre, devoient tenter, le 10 Août une attaque générale contre New-Port dans Rhode-Island. Déjà le Comte d'Estaing s'étoit emparé des trois passages qui conduisent dans ce port & y tenoit bloquées sept frégates angloises, un grand navire des Indes & des bâtimens de transport, dont le nombre étoit porté à quatre-vingt. On faisoit monter à cinq mille cinq cens hommes les Troupes investies par Sullivan, tant dans la ville que dans les ouvrages extérieurs : tel fut du moins le rapport d'un navire américain nouvellement arrivé d'Annapolis à la baie de Chesapeak.

Menaces du  
Comte d'Es-  
taing aux  
Habitans de  
cette Ville.

Dans cette position allarmante, les Anglois désespérèrent un moment de conserver Rhode-Island. Le Comte d'Estaing craignant de leur part un coup de désespoir, leur fit signifier que s'ils détrui-  
soient les fortifications de la

Ville, où qu'ils y missent le feu, il seroit passer les Habitans au fil de l'épée. Pendant qu'il formoit ce blocus, les Troupes de terre qu'il avoit débarquées, se dispoient à l'attaque du port, & déjà elles s'étoient emparées des ouvrages construits à l'extrémité septentrionale de l'Isle. Le canon de la flotte secondoit puissamment leur mousqueterie, & l'Ennemi avoit évacué ces ouvrages sans ôser les endommager. Cependant l'Armée combinée se formoit en Corps de bataille, & toujours protégée de l'Escadre, marchoit sur trois lignes vers New-Port, lorsque Lord Howe, quoi qu'inférieur en forces, osa faire un mouvement vers les vaisseaux du Comte d'Estaing; la chasse commença & les deux flottes en seroient venues à une action, si une tempête favorable à l'Amiral Anglois, n'avoit forcé les deux Escadres séparées par un coup de vent, d'aller se réparer l'une à Sandy-Hook & l'autre à Boston. Quoique fort endommagé des suites de la tempête, quoique sans mâts de beau-pré & sans gouvernail, le Langue-

1778.

Les deux  
Escadres du  
Comte d'Estaing & de  
l'Amiral  
Howe, séparées par un  
coup de vent.

1778.

doc se vit attaqué dans sa retraite par un vaisseau de cinquante canons contre lequel il ne pouvoit faire usage que de sept ou huit des siens ; après un combat de trois ou quatre heures, l'Ennemi l'abandonna, sans ajouter d'autre dommage que de lui tuer un homme & d'en blesser trois.

Le Général Sullivan  
poursuit l'en-  
treprise.

Ce coup de vent fut un contretems fâcheux, mais qui ne ralentit point l'ardeur du Général Sullivan. Comme il comptoit sur le retour de M. d'Estaing, il précipita la marche de ses Troupes vers New-Port, dans l'intention de tout disposer pour une expédition à laquelle la flotte devoit coopérer. Pendant quelques jours, il fit jouer ses batteries & parut le faire avec succès, parce que le feu des ouvrages extérieurs des Ennemis s'affoiblissoit visiblement, & qu'ils finirent par retirer leurs canons de presque tous ces ouvrages. La ville de New-Port est défendue par deux lignes soutenues de plusieurs redoutés qui en font partie; elles sont d'ailleurs fortifiées de manière à rendre l'attaque de cette place ex-

trêmement périlleuse du côté de la terre, à moins que cette attaque ne soit protégée par des forces navales. Cependant, Sullivan auroit tenté d'emporter ces lignes, si la désertion d'un grand nombre de Volontaires n'avoit affoibli son Armée au point de la rendre inférieure à celle des Anglois. Craignant d'ailleurs l'arrivée de leur flotte & de nouveaux renforts pour la Garnison de New - Port, il fit transporter sur le continent, tout ce dont l'Armée pouvoit absolument se passer, & il en détacha un parti considérable pour aller réparer les ouvrages au Nord de Rhode-Island, y faire des additions, remettre sur pied les batteries de Tiverton & de Bristol, & se ménager une retraite sûre en cas d'événement. Le 28, il fut décidé dans un Conseil de guerre, qu'on se retireroit à l'extrémité septentrionale de l'Isle, & dans la soirée du même jour, le Général vint s'y retrancher bien résolu de tenir ferme, jusqu'à ce qu'il put savoir si la flotte françoise reviendrait bientôt à son secours. Il avoit placé

1778.

sur les routes de l'Est & de l'Ouest des Corps avancés de Troupes légères, aux ordres des Colonels Livingston, Laurens, Fleury & du Major Talbot ; derrière eux, étoit le piquet de l'Armée commandé par le Colonel Wade. L'Ennemi ayant eu connoissance de ce mouvement, se mit en marche le lendemain matin avec la majeure partie de ses forces, & s'avancant sur deux colonnes, vint attaquer les Troupes légères, qui, secondées du piquet, opposèrent une brave résistance. Pour les soutenir, Sullivan détacha deux Régimens avec ordre aux Colonels Livingston & Laurens de se replier sur l'Armée dans le meilleur ordre possible. En formant leur retraite, ils firent un feu très-vif sur l'Ennemi, qui s'étant approché de la gauche de Sullivan, fut repoussé par le Général Glover & contraint de se retirer sur Quakers-Hill. De ce poste, l'Armée Royale dominoit le front de la première ligne de l'Armée combinée, & sur les neuf heures du matin les Anglois commencèrent une canonnade, qu'on leur rendit avec



beaucoup de vigueur. Les Escar-  
 touches, entre les Partis avancés,  
 continuèrent jusqu'à près de dix  
 heures; alors deux vaisseaux de  
 guerre ennemis & quelques petits  
 vaisseaux armés, s'étant mis à portée  
 du flanc droit des Américains,  
 firent feu sur l'Armée de Sullivan,  
 & les Troupes de terre, couvertes  
 par le feu de ces vaisseaux, tâchè-  
 rent d'entamer la droite & de s'em-  
 parer de la redoute avancée de ce  
 côté-là. Deux fois elles furent re-  
 poussées dans le plus grand désor-  
 dre; mais elles mirent plus de vigueur  
 dans une troisième tentative, qui,  
 sans doute, auroit été plus heureuse,  
 si l'on n'eût porté à tems, du se-  
 cours en cet endroit. L'Ennemi  
 fut encore mis en déroute; il gagna  
 la montagne & s'y retrancha. La  
 ruine entière de l'Armée angloise  
 pouvoit s'en suivre; les Américains  
 furent d'abord tentés de l'attaquer  
 dans ses lignes; mais sa position  
 avantageuse & la nécessité de laisser  
 reposer les Troupes, firent aban-  
 donner ce dessein. L'Armée com-  
 binée rentra dans son Camp, &

1778.

Feinte de  
Sullivan. Sa  
retraite.

L'Ennemi employa toute la nuit à fortifier le sien.

Cependant le Général Sullivan apprit dans la matinée du 30, que la flotte de Lord Howe avoit mis en mer, & que celle du Comte d'Estaing n'étoit point encore réparée. Comme il n'y avoit pas de succès à espérer d'une tentative contre New-Port, sans la coopération des forces navales, il fut résolu qu'on évacueroit Rhode-Island jusqu'au retour de l'Escadre françoise ; mais effectuer une retraite & traverser la rivière en présence d'un Ennemi supérieur en nombre, étoit une entreprise, dont le Général ne pouvoit se dissimuler le danger. Il comprit la nécessité de recourir à la feinte, & pour dérober la connoissance de son projet au Général Pigot, il ordonna de porter en avant toutes les tentes, & les fit dresser à la vue des Anglois. D'une autre côté, la majeure partie de l'Armée étoit employée à fortifier le Camp, & pendant ce tems on transportoit sans bruit les gros bagages & les approvisionne-

nens militaires. Lorsque la nuit survint, on plia les tentes, & avant minuit, toutes les Troupes avoient raversé la baie, à l'insçu de l'Ennemi.

1778.

Sur ces entrefaites, le Marquis de la Fayette revint de Boston, où il s'étoit transporté, à la réquisition des Officiers Généraux, pour hâter le retour de la flotte française. Dans l'espérance d'arriver à tems & de partager le danger & la gloire de l'expédition de Rhode-Island, il avoit fait à cheval & en moins de six heures & demie, cette route d'environ soixante dix milles. Il se mit à la tête des Piquets & des autres partis destinés à couvrir la retraite qui s'exécuta dans le meilleur ordre, où l'on ne laissa pas un seul homme en arriere & qui mérita de la part du Congrès, de justes éloges au Général Sullivan. Le Président lui écrivit en ces termes : « Permettez - moi , Monsieur , de me féliciter avec vous , » au sujet de l'affaire du 29 Août , » & de la retraite honorable que » vous avez effectuée si judicieusement : ces circonstances feront

Le Marquis de la Fayette arrive à tems pour assurer le succès de cette belle retraite.

1778.

» toujours partie de votre  
» elles feront l'objet de la c  
» sation, l'Histoire les recuei

Le même Président fut d'informer au nom de l'Assemblée le Marquis de la Fayette, qu'elle mettoit au sacrifice ce qu'elle avoit fait de son inclination personnelle en se transportant à Paris pour le service des Etats, de ce moment où il y avoit des choses à cueillir au Champ de Mars. Il exaltoit la bravoure de cet Officier Général, & l'intrépidité de sa conduite dans l'Isle, tandis que l'ennemi se retiroit ; il finit par l'assurance que sa bonne conduite à la tête des piquets & des postes avoit mérité une approbation particulière du Congrès.

L'événement prouva que l'ennemi s'étoit retiré fort à propos. Le lendemain de cette belle victoire cent voiles ennemies entrèrent dans le port de Rhode-Island.

Le nombre des morts, des blessés & des prisonniers fut considérable du côté des Américains ; ils perdirent en outre sept frégates, trois galères & plusieurs trans

quelques-uns de nos vaisseaux 1778.  
 roient beaucoup souffert de la  
 mpête ; mais ils étoient en sûreté  
 ans le port de Boston, quoique  
 ord Howe eût essayé d'en blo-  
 uer la baie. Cet Amiral avoit  
 ir sa flotte trois mille Volon-  
 uires tirés de l'Infanterie & qui  
 uisoient le service des Troupes de  
 la Marine ; il ne put les garder,  
 arce que l'Armée de Sullivan avoit  
 ris le chemin de New-York, dont  
 l'évacuation paroissoit devoir suivre  
 le près, celle de Philadelphie.

Quoique l'expédition de Rhode-  
 Island n'eût pas été aussi désastreuse  
 u'elle pouvoit l'être, si le Comte  
 l'Estaing étoit arrivé quelques jours  
 plutôt, où qu'il fût resté dans  
 New-Port quarante-huit heures de  
 plus, ce fut pourtant un événe-  
 ment très-fâcheux pour l'Angleterre,  
 & que les petits succès du Major  
 Général Grey à Bedford & à Fair-  
 haven, n'étoient point capables de  
 balancer. Après avoir brûlé quel-  
 que navires américains sur la ri-  
 vière Accushnet, démantelé sur la  
 rive orientale un Fort montant onze  
 pièces d'artillerie, détruit quelques

Avantages  
 des Anglois à  
 Bedford, à  
 Fairhaven,  
 à Trapan & à  
 Chestnut-  
 Neck.

1778.

salines & enlevé sept mille bâtons, corne, les Anglois se rembarquèrent, essuyèrent un coup de vent & rentrèrent dans leurs ports, sans avoir reçu de dommages essentiels. Ce qu'on peut louer dans cette entreprise, c'est la célérité de l'expédition & la promptitude avec laquelle ils firent leur débarquement, dont la Milice de Bedford & de Fairhaven ne fut avertie qu'au moment de l'exécution.

Lord Cornwallis & le Capitaine Ferguson eurent aussi quelques avantages assez importants, & qui méritent de figurer dans cette Histoire.

Après l'expédition de Bedford, Clinton avoit formé le dessein d'une position avancée, tant pour faciliter à ses Troupes la communication des fourrages, que pour favoriser une entreprise contre Egg-Harbour, où l'Ennemi tenoit rassemblées diverses prises considérables, & possédoit quantité de salines. En conséquence d'un plan bien concerté, Lord Cornwallis reçut ordre le 22 Septembre de se porter entre New-Bridge & la rivière

de d'Hudson, ce qui fut exé

1778.

si rapidement, qu'avec l'assis-

se des bateaux plats, on pou-

assembler l'Armée de New-

York en vingt-quatre heures,

mais que Washington, retranché

des montagnes, ne pouvoit réu-

nir ses Troupes en moins de dix

jours. L'intention de ce Général

étoit pas de tenter cette opéra-

tion; il avoit détaché dans le vil-

lage de Trapan, un Corps de Mi-

lieux & un Régiment de Dragons

Allemands, dont l'unique emploi étoit

de harceler les fourrageurs ennemis.

Major Général Grey fut char-

gé d'aller envelopper le village; & il

suivit sa marche avec tant de

secret & fit de si bonnes disposi-

tions, qu'il surprit le Régiment,

et les soldats, la plupart endor-

mis furent presque tous massacrés.

Un coup de main ne lui coûta qu'un

homme.

En passant dans le Jersey, le Gé-

néral Clinton avoit sur-tout en vue

l'entreprise sur Egg-Harbour; &

le Capitaine Ferguson eut le com-

mandement des Troupes destinées

à cette expédition; mais la



avoient élevé deux ouvrages d'eau avec des canons, pour fixer les ennemis à balayer le Camp. L'ouvrage étoit sur une éminence, on n'avoit pas eu le temps de l'artillerie. Pour la rive, il falloit que les bagages de soldats passassent du fusil ; mais le Capitaine s'étoit avancé avec les gens, l'intention de couvrir le campement, & leur feu bien étoigné en peu de temps l'Ennemi, qui s'enfonçoit dans le bois, dès que le détachement prit terre. Les gens de la garnison employés le soir même



illage. L'intention des Capitaines Collins & Ferguson étoit de pousser plus avant dans les terres ; mais l'allarme s'étant répandue dans le pays , on y avoit fait passer de Philadelphie un détachement considérable , avec cinq pièces de campagne. Ils n'étoient point en état de faire tête à ce renfort , & ils dirigèrent leurs coups d'un autre côté. Ayant su que la Légion de Polaski s'étoit cantonnée près d'un pont , dont il étoit aisé de s'emparer , le Capitaine Collins embarqua deux cens cinquante hommes sur lui , après avoir ramé l'espace de trois lieues , prirent terre le 15 Octobre , à un mille du défilé , dont ils se rendirent maîtres ; ils y laissèrent cinquante des leurs pour le défendre , & poussant en avant vers l'Infanterie de cette Légion , ils la surprirent & lui tuèrent , dans une attaque nocturne , environ soixante hommes.

Mais de tous ces échecs , le plus fâcheux pour les Américains , fut le désastre du Colonel Baylor , commandant du troisième Bataillon de la Virginie , plus communément

1778.

Massacre du  
troisième ba-  
taillon de  
Virginie.

1778.

désigné sous le nom de Gardes de Washington. Ce Corps de Cavalerie, le plus distingué de l'Armée continentale, fut rencontré près de Trapan, par trois Régimens de l'Infanterie Royale, qui, la bayonnette au bout du fusil, firent un horrible massacre de cette belle Troupe. Les Anglois furent accusés d'avoir justifié dans toutes les circonstances de cette affaire, le reproche qu'on leur a souvent fait, de ne savoir pas concilier les droits de la guerre & ceux de l'humanité. On rapporte que le Capitaine Stith, se voyant enveloppé dans un gros d'Ennemis sans espoir de leur échapper, avoit pris sur lui de leur demander la vie ; mais que bien loin de la lui accorder, ils se mirent en devoir de lui répondre à coups de bayonnette ; ce procédé l'anime d'une indignation si courageuse, que s'ouvrant un passage au milieu d'eux, il franchit une palissade, se précipite dans un marais, & trouve ainsi le moyen de se soustraire à leur furie. Le Colonel Baylor fut mortellement blessé dans cette action, & ne survécut

de deux jours à la ruine du Ba-  
llon qu'il commandoit.

1778.

Encore une fois, ces expéditions  
toient point faites pour rien  
anger à la position respective  
s Puissances belligérantes, & le  
ongrès ne s'en crut pas moins en  
it de frapper quelques grands  
ups; tous les préparatifs annon-  
ient une entreprise décisive. Le  
omte d'Estaing, après avoir ré-  
ré sa flotte, offroit d'aller en  
ersonne à Rhode-Island, & d'af-  
rer la conquête de cette Isle, en  
chargeant à la fois du comman-  
ement des Troupes de terre &  
celles de la marine; mais ce  
étoit point de ce côté-là, que  
evoit tomber l'orage qui mena-  
oit les Royalistes, & toutes les  
ispositions préliminaires sembloient  
diriger vers New-York. L'ob-  
et de cette entreprise étoit moins  
e chasser les Anglois de cette  
ille, que de les y affoiblir; leur  
mauvaise fortune en avoit épargné  
es frais aux Américains. Un in-  
endie terrible, dont on n'accusa  
ue le sort, venoit de faire un ra-  
age affreux dans New-York.

Dessins sur  
New-York.

Incendie de  
cette Ville.

1778. Malgré les efforts réunis des Habitans & de la Garnison, plus de trois cens maisons y furent consumées par les flammes. Ce désastre porta la désolation dans plus de mille familles, dont il causa la ruine & le désespoir. L'expédition projetée dans le Conseil de Philadelphie, quel qu'en dût être le succès, n'eût jamais produit ces ravages, & il étoit de la politique du Congrès, sinon d'y renoncer, au moins d'en suspendre l'exécution; mais un pareil événement devoit, ce semble, affermir Clinton dans la résolution d'évacuer cette Place; on prétendoit même qu'il en avoit reçu l'ordre de sa Cour, & que l'intention du Gouvernement étoit de ne conserver dans l'Amérique septentrionale, d'autres Places d'armes qu'Hallifax & Rhode-Island.

Foiblesse  
de la Jamaïque,  
mécontentement de  
ses habitans.

Ce projet étoit d'autant plus vraisemblable, que les nouvelles des Indes occidentales ne laissoient plus de doute sur la foiblesse ou le mécontentement de quelques Isles angloises, & sur la nécessité de les fortifier, si l'on vouloit y prévenir les entreprises de l'Enne-

ni, & même arrêter ses progrès. 1778.  
 Le Commerce de la Jamaïque  
 souffroit infiniment, ou plutôt se  
 trouvoit anéanti par la guerre  
 qu'elle avoit à soutenir contre les  
 Américains affranchis de la domi-  
 nation britannique. Les Negres de  
 cette Isle, autrefois si fertile, pé-  
 rissoient faute de subsistances, &  
 la culture languissoit dans un cli-  
 mat où la Nature pouvoit fournir,  
 & sans beaucoup d'efforts, jusqu'à  
 deux ou trois récoltes par année.  
 Cette riche contrée désormais ap-  
 pauvrie, alloit manquer absolument  
 des espèces, dont l'abondante cir-  
 culation la rendoit autrefois si flo-  
 rissante. Les Armateurs Américains  
 achevoient de l'épuiser, en lui pre-  
 nant ses vaisseaux jusques dans ses  
 Ports. Cependant les Habitans de  
 la Jamaïque formoient des vœux  
 pour leurs frères du Continent, &  
 ils n'osoient lever l'étendard de  
 la révolte, plusieurs d'entr'eux  
 osoient manifester publiquement  
 leurs dispositions à cet égard. Quel-  
 ques Papiers ont fait mention d'une  
 Lettre datée de Kingston, où les  
 Habitans de cette Ville s'expri-

1778.-

moient en ces termes : « Dieu ve  
 » que les Américains triomphe  
 » leurs oppresseurs altérés de l  
 » & mettent d'un seul coup un t  
 » à la guerre, par une victoire  
 » blable à celle qu'ils ont ren  
 » tée sur Burgoyne, cet ho  
 » plein de vaine gloire ».

Allarmes  
 des Négoc  
 cians de Lon  
 dres au sujet  
 de la prise de  
 la Domini  
 que.

Les Négocians de Londres ét  
 en de vives allarmes sur le so  
 la Jamaïque & des autres Isles  
 le Vent, où ils avoient des p  
 fions pour la valeur de cinq  
 lions sterling. La prise de la  
 minique, dont la nouvelle  
 bientôt en Europe, ne laissa  
 de bornes à leur inquiétude  
 vinrent trouver les Lords N  
 Germaine & Sandwich, & a  
 sous les yeux du Ministère  
 bleau de leur ruine prochain  
 l'on ne se hâtoit d'assurer la  
 tection des autres Isles. Lord  
 wich leur répondit, que le C  
 merce ne cesseroit jamais d'être  
 des premiers objets de l'atten  
 des Ministres ; mais que da  
 circonstance présente, la de  
 de la Grande-Bretagne devoi  
 tout occuper l'Administration

égocians se retirèrent. peu satis-  
 ts, & vinrent consulter entr'eux  
 r les moyens de prévenir, s'il étoit  
 ssible, les suites d'une conquête,  
 ont la célérité faisoit présumer en  
 ngleterre d'effrayans progrès de  
 part du Marquis de Bouillé. Au  
 commencement de Septembre, ce  
 ave Gouverneur de la Martini-  
 ie avoit formé le projet de s'em-  
 rer de la Dominique, située en-  
 e cette première Isle & celle de

1778.

Guadeloupe. Il s'embarqua le 6  
 s ce mois avec seize cens hom-  
 es de Troupes réglées, & envi-  
 on deux cens Flibustiers & Mulâ-  
 es-libres. Dix-huit corsaires &  
 tres bâtimens furent employés à  
 e transport, sous l'escorte des  
 ois frégates la *Tourterelle*, la *Di-*  
*gente*, l'*Amphitrite*, & de la cor-  
 ette l'*Etourdie*, commandées par  
 lessieurs de la Laurencie, du  
 hilleau, de Jassaud, & de Mon-  
 nas. Pour réussir dans cette atta-  
 ue, il falloit éviter le feu des  
 atteries qui défendent la côte dans  
 a partie où devoit se faire la descen-  
 e, & celui des forts de Cachacrou  
 k de la Ville du Roseau. Ces feux

1778.

réunis formoient une défense trop considérable , pour espérer de les éteindre avec le feu des frégates. Afin de prendre l'Ennemi au dépourvu, le Marquis de Bouillé s'étoit proposé de commencer son expédition à la pointe du jour, & pour assurer le succès des attaques principales où toutes les Troupes devoient être employées entre les deux Forts, le sieur Fonteneau, Capitaine de corsaire, fut chargé de surprendre celui de Cachacrou avec cinquante Flibustiers & quelques Canonniers. Il partit une heure avant la flotte, en même tems que la Diligente, dont la mission étoit de protéger cette surprise.

Détails sur  
cette prise.

Suivant l'ordre donné pour le débarquement général, le Vicomte de Damas, Colonel du Régiment d'Auxerrois, devoit mettre à terre le premier avec ses Chasseurs, & s'emparer à la hâte de la batterie de Loubiere, qui pouvoit faire beaucoup de mal aux Troupes & aux bâtimens de transport. Le Marquis du Chilleau, Colonel du Régiment de Viennois, avoit ordre de faire débarquer ses Grenadiers après les



Chasseurs ; le plan du Marquis de Bouillé étoit de se joindre aux premiers , & de se faire suivre par tout le Régiment d'Auxerrois. Lalotte mit à la voile sur les sept heures du soir ; la Diligente & l'Amphitrite formoient l'avant-garde , & précédoient les bâtimens que montoient les Flibustiers chargés d'exécuter une fausse attaque du nord de la Ville , sous la conduite du Comte de Tilly. La Fourterelle , sur laquelle étoit le Général , avoit la tête du convoi formée par les bâtimens qui portoit le Vicomte de Damas avec deux cens Chasseurs. Ceux qui montoient le Régiment d'Auxerrois , suivoient ces derniers , & la corvette l'Etourdie formoit l'arrière-garde. La flotte ayant été contrariée par les vents , n'arriva qu'au point du jour à la vue de la Dominique , & le débarquement ne put s'effectuer que le 7 , à huit heures du matin. L'attaque du fort Cachacrou avoit réussi ; une partie de la Garnison fut tuée , & le reste fait prisonnier. La Diligente prit feu & fut jetée à la côte sept bâtimens

1778.

1778.

anglois, dont la plupart étoient des corsaires. Le Vicomte de Damas ayant débarqué avec ses Chasseurs, en détacha trente pour aller se saisir de la batterie de Loubiere, qui faisoit un feu très-vif, ainsi que le fort du Roseau, sur nos frégates & sur le chemin étroit que nos Troupes avoient suivi. Le sieur de la Chaise commandoit ce petit détachement ; il se jeta dans les embrasures de la batterie avec sa Troupe, & malgré le feu de l'artillerie, l'enleva sans perdre un seul homme. Dans ce même tems, le Vicomte de Damas se portoit sur les hauteurs qui dominent le fort du Roseau, & tandis qu'il s'en emparoit, le Marquis de Bouillé, secondé du Marquis du Chilleau, parvint au fauxbourg de la Ville, à trois cens pas du Fort, où il mit ses Grenadiers à couvert de l'artillerie, dont le feu se soutenoit avec beaucoup de vivacité, malgré celui de la frégate la Tourterelle. Le Général faisoit ses dispositions pour un assaut, lorsque l'Ennemi frappé de la vigueur de l'attaque arbora Pavillon blanc, & fit de-

mander à capituler. Une plus longue défense n'eût pas sauvé la Dominique, & ses Habitans avoient supplié le Gouverneur Stewart de ne pas exposer plus longtems leurs vies & leurs propriétés. Cet Officier cédant aux mouvemens d'humanité, assembla un Conseil de guerre, où il n'y eut pas une voix contre la Capitulation. Elle y fut signée à cinq heures du soir, & une heure après, les Troupes angloises mirent bas les armes. Elles étoient au nombre de cinq cens hommes, y compris les Milices. Ces dernières furent licenciées, & tout le reste fait prisonnier de guerre. Le Commandant de la Dominique se vit forcé de capituler pour les autres Forts & batteries de la dépendance de l'Isle. On y trouva jusqu'à cent soixante-quatre pieces de canon, vingt-quatre mortiers de fonte, & une quantité considérable de munitions de guerre. Par cette Capitulation, les Loix, la Religion & les propriétés, furent conservées aux Habitans dans toute leur intégrité; il n'y eut ni désordres, ni pillage. Le Marquis du

1778.

Chilleau fut établi Gouverneur particulier de la Dominique. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Marquis de Bouillé, & ne coûta pas un seul homme à la France; le succès en fut dû particulièrement à la justesse de ses mesures, & à la célérité des opérations dans l'exécution de ses ordres. L'Escadre de l'Amiral Barrington mouilloit alors à la Barbade; les trois vaisseaux de ligne & les douze frégates qui la composoient, auroient sans doute fait échouer l'entreprise du Marquis de Bouillé, pour peu qu'on eut mis de lenteur dans les préparatifs, & de mollesse dans l'action.

On suppose à Londres, que les autres Isles angloises ont subi le sort de la Dominique.

Quoique les dernières réponses des Ministres fussent plus consolantes que les premières, qu'ils affectassent la plus grande confiance, & que, pour rassurer les Négocians anglois, ils fissent répandre de tous côtés, qu'une flotte considérable détachée de New-York, voloit à la défense des Isles occidentales, avec cinq mille hommes; que le Commodore Hotham avoit conduit à l'Amiral Barrington un

ort de quatre vaisseaux, dont appelé l'*Isis*, venoit de forcer  
par de rentrer à Boston dans  
 us mauvais état, avec cin-  
 te blessés, du nombre desquels  
 le Capitaine Bougainville ;  
 qu'on avoit expédié de nou-  
 x ordres de protéger les Isles,  
 is de justes mesures pour les  
 tir du malheur de la Domi-  
 ; cependant on ne doutoit  
 : à Londres de la prise d'An-  
 s, de Niéves & de Tabago.  
 supposoit que des croiseurs ;  
 ellement arrivés de ces parages,  
 oient avoir vu sept vaisseaux.  
 ois voler à la conquête de  
 -Christophe ; enfin, plusieurs  
 res affirmoient que le Comte  
 aing s'étoit déjà rendu maître

1778.

---

) C'étoit M. de Broves, & non M.  
 ugainville, qui commandoit le *César*.  
 ailleur de ligne s'étoit emparé de  
 lorsque deux Vaisseaux ennemis,  
 ; par le bruit du canon, le forcèrent  
 ndonner sa prise. Il est vrai que le  
 aine François eut le bras emporté  
 le combat. Toutes les autres circonf-  
 s de cet événement, se trouvent plus  
 oins altérées dans les Papiers anglois.

1778.

Le Comte  
d'Estaing at-  
tend de pied-  
ferme l'Enne-  
mi à Boston.

de la Grenade. Cette nouvelle prématurée, n'étoit alors qu'un simple présage ; le Vice-Amiral françois, toujours à Boston, attendoit de pied ferme la flotte & l'Armée Britanniques, dont plusieurs détachemens s'étoient mis en marche, pour aller attaquer cette Capitale de la Nouvelle-Angleterre ; mais le Comte d'Estaing avoit tout disposé pour bien recevoir l'Ennemi par terre & par mer. Les ouvrages construits dans les Isles les plus voisines du Port, en rendoient l'accès impossible aux forces réunies de Howe & de Byron, qui, suivant les mêmes bruits, n'attendoit qu'un vent favorable pour faire voile d'Hallifax. Il étoit entré dans ce Port la nuit du 26 Août, après une traversée des plus malheureuses, & dont le Journal mérite de trouver place dans l'Histoire de la Navigation : en voici le Précis.

Navigation  
malheureuse  
de l'Amiral  
Byron.

En conséquence des ordres expédiés le 5 Juin, cet Amiral avoit appareillé dans la matinée du 9, de la Sonde de Plymouth. Il ne lui arriva rien d'extraordinaire jusqu'au 3 Juillet, époque à laquelle un

**coup** de vent du Nord extrêmement violent sépara son Escadre.

---

**1778.**

**Le** lendemain à huit heures du soir, la tempête s'étant calmée, on ne découvrit de l'Escadre que le Prince-Royal, l'Invincible, le Culloden & le Guadeloupe. Le 6, ces deux derniers vaisseaux reçurent ordre d'aller à la découverte, l'un au Sud-Ouest & l'autre au Nord-Est. Le Guadeloupe rejoignit dans l'après-midi, & fit voile de conserve jusqu'au 21, qu'il se sépara de nouveau avec l'Invincible, par un brouillard épais qui surprit l'Escadre sur les bancs de Terre-Neuve. Le 5 Août on retrouva le Culloden, perdu depuis un mois, & qui s'égara pour la seconde fois, dans la nuit du 11. Cependant le Prince-Royal, demeuré seul, luttoit contre les vents pour gagner Sandy-Hook, lorsque le 18, sur les cinq heures du matin, il aperçut sous le vent douze vaisseaux à l'ancre, éloignés d'environ neuf ou dix milles. C'étoit l'Escadre du Comte d'Estaing, qui détacha deux vaisseaux de ligne pour donner la chasse au Prince-

1778.

Royal ; mais l'épaisseur des brouillards ne leur permit pas de l'atteindre , & ils reprirent le chemin de leur flotte. Cette rencontre fit changer de route à l'Amiral Byron ; comme l'Escadre ennemie lui coupoit celles de Rhode-Island & de Sandy-Hook , il dirigea sa marche vers Hallifax , où le Culloden l'avoit devancé en fort mauvais état. Byron y fit réparer les deux vaisseaux , & s'étant remis en mer au commencement de Septembre , il se hâta d'exécuter sa jonction avec l'Amiral Howe.

Tumulte  
à Boston.

Pendant le Comte d'Estaing continuoit sa station à Boston , où sa présence étoit d'autant plus nécessaire , que la paix de cette Ville venoit d'être troublée par une espèce de révolte , dont la prudence du Vice-Amiral arrêta les progrès. Plusieurs personnes avoient été blessées dans une émeute nocturne ; & comme on ignoroit les auteurs de ce désordre qu'il falloit réprimer , le Conseil de Massachusset-Bay , enjoignit aux Officiers Civils de faire les recherches nécessaires pour découvrir les coupables ; il



nit une récompense de trois dollars à toute personne qui onceroit quelqu'un d'entr'eux. La proclamation du Conseil , eut un heureux effet , & l'on vit que le tumulte avoit commencé par les déserteurs des équipages anglois , & par quelques soldats de l'Armée de Burgoyne. Dans la nuit du 13 Septembre , une bande de bandits s'étoit jetée sur des boulangers françois , employés au provisionnement de notre flotte , & en avoit tué plusieurs à coups de massue. Des Officiers du Conseil , avertis de ce qui se passoit , s'y étoient accourus pour arrêter ce désordre ; ils ne furent pas traités avec plus de ménagement que les autres. Le Comte d'Estaing , très-offensé de la violence exercée contre ses gens , n'en mit pas moins de calme & de modération dans la poursuite du délit ; les Habitans de Boston & les Officiers préposés au maintien de l'ordre dans cette Capitale , se montrèrent moins indulgens , & signèrent en cette occasion , par une déclaration bien entendue , la re-

1778.

1778.

connoissance qu'ils devoient à leurs généreux protecteurs. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont débité quelques Papiers infidèles, que ce tumulte eut son principe dans le mécontentement des Bostoniens, indignés contre notre Vice-Amiral, qui, en abandonnant Sullivan, avoit mis ce Général dans la nécessité de lever le siège de New-Port, & d'évacuer Rhode-Island. Les fêtes données à Boston, & l'accueil fait au Comte d'Estaing lors de sa rentrée dans le Port, démentent bien cette supposition extravagante. Les témoignages de la satisfaction publique avoient éclaté d'une manière si flatteuse pour le Général François, pendant son séjour dans cette Place, qu'avant d'appareiller une seconde fois, il crut devoir les reconnoître par une fête donnée à bord du *Languedoc*, où les Dames furent invitées, ainsi que tous les notables de la Ville. Rien de mieux entendu & de plus élégant que cette fête, dont le Général Washington eut les premiers honneurs. Le portrait de ce brave défenseur de l'Amé-

Fête donnée  
à bord du  
*Languedoc*.

rique , occupoit le centre de la chambre d'assemblée, & pour ajouter à cette galanterie, le Comte d'Estaing l'avoit fait couronner de lauriers.

---

---

1778.

L'Escadre françoise , alors complètement réparée, offroit dans la rade de Nantasket un spectacle aussi noble qu'impofant; elle attendoit le premier signal pour mettre à la voile, & le Comte d'Estaing ne tarda pas à le donner. L'intrépidité de ce Commandant souffroit d'autant plus de sa longue inaction, qu'on venoit de lui annoncer la prise des isles Saint-Pierre & Miquelon, & qu'il brûloit de venger ces pertes vraiment fâcheuses, en ce qu'elles nous fermoient l'entrée de tous les Bancs de Terre-Neuve, & qu'elles mettoient les Anglois en possession de la pêche exclusive de la morue. Une acquisition si importante ne leur coûta pas un seul homme. Le Vice-Amiral Montagu avoit détaché, pour cette expédition, le Commodore Evans à bord du Romney; il avoit de plus sous ses ordres les frégates la Pallas, le Martin, la Surprise, & le sloop le

Prise des  
Isles Saint-  
Pierre & Mi-  
quelon.

1778.

Bonavista, avec deux pièces de campagne, un parti d'artillerie, & deux cens hommes de Troupes de Marine, commandés par le Major Wemyss. Ces forces étoient plus que suffisantes pour réduire les deux Isles, où le Gouverneur, sans défense, & sans aucun avis de guerre, se reposoit sur la foi des traités, dont il ignoroit encore la rupture. A la premiere sommation du Commodore, le Baron de l'Espérance se vit donc forcé, le 14 Septembre, d'accepter une Capitulation, dont les principaux articles furent que sa petite garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre, que les Officiers Civils & Militaires resteroient dans leurs maisons respectives, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de les faire passer en France; qu'on emploieroit un nombre de transports suffisant pour les tranquiliser sur le risque de leur passage & de celui des autres Habitans; qu'en attendant on veilleroit à ce qu'ils n'éprouvassent aucun mauvais traitement, & à ce qu'ils fussent protégés dans leur Religion. En considération de ces articles favo-

tables aux Colons, le Baron de l'Espérance s'engageoit sur son honneur à donner un état fidèle du nombre de ces Habitans, qui se montoit à deux ou trois mille, & dont la moitié s'embarqua pour la France avant le départ du Commodore. Trois Otages considérables répondoient de l'exactitude de cet état, & de celui des pièces d'artillerie, des munitions & approvisionnement militaires, des navires, barques & marchandises qui se trouvèrent dans ces Isles, lors de la Capitulation.

1778.

Si, dans cette partie de l'Amérique, la fortune se monroit favorable au Vice-Amiral Montagu, elle ne se relâchoit point de ses rigueurs contre le malheureux Byron (1), qui, toujours le jouet des

Byron es-  
suye un nou-  
veau coup de  
vent.

---

(1) Il est peu d'Officiers de mer qui aient eu plus à souffrir des caprices de cet élément, que l'Amiral Byron. A peine entré dans la carrière, & dès son premier voyage à bord du *Wager*, vaisseau de vingt canons, faisant partie de l'Escadre de l'Amiral *Anson*, il fut jeté dans une Isle déserte, où il resta long-tems avec quelques hommes de son équipage ; il eut à

1778.

tempêtes, venoit d'essuyer un nouveau coup de vent bien funeste. Les trois vaisseaux de guerre le Somerset, le Cornwall & le Bedford; les deux premiers avoient fait naufrage; & le troisième perdit tous ses mat. Byron s'étoit donc vu forcé de renoncer à la poursuite du Comte d'Estaing, dont l'Escadre venoit d'appareiller dans le meilleur état. Tandis qu'il voguoit à pleines voiles vers les Indes occidentales, où sa présence devoit hâter nos progrès & les rendre plus décisifs, l'Armée angloise rassembloit les débris de son Escadre à Rhode Island, & employoit à la réparer un tems précieux, que notre Vice Amiral consacroit à des exploits non moins utiles qu'honorables. Il étoit parti de Boston avec des vivres pour quatre mois, & l'on présumoit qu'il devoit toucher à Saint Domingue & à la Martinique, où l'on tenoit préparés les rafraîchissemens, dont

---

soutenir dans cette situation, toutes les horreurs d'une disette absolue, & ne s'en tira que pour éprouver successivement de nouveaux périls & de nouveaux désastres.

la

la flotte pourroit avoir besoin. Ses dispositions ultérieures étoient encore un mystère ; on disoit vaguement qu'il avoit des vues sur les Indes occidentales, & les Anglois dirigeoient en conséquence leurs forces de ce côté-là. Le Commodore Hotham & le Général Grant firent voile de Sandy-Hook le 2 Novembre, dans l'intention de le devancer ; & pour ne point laisser prendre à l'Ennemi cet avantage, le Comte d'Estaing négligea dans sa traversée de s'emparer du Cullogen, vaisseau de ligne, dont la prise n'eût pas ralenti d'une demi-heure la marche de notre Escadre. Quatre-vingt voiles sorties de New-York, avoient pris, disoit-on, le chemin de ces parages ; mais on varioit sur la destination des huit mille hommes à la tête desquels le Général Clinton devoit tenter une entreprise décisive. Dans les nouvelles spéculations, Boston n'étoit plus l'objet de cette expédition, projetée désormais contre les Indes occidentales. Elles parurent fixer, à cette époque, l'attention du Gouvernement Britannique, dans l'ancien &

1778.

Toutes les  
mesures de  
l'Angleterre  
sembloient di-  
rigées vers le  
Comte d'Es-  
taing.

1778.

dans le nouveau continent ; toutes les mesures que peut suggérer la prudence ou la terreur, sembloient se diriger vers le redoutable Comte d'Estaing. Outre les forces déjà mises en mouvement contre lui en Amérique, on s'épuisait en Europe pour lui susciter des obstacles invincibles. Le 9 Décembre, le Commodore Rowley reçut à Ports-Mouth l'ordre d'appareiller en toute diligence pour les mêmes Indes, avec huit vaisseaux de ligne, deux frégates, & plusieurs galiottes à bombes. Deux autres Escadres devoient mettre en mer incessamment, & réunies à celle du Commodore, protéger les trois cens navires marchands destinés pour les Isles. L'Amiral Shuldham alloit commander en chef ce formidable armement, où l'on comptoit jusqu'à dix-sept vaisseaux de ligne.

Constance  
des Améri-  
cains, inflexi-  
bilité dépla-  
cée des An-  
glois.

Ces efforts surnaturels & presque désespérés, supposoit que l'Angleterre ne se dissimuloit plus la difficulté de faire tête aux deux Puissances liguées contre sa domination en Amérique. En prenant part à cette guerre, la France avoit



mis un poids énorme dans la balance. Les Américains jouissoient de cette influence, en devenoient plus constans dans la résolution de consommer l'ouvrage de leur liberté; les Anglois se montroient plus fiers que jamais, plus courageux, plus grands peut-être; mais point aussi modérés, aussi prévoyans, aussi flexibles que sembloit l'exiger leur position critique. Sous prétexte que c'eût été reconnoître la souveraineté des Etats-Unis, la Cour de Londres s'obstinoit à ne point ratifier la convention de Saratoga, en des termes convenables aux Représentans de ces Etats; & le Congrès de son côté, exigeoit cette satisfaction comme un préalable, sans lequel il ne pouvoit consentir à l'affranchissement de l'Armée de Burgoyne; il rejetoit toute ratification proposée en conséquence de pouvoirs qui, par la manière de les interpréter, étoient de nature à soumettre les conventions faites sur ce point à l'approbation ou à l'improbation du Parlement d'Angleterre. Le Général Clinton avoit sollicité vingt fois, & toujours

1778.

1778.

Les plaintes  
de Clinton  
dégénèrent  
en menaces.

infructueusement, le renvoi des Troupes prisonnières; il se plaignit enfin d'une prétendue contravention, en des termes peu mesurés, dont la hauteur contrastoit avec son caractère de suppliant. Dans une Lettre adressée au Président du Congrès, il reprocha impérieusement à cette Assemblée la négligence avec laquelle on avoit accueilli jusqu'alors les réquisitions déjà faites à ce sujet; il osa s'oublier jusqu'à des menaces ridicules, à force d'être déplacées; il finissoit sa Lettre en disant : » Je remplis mon » devoir, non seulement envers le » Roi aux ordres duquel j'obéis; » mais aussi envers le peuple mal- » heureux, dont les affaires vous » sont confiées, & qui, je l'espère, » aura assez de droiture pour ne » pas m'imputer les conséquences » qui doivent résulter du nouveau » système de guerre qu'il vous plaît » d'introduire ».

Réponse  
fière du Sec-  
rétaire  
Thomson;

Le Secrétaire, Charles Thomson, chargé de répondre au Général anglais, lui fit sentir en ces termes énergiques, qu'il convenoit d'écrire sur un autre ton aux représentans

d'une République, dont la souveraineté n'étoit plus contestée que par l'Angleterre. 1778.

» Monsieur, votre Lettre du 19  
» Septembre a été mise sous les  
» yeux de l'Assemblée, & je suis  
» chargé de vous informer que le  
» Congrès des Etats-Unis de l'A-  
» mérique ne fait point de réponse  
» à des Lettres insolentes ».

La politique des Ministres anglois se montra encore plus maladroite & non moins inconséquente dans le manifeste injurieux & menaçant que leurs Commissaires en Amérique publièrent à la même époque. Comme cette proclamation, ainsi que la réponse des Etats-Unis seront des titres souvent allégués de part & d'autre, pour motiver & justifier la prolongation des hostilités, on croit devoir soumettre au jugement du Lecteur, ces pièces essentielles au procès, dont cette Histoire présente l'instruction. Tel fut en substance le manifeste des Commissaires.

» Ayant amplement & à divers  
» ses reprises, informé le Congrès  
» & les Habitans de l'Amérique

Manifeste  
des Commis-  
saires anglois  
en Amérique

1778.

» septentrionale en général , des  
» ouvertures de la Grande-Breta-  
» gne , tendantes à se réconcilier  
» avec les Colonies, nous ne croyons  
» pas qu'il soit de la dignité de  
» notre caractère , de persister à  
» renouveler des offres qui nous  
» sembloient faites pour être ac-  
» ceptées avec gratitude. En  
» conséquence , à l'exception du  
» Commandant en chef , que des  
» services militaires retiendront en  
» Amérique , nous nous sommes  
» déterminés à repasser en Angle-  
» terre , peu de semaines après la  
» date de ce Manifeste & de cette  
» Proclamation. Cependant , avant  
» de faire ce pas décisif , une juste  
» sollicitude pour les grands objets  
» de notre mission , nous engage  
» à nous expliquer avec plus d'é-  
» tendue sur quelques articles qui  
» pourroient n'avoir pas été suffi-  
» samment saisis ; à récapituler à  
» nos concitoyens le nombre & la  
» nature des biens qu'il est en notre  
» pouvoir de répandre sur eux , à  
» mettre sous leurs yeux la chaîne  
» des maux auxquels ils s'exposent  
» aujourd'hui avec un aveuglement

» égal à leur obstination. Nous dé-  
 » clarons donc , pour la dernière  
 » fois , aux Membres du Congrès ,  
 » que nous sommes prêts à concou-  
 » rir dans tous les arrangemens jus-  
 » tes & satisfaisans , qui peuvent  
 » leur assurer , & à ceux qui les  
 » ont respectivement constitués , le  
 » rétablissement de la paix , une  
 » exemption de toute espèce de  
 » taxe de la part du Parlement de  
 » la Grande-Bretagne , & la jouis-  
 » sance irrévocable de tous les pri-  
 » vilèges compatibles avec l'union  
 » d'intérêts & de forces , dont dé-  
 » pendent notre prospérité & notre  
 » sûreté mutuelles , notre Religion  
 » & notre liberté communes. Nous  
 » posons encore en fait , que les  
 » Membres du Congrès n'étoient  
 » point autorisés par leur constitu-  
 » tion à rejeter nos offres , avant  
 » que les diverses assemblées &  
 » conventions du Peuple qui les  
 » constitue , les eussent prises en  
 » considération , & en eussent ap-  
 » prouvé le refus ; que de même ,  
 » ils n'étoient point autorisés à nous  
 » renvoyer à de prétendus traités  
 » faits avec l'étranger , qu'ils savent

1778.

1778.

» d'une part avoir été illusoirement  
» concertés, & de l'autre, n'avoir  
» pas été ratifiés par le Peuple  
» de ce Continent. Nous rappel-  
» lons encore une fois aux Mem-  
» bres du Congrès qu'ils sont respon-  
» sables envers leurs Concitoyens,  
» envers le monde entier, envers  
» Dieu, de la continuation de cette  
» guerre & de toutes les calamités  
» qui en sont inséparables.

» Maintenant, c'est aux assemblées  
» générales, aux conventions des  
» diverses Colonies, Plantations &  
» Provinces ci-dessus mentionnées,  
» que nous faisons séparément les  
» offres par nous transmises au Con-  
» grès ; nous les pressons, nous les  
» sommons par les présentes de s'af-  
» sembler aux fins de considérer si  
» tout ce qu'il y a de motifs poli-  
» tiques & moraux, ne leur fait  
» pas une loi de saisir l'occasion  
» de cimenter une réconciliation  
» libre & permanente, avec la  
» Grande-Bretagne. Notre inten-  
» tion n'a jamais été de remplir les  
» objets de notre Commission, en  
» fomentant les divisions populai-  
» res, ou les cabales de partis ;

„ mais notre devoir est d'encoura-  
 „ ger tout Particulier , ou tout 1778.  
 „ Corps politique à reconnoître  
 „ l'autorité de notre Souverain , à  
 „ rendre leur affection à nos Con-  
 „ citoyens. Nous nous adressons à  
 „ tous les Habitans libres de cet  
 „ Empire jadis fortuné. Ceux qui  
 „ portent les armes dans cette guer-  
 „ re, doivent se souvenir que les  
 „ griefs réels ou supposés qui les  
 „ ont entraînés dans la rébellion ,  
 „ viennent d'être supprimés pour  
 „ toujours ; qu'on leur offre l'oc-  
 „ casion de rentrer dans la classe  
 „ des Citoyens paisibles , ou s'ils  
 „ aspirent aux honneurs militaires ,  
 „ celle d'acquérir de la gloire sous  
 „ les drapeaux de leur Souverain lé-  
 „ gitime, en combattant pour l'Em-  
 „ pire Britannique réuni contre  
 „ l'Ennemi commun & naturel qui  
 „ s'est récemment armé contre nous.  
 „ Ceux qui par état exercent les  
 „ fonctions de la Religion, ne peu-  
 „ vent ignorer que la Puissance  
 „ étrangère avec laquelle le Con-  
 „ grès s'efforce de les unir, fut  
 „ toujours ennemie de la tolérance,  
 „ toujours opposée aux intérêts

---

---

1778.

» & à la liberté des lieux consacrés  
» au culte divin , dont ils sont les  
» Ministres ; qu'au contraire , la  
» Grande-Bretagne , par les prin-  
» cipes de sa Constitution & du  
» Protestantisme , doit être dans  
» tous les tems la meilleure con-  
» servatrice de la liberté religieuse,  
» la Puissance la plus disposée à la  
» protéger & à l'étendre. Quant à  
» ceux qui savent apprécier les bé-  
» nédictions de la paix & son in-  
» fluence sur l'Agriculture , les Arts  
» & le Commerce , qui sont ani-  
» més d'une juste sollicitude pour  
» l'éducation & l'établissement de  
» leurs enfans , ou qui savent atta-  
» cher une juste valeur à la fécu-  
» rité domestique ; nous pensons  
» qu'il suffit de leur observer que  
» leurs Chefs continuent de les en-  
» velopper dans toutes les calami-  
» tés de la guerre , sans avoir d'ob-  
» jet qui la justifie , sans qu'il sub-  
» siste un seul grief qui ne puisse  
» être supprimé dans un instant.  
» Au surplus , s'il existe quelques  
» personnes qui , dépouillées de  
» ressentimens mal fondés , & dé-  
» gagées de l'influence de tout in-



» rêt personnel , pensent effective-  
 » vement qu'il est avantageux aux 1778.  
 » Colonies d'être séparées de la  
 » Grande-Bretagne, qu'après cette  
 » séparation elles jouiront d'une  
 » Constitution plus douce , plus li-  
 » bre , plus propre à assurer leur  
 » prospérité , que celle dont elles  
 » jouissoient ci - devant ; nous ne  
 » devons point entrer avec ces  
 » personnes dans la discussion d'une  
 » proposition qui paroît être suffi-  
 » samment contredite par l'expé-  
 » rience qu'elles ont faite ; mais  
 » nous croyons qu'il est bon de les  
 » prévenir que cette proposition,  
 » soutenue avec opiniâtreté , doit  
 » *aggraver* la nature de cette guer-  
 » re, & la maniere de la conduire  
 » à l'avenir , sur-tout lorsque la  
 » prétendue alliance contractée avec  
 » la Cour de France , est ajoutée  
 » à cette proposition.

» La politique ainsi que la bien-  
 » veillance de la Grande-Bretagne  
 » l'ont empêchée jusqu'ici, de porter  
 » la guerre à des extrémités qui  
 » eussent réduit à la détresse, un  
 » peuple que nous considérons  
 » toujours comme faisant partie de

1778.

» notre Empire, & de désoler un pays  
» qui pouvoit encore nous ouvrir  
» une source d'avantages mutuels ;  
» mais, lorsque ce pays manifeste  
» la résolution ouvertement dé-  
» naturée, non-seulement de se sé-  
» parer de nous, mais de se don-  
» ner lui & ses ressources, en for-  
» me d'hypothèque à nos Ennemis,  
» alors la contestation change ab-  
» solument de nature, & il ne s'a-  
» git plus pour la Grande-Breta-  
» gne que de savoir jusqu'à quel  
» point, en employant tous les  
» moyens qui sont à son usage,  
» elle pourra détruire ou rendre  
» inutile une connexion formée  
» pour sa ruine, & pour l'agran-  
» dissement de la France. En de  
» pareilles circonstances, il est na-  
» turel que les loix de sa *préser-*  
» *vation* dirigent la conduite de la  
» Grande-Bretagne, & si les Co-  
» lonies britanniques doivent agran-  
» dir l'Empire de la France, ces  
» mêmes loix indiquent à l'Angle-  
» terre qu'elle doit rendre ces objets  
» d'agrandissement, le moins uti-  
» les, qu'il sera possible, à son En-  
» nemi. Si malgré ces raisonne-

» mens , quelqu'un se persuade  
 » qu'elle finira par reconnoître l'In-  
 » dépendance de l'Amérique, nous  
 » déclarons , sans réserve , que  
 » nous n'avons point & que nous  
 » n'attendons point de pouvoirs à  
 » cet effet ; que si la Grande-Bre-  
 » tagne s'étoit abaissée à une pa-  
 » reille mesure , nous ne serions  
 » point les organes d'une conces-  
 » sion , qui nous paroîtroit funeste  
 » aux Colonies , & honteuse pour  
 » l'Angleterre. C'est dans cet es-  
 » prit & cette façon de penser que  
 » nous avons constamment dressé  
 » toutes nos dépêches.

» Il conviendrait maintenant que  
 » les Colonies se ressouvinsent de  
 » l'appel qu'elles firent à Dieu au  
 » commencement de la contesta-  
 » tion , en prenant le Ciel à té-  
 » moin , qu'elles n'avoient recours  
 » aux armes , que pour obtenir  
 » justice sur leurs plaintes & griefs ;  
 » que leur vœu ainsi que leur in-  
 » térêt étoient de rester toujours  
 » unies avec la Grande - Bretagne.  
 » Nous persistons à soutenir que  
 » nos offres ne laissent rien à desi-  
 » rer à cet égard , soit d'une liberté

1778.

» immédiate , soit d'une sécurité  
» permanente. Si l'on rejete ac-  
» tuellement ces offres , nous ces-  
» sons d'exercer la Commission, dont  
» nous fûmes honorés ; la Grande-  
» Bretagne n'est plus tenue à don-  
» ner de pareilles marques de sa  
» libéralité ; la justice & la politi-  
» que ne permettent plus de les  
» attendre.

» Enfin , pour manifester plus  
» amplement encore nos dispositions  
» particulières , & les vues gracieu-  
» ses de la Commission en vertu  
» de laquelle nous agissons , nous  
» accordons & proclamons pardon  
» pour toutes & toutes espèces de  
» trahisons , ou complicité de tra-  
» hison , commises par quelques  
» personnes que ce puisse être ,  
» habitant les Colonies , Planta-  
» tions & Provinces de New-Ham-  
» pshire , Massachusett's - Bay ,  
» Rhode - Island , Connecticut ,  
» New-York , New-Jersey , Pen-  
» sylvanie , les trois bas Comtés  
» sur la *Délaware* , Maryland , Vir-  
» ginie , Caroline septentrionale ,  
» Caroline méridionale , & Géor-  
» gie , pourvu que lefdites person-

» nes se conduisent à l'avenir com-  
 » me de bons & fidèles Sujets de 1778.  
 » Sa Majesté. Nous croyons con-  
 » venable de déclarer que rien de  
 » ce qui est contenu dans les pré-  
 » sentes, ne pourra signifier qu'on  
 » doive mettre en liberté les per-  
 » sonnes actuellement emprisonnées  
 » ou qui le seront pendant la durée  
 » de cette rébellion.

» Nous offrons aux Colonies ,  
 » en général ou séparément ; une  
 » paix générale ou séparée ; de  
 » faire revivre leurs anciens gou-  
 » vernemens, à l'abri de toute in-  
 » fraction, & pour jamais exempts  
 » de toute imposition de la part  
 » de la Grande-Bretagne. A l'égard  
 » des autres Réglemens Civils, Mi-  
 » litaires ou de Commerce, qu'elles  
 » desireroient de voir établir, nous  
 » promettons d'y concourir & d'y  
 » donner toute l'assistance que nous  
 » avons pouvoir & autorité de  
 » donner en vertu de la Commission  
 » de Sa Majesté.

» Nous déclarons que ce Mani-  
 » feste & cette proclamation con-  
 » tinueront & seront en force pen-  
 » dant quarante jours, c'est-à-dire,

1778. » à dater du 3 Octobre jusqu'au  
» 11 Novembre, l'un & l'autre

» jours y compris. . . . .

» Nous exhortons instammen

» toutes les personnes qui, en ver

» tu des présentes, reçoivent le

» pardon du Roi, à tirer sagemen

» parti de la situation dans laquell

» elles se trouvent placées par l'el

» fet de ce Manifeste & de cett

» Proclamation, & non-seulemen

» à se rappeler que leur persévér

» rance dans la rébellion actuelle

» ou leur adhérence à la connexio

» traîtresse qu'on tente de forme

» avec une Puissance étrangère

» après l'expiration du terme fix

» pour le pardon, seront regardée

» comme des crimes de la plu

» grave nature ; mais encore, à fair

» à l'envi les uns des autres, les e

» forts de l'empressement & de l

» cordialité, pour assurer leur pai

» personnelle, & contribuer à l

» prospérité de leurs Concitoyens

» ainsi qu'au bien général de l'Em

» pire.

» Conformément à l'esprit de l

» Commission de Sa Majesté, nous

» requérons par les présentes, tou

s Officiers Civils & Militaires, 1778.  
 nsi que tous les autres Sujets  
 fectionnés de Sa Majesté, quels  
 i'ils soient, de nous aider &  
 lister dans l'exécution de ce  
 anifeste, & de tous les objets  
 contenus ».

*Donné à New-York, le 3 Octobre*  
 8.

igné, CARLISLE. H. CLINTON.  
 EDEN.

Le premier effet de cette Pro- Effets de  
cette procla-  
mation.  
 nation fut de consolider les ré-  
 tions du Congrès, & de fermer  
 es les voies à la réconciliation.  
 r arrêter ou prévenir les fuites  
 e invitation insidieuse, le Sénat  
 ricain fit renouveler d'abord  
 te du 22 Avril, en vertu du-  
 tout Sujet de la nouvelle Ré-  
 lique, convaincu d'avoir traité  
 rément avec les Commissaires  
 endus conciliateurs, étoit dé-  
 s Ennemi de la Patrie ; &  
 me leur Manifeste parut ren-  
 ier la menace de brûler & de  
 ger les Villes & Cités dépen-  
 es des Etats-Unis, il fut re-  
 mandé aux Habitans de ces  
 s, qui résidoient en des lieux

1778.

exposés aux insultes de l'Ennemi, de construire des cabanes à la distance de trente milles de leur domicile actuel, d'y faire passer leur femmes, leurs enfans & les vieillards, hors d'état de porter les armes, & de s'y transporter eux-mêmes en cas de besoin, avec leurs meubles & leurs bestiaux. Il fut en outre déclaré, qu'au moment où l'Ennemi mettroit le feu à une Ville & y porteroit la destruction, le bon Peuple américain seroit autorisé à ravager, incendier & détruire les possessions des Tories ennemis de la Liberté & de l'indépendance de l'Amérique, & à s'assurer de leur personne, sans toutefois exercer contre eux ou contre leurs familles, aucun acte de cruauté inutile. Le Congrès jaloux de justifier aux yeux de l'Univers, la rigueur de ces résolutions provoquées par les menaces indiscretes de la Commission britannique, crut devoir opposer ce Manifeste à celui des Commissaires.

Manifeste  
du Congrès.

» Entraînés à des actes d'hostilité  
» par les mesures oppressives de  
» Grande - Bretagne ; réduits



» la nécessité de soumettre les  
 » droits de l'homme à la décision 1778.  
 » des armes ; forcés, en un mot,  
 » de secouer le joug d'une domina-  
 » tion tyrannique, les Etats-Unis se  
 » sont déclarés libres & indépen-  
 » dants. Pleins de confiance dans  
 » la justice de leurs droits & dans  
 » celui qui dispose des événemens  
 » humains, ils ont, quoique foi-  
 » bles & dénués de ressources, dé-  
 » fié la puissance de leurs Enne-  
 » mis & soutenu les événemens di-  
 » vers de trois Campagnes meur-  
 » trières, sans que la barbarie an-  
 » gloise ait pu ni les intimider ni  
 » les soumettre. Les vertueux Ci-  
 » toyens de ces Etats n'ont point  
 » murmuré de la privation de plu-  
 » sieurs choses qui rendent la vie  
 » précieuse ; leurs braves soldats  
 » ont supporté patiemment & mê-  
 » me bravé les fatigues de leur si-  
 » tuation périlleuse. Le Congrès  
 » se croyant dans l'obligation d'ai-  
 » mer ses Ennemis, comme enfans  
 » de cet Etre qui est le pere com-  
 » mun de tous les hommes, &  
 » voulant du moins alléger les ca-  
 » lamités d'une guerre qu'il ne pou-



» Bretagne, & etc. etc.  
» opposée ; ils ont rava  
» pagnes, brûlé les V  
» défense, massacré l  
» de l'Amérique ; leu  
» leurs vaisseaux ont e  
» cheries des soldats &  
» lots du Congrès ; ils  
» vé les traitemens les  
» res par des insultes &  
» ges. Trompés dans l'a  
» de subjuguier l'esprit  
» de la liberté, ils on  
» assailli les Représen  
» République, en usa  
» de toutes les ruses  
» ruption & de l'adulat  
» ils se sont fait un jeu

» ils se font fait un jeu de la raison  
» même , en s'efforçant de prou-  
» ver que la liberté & le bonheur  
» de l'Amérique pouvoient être  
» confiés sûrement à ceux qui, éga-  
» lement sourds à la voix de l'hon-  
» neur & de la honte, ont vendu  
» leur bonheur & leur liberté !  
» Traités par nous avec le mépris  
» que méritoit une pareille con-  
» duite, ils se sont adressés aux par-  
» ticuliers ; ils les ont sollicités à  
» briser les liens de l'allégeance , à  
» souiller leur ame des crimes les  
» plus atroces ; & craignant de ne  
» pouvoir trouver dans ces Etats-  
» Unis des hommes aussi noirs que  
» le sont leurs desseins, pour exer-  
» cer du moins sur les esprits foi-  
» bles l'influence de la terreur, ils  
» ont menacé de donner encore  
» plus d'étendue à la dévastation.  
» Tant qu'il est resté une ombre  
» d'espoir que notre exemple ap-  
» prendroit à nos Ennemis à res-  
» pecter des loix faites pour l'être  
» de toutes les Nations civilisées ,  
» qu'ils se rendroient à la voix de  
» la religion qu'ils prétendent nous  
» être commune ; nous les avons

1778.

„ laissés à l'influence de cette Ba-  
 „ ligion & de cet exemple ; mais  
 „ puisque les ménagemens de la  
 „ compassion ne peuvent rien sur  
 „ leurs dispositions incorrigibles ; il  
 „ est enfin de notre devoir de ne  
 „ courir à d'autres moyens pour  
 „ venger les droits de l'humanité.  
 „ En conséquence, nous, le Con-  
 „ grès des Etats-Unis de l'Améri-  
 „ que, déclarons solennellement &  
 „ proclamons que : si nos Ennemis  
 „ osent mettre leurs menaces à exé-  
 „ cution, si même ils persistent  
 „ dans la carrière de cruauté qu'ils  
 „ parcourent actuellement ; nous  
 „ en tirerons une vengeance si  
 „ exemplaire, qu'elle effrayera qui-  
 „ conque seroit tenté de les imiter.  
 „ Nous prenons à témoin de la  
 „ droiture de nos intentions, le  
 „ Dieu qui fouille dans le cœur  
 „ des hommes, & nous déclarons  
 „ en sa sainte présence, que n'étant  
 „ point mus par les suggestions  
 „ précipitées de la colère ou de la  
 „ vengeance, quelque révolution  
 „ qui puisse survenir dans notre sort,  
 „ on nous verra constamment ad-  
 „ hérer à cette résolution ».

Fait en Congrès d'un consentement unanime, le 30 Octobre 1778.

(Attesté) CHARLES THOMPSON,  
Secrétaire.

Les dispositions du Congrès étoient énoncées trop clairement dans cette pièce, pour qu'il restât aux Commissaires Anglois le moindre espoir de réussir dans leurs négociations. Bien convaincus de l'inutilité des nouvelles tentatives pour rétablir la paix ou plutôt la domination de la Grande-Bretagne en Amérique, le Comte de Carlisle & William Eden son collègue, se disposèrent à quitter New-York, & le 27 Novembre, ils s'embarquèrent sur le *Roebuck*, avec le Comte de Cornwallis, le Général Grey, & d'autres Officiers chargés de seconder, par la terreur des armes, les efforts des Négociateurs pacifiques.

Le retour des Commissaires à Londres, y donna lieu à des réflexions contradictoires suggérées par les fauteurs du Gouvernement & par ceux de l'opposition. Suivant les premiers, tout

Les Commissaires s'embarquent pour l'Angleterre.

Opinions contradictoires sur les affaires de l'Amérique.

1778.

annonçoit une révolution favorable & prochaine dans les Colonies révoltées; si l'on en croyoit les autres, tout étoit désespéré, l'union du Congrès se resserroit de plus en plus, les Américains s'affermissoient chaque jour dans la résolution de consommer l'ouvrage de leur Indépendance; les Armées provinciales, & particulièrement celle de Washington, étoient nombreuses, bien disciplinées, bien vêtues, pétillantes d'ardeur. Ces derniers rapports confirmoient ce qu'on savoit déjà; & tout ce qu'on débita de nouveau, se réduisit à ce détail d'abord accrédité dans les deux partis, qu'il y avoit eu une révolte dans la Caroline méridionale, que les Troupes détachées sous les ordres du Colonel Campbell, pour aller seconder les mécontents de cette Province, s'étoient vues forcées par un coup de vent de relâcher à New-York, & que les vaisseaux anglois avoient tellement souffert de la tempête, qu'il leur étoit impossible de continuer la traversée & de poursuivre l'expédition. Les dernières nouvelles n'étoient

n'étoient donc point faites pour ~~arrêter les murmures du Parti anti-ministériel~~, qui, depuis le 26 Novembre, époque de la rentrée des Chambres, ne cessoit d'invectiver contre les opérations du Gouvernement, tant en Europe qu'en Amérique. Le Manifeste des Commissaires conciliateurs avoit été dans la première séance de la Chambre des Pairs, le texte fécond de plusieurs débats où les mécontents n'avoient pas toujours respecté les loix de la modération & de la décence. Comme ces débats présentent des faits que l'Histoire ne doit pas négliger, il nous paroît convenable d'en extraire ici la substance.

Le Marquis de Rockingham fut le premier des Membres qui se chargea d'exprimer le déplaisir de la Chambre, au sujet de cette proclamation ; il demanda que Sa Majesté fût suppliée dans une humble Adresse, de vouloir bien désavouer publiquement la partie de ce Manifeste, qui contient une déclaration contraire aux droits de l'humanité, qui renverse les prin-

1778.

Débats à la  
Chambre des  
Pairs, au su-  
jet du mani-  
feste des  
Commissai-  
res.

Le Marquis  
de Rockin-  
gham im-  
prouve le  
Manifeste.

1778

cipes établis chez tous les Peuples chrétiens & civilisés, qui tend à l'avilissement des courages, & à l'anéantissement de la discipline; qui expose les Sujets fidèles de Sa Majesté, dans toute l'étendue de ses Etats, à des représailles cruelles & ruineuses. Pour imprimer à cette motion un caractère plus important, le Marquis de Rockingham crut devoir l'appuyer d'un long discours, où relevant quelques expressions atroces du Manifeste, il osa le comparer à l'ordre barbare & sanguinaire, de massacrer les Innocens. Il prétendit que la raison spécieuse alléguée par les Commissaires, celle de la conservation personnelle, étoit moins fondée de leur part que de celle d'Hérode. Ce Prince étoit l'allié des Romains, il savoit que la puissance temporelle de ce Peuple, devoit cesser dans la Judée, au moment où le Messie paroîtroit; or, comme Hérode ne régnoit que sous la protection des Romains, comme il devoit cesser d'être Roi à l'instant où le Messie verroit le jour, il ordonna le massacre de



tout enfant mâle existant dans l'é-  
 tendue de ses États ; mais Hérode  
 n'étoit pas Chrétien. . . . . » J'ai  
 » donc pour moi, ajouta l'Orateur,  
 » la Religion & l'humanité ; que  
 » n'aurois-je point à dire au nom  
 » de la Politique ! . . . Si par cette  
 » nouvelle méthode de faire la  
 » guerre, on ne craint pas de se  
 » couvrir d'atrocités & d'opprobres,  
 » d'être un objet d'exécration pour  
 » l'Univers entier, du moins faut-  
 » il craindre les représailles.  
 » La partie septentrionale du Royau-  
 » me, l'Ecosse entière sans défense,  
 » est à la merci de nos Ennemis ;  
 » l'Irlande est également exposée.  
 » Le danger qui menace nos pos-  
 » sessions dans les Indes occiden-  
 » tales est plus effrayant encore ;  
 » c'est-là qu'on peut nous porter  
 » des coups décisifs & irréparables.  
 » A l'exception de la Jamaïque,  
 » dont la ressource, en cas  
 » d'attaque, seroit d'offrir à ses  
 » Habitans une retraite dans les  
 » défilés des montagnes bleues,  
 » toutes nos autres Isles sont hors  
 » d'état de faire tête aux premiers  
 » assauts de l'Ennemi, d'opposer

1778.

» une foible résistance à ses moindres tentatives. Et c'est en de pareilles circonstances qu'on ose publier un Manifeste, dont l'effet nécessaire est de précipiter l'ins tant de notre ruine ! Manifeste infâme, insidieux, plein de fourbe, de perfidie, de cruauté, où l'on ne fait ce qui l'emporte de la foiblesse ou de la noirceur ! Manifeste qui offre de la protection au moment où l'on retire toute protection ; qui invite à la soumission, sans donner la moindre sûreté à ceux qui se soumettent ; qui tend un piège aux Sujets fidèles, & qui détruit tout espoir de ramener les Sujets révoltés. Les moyens de conciliation nous sont désormais interdits, ceux de la force sont encore moins à notre usage, & pour s'en convaincre, il suffit de considérer la situation de notre Armée en Amérique. Loin de la fortifier en faisant passer à Sir Henri Clinton les renforts considérables qu'il demandoit, on s'est vu dans la nécessité de l'affoiblir encore en lui retirant cinq mille hommes

» pour la défense de nos Isles des  
 » Indes occidentales, deux mille  
 » pour Hallifax & quatre mille pour  
 » l'expédition à laquelle les mé-  
 » contens de la Caroline méridio-  
 » nale nous ont invités. Que peut  
 » entreprendre une Armée réduite  
 » à ce degré d'affoiblissement ? &  
 » que doit-on attendre d'un tel  
 » Manifeste publié dans ces cir-  
 » constances d'épuisement & d'a-  
 » bandon » ?

Le Comte de Suffolk se mit en  
 devoir d'interpréter & de justifier  
 l'acte contre lequel le Marquis de  
 Rockingham venoit d'exercer son  
 éloquence. Le résumé de son dis-  
 cours fut que l'objet de la procla-  
 mation dénoncée étoit de mettre  
 sous les yeux des Américains, les  
 conséquences naturelles d'une ré-  
 volte opiniâtre, les fléaux insépa-  
 rables de la guerre, & toutes les  
 violences qu'autorise en pareil cas  
 le droit des gens, & qu'entraîne  
 nécessairement une rupture entre  
 les Nations les mieux civilisées.  
 Il présenta ensuite un tableau bien  
 allarmant de la position de l'An-  
 gleterre, comparée à celle de la

Le Comte  
 de Suffolk le  
 justifie.

1778.

France, & d'où il résultoit que le système politique de cette Monarchie, n'étoit plus le même, qu'elle ambitionnoit à son tour, la souveraineté des mers, que son alliance avec l'Amérique septentrionale pouvoit l'élever sur les ruines de la Grande-Bretagne, que cette circonstance jointe à celle de la révolte des treize Provinces, formoit une époque nouvelle, dont ses annales ne fournissoient point d'exemple; que dans les principes de la saine Politique, dans ceux de la conservation personnelle, elle ne devoit rien négliger pour rendre l'influence de l'Amérique sur les événemens de la guerre actuelle, aussi peu considérable que les loix établies pouvoient l'autoriser, que l'Angleterre combattoit pour la conservation de son existence, & qu'il n'y avoit pour elle, de salut & d'espoir que dans la vigueur & l'unanimité. Il conclut, en disant que la motion du noble Marquis devoit être rejetée, & les suffrages de la Chambre se réunir en faveur du nouveau plan de conduite, dont la proclamation faisoit partie.

L'Evêque de Peterborough s'éleva au nom de la Religion & de l'humanité, contre un Manifeste qui lui paroïssoit encourager les *extrêmes de la guerre* & mettre la *désolation en système* ; il établit qu'un Chrétien ne peut supporter l'idée de la guerre qu'en l'envisageant comme un moyen d'obtenir la paix, & il démontra que le Manifeste étoit contraire à ce principe sacré pour toutes les Nations civilisées, puisque les massacres & les dévastations y étoient annoncés au moment où l'on renonçoit à l'espérance de vaincre. « On nous » dit, ajouta le Prélat, qu'il ne faut » pas jeter les yeux sur le passé ; » cependant pour juger sainement » des nouvelles mesures qu'on veut » adopter, il me paroît indispen- » sable de rappeler les événemens » antérieurs. Pour avoir un pré- » texte de sévir contre les Amé- » ricains, devons-nous oublier les » pétitions multipliées & soumises » qu'il nous ont présentées ? Que » nous sommes sourds à leurs suppli- » cations, que par un excès de » rigueur & d'injustice nous les

1778.

L'Evêque  
de Peterbo-  
rough s'élève  
contre le Ma-  
nifeste.

78. »avons réduits aux extrémités,  
 »dont nous leur faisons un crime,  
 »dont le Manifeste annonce que  
 »nous voulons les punir sans distinc-  
 »tion d'innocens & de coupables?  
 »A-t-on pu se promettre, dit-il  
 »en finissant, que le Dieu des  
 »Armées seconderoit des efforts,  
 »dont l'objet est de multiplier les  
 »massacres en pure perte »?

ine des  
s à la  
e Cham- Pour engager les autres Evêques  
 à se déclarer en faveur de la mo-  
 tion, le Comte de Derby prit la  
 parole, & dit que le Manifeste étoit  
 un chef-d'œuvre d'irréligion, &  
 que la question dont il s'agissoit,  
 étoit particulièrement de leur com-  
 pétence. Il se rabattit ensuite sur  
 l'inconséquence des Ministres, qui,  
 pour adopter un système de cruauté  
 inouïe, attendoient le moment où  
 l'épuisement des finances, le déclin  
 du crédit public & particulier,  
 toutes les circonstances en un mot,  
 sembloient concourir à rendre la  
 paix d'une nécessité absolue. Il fut  
 puissamment secondé par le Comte  
 d'Abingdon, qui n'envisageant plus  
 le Manifeste comme l'ouvrage des  
 Commissaires, mais comme une

émanation de la Puissance Royale,  
 saisit cette occasion de représenter  
 les Conseillers de Sa Majesté Bri-  
 tannique, comme des infâmes, dont  
 la corruption personnelle avoit  
 souillé le caractère national. Il  
 observa que cette proclamation de  
 massacres contre des Citoyens fi-  
 dèles imitateurs des anciens Héros  
 de la liberté, avant que d'être pro-  
 mulguée en Amérique, l'avoit sou-  
 vent été dans la Chambre des Pairs,  
 où des voix s'étoient élevées pour  
 justifier l'emploi du Tomahavok &  
 du Scalpel ; » proclamation révol-  
 » tante, s'écria-t-il, à ce sujet, &  
 » si révoltante pour mes oreilles,  
 » que j'ai rougi vingt fois d'être un  
 » des Pairs du Royaume. Telles sont,  
 » continua-t-il, les taches impré-  
 » mées sur l'honneur, la dignité &  
 » la justice de cette Assemblée jadis  
 » auguste, par ces *Marionnettes* en  
 » place, que font mouvoir les fils  
 » de l'obéissance mis en jeu derrière  
 » le rideau ; *Marionnettes* auxquelles  
 » on a donné le signal du meurtre  
 » & de la dévastation, en leur disant :  
 » *Nous avons passé le Rubicon ; il*  
 » *faut que nous massacrons les*

1778. » *Américains, ou les Américains*  
 » *nous massacreront* ».

Après avoir exprimé toute l'exécration que lui inspiroient les principes avancés dans la Chambre & la proclamation qui dérhoit de ces principes, le Comte d'Abingdon envisagea le Manifeste sous un point de vue moins défavorable. Il finit par en adopter quelques articles, & entr'autres celui-ci : « Nous posons en fait que les Membres du Congrès n'étoient point autorisés par leur constitution à rejeter nos offres avant que les diverses assemblées & conventions du Peuple qui les constitue, les eussent prises en considération, & eussent consenti à ce qu'elles fussent rejetées ». Mais il appliqua cette objection au Corps législatif de la Grande-Bretagne, dont il passa en revue les différentes usurpations. Il se mit en frais de prouver que la constitution de l'Angleterre étoit anéantie, si l'on ne changeoit le système actuel du Gouvernement, si l'on ne rendoit au Corps collectif de la Nation, les pouvoirs, dont abusoit depuis si longtems le Corps législatif.



Le Lord Président (Gower) ré-  
futa sommairement les diverses ob-  
jections du noble Comte , à-peu-  
près dans les mêmes termes & par  
les mêmes raisons que le Comte  
de Suffolk. Il motiva son opposi-  
tion à la motion du Marquis de  
Rockingham en disant qu'elle ten-  
doit à censurer la conduite des Com-  
missaires qui, étant absens, ne pou-  
voient se défendre; qu'elle attachoit  
aux expressions employées dans le  
Manifeste, une signification qu'elles  
n'avoient pas ; que l'objet de ce  
Manifeste n'étoit point d'aggraver  
les horreurs de la guerre, d'encou-  
rager les actes de cruauté, & de  
séparer pour toujours l'Amérique  
de la Mere-Contrée; mais de pro-  
curer à l'une & à l'autre une paix  
honorable, de les réunir par des  
nœuds plus indissolubles, & de pu-  
nir la France de sa perfidie.

Dans un discours plein d'élo-  
quence & de logique, le Duc de  
Richmond justifia l'interprétation  
donnée à quelques expressions du  
Manifeste, par le système de guerre  
adopté même avant la proclamation;  
& pour cet effet, il rappella les

1778.

Discours du  
Duc de Rich-  
mond.

1778. incendies de Norfolk, de Charles-Town, d'Esopus & de plusieurs autres Villes; les Scalpels des Sauvages, leur barbare association, leur fraternité-d'armes avec les Soldats anglois, les brigandages des Hessois & des autres Allemands mercénaires, tous ces actes d'oppression & de barbarie, dont le Gazetteur de Leyden n'avoit ôsé présenter le tableau, dans la crainte, disoit-il, de fouiller son papier. A cette conduite atroce qui ne laissoit pas un ami aux Anglois dans les Provinces où leurs Armées avoient séjourné, il opposa la modération & l'humanité de Washington, l'exacte discipline de ses Troupes toujours en garde contre la tentation du pillage, & jamais à charge aux Habitans qu'elles défendoient sans les mettre à contribution. L'Orateur montra la cause de tous ces excès dans le caractère du Secrétaire d'Etat au Département de l'Amérique, & prit de-là occasion de lui comparer M. Necker, dont il vanta le désintéressement, les talens & les lumieres. Dans l'examen de ses opérations ministerielles, l'emprunt

Eloge de  
M. Necker.

de quatre millions de rentes viagères, **ne** fat point oublié, & l'Orateur prouva que cette opération de finances n'étoit pas une *gasconnade* françoise, comme on le supposoit à Londres. Il tira ses meilleurs preuves du caractère d'économie & d'intégrité de M. Necker, qualités indispensables dans un Ministre, mais qu'il osa contester au premier Lord du trésor d'Angleterre.

Le discours de Lord Lyttelton, l'un des opposans à la motion, roula en grande partie sur la possibilité de recouvrer l'Amérique; il fondeoit son espoir à cet égard sur la prétendue monstruosité d'une alliance, dont il prédit la dissolution en ces termes : « Quoi ! des Citoyens libres, armés par l'esprit républicain, s'allierbient avec les Esclaves d'une Monarchie absolue ? Quoi, l'on verroit des Presbytériens unis avec des Papistes ! . . . Quel que soit l'aveuglement volontaire qui, pour le moment, empêche les fauteurs de cette union de sentir combien elle est contraire à la politique, à la raison, à la nature, il n'est pas

1778.

Déclamations de Lord Lyttelton contre l'alliance Gallo-Américaine, & en faveur du Manifeste

1778.

» dans l'ordre des choses qu'elle  
 » puisse subsister; les yeux peuvent  
 » être fascinéés quelque tems, mais  
 » le prestige se dissipe enfin; &  
 » la folie d'une pareille alliance ne  
 » peut tarder à se faire sentir dans  
 » tout le continent d'Amérique ».

A l'égard du Manifeste des Commissaires, Lord Lyttelton alla beaucoup plus loin que les autres Apologistes de la proclamation. Elle ne lui parut odieuse en aucun sens, dût-on admettre l'interprétation du Marquis de Rockingham; & pour justifier les cruautés annoncées dans cette pièce, il répéta qu'on ne pouvoit sévir avec trop de rigueur contre la rebellion & l'ingratitude liguées avec la duplicité & la perfidie. Il se jeta ensuite sur les récriminations, & prétendit que la modération des Anglois s'étoit signalée dans le cours de cette guerre, & que les Américains avoient les premiers donné l'exemple des atrocités reprochées aux Royalistes. Quant aux représailles de la part de la France, l'avis du noble Membre, fut qu'il en falloit courir les risques. « La guerre, ajouta-t-il, n'est qu'un échange de repré-

» failles; l'usage reçu chez toutes  
 » les Nations policées, est de faire  
 » à son Ennemi tout le mal qu'on  
 » est en état de lui faire.... Dans  
 » ce moment de crise où la France  
 » s'est unie à l'Amérique pour nous  
 » anéantir, & que d'autres Puissances  
 » vont peut-être se liguier contre  
 » nous, montrons à la France,  
 » montrons à l'Amérique ce que  
 » peut l'Angleterre abandonnée à  
 » ses propres forces; que l'Univers  
 » sache que nous sommes encore  
 » en état de punir la rebellion &  
 » la perfidie ».

1778.

Ces rodomontades terminèrent le discours de Lord Lyttelton. Le Duc de Grafton y répondit par des lieux communs contre les Ministres; mais il n'en fut pas moins un des plus intéressans interlocuteurs de la séance, par son interpellation au Vicomte de Stormont, qu'il somma de répondre s'il avoit eu connoissance des intentions de la Cour de Versailles, avant que le Marquis de Noailles eût présenté le rescrit de cette Cour au Ministre d'Angleterre. Quoique tout Ambassadeur ait fait serment de

Interpella-  
 tion du Duc  
 de Grafton  
 au Vicomte  
 de Stormont.

1778.

garder le silence sur les affaires relatives à sa mission, Lord Stormont ne vit pas d'inconvénient à satisfaire la Chambre sur un fait purement historique & où il s'agissoit d'une affaire de notoriété. Il convint donc qu'il étoit instruit du traité entre les deux Puissances, avant qu'il fut notifié à la Cour de Londres; que le traité ostensible, dont le rescrit faisoit mention, étoit illusoire; qu'il en existoit un autre bien plus important, dont le commerce n'étoit pas l'unique objet, & qu'il en avoit informé l'Administration. Il ajouta qu'en s'unissant à l'Amérique, la France avoit surtout en vue la Grande-Bretagne, la conquête & le partage de ses possessions, & que pour s'en convaincre, il suffisoit de réfléchir un moment sur les ordres donnés au Comte d'Estaing & au sieur Gérard, & se rappeler la conduite du premier, lors de son arrivée à Philadelphie. Le Duc de Grafton saisit cette occasion de mieux faire connoître ce qu'on appelle dans le langage de l'opposition, l'inconduite des Ministres; il avoua dans sa

épique que Lord Stormont s'étoit  
 ffisamment disculpé ; mais que  
 justification ne faisoit qu'aggraver  
 s torts du Ministre qui , solem-  
 llement interrogé, avoit gardé le  
 ence sur les rapports de l'Am-  
 ssadeur , & laissé la Chambre dans  
 e ignorance préjudiciable au bien  
 l'État.

Lord Weymouth allégua pour  
 n excuse l'incertitude d'un fait ,  
 ont la conviction du Vicomte de  
 ormont ne prouvoit pas la réalité.  
 J'aurois commis, ajouta-t-il, une  
 ndiscrétion impardonnable en  
 répondant affirmativement à vos  
 questions sur un traité, dont l'exis-  
 tence étoit douteuse, malgré les  
 craintes & les informations de  
 notre Ambassadeur ». Lord Shel-  
 arne dit qu'une pareille défense  
 étoit admissible dans aucun Tri-  
 unal, & qu'il plaignoit sincère-  
 ment le noble Lord, s'il n'avoit  
 as de meilleures raisons à faire  
 aloir lors de l'enquête, dont il le  
 enaça.

Le Chancelier s'éleva contre la  
 otion, & Lord Camden parla en  
 i faveur ; telle fut la substance de

1778.

Excuse de  
Lord Wey-  
mouthFin de la  
séance du 7  
Decembre.

1778. son discours : » On ne cesse de  
 » nous dire , désolez l'Amérique,  
 » afin d'ôter son assistance à la  
 » France ; & moi , je dis , désolez  
 » la France , afin d'ôter son assis-  
 » tance à l'Amérique ; désolez-la  
 » sur mer , vous êtes encore mai-  
 » tres de l'Océan. Bleffer l'Amé-  
 » rique , c'est bleffer le bras droit  
 » de la Grande-Bretagne ; bleffer  
 » la France , c'est ajouter aux forces  
 » de l'Angleterre ».

Séances de  
 la Chambre  
 des Commu-  
 nes.

Importance  
 de l'objet des  
 débats.

Ainsi fut terminée cette impor-  
 tante Séance de la Chambre des  
 Pairs. Celles de la Chambre des  
 Communes du vendredi 11 & du  
 lundi 14 du même mois , ne furent  
 pas moins intéressantes. Elle y prit  
 en considération la fameuse que-  
 relle entre l'Amiral Keppel &  
 son Vice-Amiral Sir Hugh Pal-  
 liser. Comme nous devons indiquer  
 ailleurs la naissance & les pro-  
 grès de cette affaire , nous nous  
 interdirons ici tout ce qui peut  
 avoir trait à ce fameux procès. Dans  
 les mêmes Assemblées , les Com-  
 munes s'occupèrent d'un autre objet  
 plus important , encore & tel que  
 le Sénat de Rome ou d'Athènes ,



n'eut jamais à discuter un plus grand intérêt d'Etat. Les désastres de l'Angleterre en Amérique & ceux, dont elle étoit menacée en Europe, l'avoient enfin réduite à cette extrémité de supporter l'idée de l'affranchissement des Colonies. L'opinion de ses plus sages Politiques étoit, que pour retarder ou prévenir sa chute, il ne lui restoit peut-être qu'un seul moyen, celui de renoncer aux treize Provinces-Unies, de recueillir toutes ses forces en elle-même, de s'opposer toute entière à la France, de rendre, en un mot, la liberté aux Américains, pour ne point hasarder & compromettre l'existence des Anglois en Europe. Tel fut le projet tour-à-tour applaudi, combattu, admis & rejeté dans plusieurs Séances de la Chambre des Communes.

---

1778.

Quoique M. Buller eût voté pour la Campagne prochaine soixante-dix mille tant Matelots que Soldats de Marine, & que cette motion n'eût point éprouvé de contradictions; quoique le nouveau Ministre Charles Jenkinson à qui Lord Barrington venoit de résigner sa place

Forces de  
l'Angleterre  
exagérées.

1778.

de Secrétaire au Département de la Guerre, eût présenté l'état des forces de terre & de mer dispersées dans la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Amérique & l'Afrique; & que le résultat de ses calculs en portât la totalité à près de trois cents mille hommes; quoiqu'il eût fait observer aux Communes que, si l'on excepte la période la plus brillante du règne de Louis XIV. aucun empire dans les tems modernes, n'avoit élevé ses forces militaires à ce degré de puissance quoiqu'il vît, ou qu'il affectât de voir dans l'ardeur de ces Troupes dans leur nombre & dans leur discipline de quoi faire tête aux efforts réunis de la France, de l'Amérique & de l'Espagne; quoique Lord North, Lord Germaine, le Gouverneur Johnstone & plusieurs autres Membres appuyassent l'assertion du nouveau Ministre & fussent tous d'avis que l'Angleterre persistât dans le dessein d'affermir sa domination sur les mers, & de ne point se désister de ses prétentions à recouvrement de l'Amérique; les voix les plus éloquents de

Chambre, s'élevèrent contre cette dernière résolution. Le Général Burgoyne soutint qu'il n'y avoit point de succès à espérer d'une guerre offensive dans le nouveau Monde, tant que Lord Germaine seroit chargé de la conduite de cette guerre; que Sir Henry Clinton avoit demandé son rappel, que le vœu de tous les Officiers étoit de retourner en Europe, & qu'il falloit écarter les Ministres, ou s'attendre au découragement, au désespoir & peut-être à la désertion générale de l'Armée.

1778.

Mécontentement des Officiers Anglois en Amérique.

Lord Germaine étoit présent. Il répondit qu'il ne croyoit pas déplaire à la majorité de la Chambre & qu'il garderoit sa place tant qu'il auroit cette confiance. « Mais il » est un hypothèse, ajouta-t il, où » ma démission seroit un devoir; & » je n'hésiterois pas à la donner, » si l'on prenoit le parti de renoncer » à la guerre d'Amérique ou de » reconnoître son indépendance ».

Lord Germaine mena- ce de se retirer si l'on faisoit la paix avec les Américains.

M. Fox parla avec son éloquence ordinaire contre le projet de continuer cette guerre, qu'il compara

Selon M. Fox, retirer les troupes de l'Amérique

1778.

occidentales, leur seroient devenues absolument inutiles, puisque les vaisseaux partis de ces Isles, ne pouvant éviter le Cap *Nichola Mole* (1) sans passer le Golfe de la Floride & n'étant protégés d'aucune manière dans ces parages, tomboient nécessairement au pouvoir des Amateurs américains. Le Gouverneur Johnstone vit ces inconvéniens. Les fit voir à la Chambre; mais il eut tort d'en conclure qu'il falloit continuer la guerre d'Amérique sous prétexte que le Gouvernement du Congrès commençoit à chanceler, qu'il avoit aliéné les Peuples par des usurpations tyranniques, & que le nombre des Tories étoit au moins celui des Whigs dans la Pensylvanie. Ces suppositions étoient fausses & démenties par les faits. L'unanimité des treize Provinces étoit frappante dans l'accord même de ses Habitans considérés individuellement, & la réduction de l'Amérique envisagée so-

---

(1) Ce Cap est pour les François Gibraltar des Indes occidentales.

ce rapport, devenoit chaque jour plus impraticable. Aux yeux des observateurs prévoyans, elle étoit perdue pour les Anglois dès la première année de cette guerre; & depuis la malheureuse expédition du Général Burgoyne, les moins clair-voyans n'osoient se livrer à l'espérance. Encore une fois, la nécessité imposoit à l'Angleterre la loi de ce sacrifice pénible, mais indispensable en bonne politique. La majorité des Membres n'étoit point de cet avis, & le Gouverneur Johnstone conclut, selon leurs vues & leurs passions, qu'il falloit poursuivre une guerre ruineuse en Amérique, parce qu'on alloit avoir une guerre destructive à soutenir en Europe; qu'il valoit mieux risquer son existence avec les François & leurs alliés, que de renoncer à ses prétentions avec les Américains & leurs redoutables défenseurs. Telles furent du moins les inductions qu'on pouvoit tirer de son discours, & que M. Burke rendit sensibles dans sa réponse au Gouverneur : » Rien ne m'étonne plus, dit-il, que d'entendre dis-

1778.

Que la perte de l'Amérique fut pour les Anglois un mal sans remède, dès le commencement de la guerre.

1778. » cuter dans cette Chambre, si l'on  
 » reconnoîtra l'Indépendance de  
 » l'Amérique ; il semble que cette  
 » question soit soumise à notre dé-  
 » cision, que ce soit une affaire de  
 » choix ; mais n'en doutons pas ,  
 » elle est de pure nécessité ; on ne  
 » peut la voir autrement ; je la vois  
 » ainsi , & c'est ce qui me fait dire  
 » qu'il n'y a rien de mieux à faire  
 » pour la Grande-Bretagne que de  
 » reconnoître immédiatement cette  
 » Indépendance. Lorsque j'appris  
 » pour la première fois, que les  
 » Etats Américains y prétendoient,  
 » mon cœur fut douloureusement  
 » blessé ; je sentoie que cette pré-  
 » tention deviendroit funeste à  
 » l'Angleterre. Voilà donc, conti-  
 » nua-t-il, une partie perdue ; mais  
 » lorsqu'un joueur a perdu beaucoup  
 » d'argent, pour peu qu'il ait de pru-  
 » dence, il conserve ce qui lui reste  
 » avec le plus grand soin. Telle est  
 » notre position ; ce que nous avons  
 » perdu est sans doute bien précieux ;  
 » mais l'existence même de notre  
 » Empire l'est encore davantage ;  
 » & nous avons la folie de le  
 » risquer » !

On ne s'attendoit pas que dans cette conjoncture, un Orateur de la Chambre des Communes se permît l'apologie de la France ; c'est pourtant ce qu'ôsa faire M. Burke à la fin de son discours. Non-seulement il exalta la politique du Gouvernement françois ; il justifia notre alliance avec les Américains. » On parle beaucoup, s'écria-t-il, des torts de la France à notre égard ; je ne fais si l'Histoire nous trompe ; mais il me semble que dans tous les tems & chez toutes les Nations on trouve des exemples de cette prétendue perfidie ; sans les chercher dans les Annales des autres Peuples, la Grande-Bretagne ne se ligua-t-elle pas contre les François pour empêcher les Pays-Bas de passer sous leur domination, & pour en assurer la souveraineté à la Maison d'Autriche ? Je ne vois rien que de très-naturel dans la conduite de la France ; on peut se permettre les représailles sans se montrer perfide. D'ailleurs toutes nos vaines déclamations contre cette

1778.

Apologie  
de la France.

» place, l'Angleterre  
» refusée à leurs offres  
» Mais , quoique très  
» conduite des Fra  
» égard , n'en est pas  
» & nous devons les  
» Ennemis. Opposor  
» les forces que notr  
» sement nous perme  
» mais employons-le  
» leurs qu'en Améric

Méfintelli-  
gence des  
Américains  
gratuitement  
supposée.

Rappeller les Tro  
lonies & reconnoître  
dance, étoient des  
aux yeux de Lord N  
entraîner la perte  
toutes les possessions  
Bretagne en Améric



dé leurs Armées & de leur dévouement imaginaire à l'Administration britannique. Ces assertions de Lord North donnèrent lieu à Sir William Merodith, de présenter, sous un nouveau point de vue, les deux propositions rejetées par la majorité. 1778.

Merodith, de présenter, sous un nouveau point de vue, les deux propositions rejetées par la majorité.

» Si tout ce qu'on allégué est vrai,

» dit ce Membre, si la division ré-

» gne effectivement en Amérique,

» si la majeure partie des Habitans

» est disposée à renouer avec nous,

» la violence est désormais inutile :

» retirons nos Troupes ; par cette

» démarche, nous forcerons le Con-

» grès à licencier ses Armées. S'il

» différoit, les Peuples mécontents

» lui représenteroient que ces Ar-

» mées devenues inutiles, achèvent

» d'épuiser le trésor public ; & s'il

» osoit balancer encore, les esprits

» déjà prévenus s'échaufferoient ; le

» Congrès seroit démasqué, le Peu-

» ple tourneroit les yeux vers la

» Grande-Bretagne, & l'on verroit

» s'effectuer une réconciliation,

» que les mesures hostiles doivent

» retarder, si elles ne la rendent

» pas impossible ».

Indépendamment de ces motifs Motifs d'en-

1778.

couragement  
pour les An-  
glois mal in-  
formés.

allégués pour ou contre le rap-  
pel des Troupes d'Amérique, les  
deux Partis avoient à faire valoir  
des raisons ou des prétextes tirés  
des événemens d'Europe tant en  
France qu'en Angleterre. Ce qui  
pouvoit encore soutenir le courage  
des Anglois, c'étoit d'une part,  
un relevé nouvellement fait de  
leurs Armateurs en croisière ou  
prêts à l'être, & dont le nombre  
montoit à plus de trois cens  
navires ; celui des équipages, à  
quatre-vingts hommes par vaisseau,  
offroit un Corps de vingt-trois  
mille Matelots ou Soldats em-  
ployés à ce service. Les Troupes  
de terre dispersées dans la Grande-  
Bretagne étoient au moins évaluées  
à quarante mille hommes, & la  
confiance des Ministres y voyoit  
un rempart inexpugnable contre  
toute espèce d'entreprise extérieure  
de la part de l'Ennemi. D'ailleurs  
les forces de la Marine Royale  
étoient encore portées dans l'état  
vérifié par la Chambre des Com-  
munes à plus de soixante vaisseaux  
de ligne. On venoit d'y voter  
soixante dix mille hommes de

mer pour le service de 1779, & la motion faite à ce sujet, n'avoit pas trouvé la moindre opposition dans cette Chambre. Enfin Lord Sandwich ôsoit affirmer en présence de tous les Pairs du Royaume, qu'à dater du mois de Mars 1778, il porteroit en moins d'une année, la Marine angloise au même degré de puissance qu'en 1759, & l'on se rappelle qu'à cette époque, les Escadres réunies de la Grande-Bretagne, pouvoient composer une Armée de quatre-vingt dix-sept vaisseaux de ligne. A ces motifs d'encouragement se joignoit la liste des prises, où les avantages des Anglois étoient prodigieusement exagérés; mais rien ne motivoit la confiance apparente de ceux qui avoient intérêt d'en montrer, comme le bruit accrédité dans tous les Papiers de Londres, que l'Impératrice de Russie venoit de s'obliger par un traité, de fournir vingt mille hommes à l'Angleterre, & de lui prêter vingt vaisseaux pour escorter ses transports. On ajoutoit que le Roi de Prusse avoit aussi promis ses bons offices

1778.

Ils se flattent que l'Impératrice de Russie & le Roi de Prusse vont prendre parti pour eux.

1778. à la Grande-Bretagne, & qu'avec l'assistance de ces deux puissans alliés, elle se verroit bientôt en état d'étouffer la rebellion en Amérique, & de châtier la perfidie de la France. Les Anglois convenoient qu'il falloit s'attendre dans ce cas, à voir l'Empire, la Suede & le Danemarck prendre parti contre eux dans cette guerre; mais l'avantage du nombre ne prouve rien, disoient-ils, & ils rappelloient à ce sujet, les batailles de Cressy, de Poitiers & d'Azincourt. D'ailleurs, si l'insulte faite au Pavillon danois par des Corsaires anglois, avoit d'abord indisposé le Danemarck contre le Ministère britannique, quoique lente & tardive, une satisfaction complete venoit de réparer ces griefs, & Sa Majesté Danoise avoit manifesté depuis, son impartialité entre les Puissances belligérantes. Quant à la Hollande, on se croyoit en droit de l'outrager impunément; elle avoit intérêt de rester neutre, & l'on étoit bien loin de supposer à cette République commerçante la généreuse disposition de sacrifier, s'il le falloit, une dette énorme à

Raisons  
pour ne pas  
craindre une  
rupture avec  
la Hollande.

la gloire de venger des insultes. D'ailleurs la Cour de Londres redoutoit peu les inconvéniens d'une rupture avec les Hollandois, & peut-être y voyoit-elle un dédommagement supérieur aux frais d'une nouvelle guerre. Quoi qu'il en soit, elle reçut d'abord avec beaucoup de tranquillité, les plaintes & les menaces de Leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux.

1778.

Ses inquiétudes du côté de l'Espagne étoient moins faciles à dissimuler. Cependant les Ministres & ceux de leur parti affectoient de croire à la neutralité de cette Puissance, & fondeoient leur espoir sur une indécision apparente qui, dans le génie de cette Nation, étoit la suite naturelle des combinaisons & de la prévoyance. Ils attribuoient les lenteurs de l'Espagne à son découragement, & débitoient avec ostentation, que les forteresses imprenables de Gibraltar & de Minorque avoient un moment éveillé l'ambition des Espagnols ; mais qu'un instant de réflexion feroit évanouir leurs projets chimériques, & que l'embarras de se désister sans

Les Ministres affectent de croire à la neutralité de l'Espagne.

1778.

honte, étoit l'unique raison qui les empêchoit de désarmer. Ils se reposoient d'ailleurs sur les douze Régimens, dont la valeur éprouvée secondoit les forces de la nature dans la défense de ces Places. Enfin, ils prétendoient avoir pleinement satisfait la Cour de Madrid, en accordant aux réclamations de son Ambassadeur, la restitution d'un vaisseau, dont la cargaison étoit estimée quatre millions.

Opinion  
différente du  
parti de l'op-  
position.

Le parti de l'opposition & tous ceux qui n'avoient point intérêt de s'aveugler, voyoient dans les lignes de Saint-Roch, & dans les autres préparatifs de l'Espagne, des mesures assez bien prises contre Gibraltar, pour faire trembler les quatre mille tant Anglois qu'Hanovriens qui défendoient cette forteresse. Ils ne pouvoient d'ailleurs se persuader que cette tentative fut l'unique objet des formidables Escadres, dont la réunion formoit une Armée Navale de trente-deux vaisseaux & de treize frégates, prêts à mettre à la voile. On ignoroit toujours la destination parti-

Forces de  
l'Espagne.

culière de cette flotte ; mais elle supposoit de grands projets de guerre , & de tels apprêts ne devoient menacer que l'Angleterre. L'Escadre du Ferrol , aux ordres de Don Antoine de Arce , sembloit être au moment d'appareiller ; on la croyoit destinée pour les mers de l'Amérique , & l'opinion générale étoit qu'elle devoit toucher à la Floride , & peut-être à la Nouvelle - Angleterre. L'approvisionnement considérable des quatorze vaisseaux , des quatre frégates & des six paquebots qui la composoient , favorisoit cette conjecture. Enfin on travailloit dans tous les Ports du Royaume , avec une activité qui sembloit promettre à l'Espagne , la Marine Royale la plus respectable de l'Europe. Vers la fin du mois d'Octobre , elle étoit déjà forte de soixante vaisseaux de ligne , & d'environ cent autres bâtimens armés , qui réunis , montoient sept mille trois canons de différens calibres. Encore une fois ces redoutables apprêts annonçoient à qui vouloit ouvrir les yeux , que l'Espagne alloit figurer à son tour ,

1778.

1778.

sur les deux théâtres de la guerre. Ses dispositions n'étoient déjà plus équivoques en Amérique, & les Gouverneurs Espagnols des Indes occidentales avoient fait signifier au Commandant de l'Escadre Angloise aux Isles sous le Vent, que jusqu'à nouvel ordre, ils ne recevroient dans leurs Ports aucun vaisseau de la Grande-Bretagne. Cette nouvelle, d'abord négligée comme peu vraisemblable, venoit de se confirmer, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'éclairer enfin par sa notoriété, les dernières ténèbres où la confiance ministérielle cherchoit à s'envelopper.

Requêtes  
des Négoc-  
ians Hollan-  
dois à Leurs  
Hautes Puif-  
sances,

Lors de la rentrée du Parlement, George III avoit insinué dans son discours d'ouverture, que la France n'étoit pas la seule Puissance de l'Europe, dont les armemens fussent dirigés vers la Grande-Bretagne; & cette observation désignoit en même tems l'Espagne & la Hollande, qui, lassé enfin des insultes faites à son Commerce, & de la fierté dédaigneuse & tyrannique des Anglois, venoit de prendre la résolution vigoureuse d'en repousser



les outrages. Les Négocians d'Amsterdam, de Dorth & de Rotterdam, s'étoient vus forcés de représenter à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, la nécessité des mesures les plus promptes, s'ils vouloient sauver d'une ruine totale le commerce & la navigation de la République. La requête de ceux d'Amsterdam offre un exposé des violences exercées contre plusieurs vaisseaux hollandois chargés pour la France, qui d'abord arrêtés dans leur marche sous de vains prétextes, s'étoient bientôt vus molestés par des vaisseaux de la Marine Royale d'Angleterre, puis emmenés & détenus dans ses Ports, malgré les réclamations du Comte de Welderen, Envoyé des Etats à cette Cour. Ces procédés contraires au droit des gens, étoient d'ailleurs présentés dans la requête comme une infraction au traité de la Marine, conclu le 11 Décembre 1674, entre la Cour de Londres & cette République. Ce traité porte qu'il ne sera fait aucun empêchement dans aucune branche de Commerce, à l'occasion ou

78. sous prétexte de guerre , & que cette liberté s'étendra sur toute espèce de marchandises , à la seule exception des objets compris sous la dénomination de contrebande. Après avoir montré l'injustice de la prise & de la détention des bâtimens hollandois , les Supplians demandoient à Leurs Hautes Puissances d'interposer leur médiation , & d'insister sur une réparation complète des violences , injures & dommages faits & à faire aux Négocians des Provinces-Unies. Ils exposoient les suites fâcheuses qui devoient résulter de pareilles entreprises : la saisie des vaisseaux , soit qu'elle entraînat la confiscation ou la simple détérioration des marchandises , étoit sujette aux plus grands inconvéniens pour l'Etat en général , en ce qu'elle pouvoit anéantir toute communication avec la France & rebuter les Nations qui commerçoient avec elle par la voie de la Hollande. Désormais ôseront-elles employer ses vaisseaux , & braver de pareils accidens ? Les Négocians d'Amsterdam rappellerent à cette occasion , l'article pre-

mier du Règlement en date du 26  
 Juillet, par lequel Sa Majesté Très-  
 Chrétienne fait défense à tous les  
 Armateurs de saisir les navires des  
 Puissances neutres, quoique char-  
 gés de marchandises exportées de  
 chez l'Ennemi, ou destinées pour  
 ses Ports; mais comme Sa Majesté  
 s'étoit réservée le droit de révo-  
 quer la défense, dans le cas où  
 les Puissances ennemies refuseroient  
 de se conformer à ce Règlement,  
 les Négocians observèrent que s'il  
 plaisoit à Louis XVI de limiter, à  
 cet égard, la franchise des vaisseaux  
 hollandois, c'en étoit fait du Com-  
 merce de la République avec la  
 France & l'Angleterre; que sans  
 prendre aucune part directe à cette  
 guerre, elle pouvoit en supporter  
 les suites les plus fâcheuses, & voir  
 passer à d'autres Nations ce même  
 négoce qui jusqu'alors, avoit fait  
 la richesse & la splendeur des Pro-  
 vinces-Unies. « Mille exemples,  
 » ajoutèrent-ils, nous apprennent  
 » qu'une branche de Commerce  
 » une fois déplacée, ne reprend  
 » jamais son ancien cours; qu'il  
 » plaise donc à Vos Hautes Puissances

178. » de prévenir un malheur qui sans  
 » doute entraîneroit la ruine absolue  
 » de la République, soit en mettant  
 » sous les yeux de l'Angleterre  
 » l'injustice & le désordre d'une in-  
 » fraction aux traités les plus so-  
 » lemnels, soit en protégeant le  
 » Commerce & la navigation de  
 » ce pays, au moyen des vaisseaux  
 » de guerre, qui dans la constitu-  
 » tion de cet Etat, sont particuliè-  
 » rement destinés à la défense du  
 » Commerce ».

repré-  
 ns in-  
 ueuses  
 Comte de  
 Wolderen, Le Corps des Négocians de  
 Rotterdam & celui de la Ville de  
 Dorth, avoient réitéré les mêmes  
 instances auprès des Etats - Gén-  
 eraux, pour obtenir satisfaction sur  
 la saisie de leurs vaisseaux, dont les  
 Anglois continuoient de s'emparer.  
 Leurs Hautes Puissances accordè-  
 rent aux réclamans des Lettres  
 pour le Comte de Wolderen, qui  
 fit au nom des Etats, de sérieuses  
 représentations aux Ministres de Sa  
 Majesté Britannique ; mais toutes  
 les plaintes de l'Envoyé de Hol-  
 lande ne produisirent d'autre effet  
 qu'une injonction à l'Amirauté  
 d'Angleterre, de relâcher les bâti-

mens qui ne seroient chargés ni ~~de~~ d'agrès, ni de bois de construc- 1778.

tion ; & sans accorder le moindre dédommagement aux propriétaires du petit nombre des vaisseaux mis en liberté, on continua d'en confisquer plusieurs autres, & de retenir dans les Ports de la Grande-Bretagne tous ceux dont la cargaison étoit en mâts, planches, chanvres & autres effets supposés nécessaires & destinés à la construction des vaisseaux françois.

La continuité de ces vexations donna lieu à de nouvelles Adresses, où la Ville d'Amsterdam implora de rechef la protection souveraine de Leurs Hautes Puissances, leur peignit la conduite de l'Angleterre comme un attentat contre l'indépendance de la Hollande, & mit en évidence l'ingratitude des Anglois, qui devant à l'assistance de la République, la sûreté & la conservation de leur liberté civile & religieuse, ôsoient, contre tous les principes d'équité naturelle, contre les regles du droit adopté chez tous les Peuples civilisés, contre la foi des traités les plus saints, porter

Les Anglois  
ingrats envers  
la Hollande.

1778. atteinte au Commerce, à la navigation, à la souveraineté d'une ancienne alliée leur bienfaitrice. Cette Requête des Négocians d'Amsterdam étoit accompagnée d'un long discours adressé à Son Altesse Sérénissime le Prince Stathouder. Les griefs de la Hollande y sont présentés avec autant de netteté que de précision, & l'extrait de ce discours est le meilleur exposé qu'on en puisse offrir au Lecteur.

Discours des  
Négocians  
d'Amsterdam  
au Stathouder

Monseigneur,  
 » Les Députés du Corps des  
 » Négocians de la Ville d'Amster-  
 » dam & des principales Villes com-  
 » merçantes de la Hollande, se  
 » voyent encore obligés de recou-  
 » rir à Votre Altesse Sérénissime,  
 » & de recommander, d'une maniè-  
 » re plus spéciale, leurs intérêts à  
 » sa bienveillance. Ils sont pénétrés  
 » de la plus vive douleur, lorsqu'ils  
 » songent à la conduite du Minis-  
 » tère anglois, & particulièrement  
 » à la réponse qu'il vient de faire aux  
 » justes représentations du Comte  
 » de *Welderer*, Envoyé extraordi-  
 » naire de Leurs Hautes Puissan-

» ces. Ils prennent la liberté  
 » d'observer que cette réponse est 1778.  
 » contraire aux droits stipulés dans  
 » les traités conclus anciennement  
 » entre la République & la Gran-  
 » de-Bretagne, & que les Anglois  
 » opposent à ces traités un préten-  
 » du droit de convenance qui, pu-  
 » rement arbitraire, feroit dépen-  
 » dre notre bien-être des idées  
 » inconstantes d'un voisin capri-  
 » cieux. A quels désastres les con-  
 » séquences de ce prétendu droit  
 » n'exposeroient-elles pas notre  
 » Commerce, si l'on pouvoit impu-  
 » nément violer des traités qui sont  
 » la base sur laquelle les autres  
 » Nations fondent leur confiance,  
 » en abandonnant leurs marchan-  
 » dises à la liberté de notre Pavil-  
 » lon ? Si cette base étoit ébranlée,  
 » si cette confiance venoit à se per-  
 » dre, notre Commerce ne tom-  
 » beroit-il pas en décadence, no-  
 » tre navigation tarderoit-elle à  
 » s'anéantir ? Nous avons d'autant  
 » plus lieu de redouter ces consé-  
 » quences, que les Ministres an-  
 » glois usent de plus d'égards &  
 » de condescendance pour d'autres

78. » Nations qui n'ont pas, il est vrai,  
» des traités aussi formels à leur  
» objecter ; mais qui savent , d'une  
» maniere efficace, faire valoir con-  
» tr'eux le droit de la Nature &  
» des Gens. Et nous, Hollandois,  
» avec plus de droit, craindrions-  
» nous de faire entendre un lan-  
» gage aussi ferme ? Non , sans  
» doute , & nous pouvons nous  
» flatter, qu'en réitérant nos repré-  
» sentations avec plus de vigueur,  
» nous obtiendrons des Anglois  
» sans délai frivole , & sans excep-  
» tions arbitraires, la restitution de  
» nos bâtimens enlevés, celle de  
» leurs chargemens & la réparation  
» des dommages qui ont pu résul-  
» ter de ces injustes saisies. Ainsi  
» la liberté du Pavillon hollandois  
» sera reconnue & assurée, con-  
» formément au sens & à la lettre  
» des traités.

» Nous conjurons Votre Altesse  
» Sérénissime de vouloir concourir  
» aux mesures que Leurs Hautes  
» Puissances voudront bien prendre,  
» afin de prévenir la ruine de  
» notre navigation , & de hâter  
» l'extrême lenteur des Anglois à



» nous indemniser des pertes que  
 » notre Commerce a essuyées. .... 1778.  
 » Combien de vaisseaux , chargés  
 » d'immenses richesses , ont été en-  
 » levés aux Sujets de cette Répu-  
 » blique , qui les croyoient en sû-  
 » reté sous notre Pavillon ! Les  
 » Ports de l'Angleterre sont rem-  
 » plis de ces navires ; mais quand  
 » bien même elle consentiroit à les  
 » restituer , la prudence n'exige pas  
 » moins qu'on se précautionne con-  
 » tre des insultes ultérieures. Il  
 » nous faut pour cela des vaisseaux de  
 » guerre , il nous faut des Escadres.  
 » Déjà une partie de ces vaisseaux  
 » commis à la disposition de Votre  
 » Altesse Sérénissime , comme Ami-  
 » ral - Général , sont entièrement  
 » équipés. Ils n'attendent que des  
 » instructions fermes & adaptées  
 » aux circonstances , pour faire res-  
 » pecter dans peu de jours le Pa-  
 » villon de notre République.

» Nous supplions donc Votre  
 » Altesse Sérénissime , que les con-  
 » vois accordés ne soient plus re-  
 » tardés. .... Verrions - nous d'un  
 » œil sec & tranquille nos vaisseaux  
 » attaqués & saisis de la manière la

1778.

» plus inique ? Non , Monseigneur,  
» non , & Votre Altesse Sérénissime  
» ne trouvera pas mauvais que nous  
» attendions d'Elle , que nous exi-  
» gions même la défense de nos  
» droits & de nos privilèges atta-  
» qués & lésés. Encore une fois ,  
» nous supplions Votre Altesse Sé-  
» rénissime de se laisser émouvoir,  
» par le danger auquel est exposée  
» la liberté de notre navigation.  
» Elle fait aussi bien que nous que  
» cette liberté est le nerf de l'Etat  
» & la source principale de sa prof-  
» périté. Nous ne dissimulons pas  
» que c'est notre intérêt actuel qui  
» nous fait prendre la liberté de  
» nous adresser à Votre Altesse Sé-  
» rénissime : Nous pouvons néan-  
» moins assurer qu'à notre intérêt  
» se trouve lié celui de notre pos-  
» térité. En parlant pour elle, nous  
» remplissons un devoir bien cher  
» à notre cœur. Si nous eussions  
» gardé le silence , lorsque le be-  
» soin , le tems , les circonstances  
» exigeoient que nous fissions en-  
» tendre notre voix , nos descen-  
» dans n'auroient-ils pas droit d'a-  
» cuser notre mémoire ? Les re-

» proches, hélas ! trop tardifs qu'ils  
 » nous adresseroient sans fruit, fa- 1778.  
 » tigueront inutilement les oreil-  
 » les des augustes rejettons de vo-  
 » tre illustre famille. Voici juste-  
 » ment l'époque où nous devons  
 » nous précautionner pour toujours  
 » contre les procédés impérieux &  
 » arbitraires de la Nation angloise,  
 » & rétablir sur une base inébran-  
 » lable la liberté de notre Com-  
 » merce.

» Puissions-nous rendre grâces  
 » un jour à Votre Altesse Sérénis-  
 » sime, d'un bienfait si grand & si  
 » glorieux ».

Ce discours annonce les mesures qu'on verra prendre à la Hollande pour venger l'honneur de son Pavillon. Il indique aussi le sujet des Mémoires présentés à Sa Majesté Britannique, au nom des Etats-Généraux, & nous dispense d'en extraire ici la substance. Ces diverses représentations du Comte de Welderen exigeoient quelque attention de la part du Ministère anglois, & le Comte de Suffolk y fit cette réponse.

1778.

Réponse du  
Comte de  
Suffolk aux  
représenta-  
tions du  
Comte de  
Weideren.

» Monsieur, j'ai eu l'honneur de  
» mettre sous les yeux du Roi le  
» Mémoire adressé à Sa Majesté  
» par ordre de Leurs Hautes Puif-  
» sances, & je suis chargé de vous  
» informer, de sa part, que les  
» Etats-Généraux des Provinces-  
» Unies ont envisagé sous leur vrai  
» point de vue, les ordres qu'elle  
» a donnés pour l'élargissement des  
» vaisseaux spécifiés dans votre  
» Mémoire. Le Roi a ordonné que  
» tous ces vaisseaux, *non chargés*  
» *en contravention*, puissent être  
» mis en liberté, & que ses Offi-  
» ciers ayent à ne causer aucun  
» obstacle & aucune interruption au  
» commerce *légitime* de Leurs Hau-  
» tes Puissances. Sa Majesté desire-  
» roit qu'il fût en son pouvoir  
» d'écarter jusqu'au plus léger su-  
» jet de plainte de la part des  
» Etats-Généraux ; mais ils con-  
» noissent trop bien les incidens  
» inévitables de la guerre, pour  
» croire qu'il lui soit possible d'en  
» prévenir tous les inconvéniens,  
» quelque soit le desir qui anime  
» Sa Majesté & dont Leurs Hautes  
» Puissances

» Puissances ont reçu des preuves \_\_\_\_\_  
 » signalées ». 1778.

» Par une chaîne de procédés  
 » insidieux de la part de la Fran-  
 » ce, Sa Majesté se trouve enga-  
 » gée en des hostilités contre le  
 » Roi Très-Chrétien, qui malgré  
 » les assurances formelles & sou-  
 » vent répétées de la plus parfaite  
 » amitié, a violé la foi publique &  
 » les droits des Souverains, en dé-  
 » clarant Etats indépendans, les  
 » Sujets rebelles d'une autre Puif-  
 » sance, & cela, parce qu'ils ont  
 » jugé à propos de se dire indé-  
 » pendans & d'inviter les Puissances  
 » mal-intentionnées à entrer dans  
 » leur confédération ».

» Cet acte d'agression injuste,  
 » représenté par la Cour de France  
 » comme une démarche naturelle  
 » & avantageuse à son commerce,  
 » a été suivi d'actes hostiles encore  
 » plus violens; elle a envoyé une  
 » flotte en Amérique pour y soute-  
 » nir les Sujets rebelles de Sa Ma-  
 » jesté, avant que le Roi de la  
 » Grande-Bretagne se fut permis  
 » d'autres démarches, que celle de  
 » rappeler de Versailles son Am-  
 »

178. » bassadeur ; mais le Roi animé par  
» des principes tout différens , &  
» voulant donner des preuves de  
» sa modération , de la droiture de  
» ses sentimens , & de ses intentions  
» pacifiques à l'égard de L. H. Puif-  
» sances , m'a ordonné de déclarer  
» en son nom , que dans le tems  
» même où les principes de la dé-  
» fense personnelle veulent qu'il  
» s'oppose à ce qu'il soit transporté  
» aucune espèce d'approvisionnement  
» militaires dans les ports de  
» France , il aura néanmoins tous  
» les égards possibles pour les droits  
» de Leurs Hautes Puissances , &  
» adhérera de la maniere la plus  
» forte , autant qu'il sera praticable ,  
» aux stipulations & à l'esprit des  
» traités qui subsistent entre lui &  
» les Etats-Généraux ».

» Il me reste à exécuter les ordres  
» du Roi , en vous informant , Mon-  
» sieur , que Sa Majesté Britannique  
» *est disposée & prête à acheter ,*  
» *suivant l'estimation qui en sera*  
» *honnêtement faite , les approvision-*  
» *nemens relatifs au service de la*  
» *Marine , qui peuvent avoir été pris*  
» *& qui sont effectivement dans les*

» différens ports de la Grande-  
 » Bretagne à bord des vaisseaux 1778.  
 » appartenans aux Sujets de la  
 » République ; qu'elle consent à  
 » payer le fret des cargaisons, &  
 » veut bien indemniser les proprié-  
 » taires de tous les frais & dom-  
 » mages occasionnés par la déten-  
 » tion de leurs navires. Sa Majesté  
 » donnera à son Ambassadeur des  
 » instructions, pour qu'il entre en  
 » négociation avec les Ministres de  
 » la République, & qu'à l'avenir les  
 » choses puissent être réglées, d'a-  
 » près les principes d'équité & de  
 » bienveillance qui conviennent à  
 » de bons & anciens alliés ».

» Sa Majesté se repose toujours  
 » sur les assurances d'attachement  
 » qu'elle a reçues, en tant d'occa-  
 » sions, de la part de L.H. Puissances,  
 » & ne peut se dispenser de leur  
 » rappeler les engagemens réci-  
 » proques contractés pendant le  
 » cours d'un siècle, entre la Gran-  
 » de-Bretagne & la République.  
 » Les articles en sont positifs,  
 » clairs & précis, & quoique la mo-  
 » dération de Sa Majesté l'ait em-  
 » pêchée, jusqu'au moment actuel,

1778 » de demander que ces engagemens  
 » fussent remplis, elle ne les croi-  
 » pas moins obligatoires aujour-  
 » d'hui, qu'ils l'étoient ancien-  
 » nement, & n'admettra aucune  
 » diminution dans l'intérêt re-  
 » pectif qui a uni les deux Nations  
 » pendant une si longue période de  
 » tems ».

» Comme Sa Majesté n'a eu  
 » connoissance d'aucunes plaintes  
 » portées contre la conduite des  
 » Commandans de ses vaisseaux  
 » dans les territoires de Leurs  
 » Hautes-Puissances en Amérique,  
 » antérieurement à la date du Mé-  
 » moire que j'ai eu l'honneur de  
 » mettre sous ses yeux, elle m'a  
 » ordonné de lui procurer les in-  
 » formations les plus exactes rela-  
 » tivement à ce qui est allégué dans  
 » ledit Mémoire, & de vous assurer  
 » qu'elle ne manquera pas de  
 » punir les coupables d'une ma-  
 » nière exemplaire ».

(Signé). SUFFOLK.

*Saint-James, 19 Octobre 1778.*

Le ton de cette Lettre n'étoit  
 point celui de l'égalité, de la défé-  
 rence & des égards que la circons-



tance sembloit prescrire à la Grande-Bretagne ; elle se refusoit indirectement à la satisfaction si vivement sollicitée par les Etats-Généraux , & quoiqu'en termes couverts , faisoit assez entendre qu'elle se croyoit toujours en état de faire la loi à Leurs Hautes-Puissances. Les Hollandois sentoient leurs forces ou plutôt la foiblesse de l'Angleterre ; & la réponse du Comté de Suffolk leur parut ajouter aux insultes , dont ils songeoient sérieusement à poursuivre la réparation. En conséquence de cette résolution adoptée dans tous les Comités de commerce , les Etats-Généraux répondirent , à-peu-près en ces termes , aux propositions énoncées dans la Lettre du Ministre :

1778.

» Leurs Hautes-Puissances ont  
 » résolu de n'entrer dans aucune  
 » espèce de négociation avec l'Ambassadeur d'Angleterre relative-  
 » ment aux points contestés ; mais  
 » elles continueront de mettre en  
 » usage tous les moyens qui sont à  
 » leur disposition , pour obtenir une  
 » satisfaction exemplaire & proportionnée aux insultes faites à leurs

Réponse de  
 Etats - Géné-  
 raux.

776. » Sujets contre l'esprit des traités  
 » subsistans ; elles prendront aussi  
 » toutes les mesures convenables,  
 » pour arrêter les progrès des  
 » mêmes violences & prévenir de  
 » nouveaux actes *veraxoires* de la  
 » part de la Marine angloise ».

*Comité  
 des affaires  
 des villes  
 Hollandoises.* Cette résolution des États-Géné-  
 raux fut approuvée , comme on  
 l'a déjà vu , par les Comités de  
 toutes les Villes. Il y eut en con-  
 séquence une députation générale ,  
 dont l'objet fut de remercier Leurs  
 Hautes-Puissances , & de leur offrir ,  
 au nom de tous les Commerçans de  
 la République , les contributions  
 nécessaires pour élever la Marine  
 hollandoise à un degré de puissance  
 qui fît respecter son Pavillon. Les  
 États-Généraux répondirent con-  
 formément au vœu des Députés &  
 du Corps respectable , dont ils  
 étoient les représentans , qu'on  
 avoit pris de justes mesures pour  
 assurer la protection du commerce ;  
 qu'indépendamment des vingt vais-  
 seaux de ligne , dont l'armement étoit  
 arrêté depuis quelques mois , on  
 alloit ordonner l'équipement de  
 douze autres vaisseaux & de vingt

frégates ; & qu'en attendant un plan de contribution répartie avec égalité pour la levée des deniers qu'exigeoit ce surcroit de dépense, le Trésorier des Etats venoit d'ouvrir un emprunt de quatre millions de florins, pour lequel on avoit souscrit plus que le double de la somme.

1778.

Il falloit sans doute des griefs bien forts pour mettre les Hollandois, cette Nation pacifique, dans un état de fermentation aussi violent ; mais la tyrannie des Anglois n'étoit pas l'unique motif de ces résolutions vigoureuses ; les Négociateurs de M. Francklin agissoient efficacement auprès de Leurs Hautes Puissances, & ses propositions relatives à certaines branches du commerce d'Amérique, avoient été favorablement accueillies. Dès le mois de Juillet de cette année, un armement de vingt-cinq vaisseaux de ligne, annonça les dispositions des Etats-Généraux ; & le comble de l'aveuglement, de la part des Ministres britanniques, fut d'ignorer le terme où la neutralité devoit cesser d'être un avantage même pour la Hollande.

Négociations de M. Franklin auprès des Etats-Généraux.

78. Ils comblèrent la mesure des outrages, dans une conjoncture où tout rappelloit à cette République, que c'étoit le moment de les repousser.

On ne craint pas de répéter que les circonstances faisoient à la Grande-Bretagne une loi de la modération. Les provinces de l'Amérique, dont les Anglois poursuivoient inutilement la conquête, ne leur offroient dans l'avenir que la vaine gloire d'avoir persisté dans une entreprise chimérique. La France qu'ils avoient provoquée, déployoit contre eux des forces suffisantes pour inquiéter leur Politique, quand bien même ils n'auroient point eu d'autres Ennemis sur les bras. L'Espagne que son devoir d'alliée & ses griefs personnels devoient engager dans cette guerre, étoit au moment d'effectuer des menaces effrayantes. Les Hollandois troublés dans leur commerce & forcés de le suspendre pour mieux l'assurer; se dispoisoient à réparer des pertes en vengeant des injures; les Indes orientales, ce Perou de l'Angleterre, offroient à ses Enne-

mis une flatteuse perspective de lauriers & de richesses. Le fameux Ayder-Ally-Kent, ce nouveau Conquérant suscité pour le malheur des Anglois, ambitionnoit d'unir ses drapeaux à ceux de la France; fier d'une association si glorieuse, il devoit nous seconder puissamment dans ces contrées lointaines, & favoriser des représailles légitimes contre un Peuple agresseur & jaloux de l'être dans toutes les parties du monde. Dès le mois d'Avril de cette année, les hostilités avoient commencé sur ce nouveau théâtre, & M. de Tronjolly, commandant le Brillant de soixante-quatorze canons, s'étoit vu attaqué par deux vaisseaux de guerre anglois, qu'il repoussa de manière à ne plus craindre leurs insultes. La nouvelle de ce combat hâta l'armement de huit vaisseaux françois destinés pour l'Inde. Cette division aux ordres du Chevalier de Ternay, fortifiée du Brillant, devoit opposer dans ces mers une puissance respectable & même supérieure à celle de l'Ennemi.

L'extrême détresse de l'Angleterre se faisoit particulièrement sentir en

1778.

Prises maritimes  
chandes

1778.

Anglois  
Europe.

Europe. On écrivoit de Portsmouth, le 8 Novembre, qu'une Escadre françoise bloquoit la Manche dans la vue d'intercepter les vaisseaux anglois destinés pour les Indes Occidentales ; ceux de l'Amiral Keppel qu'on attendoit pour nous donner la chasse , étoient dans le plus mauvais état , & demandoient beaucoup de tems encore pour se réparer ; on désespéroit même d'en compléter les équipages considérablement affoiblis par la maladie. Pendant ce tems , nos frégates en croisière faisoient des prises plus ou moins importantes ; la Belle-Poule continuoit à se signaler dans cette espèce de guerre ; & venoit de rentrer dans la rade de Brest, après avoir enlevé sept navires à l'Ennemi. Mais quoique très-préjudiciables au commerce de l'Angleterre, ces prises marchandes n'étoient rien pour la gloire de la Marine françoise ; en comparaison des combats , dont on va présenter une esquisse rapide.

Combat du  
Triton & du  
Jupiter.

Le 20 Octobre, le Triton , vaisseau de soixante-quatre canons, eut à soutenir, dans le voisinage

de la Corogne, une action bien glorieuse contre le vaisseau de ligne le Jupiter & la frégate la Médée. Le Comte de Ligondès, Capitaine du Triton, quoique dangereusement blessé dès le commencement du combat, dirigea; pendant près de deux heures, le feu de ses batteries, avec une présence d'esprit, un sang-froid, une intrépidité, dont les terribles effets mirent bientôt la frégate hors d'état de manœuvrer; elle fut obligée de se retirer, & le Capitaine François qui avoit eu le pouce de la main droite emporté & le bras gauche cassé en deux endroits, se vit contraint, par la violence de la douleur, de confier le commandement à M. de Rocard, son second. Cet Officier soutint le combat avec tant d'avantage, qu'il força le Jupiter à prendre chasse vers les sept heures du soir. Il le poursuivit, à coups de canons, jusqu'à neuf heures; & le vaisseau anglois n'échappa qu'à la faveur de la nuit, & parce qu'il eut la précaution d'éteindre tous ses feux.

1778.

Le 11 Septembre, la frégate Combat

Z 6

78. la Junon avoit signalé plus heureusement encore, l'honneur du Pannon & villon françois. Ce bâtiment de vingt-six canons de douze, commandé par le Vicomte de Beaumont, étoit sorti de Brest avec le *Reflechi*, pour aller joindre notre Armée navale dans sa dernière croisière; mais ayant été séparée par le vent & la brume, la Junon rencontra dans le Sud-Sud-Ouest d'Ouessant, à la distance d'environ quarante lieues de cette Isle, la frégate angloise le Fox, montée de vingt-huit canons du même calibre, & commandée par le Capitaine Windsor, qui avoit reçu ordre de l'Amiral Keppel, d'aller à la découverte de la flotte françoise. Après quelques manœuvres, dont l'objet étoit de se procurer réciproquement une position avantageuse, les deux frégates s'envoyèrent leurs bordées en courant à bord opposé, & presque au même instant, le Vicomte de Beaumont força de voiles pour gagner le travers de la frégate angloise & saisir l'avantage du vent. N'ayant pu y réussir, il prit le parti d'ar-



river pour se mettre sous le vent, & ordonna dans la batterie de tout disposer pour envoyer la bordée, lorsque la Junon seroit par la hanche du Fox. Le Capitaine Windsor craignant l'effet de cette manœuvre, arriva lui-même, & mit son perroquet de fougue à culer ; les deux frégates se trouvoient alors par le travers l'une de l'autre, à la portée du mousquet. Quoique très-vif des deux côtés, le feu de la Junon auroit pu l'être d'avantage ; mais le Vicomte avoit recommandé à ses Canonniers d'employer le tems nécessaire pour bien ajuster leurs coups. Graces à cet ordre fidèlement exécuté, il n'y eût pas un coup qui ne portât. La grande vergue du Fox fut coupée après une heure & demie de combat, & l'on vit tomber presque aussitôt son grand mât de hune ; la chute du petit mât suivit de près celle du grand. Cependant le feu de cette frégate se soutenoit encore ; pour démonter les canons du Fox, le Capitaine François ordonna de tirer en plein bois. Les volées ainsi dirigées produisirent beaucoup d'effet, & le

778.

feu de l'Ennemi se ralentit sensiblement. Une dernière décharge de la Junon abattit le grand mât & le mât d'artimon de la frégate angloise. La chute de ce dernier mât avoit entraîné le Pavillon, & le Capitaine Windsor fit signe avec son chapeau qu'il étoit rendu. Le feu de notre frégate cessa au même instant, & tous les soins du Vicomte de Beaumont se portèrent vers l'Ennemi qui, privé de ses mâts & réduit à la plus affreuse détresse, n'avoit d'espoir & de ressource, que dans la générosité du Vainqueur. Dès le commencement de cette action, qui dura trois heures & demie, le Capitaine Windsor avoit eu l'os de l'avant-bras tellement fracassé, qu'on ne vit d'abord d'autre remède à sa blessure que l'amputation. Des cent quatre-vingt-dix hommes qui composoient l'équipage du Fox, il y en eut onze de tués & trente-huit de blessés. La frégate françoise fut beaucoup plus heureuse : le nombre de ses blessés se montoit tout au plus à quinze hommes ; elle n'en perdit que cinq, & M. d'Islet de la Mothe, Capitaine en second, fut malheureuse-

ment un de ces derniers. Si MM. de Beaumont & Windsor signalèrent également, dans cette action, leur bravoure & leur intrépidité, on ne doit pas dissimuler que l'Officier François y déploya de plus grands talens, & qu'il dut à cette supériorité l'honneur d'un combat qui, placé à la même époque, auroit eu, sans doute, le même éclat que celui de la Belle - Poule ; mais Louis XVI, juste appréciateur du mérite de ses Officiers, crut devoir accorder la même récompense au Vainqueur du Fox & à celui de l'Aréthuse. Le Vicomte de Beaumont reçut avec les témoignages de la satisfaction de Sa Majesté, l'assurance de commander incessamment un vaisseau de ligne.

1778.

M. le Vicomte de Beaumont est fait Capitaine de vaisseau.

On se rappelle de quelle manière flatteuse notre auguste Monarque avoit annoncé la même grace au défenseur de la Belle - Poule. Ce brave Commandant faisoit une partie de Piquet chez le Comte de Maurepas ; le Roi entra & ne voulut point qu'on se dérangeât. Alors quelqu'un des assistans ayant dit que M. de la Clocheterie avoit beau

De quelle manière flatteuse le Roi avoit accordé la même grace à M. de la Clocheterie.

778. jeu, Sa Majesté prit la parole, & ajouta : *M. de la Clocheterie a beau jeu par-tout.* Un moment après, le Roi s'adressant à cet Officier, lui dit : J'ai des reproches à vous faire, *M. de la Clocheterie*, je ne vous croyois pas si inconstant ! — Comment, Sire, ai-je pu mériter ! — Oui, oui, je fais que vous êtes infidèle à la *Belle-Poule*. — Moi, Sire... — Ne cherchez pas à vous défendre, il est sûr que vous la quittez pour un vaisseau de soixante-quatre canons. A ces mots, *M. de la Clocheterie* se jette aux pieds du Roi, qui le relève avec bonté.

L'accueil fait  
aux Com-  
mandans de  
la flotte de  
Brest.

D'autres Officiers ou Commandans de la flotte de Brest, étoient venus jouir un moment à Paris, des témoignages de la satisfaction publique. L'accueil gracieux que leur fit Sa Majesté, interprétoit à la fois, & d'une manière bien flatteuse pour le Comte d'Orvilliers, les sentimens du Monarque & ceux de la Nation. L'exposé précis & satisfaisant des opérations dans le Combat d'Ouessant, mérita à ce Général les applaudissemens de

toute la Cour ; il reprit le chemin de Brest comblé des bontés de Leurs Majestés. Les autres Commandans se disposèrent à le suivre, & de tous ses Chefs, l'Armée navale n'eût à regretter dans cette circonstance, que M. le Duc de Chartres, en faveur duquel Sa Majesté venoit de créer la place de Colonel-Général des Hussards, place incompatible avec le service de la Marine, dont elle fut la récompense.

1778.

M. le Duc  
de Chartres  
quitte le ser-  
vice de la  
Marine.

Toute la France attendoit alors l'issue du Conseil de Guerre ordonné sur la demande de MM. de Rochecouart & de Trémigon, commandans des vaisseaux séparés, qui ne s'étoient point trouvés à l'affaire du 27 Juillet. La tenue de ce Conseil n'avoit point souffert de retard, par l'absence du Comte d'Orvilliers, qui devoit y présider, M. de la Prévalaye remplit cette fonction à la place du Général ; & d'après l'instruction faite par M. Hector, Major de la Marine & du Port de Brest, il parut démontré que M. de Rochecouart n'avoit pu voir les signaux de revire-

MM. de Ro-  
checouart  
& de Trémi-  
gon dispensés  
dans un Con-  
seil de Guer-  
re.

3 Novembre.

ment de bord, & qu'il n'étoit nullement coupable d'avoir perdu l'Armée pendant la nuit. M. de Trémigon fut averti de se tenir désormais à une distance moins considérable du vaisseau qui le précéderoit dans une ligne, & de se mettre ainsi plus à portée de voir les signaux; cette attention de la part eût prévenu l'erreur où M. de Rochechouart étoit tombé.

Capitaine  
reton cas-  
pour s'être  
ré.

Tandis que les deux Officiers françois éprouvoient l'indulgence d'un Gouvernement juste & modéré, le Parlement d'Angleterre confirmoit la Sentence rigoureuse d'un Conseil de Guerre tenu sur mer, qui avoit cassé le Capitaine Bréretton, Commandant le *Duke*, vaisseau de quatre-vingt-dix canons. Cet Officier accusé de s'être enivré la nuit qui précéda le Combat d'Ouessant, s'étoit comporté dans l'action avec autant d'intelligence que de bravoure; il n'en fut pas moins condamné, & l'Amiral Keppel à qui il fit demander la permission de servir sur la flotte en qualité de Volontaire, crut devoir au bon ordre & au maintien

de la discipline, de lui refuser cette grace ; peut-être aussi que dans la circonstance présente, il s'imposa cette loi de rigueur par ménagemens pour Sir Robert Harland, Président du Conseil de Guerre, & pour les treize Capitaines qui avoient prononcé la Sentence.

1778.

Quoi qu'il en soit, l'Amiral parut un moment avoir besoin lui-même qu'on se relâchât à son égard de la sévérité, dont on avoit usé si durement envers le Capitaine Bréerton. Il s'étoit glissé dans un Papier-Nouvelle, un paragraphe injurieux à Sir Hugh Palliser, Commandant en second sur la flotte de Keppel. Ce paragraphe portoit, que le Vice-Amiral, par sa déso-béissance aux signaux du Commandant en chef, avoit empêché de renouveler le combat à la journée d'Ouessant. Sir Hugh vivement piqué d'un tel reproche, publia dans un autre Papier une Lettre qu'il signa, & où il se disculpoit en recriminant : il accusoit l'Amiral d'avoir manqué, par sa négligence, l'occasion de battre la flotte françoise. Keppel indigné de voir

Commen-  
cement du  
Procès de  
Keppel & de  
Palliser.

1778. le nom de Palliser son ancien ami, au bas d'une Lettre qui portoit à son honneur une cruelle atteinte, confirma hautement, dans la Chambre des Communes, la désobéissance du Vice-Amiral de l'Escadre bleue. Cette déclaration poussa Sir Hugh Palliser à dénoncer juridiquement le Commandant en chef; & sur le vu de la plainte, l'Amirauté ordonna une enquête & la tenue d'un Conseil de Guerre, malgré les réclamations de plusieurs Membres; en conséquence, on plaça des gardes à la porte de l'Amiral. L'usage & même la loi exigeoient que le Conseil se tint à bord d'un vaisseau, & déjà le *Victory* étoit désigné, lorsque l'Amiral Pigot représenta à la Chambre, que la santé dès longtems affoiblie de l'Amiral Keppel, demandoit que sur ce point, on dérogeât en sa faveur, à l'usage ordinaire. Cet acte d'indulgence fut accordé après quelques débats, où Lord Shelburne improuva publiquement la conduite de l'Amirauté, & particulièrement celle du premier Lord qu'il tâcha d'effrayer, en lui met-

Le 15 Dé-  
embre.



tant sous les yeux les conséquences  
 de cette étrange affaire, dont il  
 le déclara responsable. Il le prévint  
 que sa conduite étoit surveillée de  
 près & toutes ses démarches ob-  
 servées, depuis qu'on avoit con-  
 noissance des noires manœuvres de  
 l'accusation intentée contre l'Amiral.  
 Il prit de-là occasion d'imputer au  
 Ministre le dessein formé d'amuser  
 & de distraire la Nation par le specta-  
 cle de ces Conseils de Guerre. « Le  
 » noble Lord, ajouta-t-il, nous  
 » annonce d'autres accusations :  
 » nous allons voir la réputation de  
 » l'élite de nos Officiers attaquée  
 » successivement. Quelle sera la  
 » première victime de la vengeance  
 » ministérielle ? Sera-ce le brave  
 » Lord Howe ? Ce grand Amiral  
 » sera-t-il accusé d'avoir sauvé l'Ar-  
 » mée en paroissant devant Rhode-  
 » Island ? Donnera-t-on le pas à  
 » l'Amiral Barrington, parce qu'il  
 » a passé ses ordres en sauvant  
 » *Antigues* & les Indes occidenta-  
 » les ? L'unique vue du Ministère  
 » est de distraire l'attention du Pu-  
 » blic, tandis que la France profi-  
 » tera de nos divisions, tandis que

1778.

Observations  
 de Lord Shel-  
 burne.

1778. » nous recevrons des affronts dans  
 » toutes les parties du Globe. C'est  
 » ainsi qu'on prétend dérober aux  
 » yeux la pusillanimité, l'irrésolu-  
 » tion, l'instabilité du système de  
 » nos Ministres. Qu'ils se tiennent  
 » sur leurs gardes ; très-certaine-  
 » ment l'affaire du 27 Juillet de-  
 » mande une enquête , mais cette  
 » enquête doit être générale ».

Déclama-  
 tions violen-  
 tes de Wil-  
 kes.

Quelque violente que fut cette observation de Lord Shelburne, les déclamations incendiaires de M. Wilkes le furent encore davantage. Il avoit osé dire en présence de tous les Membres des Communes, que le discours de Sa Majesté Britannique à la rentrée du Parlement, offroit à peine deux ou trois phrases dignes de l'approbation de la Chambre ; & quant aux Ministres dont la conduite demandoit l'enquête la plus stricte, il ne craignit pas de prononcer, comme on l'a dit ailleurs, que leurs têtes seroient un foible dédommagement des affreux désastres où ils précipitoient l'Angleterre.

Discours  
 incendiaire  
 de Lord Gor-  
 don.

Lord Gordon poussa l'irrévérence encore plus loin, en s'opposant

à la motion du Duc de Chandos, 1778.  
 qui demandoit à la Chambre de  
 présenter au Roi une humble Adres-  
 se de remerciemens, relative au  
 gracieux Discours de Sa Majesté.

« Les amis de la liberté, s'écria-  
 » t-il, ne doivent point de com-  
 » pliment à ce même Roi, sous le  
 » gouvernement duquel la Cour  
 » de la Grande-Bretagne a été  
 » rendue méprisable aux yeux de  
 » la France..... La détresse du  
 » Peuple au-dedans, ses possessions  
 » négligées au-dehors ne permet-  
 » tent à ses représentans ni de  
 » complimenter Sa Majesté, ni  
 » d'approuver sa conduite. Ce  
 » seroit donner à l'Univers un  
 » exemple trop avilissant de la  
 » *servilité* des Communes. Cette  
 » Chambre félicitera-t-elle George  
 » III sur son combat naval, sur  
 » ses combats de terre, sur la troi-  
 » sième année de l'indépendance de  
 » l'Amérique ? Le remerciera-t-elle  
 » des honneurs & des émolumens  
 » accumulés sur ses favoris, & par-  
 » ticulièrement sur le noble Lord  
 » au cordon bleu, (Lord North)  
 » qui préside au démembrement de

1778.

» l'Empire ? Se réjouira-t-elle en  
 » apprenant que les gracieuses in-  
 » tentions de Sa Majesté sont de  
 » continuer la guerre d'Amérique ?  
 » Ses Membres déclareront-ils  
 » qu'ils consentent d'imposer un  
 » surcroît de taxes sur le Peu-  
 » ple qui les constitue ? Enfin,  
 » répondront-ils que ce même Peu-  
 » ple payera les nouveaux impôts,  
 » sans qu'il s'élève une révolte dans  
 » nos propres foyers ? Toutes les  
 » calamités se sont rassemblées sur  
 » les trois Royaumes depuis l'avé-  
 » nement du Roi actuel, & tout  
 » nous dit que ce n'est pas le  
 » moment d'applaudir à la sagesse  
 » de son gouvernement, & d'accor-  
 » der de l'appui à ceux qui le con-  
 » seillent. On a beaucoup parlé des  
 » Conseillers de Sa Majesté.... J'ai  
 » de leurs talens publics une aussi  
 » mauvaise opinion qu'aucun Mem-  
 » bre de cette Chambre ; mais ce  
 » sont des hommes selon le cœur  
 » du Roi ; c'est conformément à ses  
 » desirs qu'ils ont fait la guerre à  
 » nos Colonies ; & l'Amérique est  
 » à-peu-près perdue pour la Gran-  
 » de-Bretagne ; leur malheureuse  
 » conduite

« conduite les a rendus méprisa-  
 « bles aux yeux de leur Conci- 1778.  
 « toyens.... Et je ne vois pas de  
 « changement à espérer ; car Sa  
 « Majesté ne paroît point disposée à  
 « se montrer ingrate envers ses fi-  
 « dèles serviteurs ; & je n'entends  
 « pas dire que le Peuple songe à  
 « se choisir un Congrès, ni à pro-  
 « clamer un Protecteur ».

Si quelque chose pouvoit justi- Réflexions  
à ce sujet.  
 fier la violence de ces diatribes  
 Parlementaires, c'étoit l'obstination  
 des Ministres à poursuivre la guerre  
 d'Amérique. Une chaîne de disgrâ-  
 ces soutenues pendant quatre an-  
 nées consécutives, auroit dû les  
 convaincre de leur impuissance à  
 réduire les Colonies ; mais ils per-  
 sistoient dans ce projet chimérique,  
 contre le vœu de la plus saine par-  
 tie de la Nation, & s'il falloit en  
 croire l'opinion générale, contre  
 leurs propres lumières, & dans  
 l'unique vue de se rendre nécessai-  
 res. Cette opiniâtre persévérance, &  
 les motifs qu'on leur supposoit, ai-  
 grissoient les esprits dans les deux  
 Chambres du Parlement ; & sans  
 respect pour la Majesté Royale,

des es-  
cont un  
pouvait s'excuse  
verrait de la G.  
pénitence de la G.  
dans le désespoir de  
Citoyens.  
Les moins éclairés  
se dissimuler que  
de se dissimuler, l'E  
de se redoutables, l'E  
de l'Amérique  
dans la F  
dans la Cam  
perspective  
tions &  
dans nos  
mieux c  
préjugé  
chem &  
ment  
noir  
dém  
autr  
Ind  
ave  
re

le, & le neveu de M. de Bouil-  
 lui, ayant apporté en France la 1778.  
 velle de cette prise, se rem-  
 uoit pour l'Amérique, avec le  
 ret de Colonel. Cette Escadre  
 oit se fortifier dans nos Colo-  
 , & tenter une expédition im-  
 ante, dont l'objet ignoré des  
 ulateurs, étoit, comme les  
 es projets du Ministère, un  
 et entre le Commandant & le  
 inet de Versailles. M. de la  
 che-Tréville avoit quitté la  
 de Brest, avec une division  
 fix vaisseaux de ligne, & de  
 ieurs autres bâtimens armés.  
 ès une croisière longue & pé-  
 e dans le Nord de l'Angleterre,  
 les flots, les vents & la foudre  
 bloient s'être ligués contre M.  
 la Motte-Piquet, cet excellent  
 icier venoit enfin de rentrer  
 s le Port, accompagné ou suivi  
 onze bâtimens partis de New-  
 rk ou d'Hallifax, & dont on  
 luoit la prise à douze cens pri-  
 niers. Quoique la saison fut très-  
 avorable aux croisières des gros  
 seaux, il pressoit la réparation  
 'approvisionnement de son Es-

1778.

leurs Orateurs s'emportoient souvent dans leurs déclamations contre les Ministres , jusqu'à l'oubli des égards dus au Monarque. Encore une fois , si de pareils excès pouvoient se tolérer , on en trouveroit l'excuse dans la malheureuse position de la Grande-Bretagne & dans le désespoir de ses meilleurs Citoyens,

MM. de Guichen & de Grasse sont au moment d'appareiller,

Les moins éclairés ne pouvoient se dissimuler que deux Puissances redoutables , l'Espagne & la Hollande , alloient embrasser la cause de l'Amérique , & les seuls armemens de la France , leur offroient dans la Campagne prochaine , une perspective effrayante d'humiliations & de désastres. On faisoit dans nos Ports les dispositions les mieux combinées pour réaliser ces présages. Déjà MM. de Guichen & de Grasse étoient au moment d'appareiller. Ce dernier venoit de reprendre le Commandement du *Robuste* , & de trois autres vaisseaux armés pour les Indes occidentales. Il emmenoit avec lui deux Bataillons destinés à remplacer la Garnison de la Domi-



nique, & le neveu de M. de Bouillé, qui, ayant apporté en France la nouvelle de cette prise, se rembarquoit pour l'Amérique, avec le brevet de Colonel. Cette Escadre devoit se fortifier dans nos Colonies, & tenter une expédition importante, dont l'objet ignoré des spéculateurs, étoit, comme les autres projets du Ministère, un secret entre le Commandant & le Cabinet de Versailles. M. de la Touche-Tréville avoit quitté la rade de Brest, avec une division de six vaisseaux de ligne, & de plusieurs autres bâtimens armés. Après une croisière longue & pénible dans le Nord de l'Angleterre, où les flots, les vents & la foudre sembloient s'être ligués contre M. de la Motte-Piquet, cet excellent Officier venoit enfin de rentrer dans le Port, accompagné ou suivi de onze bâtimens partis de New-York ou d'Hallifax, & dont on évaluoit la prise à douze cens prisonniers. Quoique la saison fut très-défavorable aux croisières des gros vaisseaux, il pressoit la réparation & l'approvisionnement de son Es-

1778.

1778.

cadre, & hâtoit le moment de braver de nouveaux périls, de voler à de nouveaux triomphes. On armoit dans le Port de Toulon onze vaisseaux de ligne, destinés à faire face à l'Amiral Rodney qui, disoit-on, étoit chargé de soutenir, contre le Chevalier de Fabry, l'honneur du Pavillon anglois dans la Méditerranée.

Le Prince de Nassau leve une Légion de douze cens hommes.

Quoique les Troupes de la Marine, bien aguerries & bien disciplinées, fussent portées à un nombre suffisant, pour effectuer les vastes projets de la Campagne de 1779, Sa Majesté venoit de permettre au Prince de Nassau de lever en son nom, une légion de douze cens hommes, destinés à monter six bâtimens armés en course. Tous les grands du Royaume brûloient du même zèle que ce Prince, & il n'y avoit pas un Gentilhomme françois qui n'ambitionnât le fort de nos illustres Marins. Ceux que le devoir enchaînoit dans une carrière non moins glorieuse, mais où le moment présent n'offroit pas les mêmes occasions de signaler leur valeur, regardoient comme

Toute la Noblesse de France ambitionne le sort de nos illustres Marins.

une fatalité malheureuse, la nécessité qui les affranchissoit des périls de la guerre actuelle. Tous les ordres de l'Etat s'empressoient de concourir, à leur manière, au succès de la Campagne prochaine, & l'émulation de plusieurs Corps se signala par des actes d'une générosité patriotique, dont les Etats d'Artois donnèrent le premier exemple. Cette Province fit construire & armer en course une frégate de trente - six canons, qui, par son échantillon & par leur calibre, étoit de force à soutenir l'attaque d'un vaisseau de ligne du troisième rang. On choisit pour la commander un Capitaine Artésien, dont le privilège fut d'entrer aux Etats de la Province, & d'y prendre séance comme l'un de ses représentans, pourvu toutefois, qu'il justifiât le choix qu'on avoit fait de lui, par quelque action glorieuse.

Les nouveaux efforts de l'Angleterre déjà à moitié épuisée & constamment défunie, opposés aux ressources de la France, au courage, à l'unanimité, au patriotisme de ses habitans, pouvoient bien

1778.

Les Etats  
d'Artois ar-  
ment à leurs  
frais une fré-  
gate de tren-  
te-six canons.

778. prolonger la guerre, mais ne devoient manifester la persévérance, ou pour mieux dire, l'opiniâtreté des Anglois, qu'aux dépens de leur existence politique. La suite des événemens fera voir qu'indépendamment des autres Puissances, le concours des François dans cette guerre, suffisoit pour décider en faveur de l'Amérique, la fameuse querelle qui vient enfin de se terminer par l'affranchissement irrévocable des Colonies angloises.

*Fin du Tome premier.*

---

## *ERRATA du Tome premier.*

**P**AGE 93. ligne 1. sera le résultat,  
*lisez* : sera le complément.

Pag. 318. lig. 11. devoit se promettre,  
*lis.* elle devoit se promettre.

Pag. 440. lig. 11. & des autres isles sous le  
vent, *lis.* & des autres Antilles.

Pag. 442. lig. 10. entre, *lis.* contre.

Pag. 446. lig. 27. des isles, *lis.* des Indes.

Pag. 502. lig. 6. Persans, *lis.* Perses.

